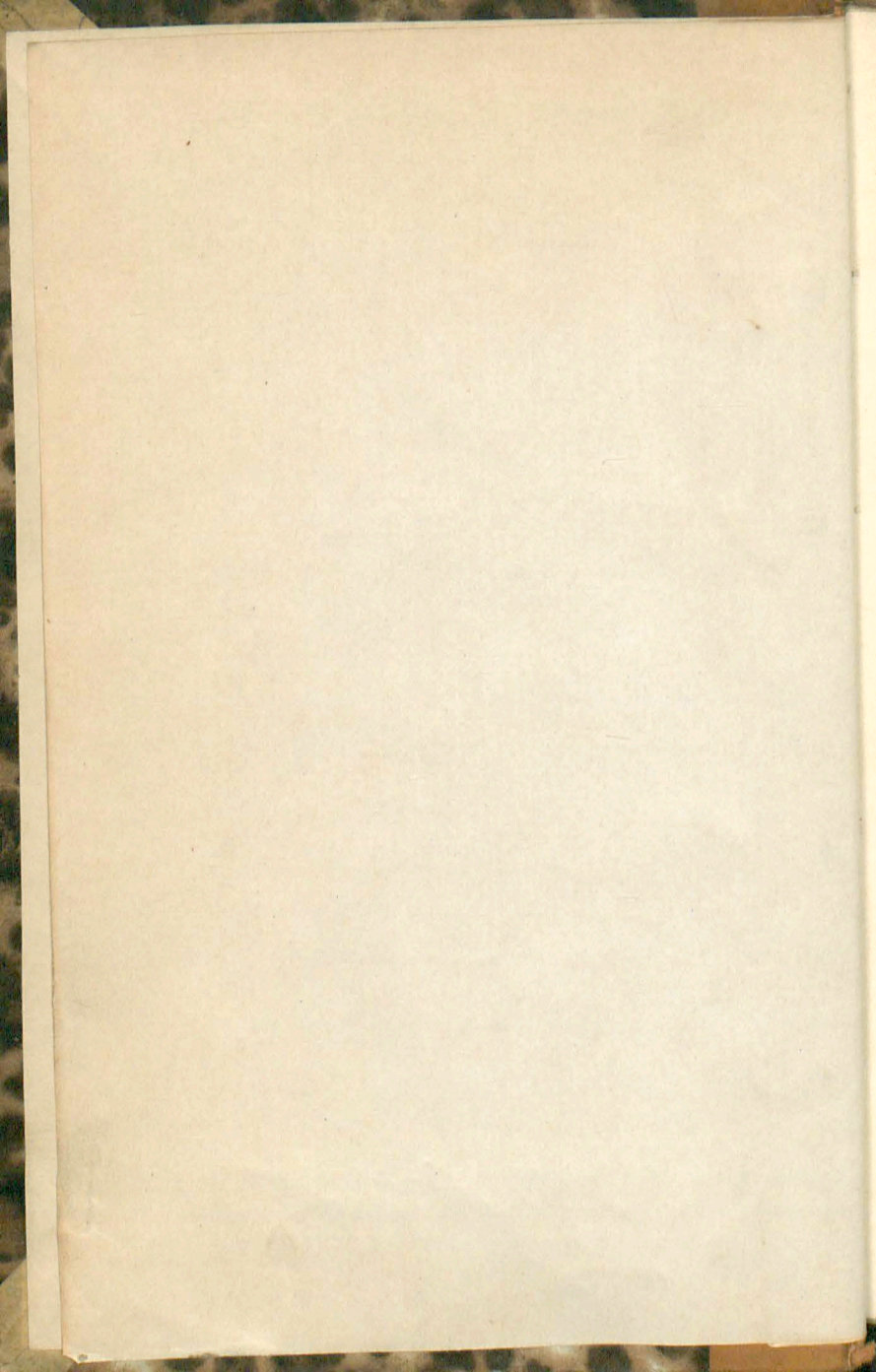




I

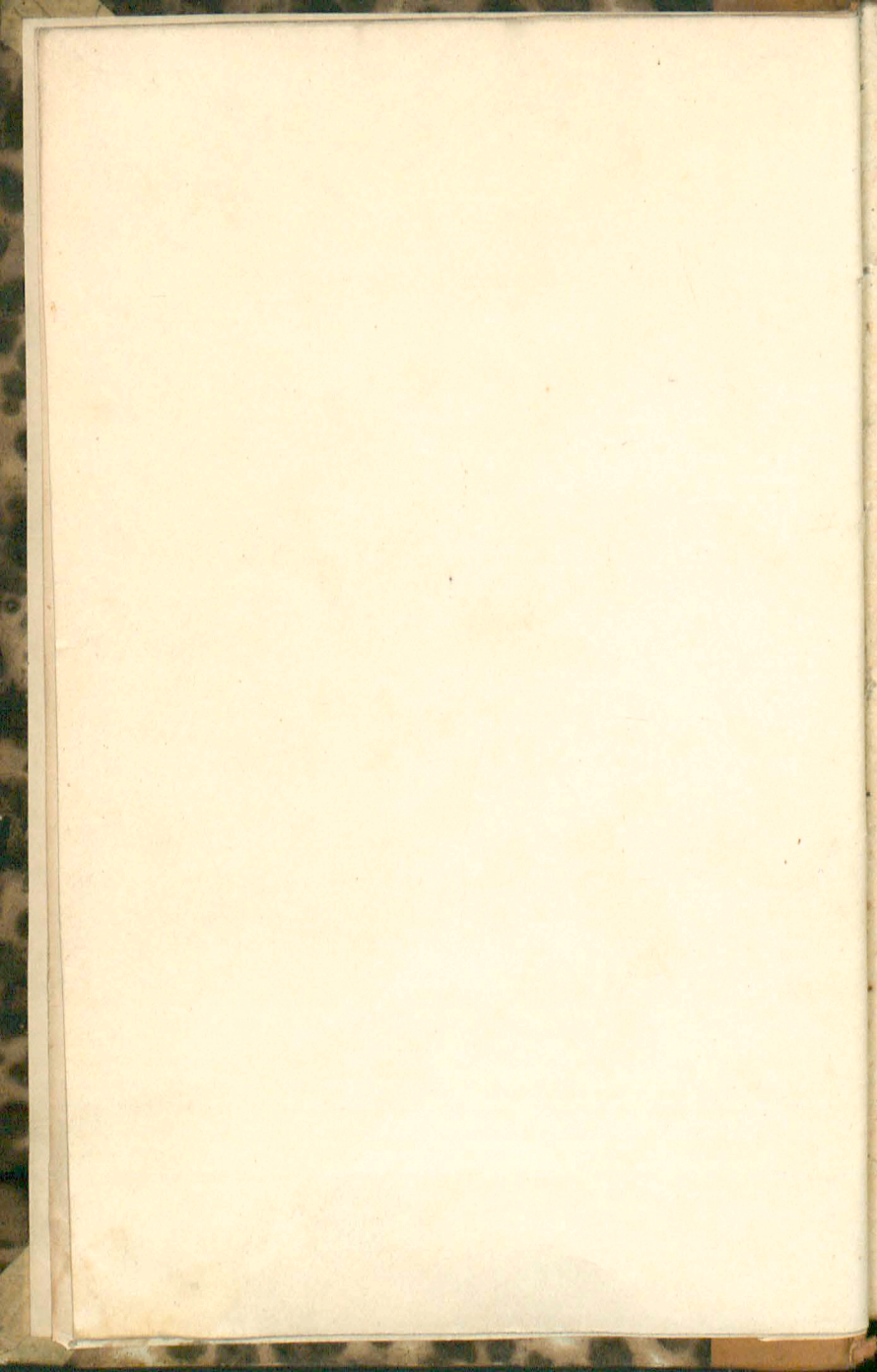




Größtes Original Manuscript des General Demouriez  
Oktobers 1817, letztes mit der Anzeigefung  
und einem Anzuge Briefe Inskribten.

24. Juni 1847.

Präsident.





ms. gall: Octav. 15.

18

~~Monsieur~~ la Vie  
Du General Du Mouriez  
en

non Omnis Moriar

en

en

1794

symphonie Schubert





# Préface

III  
2 8

Pressé par les circonstances, j'ay donné au Public les deux derniers livres de ma vie avant les six premiers. je ne veux répondre aux Critiques que mes Ennemis pourront faire de ces deux livres, que par la publication de <sup>ma</sup> ~~la~~ vie entière. je vis de calomnies, comme les Cigognes vivent de serpents, sans qu'ils leur nuisent.

Les six années qui restent à parcourir pour terminer ce Siècle nous amèneront encore bien des Evénements, qu'on me lise avec attention, on verra que j'en prévois une Partie. On trouvera dans ce livre de grandes vérités, mes Compatriotes, surtout, en s'écroulant, lorsque leur Frénésie sera passée. puissent elles leur être utiles! alors j'aurai servi ma Patrie, même après ma mort. alors j'aurai assés vécu, & mon Siècle & ma Nation ne me renieront pas. alors je ne mourray pas tout Entier.

Table des Chapitres du 1.<sup>er</sup> Livre.

	Page
Chap. 1 - Naissance, Éducation Du Gen. Dumouriez . . . . .	1
Chap. 2 - Guerre de Sept Ans . . . . .	6
Chap. 3 - Voyages en Corse . . . . .	17
Chap. 4 - Voyages en Espagne & en Portugal . . . . .	35
Chap. 5 - Guerre de Corse, Campagne de 1768 . . . . .	48
Chap. 6 - Guerre de Corse, Campagne de 1769 . . . . .	66
Chap. 7 - Guerre de Pologne 1770 . . . . .	74
Chap. 8 - Guerre de Pologne 1771 . . . . .	105
Chap. 9 - Retour en France . . . . .	132
Chap. 10 - Révolution de Suède . . . . .	136



Ce n'est point par vanité que le Gen. Dumouriez entreprend d'écrire les Mémoires de sa vie. c'est un présent qu'il doit à ses Parents, à ses amis, à ses partisans ; c'est un Egide qu'il oppose à ses Ennemis & à ses persécuteurs ; c'est peut-être une leçon très instructive qu'il laisse à ses Contemporains & aux siècles suivants. Dans le tableau très varié d'une vie fort active, il ne se retraine aucun trait qui puisse le faire rougir. il est homme, il a souvent commis des fautes, il se reproche même des erreurs, mais il n'a aucun crime à se reprocher, jamais il ne s'en abandonne à aucun vice, jamais il n'a varié dans ses principes, & ses erreurs n'ont tenu qu'à des opinions exagérées par le desir d'être utile, qui souvent nuit au bien.

Sans vouloir se comparer à un autre grand homme que Phocion, il a éprouvé comme lui, que la Fortune, qui combat contre les Sens de bien, leur attire souvent des plaintes, des reproches & des calomnies, au lieu des honneurs & des récompenses, qu'ils méritent par leurs grands travaux, & diminue la confiance qu'on doit à leur vertu. Comme il a été peu sensible à la prospérité, il en reste froid dans les revers ; il oppose à toutes les situations de sa vie son caractère & sa philosophie. Désabusé d'une liberté chimérique, qui ne peut produire que des excès & des crimes, il voit que tous les Gouvernements, excepté la Démocratie outrée, peuvent faire le bonheur des Peuples, que l'homme de bien en seul libre, que les méchants sont tous esclaves. les Crimes & l'Anarchie qui désolent sa malheureuse Patrie l'ont douloureusement convaincu de cette vérité ; il y trouve aussi la preuve d'une grande maxime de Plutarque, que la vertu consiste dans un juste milieu, également éloigné des deux extrêmes. Il en est de même du bonheur, soit particulier, soit public. un Peuple qui abuse de la liberté en un Monstre féroce, dont les excès & les crimes sont tôt ou tard réprimés par des chaînes pesantes ; il s'attend donc à voir sa Patrie assujétie à des calamités encore plus grandes, & le tableau sera le malheur d'un autre de sa vie.

signature L. H. H. H.



Charles François Dumouriez est né à Lambray le 25 Janvier 1739. il descend de la branche cadette d'une famille noble Parlementaire de Provence, connue sous le nom de Du Perier. une Anne de Mories, ou Mouries, aussi de famille noble, ayant épousé un François Du Perier, Brisayeur du Gen. Dumouriez, son grand-pere paternel ayant eu de deux lits 24 Garçons & 8 filles, plusieurs Individus de cette nombreuse famille adopterent le nom de Mourier, qui par corruption parisienne, a été changé en Dumouriez. le Pere du General etait un de ceux qui portaient ce nom, qui l'honorait, son fils n'a jamais voulu le quitter, pour reprendre le nom de famille de Du Perier.

Son pere, apres avoir commencé à servir dans le Reg. de Picardie, où ils étoient 7 freres à la fois, obtint en 1733 une charge de Commissaire des Guerres, en épousant une Demoiselle de Chateaufort, cousine germaine du fameux Lieutenant General Bussy, qui est mort dans l'Inde pendant la dernière guerre, Commandant de l'Armée Française. Dumouriez en eut deux cadets de deux sœurs, dont l'une est Abbesse de Sévaques à St. Quentin, l'autre est veuve du Baron de Schomberg, ou Schönberg, Saxon, mort Lieutenant General au service de France.

L'Enfance de Dumouriez a été très pénible. il en reste noyé jusqu'à l'âge de six ans & demi, traîné dans une chaise roulante, & entièrement en maillots de fer. On ne connaissait pas encore en France le système d'éducation de J. J. Rousseau, qu'on a ensuite porté à l'exces, parce que les Français ont senti tout la Nature croissait à rebours dans cette prison de fer, l'enfant etait rachitique, de mauvais humeur, abandonné, parce qu'on désespérait de luy sauver la vie.

Par bonheur, un Chantre de la Cathédrale de Lambray, qui enseignait la musique à ses sœurs, eut pitié de cet Enfant, l'emporta chez luy, le délivra de ses fers. L'Enfant, qui ne pouvait pas se soutenir sur ses Rheins, marcha pendant plusieurs semaines sur ses mains, eut de la fièvre, se redressa, & contre toute apparence en devint très robuste & susceptible



Des plus grandes fatigues & des plus grands travaux. le second Pere <sup>4</sup> etait <sup>3</sup>  
un prêtre respectable, nommé l'abbé Fontaine, il est mort fort âgé, chanoine  
de Cambrai. outre tous les soins physiques qu'il prenait pour son pupile,  
qui en reste trois ans cher luy, il formait son âme, & la modelait sur la  
sienne, qui était bonne & vertueuse.

Un neuf ans & demi Dumourier vint à cher son pere, qui était un des  
hommes les plus instruits & les plus vertueux de France. il avait perdu  
sa mere, alors il était fort jeune, & ou le don il se rappelle l'en qu'à son  
Enfance meurt. l'Abbé Fontaine fut obligé de l'élever dans le moment  
où il se précipitait dans sa fosse. son pere se chargea de luy apprendre le latin,  
& le mit en état en six mois d'entrer en troisième. alors il l'envoya à Paris  
au collège de Louis le grand. cet homme respectable n'avait alors que huit  
mille livres de rente, il en sacrifiait quinze cent à l'éducation de son fils, &  
autant à elle de ses deux filles.

Il resta trois ans dans ce Collège, & en sortit en 1753 après avoir fait sa  
Rhetorique. son pere le reprit cher luy en 1755, luy enseigna luy même  
l'Anglais, l'Italien, l'Espagnol & le Grec, & luy donna un maître d'Allemand.  
il luy monta en même temps les Mathématiques, l'Histoire & la Politique.  
M<sup>re</sup> de Schomburg, qui était encore fille, partageait cette Education avec  
son frere, outre la Musique, dans laquelle elle en devint très habile.

Quant à luy, son pere ne voulut jamais permettre qu'il s'appliquât ni à la  
Musique, ni à la Peinture, quoiqu'il y montrât beaucoup de goût & d'aptitude.  
il tourna toute son Education du côté utile, en y sacrifiant absolument  
l'agréable. luy même était dépendant Peintre, Musicien & Poète. son luy  
qui a traduit, ou imité, en vers français le Poème de Richardson, ouvrage  
plein de bon goût, de gaieté & de philosophie. Il avait encore une autre  
opinion fort singulière, il prétendait que la Mémoire usait l'esprit, & rendait  
la conception paresseuse, il ne voulut jamais permettre que son fils apprit  
rien par cœur, il voulait qu'il lût, comparât, méditât, & eût des idées à luy;  
il lui faisait faire beaucoup d'analyses, & cherchait à luy rendre le Jugement  
droit & juste.



Dumourier avait acquis au college une Passion presque desordonnée pour la lecture. les Jesuites, qui etaient charges de son Education, luy voyant une âme ardente, <sup>cherché</sup> avoient par cette passion à l'enrôler dans leur Ordre l'Histoire del'Eglise du P. Maimbourg, l'Histoire du Canada & du Japon du P. Charlevoix, & surtout les charmantes lettres Edifiantes, luy avoient inspiré le plus grand desir de voyager, si il croyait ne pouvoit le satisfaire qu'en se faisant Jesuite, pour devenir Missionnaire. ce fut la premiere chose qu'il annonça à son Pere, en sortant du college. celuy cy était trop Philosophe pour imiter la passion de son fils, en la contrariant. il se servit, pour la combattre des mêmes Armes que les Jesuites. il mit à sa portée sans affectation les lettres Provinciales, la Morale des Jesuites, l'Analyse de Bayle, quelques ouvrages de Voltaire, des voyages particuliers, des Mémoires Militaires, l'Histoire Ancienne del'Abbe' Rollin, les Historiens Latins & Grecs, Plutarque & Montaigne. Dumourier devora tous ces livres. comme toute les heures du jour étaient prises par ses études, il y passait ses nuits, & c'est de lors qu'il s'en avoua un peu à ne dormir que très peu.

Son Pere fut sept ou huit mois sans lui parler de son projet de se faire Jesuite. un jour après une conversation très philosophique. Il est tenu, mon fils, lui dit il, de savoir quel parti vous voulez prendre, je ne suis pas riche, & comme votre resolution, quelle qu'elle soit, entrainera des dépenses, il faut que je la sounaie d'avance pour retrancher toutes les autres. — mon Pere, lui répondit Dumourier, en se jettant à son cou, je serai tout ce que vous voudrez, excepté Moine. Il n'en fut plus jamais parlé & son pere ne permit par même la moindre plaisanterie sur cette vocation si ardente & si promptement dissipée. mais il en toujour resté lié avec les Peres de cet Ordre, qui avoient travaillé à son Education. les Jesuites avoient le grand talent d'élever l'âme de leurs disciples par l'Amour propre, & d'inspirer le courage de desintéressement & le sacrifice de soy même.

Son Pere n'aimait point son État de Commissaire des Guerres, quoiqu'il se remplis avec beaucoup de talent. son âme grande, fiere & très austere dehemait des détails, petits en eux même, & dangereux pour la probité. il avait toujours regretté l'État Militaire, qu'il avait quitté par la nécessité de



1721  
rap. 1

se faire un sort, il ne souhaitait pas que son fils unique embrassât un état  
perilleux, il aurait désiré qu'il se mit dans la carrière Politique, ou dans la  
Robe. leur unique Contestation pour la Robe portait sur le que le fil, voulait  
bien être Avocat, mais point-Consulter, le premier était plus glorieux, le second  
plus honorable. Dans l'incertitude du choix, ils se mirent à étudier à la fois  
le droit public & les loix civiles, nil fut décidé que pour plaire à son pere, il  
renoncerait au metier des Armes.

Il fallait cependant développer les qualités physique, & apprendre à monter  
à cheval & à manier une Epée. son pere ne craignoit pas qu'il oubliât rien, na-  
-yant jamais rien appris par ceur, il n'avait pas besoin de lui recomman-  
-der la lecture, c'était sa passion favorite. il l'envoya à Versailles  
aupres d'un de ses oncles, premier commis du Bureau du Duc de La Villiere.  
il monta au manège de la Venerie, il aprit à faire des Armes, avec les  
Pages du Roy. cette partie d'éducation, qui ne couta que quelques legers  
présents aux différents Maîtres, dura un an. Il allait la nuit, & hors des  
heures de ses exercices il allait, par desir de s'instruire, travailler avec son  
oncle, il aprit dans le Bureau beaucoup de détail, sur l'Administration  
interieure de la France. au bout d'un an etant devenu très hardi, cavalier,  
ostie, fort aux armes, il alla rejoindre son pere à S<sup>t</sup>. Germain en Laye, ou  
il perfectionna son Education sous un excellent Maître pendant toute  
l'année 1756.

La Guerre de Sept ans se déclara, alors il s'agissait d'aller bravement  
entre cinq ou six puissances de combattre le Roy de Prusse. le Prince de  
Soubise fut chargé de ce soin. le Maréchal d'Enca fut chargé avec  
cent mille hommes d'aller conquérir le Pays d'Hanovre. le Pere de  
Dumourin fut nommé un des Commissaires des Guerres de cette Armée, il  
se fit agréger son fils, qui ne voulait pas le quitter, & qui avait dix huit  
ans. Ils partirent tous les deux de S<sup>t</sup>. Germain en Laye le 8 Fevrier 1757  
pour se rendre à Maubeuge, faisant des vœux pour le grand Frédéric.

Deux jours avant leur départ arriva l'Année de Louis XV  
par Damiens. la nouvelle en vint à S<sup>t</sup>. Germain en Laye à sept  
heures du soir. il gêtait à pierre fendre. tout le monde courut avec  
effroi & des plois à Versailles. ils y arrivèrent sans chapeau & sans Epée



à neuf heures du soir. L'Amour des Français pour leur Roy, leur constance & leur attendriement formaient le spectacle le plus touchant. Cependant le Roy était avili par la débauche, & se laissait gouverner par une maîtresse impérieuse, qui rendait les peuples malheureux pour faire la fortune de quelques favoris. mais le Peuple Français était bon & sensible, sans qu'on pût lui reprocher d'être vil & lâche. il était patient, mais il n'était pas Esclave & sous les plus mauvais Rois il ne l'a jamais été.

Ce même Peuple a égorgé depuis avec une joye barbare & une injustice accrue le petit fils de Louis XV, qui n'avait aucun de ses vices & qui ne lui ressemblait que par sa faiblesse. le Peuple était il tyrannisé, quand il a commis le crime qui le déshonore? non. il était Souverain, & il abusait de ce titre. en il libéré depuis cette catastrophe? non. il tremble tous entiers sous la Guillotine, mis en courbe sous le Despotisme de cinq à six cent hommes de la lie de la Nation. Par où finira le nouveau genre de Despotisme? par avoir un Roy, après avoir passé par toutes les Calamités, plus, ou moins longues, d'une Anarchie absurde.

Chap. 2. Guerre de 7 ans.

Chap. 2

Arrivés à Maaubege, Dumourier père & fils se joignirent à deux Aides Marchaux des Logis de l'Armée, pour préparer les marches d'une Colonne, commandée par le comte de St. Germain. Le Rendez vous de l'Armée était dans le Pays de Clèves. l'un des deux Officiers d'Etat Major nommé Montarret, était plein de talent & d'activité. l'autre était ignorant & paresseux. il était en à cheval, les deux Commisaires dans une bonne voiture, la saison était rûde, la terre couverte de neige. l'échange fut bientôt fait. l'Officier monta en voiture, Dumourier monta sur cheoau. Montarret qui avait fait les campagnes des Pays Bas sous le Maréchal de Saxe, les lui racontait, en les lui expliquant sur le terrain; en revanche le jeune homme l'aidait avec zèle dans les détails, de ses importantes fonctions & en apprenait les premiers Elements, sous le bon Chef.

Arrivés à Wesel, ils furent attachés à la Division du M<sup>rs</sup> d'Armentières







mais il avait contracté une répugnance invincible pour son Etat, & une vocation dévotée pour celui de la Guerre.

Son Pere etait malade, & ne pouvait plus être son Guide. il va un matin, à la fin du mois de Janvier 1758, trouver à Versailles M. de Genettes Lieutenant General, Directeur du Département de la Guerre sous le Maréchal de Belle-Isle. le Maréchal aimait beaucoup son pere, dont M. de Genettes, etait ami intime. Il lui fait le détail de sa Campagne, lui avoue ses répugnances, & le prie de luy procurer une promesse de Cavalerie, parcequ'il avoit déjà dix-neuf ans, il en étoit âgé pour prendre la queue d'un Regiment d'Infanterie. M. de Genettes, après quelques legeres observations, le presente au Ministre, qui en parle au Vicomte Descars Colonel d'un Regiment de Cavalerie, qui promet la premiere place vacante. Dumouriez va retrouver son Pere, lui dit ce qu'il a fait, & le bonheur de luy avoir obtenu, & se prépare à aller servir comme Volontaire, en attendant l'emploi promis. Dans l'exces de sa joye il dit alors à son Pere. vous m'avez rendu heureux. mais comme j'en suis tard au service, je ne pourrai point y tenir. je vous jure que je serai Lieutenant ou Chevalier de St. Louis dans quatre ans. cela n'estoit pas raisonnable pour un Pere qui s'estoit donné des soins pour son fils unique. il tint parole.

Ce Regiment avoit la plus grande réputation de valeur depuis sa création. il portoit pour devise dans ses Estandards. fais le que doit, avient ce que pourra. Dumouriez en a fait sa maxime pour toute sa vie. à la bataille de Rosbach il avoit été si maltraité, après avoir enfoncé les Gardes du Corps du Roy de Prusse, le marquis de Castries combattoit à cheval, que sur huit Capitaines, il n'en étoit resté que quatre vivants, qu'il n'en étoit revenue que cent Cavaliers, dont trente seulement & un seul Officier sans blessures. on l'avoit envoyé en Suisse & Normandie pour se reposer, & il y avoit travaillé avec tant d'ardeur qu'au mois de May 1758, lorsque Dumouriez le joignit, il étoit presque complet & très beau. en arrivant il trouva douze autres Volontaires qui s'y étoient attachés, & comme plusieurs <sup>qui</sup> avoient fait la premiere Campagne,



cela reculo ses prétentions, & il se vit pendant six mois comme à l'ordinaire  
Cavalier. 4 8

L'Éducation vigoureuse, & variée, qu'il avait reçue de son respect-  
-able Père, lui donnait beaucoup d'avantages sur ses camarades, il  
s'était fait une petite bibliothèque, qu'il toujours suivit à la guerre, com-  
-posée de la Bible, des Énais de Mousaigne, Horace, des Commentaires de  
-cesar, de Monseigneur de la Rochelle, du Parfait Capitaine du Duc de Rohan, des  
-Mémoires de feuquieres, & de la Géométrie de Le Blond. il relisait & étudiait  
-continuellement ces livres, & y joignant la lecture de tous ceux qu'il pou-  
-vait se procurer en plusieurs langues. Il vivait souvent seul, & sans se ref-  
-user les plaisirs, il a toujours eût les Caffés, les Billards, le jeu, les sociétés  
-de garnison, en un mot toutes les ressources de l'oisiveté, dont il n'avait  
-pas besoin. cependant son caractère ouvert & très gay prévenait la jal-  
-ouzie, & il n'a jamais eût d'ennemis parmi ses camarades.

Le Régiment Descars fut bientôt tiré du repos, dont on avait eût le  
-faire jouir en Normandie. les Anglais prirent Chorboung, par la lâche  
-ineptie d'un Marechal de Camp nommé Raimond. on rassembra une  
-petite Armée à Calogues, elle fit une petite Guerre assez mal eue & eue  
-dans la forêt de Chorboung, où Dumourier prit un Officier de Dragons  
-Anglais. ceux ci se rembarquerent, & allerent se faire battre à St. Cast en  
-Bretagne. les Régiments de Bourbon & Descars eurent ordre de retourner  
-en Allemagne, où ils arriverent à la fin de l'année, & fut alors qu'il  
-reçut son Brevet d'Officier

En 1759 le Régiment fit la Campagne sous les ordres du Marquis d'Ar-  
-mentieres, qui carena son ancien Aide de Camp. Il était chargé avec  
-7 à 8000 hommes de secourir Meuritz, où le General Boinlercause  
-courageait de gloire, & faisait celle du Marquis de Sillon, qui comman-  
-dait dans la Place. le General Imhoff, Hanovrien, courageait le siège avec  
-un Corps un peu plus fort que celui du Marquis d'Armentieres, qui se  
-conduisit très bien, & eut trois actions brillantes, le Passage de la Lippe à  
-Haltoren devant le Gen. Imhoff qu'il déporta, & les combats d'Emdetren



101  
d'Albachten, pendant lesquels il fit entrer un grand Convoy dans Munster.  
Dumourier eut une contusion à la Hanche d'une balle de Carabine au  
combat d'Emsdetten. apendans Munster capitale après un siége mémorable,  
on entra en quartier d'Hyver. Ils furent troublés par la marche du Prince  
Serdinand sur la Hesse & Francfort, & le Regiment Desvats se porta dans le  
pays Comté d'Haufenbourg en Westphalie, où on fit la guerre tout l'Hyver.

Le Père de Dumourier avait été nommé pendant cette Campagne  
Intendant de l'Armée du Marechal de Broglie. Debeville, Avale Comte  
de Broglie, Marechal General de Logis de l'Armée de son frere. tous deux  
ardens & altiers, le Chef de l'Etat Major, & l'Intendant, ne purent pas s'acquerir  
-ser. l'Intendant fut sacrifié au vainqueur de Berghen, & remplacé par  
le fameux Eullon, une des premières victimes de la Révolution Française  
en 1789.

Cette disgrâce du Père de Dumourier fut compensée par un héritage  
de cinquante mille écus, qui lui arriva, lorsqu'il s'y attendait le moins. le  
Marechal de Bressine lui avait donné le Département de Paris, comme  
Commissaire Ordonnateur; sa santé était devenue très mauvaise. il acheta  
-ta une petite terre près de St. Germain en Laye, où il se retira avec sa fille,  
qui épousa en 1764 le Baron de Schomberg. il avoit philosophiquement  
dans la retraite, jusqu'à sa mort, au commencement de 1769. malgré un  
grand fonds de Philosophie, son Etat maladif, le souvenir de beaucoup d'in-  
-justices qu'il avoit vues, un caractère trop vif & trop sensible, il y avoit eu  
donné sur la fin de sa vie un fonds de Miséricorde & de dureté, qui faisoient  
son malheur & celui de ses Entours. Né avec Genie, ayant acquis, & talents, con-  
-venable, aux plus grands Emplois, il avoit été déçu par le hazard de sa  
naissance, & il n'avoit été heureux, parce qu'il a consommé, jusqu'à sa mort  
une ambition contrariée par la médiocrité de son Etat. il étoit brave,  
noble, généreux, d'une probité austère, mais quoiqu'il réunisse de vastes  
connaissances à tous les talents agréables, il n'étoit ni souple, ni complaisant  
& son caractère antique l'a toujours rendu désagréable aux Distributeurs  
des Grâces d'une Cour Convoisive, ils l'ont toujours comblé de marques d'estime  
& d'aversion.



En 1760, Le Regiment <sup>111</sup> Descars fut de l'Armée du Comte de St Germain & celle du Marechal de Broglie partit de Francfort pour entrer en Hesse, & quoiqu'il eût été plus usité de faire operer séparément celle de St Germain, la jalousie du Marechal lui prescrivit de venir se réunir à lui. La jonction se fit dans les plaines de Corback, après un combat, dont le Comte de St Germain eut tout le fardieu, & dont le Marechal se donna tout l'honneur. Le combat fut ainsi insignifiant par luy même, ainsi que ceux de Wolfraegen & Volkmissen, que l'Armée de St Germain donna peu de jours après. Le Prince Ferdinand, quoique très inférieur au Marechal de Broglie, se tint toujours à la vue, & battit tous à tous sa droite du Corps des Saxons sur la Sude, & sa gauche à Warbourg. Cette gauche étoit une partie de l'Armée de St Germain, qu'on avoit démembrée. Le Marechal avoit tant fait, que le General, qui n'étoit qu'un simple Gentilhomme, & que les gens de la Cour appelloient un Officier de Fortune, fut dégradé, & passa au service de Danemark. Dumouriez y perdit un bon protecteur.

D'une partie de son Armée, on avoit formé une Division de dix huit mille hommes, elle fermoit la gauche de l'Armée du Marechal, que le Prince Ferdinand tenoit en échec dans son camp de Corback, en occupant celui de Sachsenhausen dans la même plaine. Le Marechal détacha cette Division aux ordres du Chevalier de Muy Lieutenant General, mort depuis. Ministre de la Guerre, Marechal de France, pour aller au loin tourner la droite du Prince Ferdinand, en passant la Dymel à Warbourg. Le Pr. Ferdinand lui avoit opposé un corps de quinze mille hommes aux ordres du Gen. Sporken. Le 30 Aoust il le renversa de vingt cinq mille hommes, commandés par le Prince Héritier, actuellement Duc de Brunswick. Le 31 Aoust le General du Muy fut attaqué, envelopé & battu complètement avec perte de six mille hommes. Dans la retraite, qui se fit au travers de la Dymel, Dumouriez rallia tout ce qu'il y avoit d'un Escadron de son Regiment, porté par un de ses camarades nommé Marigny, deux autres ceux de différents Regiments, sauva une Batterie de cinq pièces de canon de 12 lb commandée par un brave Lieutenant Colonel d'Artillerie, son ami intime, nommé Russy, & couvrit la retraite.



de la brigade Suisse d'Yvernee, et surtout du Regiment de Lochmann, qui se conduisit heroiquement, et dont le premier Bataillon fut pris dans la Dymel. il eut un cheval blessé sous lui, reçut deux contusions de coups de feu, l'une au genou droit, l'autre à la tête. il reçut une gratification de cent ecus, dont il donna moitié à sa Compagnie.

Pendant que le Marechal de Broghe jouait aux Barres, avec cent vingt mille hommes dans le Pays de Lanet, contre le Prince Ferdinand, qui en avait environ quatre vingt mille, on n'avait point laissé de le couper sur le Bas Rhin. eumitôt après avoir gagné la bataille de Warbourg, le Prince Hereditaire se détacha rapidement avec vingt mille hommes, traqua le Comte de la <sup>Mark</sup> ~~Hayne~~, et va assieger Werel, où il n'y avait rien de prêt pour soutenir un siege, pas une palissade, et pour toute garnison le Regiment de Reding Suisse très incomplet, avec un Bataillon de Milices de St. Denys et cent hommes d'une compagnie franche à cheval. si le Prince Hereditaire eût suivi dans cette expédition la brillante impetuosité, qui le distinguait alors sur tous les Generaux de l'Armée Ennemie, et s'il eût brusqué la Place, il l'eût emportée, il voulut être méthodique, et il perdit un temps précieux.

Le Marquis de Castries avait pris le commandement de la Division battue à Warbourg, il avait plus de chemin à faire que le Prince Hereditaire, mais avec une promptitude etonnant il arriva à Cologne, il fut joint à Crevelt par quelques Regiments, arrivant d'un camp que nous avions à Nieupoort, pour couvrir la Station Austriechienne contre les Entées Angloises. Il fit partir un excellent Officier de troupe, legere, nommé Sionville, avec cinq cent hommes, qui s'embarqua à Cologne, descendit jusqu'à Werel, eut le bonheur de se jeter dans la Place, malgré le feu des Batteries Ennemies.

Le Prince Hereditaire, pour réparer sa faute, passa le Rhin, vint et taquer les Français de Closter Kamp, les surpris la nuit dans leur Camp, les eut battus sans la résistance de Fischer dans l'Abbaye, et dans la viguerie du Comte de Rochambeau Colonel du Regiment d'Auvergne, repassa le Rhin après avoir été repoussé, leva le Siege de Werel, et fit une fort belle Retraite.



La veille de cette bataille, pendant que l'Armée Française marchait pour prendre son camp le long du Canal Eugene, la gauche à Klosterkamp, le centre à Lampen-Bruck, la droite vers Rhinberg, Dumourier qui était d'Ordonnance auprès du Comte de Thiers Marechal de Camp, fut envoyé par le General de la Colonne de gauche à la Colonne de droite de l'Armée il arriva en avant des Colonnes, rencontra des Grenadiers à cheval de Fischer & des Dragons de Breaufremont, traversa le Canal avec eux, longe le Canal pour se porter à la droite, toujours à leur vue, & en assailli par une vingtaine de Hussards ennemis. il se défend, en appelant à son secours les coquins, qui s'enfuirent, il mît deux Hussards hors de combat, son cheval tombe mort sous luy, & pour survenir de malheur son étie gauche qui était d'acier moule se rompit sur son pied par le poids du cheval. il dégage sa jambe, mais il se trouve retenu par le pied, & soutint dans cette position un combat de quatre à cinq minutes contre des fusiliers.

Il se blottit entre une haie qui se trouvait derrière luy & son cheval, blém encautois hommes & plusieurs Chevaux. Les Barbares s'éloignèrent hors de la portée de son sabre, l'entourèrent, & lui tirèrent plusieurs coups de carabine & de pistolet, dont un lui enleva le doigt du milieu de la main droite, lui cassa la poignée de son sabre, & le désarma, un autre luy brula les sourcils, les paupières & les cheveux, & lui feroit le visage de grains de poudre. Dans le moment où il allait certainement succomber, arriva un Ange tutélaire, le Baron de Brecht, aide de Camp du Prince Héritaire. Le Prince était en reconnaissance, les Hussards étaient de son escorte, le Baron de Brecht en oblige de mettre le sabre à la main pour les empêcher de massacrer Dumourier; il en vint à bout, on dégage son pied, & on le traîne au Prince Héritaire, qui lui donna les plus grands éloges. Il arriva au bivouac de la première ligne des ennemis, c'était une brigade Anglaise commandée par le Lord Waldegrave. on lui fit un premier Pansement, il avait six blessures graves & treize fortes contusions. ce qui le gênait le plus était de ne pouvoir faire usage d'aucun de ses deux bras. on le mît à cheval & il arriva au Camp de Durich, où il reçut beaucoup de visites des Généraux & Soldats ennemis, mais surtout des Anglois.



Le lendemain le Prince Héreditain se retira, après avoir eû un mauvais succès, auquel il ne devoit pas s'attendre, car jamais General n'a mieux mérité de gagner une bataille, que luy celle de Closterkamp. Dumouriez se contenta de luy toutes les marques de bienveillance possibles, mais quoiqu'il le prie en grâce de le renvoyer au camp, le Prince s'obstina à le garder avec luy, jusqu'à ce que son Armée ait passé le Rhin, et soit en pleine retraite, de peur qu'il ne rende compte de ce qu'il a vu. alors il l'envoie dans Werd, escorté par le même Baron de Breu, jeune homme très aimable, et il écrit au Marquis de Castries une lettre infiniment honnête, à la loiiange de son jeune prisonnier.

Il ne prévoyoit pas que cette lettre, qui fut envoyée au Marshal de Bellisle, feroit la fortune militaire de ces Officiers, et que trente deux ans après, le même commanderoit une Armée Française contre luy en Champagne, et sauveroit la France, ou le forçant à se retirer. au reste quand il auroit pû le prévoir, il auroit agi de même. la generosité est une des qualités essentielles des grands Guerriers, et elle brilloit surtout dans ce Prince, qui étoit au dessus aimé dans l'Armée Française, que dans celle dont il étoit l'Achille.

Arrivé à Werd au bout de quatre jours, n'ayant eû qu'un premier Pansement, ayant veû de vin et de viande salée à la table du Prince Héreditain, ayant eû tous les jours à cheval, ayant couché sur la paille, n'estant pas de habitille, il avoit ses bottes, et ses habillemens remplis de sang caillé; il fut bien soigné, mais il souffrit cruellement, on lui tira plus de deux, ou trois grains de poudre de la figure, on recolla sur sa tête la peau de son front, qu'un coup de sabre avoit abattu sur son œil droit, et on luy extirpa la moitié du Radius de son bras gauche, qui étoit coupé et ôté. Il fut en état au bout de deux mois de se faire transporter à St. Germain en Laye.

Son amour pour la lecture avoit eû à luy sauver la vie dans cette périlleuse aventure. Il avoit dans la poche gauche de sa redingote les Lettres Provinciales de Pascal. cette poche couvroit sa hanche. une balle de Carabine frapale hôte, en porta la moitié, et s'y arrêta. en arrivant à Paris, il fut présenté de vive au Père laou, Jésuite, homme d'esprit, qui avoit eû principal du collège de Louis le Grand, en lui disant que c'estoit un miracle de



Le Marechal de Bellisle meurt dans un intervalle, avant d'avoir pu faire signer à Louis XV le travail des Graces, car alors les récompenses s'appellaient des Graces, dans lequel Dumourier était compris pour la Croix de S. Louis & une Compagnie de Cavalerie. Le Duc de Choiseul remplace le Marechal de Bellisle, & devient Ministre de la Guerre, ou plutôt Premier Ministre. Il se presenta à son Audience avec les deux bras en échappe & la tête bandée. Le Ministre l'accueille parfaitement, mais lui dit que c'est trop que deux Graces à la fois, & qu'il faut qu'il opte. Il lui conseille de prendre la Croix, luy promettant qu'il luy donnera la Compagnie de, qu'il sera guer. Le Duc avait servies. il ny avoit en ce moment que quatre Compagnies vacantes, & plus de huit cent de mandans, dont beaucoup de gens de la Cour. il luy represente donc qu'il n'en pas en état de faire la Compagnie. Dumourier lui répond d'un ton ferme, puis que vous me permettez d'opter, je prends la Compagnie, je vous jure que je ferai la campagne, & que vous me donnerez bien tôt la Croix. Le Duc de Choiseul, qui était plein d'esprit & d'âme, en fut frappé de cette Réponse. Le travail se fait. Le Vicomte Desjars devient Marechal de Camp. Le Regiment est donné au Marquis Desjars son neveu, & Dumourier a l'agrement d'avoir une Compagnie dans le même Regiment, où il a fait les trois Campagnes.

Sa Jeunesse, l'ariguerie de son temperament, la pureté de son sang suffisoient au bout de deux mois pour fermer toutes ses blessures. il va prendre le logis du Ministre au mois de Avril 1761, & rejoint son Regiment à Longres, mais la fatigue du voyage fait enfler son bras gauche, qui devient tout noir, avec des douleurs insupportables. il va passer un mois aux bains d'Air la Chapelle, les Douches font ouvrir sa blessure, & en font sortir des Esquilles & des morceaux de sa chemise & de ses manches, qui étaient restés au fond de la playe par l'inattention du Chirurgien. il rejoint son Regiment la veille de la bataille de Sillinghausen, & fait la Campagne avec son bras ouvert, & qui était fort incommodé pour un Officier de Cavalerie.

Cette bataille est perdue par l'ambitieuse précipitation du Marechal de Broglie, qui attaque un jour trop tôt pour la gagner tout seul, & par la coupable jalousie du Prince de Soubise, qui sacrifie l'honneur de la France,



au plaisir criminel de donner une mortification à son rival, en lui laissant recevoir un échec sous ses yeux.

Le soir de l'Affaire Dumourier qui était de l'Armée de Soubise en détaché avec cinquante maîtres & cent hommes d'infanterie à la droite, en communication avec l'Armée de Broglic. les deux Armées parsem chac une de leur côté, celle de Broglic pour la Flene, celle de Soubise pour le Pays de Munster, le Détachement est oublié. Dumourier qui ne sait de quel côté a pris l'Armée de Soubise, & qui se trouve plus à portée de celle de Broglic, en voye demander les ordres du Marechal, on lui répondit que man de sa part qu'on n'a pas d'ordre à lui donner, & qu'il tâche de rejoindre son Armée.

Les Hanovriens qui arrivent de cédem la question, Ne s'attaqué par Scheiser & Freytag avec mille hommes & du canon, leur échape, en pourrui, se retire dans le chateau d'Arensberg, s'y defend, fait retraite par derriere eux, entève quarante Charriots d'Avoine, sève des contributions dans le Comté de la Mark, en même des otages, Rejoint le Prince de Soubise près de Warendorff au bout de quinze jours, & lui remè cette capture avec quatre vingt prisoniers, n'ayant perdu que deux hommes. il recut alors une gratification de cent Ecus, qu'il donna à ses Soldats, qui étaient d'ailleurs revenus riches de cette course, qui lui valut un superbe & excellent cheval d'Escadron. le reste de la Campagne, ni la suivante ne produisirent aucun Evènement intéressant, que l'inutile & sanglant Combat d'Amenebourg. à la fin de 1762 le Regiment Descars rentra en France, & fut envoyé à S<sup>t</sup>. Lô en Basse Normandie.

Au commencement de 1763 la Paix étant déclarée, les soixante quatre Regiments <sup>de Cavalerie</sup> furent réduits à trente, on reforma ceux qui avaient tenaient à des Gentils hommes, & on les incorpora dans les Regiments Royaux, ou des Princes. Descars fut incorporé dans Penthièvre. cela entraîna une Reforme de dix Capitaines par Regiment, c'est à dire trois cent pour la Cavalerie seule. Dumourier fut compris dans cette Reforme, & recut la Croix de S<sup>t</sup>. Louis. Il n'eut qu'à son Père de la recevoir deux mois après de main de son fils. il eut ainsi le bonheur d'avoir tenu sa promesse, & de mériter cette Décoration longtemps avant l'âge de l'anniversaire.



Il n'a pas cru devoir entrer dans de plus grand détail, sur une guerre qu'il a faite comme subalterne, dont il a rédigé les traits, les plus frappants dans ses Mémoires qui sont imprimés. il l'a faite avec application, s'étant attaché pendant quatre campagnes à suivre le camp d'un grand Maître, le fameux Fischer, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, & qui l'accompagna dans ses expéditions, toutes les fois qu'il le pouvoit, sans nuire au service de son Régiment. cet homme extraordinaire, devint par les Généraux, qui l'ont fait mourir de chagrin, avoir plus de talents & de plus grandes vues qu'eux. Il avait été Palefrenier du Marquis d'Armentières, & n'a pas pu s'élever plus haut que le grade de Lieutenant, par ce qu'on lui a fait mille injustices, sous lesquelles il a enfin succombé.

Chap. 3. Voyages. en Italie & en Corse.

En allant en 1762 avec son Régiment dans la ville de St. Lô, Dumoucier avait traversé la petite ville du Pontaudemer, où demeurait une de ses sœurs, sœur de son père, morte depuis en 1792, à l'âge de 82 ans, veuve d'un Marquis de Belloy. Elle avait deux filles, qui avaient perdu leur frère, officier d'infanterie, plein de courage & de esprit. elles étaient toutes deux fort jolies, & fort bien élevées. L'aînée était aimée par le Marquis de Penz de St. Arvaux, Lieutenant Colonel du Régiment de Noailles la cavalerie, qu'elle a épousé. Dumoucier devint très amoureux de la cadette. il passa son hyver chez la tante.

Cette Dame & son père, quoique frère & sœur, se haïssaient; de disputes d'intérêt dans un Succession les avaient rendus irréconciliables. n'la haine ne réfléchit pas, l'amour réfléchit encore moins, puisqu'il travaille sur des âmes plus jeunes. Il jouissait du sentiment d'une tendresse réciproque, & de l'espoir de s'unir un jour à sa cousine. la Mère, prête à marier sa fille aînée, approuvait cette intelligence dans laquelle elle prévoyait le péril le plus éloigné, mais presque certain, de l'établissement de sa fille cadette. Il n'avait que 23 ans, la cousine en avait 17, toutes les deux d'une ame pure & tendre, il était un ami raisonnable, pour calculer, que lui, ayant mangé au service la petite Pension qu'il avait eue du bien de sa mère, elle, n'ayant à réclamer que 8 à 1000 livres de rente du bien de son père,



est dépendant pour le reste de sa fortune d'une mère très imperieuse & très egoïste, la Paix prête à signer, allant prier son Amant de son État, il ne fallait pas penser dans un âge aussi tendre à se marier. Il se promit d'attendre qu'il eût heurés, & un État. C'était se prouvent ans de patience à avoir, & il espérait d'auster espau, bien long pour des Amants, cherches & réunis à se faire un sort.

Connaisant l'aversion de son Père pour la Mere de sa maîtresse, il luy avait caché son séjour au Pontaudemes, & dans toujours les vers des 16. le Regiment en partit au commencement de 1765 pour aller subir la Réforme à Abbeville. D'un ouvrier obtint facilement de ses supérieurs la permission de rester encore un mois au Pontaudemes, & moi allais espier, il était prêt à partir pour aller rejoindre son Régiment, lors que son Père, qui par l'indiscretion d'un Officier avait appris ce que je faisais, écrivit à sa sœur, la lettre la plus violente. Il lui mande qu'elle en la cause de la désobéissance & du mensonge de son fils, parce qu'elle cherche à se débarrasser de ses filles; que son fils n'a pas de bien, & n'a rien de sa sœur, sans état, que si l'un & l'autre, elle doit bien savoir qu'il ne consentirait jamais à l'union de son fils avec une de ses filles; il ajoute dans cette lettre, incroyable de la part d'un homme vertueux, de douter aussitôt sur la conduite de ses Nieces; & il y joint un Billet très sec pour son fils, contenant l'ordre d'aller rejoindre son Regiment.

La tante, qui n'est aveuglée par sa haine que son frère, sit avec un fiasco froide & se laisse à ses deux filles & à son neveu, s'en prend à luy de l'affron qu'elle vient de recevoir, & sur ce que sa fille cadette répond avec fermeté qu'elle aimera toujours son cousin, & qu'elle n'aura pas d'autre mari, elle luy ordonne de se préparer à aller au Couvent ou à beau luy représenter, que cette démarche, à l'époque du départ de son neveu, répandra des soupçons injustes sur la conduite de sa fille; on a beau employer des amis, personne, pas même son mari, ne peuvent la dissuader de cette démarche imprudente; alors la fille aînée prend un parti très noble, elle annonce à sa Mere qu'elle accompagnera sa sœur au Couvent, & qu'elle y restera jusqu'à son mariage, qui devait peut-être.



Les deux Demoiselles <sup>119</sup>plurent pour Cien, Dumouvier part pour Abbeville, & cette fatale lettre fait le malheur de toute une famille, qui ne le méritait pas.

En écrivain l'Histoire de sa vie, Dumouvier doit sanctifier, à la vérité les traits qu'il se reproche, & en faire l'aveu. Il avait été témoin de toute cette scène avec un desespoir muet, il aimait son Père, il luy devait son Education, mais il ne pouvait pas luy pardonner le malheur de sa Cousine, qui était partie malade; il ne pouvait se résoudre, ni à se venger sur son Père, ni à lui en faire la dureté impunie; il était la cause innocente du désordre arrivé dans cette famille, il ne voyait plus aucun espoir de le réparer, puisqu'il allait perdre son État; après cette perte, il se voyait contraint à retourner dans la maison Paternelle; il ne pouvait pas se déterminer à aller vivre avec l'auteur de ses maux & à dépendre de luy. Il n'a jamais été attaché à sa vie, qui a toujours été cause de sa tranquillité dans tous les événements, qui l'ont, ou menacée, ou agitée douloureusement. Il pensa qu'après l'amour, sa Cousine, fort jeune, dégagée de ses serments, <sup>ait</sup> pourroit oublier une passion malheureuse, & retrouver le bonheur dans un nouvel attachement.

Quoiqu'il né avec des passions impetueuses, il a toute sa vie réglé toutes ses actions. au lieu de suivre le grand chemin de la Picardie, il avait passé la Seine à un Brauc au dessous de Roien; il errait à l'aventure, cotoyant les bords de la Mer, il n'y a personne qui n'ait éprouvé que le soulèvement des vagues de ce terrible Element inspire des idées profondes & melancholiques. il faisait cette route à pied, suivi de son Domestique conduisant des chevaux. Rien ne se présente à son esprit pour combattre sa résolution d'espérance. Il est à dans Dieppe, renouë plusieurs amis, ne donne aucun signe qui puisse faire soupçonner le dessein qu'il médite, les quitte un moment, va acheter chez un Apociquain quinze grains d'Opium, vien les retrouver, souffre très tranquillement avec eux, s'enferme, écrit à son père une lettre dans laquelle il le remercie de l'éducation qu'il lui a donnée, l'assure de sa



tendrene, lui dit qu'il meurt ravitione, envoye cette lettre à la Poste, recouche  
à, avale l'Opium dans un verre d'eau.

Son sang s'agite, ses idées changent entièrement, le suicide luy  
paraît une action lâche & absurde, il prévoit que sa mort peut occasioner  
celle d'un Pere violent & sensible, que sa Cousine ne lui survivra pas. plein  
d'honneur de luy même, condamnant comme une lâcheté ce acte de déses-  
-poir, que deux minutes avant il regardoit comme un acte de courage heroi-  
-que, il se lève avec fureur, arrive dans un Corridor, où brutoit une lampe,  
avale toute l'huile, redit tout ce qu'il a dans l'estomach avec de violents  
efforts, & tombe évanoui. au bout d'un heure, ou deux, il revient à luy,  
rassemble ses idées qui estoient très confuses, à une peine infinie, à se relever  
& encore plus à regagner sa chambre. heureusement tout le monde estoit  
couché, il se remet au lit, de nouveaux vomissemens, & un grand  
sueur luy font attendre le jour avec impatience. il se lève, & se trouve très  
faible. il écrit à son pere une lettre pleine de repentis & de vraye Philosophie,  
& il part sur le champ. heureusement que pour ne pas de resperer sa malh-  
-eureuse Cousine, il lui avoit caché sa funeste Révolution, elle ne la sçut que  
longtems après.

En arrivant à Abbeville, il apprend que son Pere estoit malade, & il  
se fait les reproches les plus amers & les mieux fondés. le malheureux Pere  
avoit reçu sa seconde lettre, mais elle n'avoit pas pu empêcher l'effet de  
la première sur un caractère aussi impetueux. cet effet estoit d'autant  
plus violent, que pour seacher l'action d'esperer de son fils, il avoit brûlé  
sur le champ cette lettre, & ne pouvoit confier à personne le sujet de son noir  
chagrin.

Quinze jours après ces Evénemens, arrive la Revue de l'Inspecteur, &  
il va rejoindre son Pere, qui lui pardonne, mais il reste entre eux un fond  
de méfiance, qui n'a duré que trop longtems. cette avanture n'avoit été sçue que  
de trois amis, aux quels il avoit été obligé de se confier, pour l'arrangement  
de ses Affaires. il sçait encore trop son Pere ne la lui a jamais reproché, parce  
que le reproche retomboit sur luy même.



Dumourier ne rapportait de ses leçons, au bout de sept ans, que vingt-deux blessures, une stérile décoration, un brevêt de Pension de 600<sup>l</sup> qui n'a jamais été payée, & des dettes. il n'avait que 24 ans, il était sans état, sans fortune, à la charge d'un Père qui n'était pas riche, infirme, chagrin, impatient. les lettres de sa Cousine, qui supportait sa Réclusion avec patience, sa veuve venant de se marier, imprimèrent dans son âme la résolution la plus forte de se faire un état indépendant pour la délivrer. son Père était souvent à la Campagne, mais comme il avait une Maison à Paris, son fils y venait presque toujours. Il s'était lié avec le célèbre Saurier, le plus habile Politicien de l'Europe, mais qui conservant dans un âge avancé les Passions les plus impétueuses d'un homme de 20 ans, & doué d'un caractère très caustique, s'en fait haïr de tous les Ministres, qui le consultaient comme le plus savant homme de son siècle, & est mort pauvre, n'ayant qu'une Pension de 600<sup>l</sup>, très insuffisante pour les énormes besoins de ses fougueuses Passions. il a éprouvé de luy toute ce qu'il y a en Politique.

Il avait un autre ami intime, dont l'âge était plus assorti au sien, & se nommait Brullion, il était d'une figure charmante, on prétendait que la Mère de l'infâme Philippe d'Orléans, dont il avait été Page, avait épousé sa jeunesse. il avait eu la Croix de St. Louis à l'âge de seize ans pour s'être conduit héroïquement à la Bataille de Crevelt. il avait alors 22 ans. leur sort était pareil, tous deux rivaux de gloire, doués du même goût pour l'étude, sans fortune, sans état, amoureux de leurs Cousines germaines, toutes deux en Normandie & liées ensemble, contraincs dans leur passion par des parents également imperieux, ils avaient arrangé pour la sûreté de leur correspondance que la Cousine de Brullion adresserait ses lettres à Dumourier, & celle de Dumourier à Brullion, ils passaient leurs jours ensemble à se consoler, se fortifier & étudier. le malheureux & aimable jeune homme était condamné des Médecins pour une maladie de Poitrine. il mourut dans les bras de son ami qui le regrettera toute sa vie. au moins il n'a pas vu les calamités de sa Patrie. Dumourier au désespoir eut devoir consacrer un hommage public à la gloire du jeune Héros que la France venait de perdre, & il fit mettre dans le



Mercuriel'Épithape suivante.

Bulliond en mort au printems de son âge,  
 comme une fleur, il n'a duré qu'un jour.

De Mars il avait le courage,  
 & l'air séduisant de l'Amour.

La Gloire, en lettres d'or, a gravé dans son temple  
 un trait de sa prudence & de sa fermeté,  
 afin qu'aux vieux Guerriers il pût servir d'exemple,  
 & lui valût l'honneur de l'immortalité.

Il ne plaie icy les vers sans médions, que pour renouveler de au bout  
 de trente ans l'hommage de son crime & de sa douleur. séparé de  
 ces ami, il tomba dans la Melancholie. Paris lui parut un desert, la  
 maison Paternelle une prison insupportable. il résolut de voyager, il  
 était sûr de ne pas en obtenir la permission. il ramassa ces loois,  
 il alla trouver le Duc de Choiseuil, il lui dit, que la Paix le laissait dans  
 l'inaction, il allait voyager pour s'en tenir, qu'il ne luy demandait  
 qu'un Papeport & la permission de luy écrire, que si ses lettres luy por-  
 -taient méme son attention, il le priait de l'honneur de ses réponses,  
 & de le replacer, ou dans la carrière Diplomatique, ou dans la carrière  
 Militaire.

Le Ministre loia sa résolution, lui promit de ne pas l'oublier, luy  
 donna un Papeport, & lui fit expédier des lettres de recommandation  
 pour les Pays où il luy écrivait. le premier pas fait, il écrivit à son Pere,  
 une lettre très tendre & très raisonnée, dans laquelle il lui peignit l'État  
 de son âme, son desespoir d'être sans État & à sa charge à 24 ans, le  
 Projet fixe qu'il a pris d'aller tenter fortune en Pays Étranger, & luy  
 manda qu'il ne le reverra plus, qu'il n'aît un État fait.

Il laisse cette lettre susatable, & part pour l'Italie, n'ayant  
 aucun Plan de voyage arrêté, & se résignant à son Étoile. son Pere  
 courut à Versailles, & suivit son caractère impétueux, sollicita un



lettre de cachet, pour que son fils soit arrêté. le Duc de Choiseul l'apaise, & diminue ses inquiétudes, en lui disant qu'il est dans la confiance de son fils, & qu'il approuve sa démarche. Cependant Dumouriez sur la route de l'Italie qu'il fait seul, souvent à pied, & par toute sorte de voitures, reprend sa gaieté, son courage & ses espérances. De grands Projets occupent agréablement son imagination. De gros cahiers d'observations naissent de son application à tout voir.

Ô heureux Age, où tout vit, tout se peint en beau! où la vigueur du corps, la pureté d'une âme neuve ne permettent, même au milieu des contradictions & des malheurs, que des espérances douces, des idées grandes & courageuses! vous êtes parti, & après avoir monté tous les Echelons de la fortune, Dumouriez en retombe plus bas qu'il ne s'était élevé! mais son courage est le même, de plus grands objets sont devant sa force, & toute sa sensibilité, aussi active qu'elle était alors, est tournée vers sa malheureuse Patrie; s'il peut un jour aider à la sauver de son Anarchie barbare, il sera heureux, si la Providence ne lui accorde pas cet avantage, résigné sur les événements indépendants de lui, n'ayant aucun reproche à se faire sur ses principes, il attendra la fin de sa vie avec une constance calme.

Il arriva à Gênes, il parlait bien Italien, chantait, faisait des Vers, était très gay & très vif, il n'avait que 24 ans & la Croix de S<sup>t</sup> Louis. M<sup>r</sup> Proyer, homme aimable, qui avait été longtems attaché au Duc de Choiseul, & qui était Ministre de France, l'accueillit, le presenta aux Reines de la Cour, il devint Sigisbee d'une dévouée, & au bout de huit jours s'éleva de la privauté de son Converzationi & de l'Étiquette du Sigisbeeage. Il s'était lié avec un Sénateur nommé Lonellini, homme spirituel & instruit, qui avait été longtems Ambassadeur en France, ensuite Doge.

Avec la confiance de son âge, il lui détaille ses peines & les objets de son voyage. On apprend que Paoli assiège S<sup>t</sup> Florent, la République se décide à y envoyer un secours de cinq cent hommes. a-propos par le



Ministre de France, par Tomellini, il sollicite le Commandement, on lui objecte qu'il n'a servi que dans la Cavalerie, & on donne la préférence à un ancien chevalier de l.<sup>e</sup> Louis, nommé Lantieri, né dans les États de Gênes, Capitaine au Régiment Royal Corse au service de France.

Il part aussitôt de Gênes, passe par Florence, où il se lie avec un Savant, nommé l'abbate Lami, arrivé à Rome, y trouve un Sermier General, membre de l'Académie Française, nommé Laquet, visite avec lui pendant huit jours les principales antiquités de Rome, & se rend à Livourne. La petite Guerre de Corse avait frappé son imagination, n'ayant pas pu y servir pour les Génois, il se décide à servir contre eux. Il écrit au General Paoli pour lui offrir ses services, & ceux de quatre Officiers Français réformés, qu'il trouve à Livourne, & qu'il prend à sa solde. il fait porter cette lettre par un d'eux, qui se rend à Corte, son envoie revient, & lui rapporte un refus très poli de Paoli.

Pendant qu'il attendait la réponse, il se lie avec un jeune Lieutenant au Régiment Royal Corse, nommé Costa de Castellana. son Père chevalier de l.<sup>e</sup> Louis, Capitaine de Grenadiers au même Régiment, était ennemi de Paoli, & languissait dans un cachot à Corte. cette famille très puissante dans la Piève de Moriani, avait de grandes liaisons avec les Fabiani de la Bretagne, & avec beaucoup d'autres Chefs dans plusieurs autres Pièves. Pour le delà des Monts, il avait cette relation, était ami d'ordres des deux frères Girolamo & Luca Abbatucci, & faisait ouvertement la Guerre contre Paoli. celui-ci était publiquement lié avec l'Angleterre, & amusait par des négociations le Duc de Choiseul, qui avait envoyé auprès de lui un Emissaire secret, nommé Valeriant, Lieutenant Colonel de Dragons. le Duc de Choiseul liait ouvertement avec Gênes, pour leur fournir un subside de six Bataillons pour la garde de Brastia, & Flourens, & Agaiola, Calvi & Ajaccio. cette négociation était même fort avancée, & le Ministre Boyer ne l'avait pas cachée à Dumouriez, qui de son côté avait pris la liberté de la désapprouver.



Des Barons lors arrivés en presque tous les jours à Livourne pour  
traiter avec le jeune Gorta, qui depuis la prison de son père était devenu  
un esclave de chef de parti. Dans leurs conférences, ils proposèrent à Dumouris  
ier d'aller traiter de leur part avec le Duc de Choiseul, promettant  
d'abattre Paoli, & de se donner à la France, pourvu qu'il voulût leur  
faire passer des Armes, des Munitions & quelques Canoniers. Il rejeta  
cette proposition, en les assurant que jamais le Duc de Choiseul, au  
sortir d'une guerre malheureuse, qui avait épuisé la France, n'accep-  
terait leur offre, qui dépouillerait les Génois avec lesquels il traitait,  
& le compromettroit avec l'Angleterre, qui ne permettrait pas un pareil  
envahissement.

Après avoir mûrement réfléchi sur la force de cette Faction, qui domi-  
nait dans toutes les Rives Maritimes, qui était maîtresse de tous les  
petits Ports, excepté les Places occupées par les Génois, qui venait de faire  
échouer Paoli au Siège de St. Florent, de peur qu'il ne fût maître d'un  
Golphe si avantageux, & qui enfin pouvoit rassembler de douze à  
quinze mille combattants, il leur proposa de se rendre indépendans,  
en commençant par abattre la Faction de Paoli, & il les assura qu'après  
cette première démarche, il rechargeoit de négociations le Duc de  
Choiseul, pour que, sans reconnaissance publiquement leur indépendance,  
il favorisât sous main leurs Efforts, & leur fournît indirectement toutes les  
secours dont ils avoient besoin. Le traité de la France avec Gênes ne  
présentait qu'une difficulté aperçue; comme il ne devoit être que  
défensif, en respectant les Places qui devoient recevoir Garrison Fran-  
çaise, on pouvoit être sûr de leur Neutralité, & les garnisons donne-  
raient la facilité de leur fournir des Officiers, des Canoniers & des  
Soldats, sans la crainte de défection, & surtout des Munitions de  
Guerre.

Ce Projet fut accepté unanimement. Dumouris dressa le Plan  
de la nouvelle République. Les Eminences rapportèrent les signatures



de 24 Chefs de Pieves. Corta parti pour Moirani. Demourer fut  
une tartanne française, sur laquelle il s'embarqua avec cinq  
Officiers Réformés, pour aller débarquer à Portovechio. Dans  
le Plan de la République il devrait obtenir une grande pension,  
& commander l'Armée, ainsi il aurait son sort & son mariage.

De Portovechio, où il ne trouva que quelques gardes, par  
qu'on était dans la saison qui en chassait tous les Habitans, à  
cause des Exhalaisons, mortelles de ses Marais, il ~~se rendit~~ fit  
mouiller la tartanne sous la Loire San Benedetto, à l'entrée du  
Golphe pour éviter le mauvais air, & il se rendit à Sartenne, où  
il trouva avec plusieurs Chefs, qui tous approuverent le Plan. Il  
partit de là pour les Gorges de Dogognano, où il trouva un der  
Abbattucci, qui avec quelques troupes défendait le défilé contre  
l'Armée de Paoli. après être convenu avec lui du Plan de Républi  
que, il lui donna à la hâte quelques retranchemens, que le Chef  
négligea de faire construire, il fut tué quelque tems après, & le  
Défilé fut forcé.

Il se hâta de repartir pour Sartenne, où se faisait un Ranem  
blement de plusieurs Pieves, pour aller faire, à ce qu'ils disoient,  
le siège de Bronitauio, c'est à dire pour aller tirer des coups de  
fusil contre cette Place. les Gênois n'y avoient que cent cinquante  
hommes, commandés par un Français de Bayonne, nommé  
Ribus. Il trouva à Sartenne un Ranement de environ  
trois mille hommes, tous les uns bons tireurs, & en venant aux  
sauvages du Canada. Il était commandé par deux de leurs  
Compatriotes, Chevaliers de S. Louis. arrivé devant la Place, il  
demanda ces hommes de bonne volonté, on les lui accorde,  
pendant qu'on tirait le long du fauxbourg il se glissa le  
long des Maisons pour s'emparer de la Porte, il en aperçut un



de boucan, on tire trois, ou quatre coups de canon, les Corses, qui les entendent siffler par dessus leurs têtes, prennent la fuite avec la plus grande vivacité, si on est obligé de les suivre; si, au lieu de courir aussi vite en avant qu'en arrière, la ville était prise. on lève le siège, & chacun se retourne chez soy.

Il va se rembarquer, fors consent d'avoir rempli son objet politique; & n'estant point fâché d'avoir fait cette petite expérience de la manière de combattre de ses Alliez, qu'il espérait bien changer. Il avait vu entre Porto Vecchio & Sorbonne de fort beaux bois, il conseille aux habitans de mesurer les plus beaux arbres, sans les abattre, & de travailler à faire un chemin praticable, pour les conduire à Porto Vecchio, les osurans que les François viendront les prendre pour leur Marine, & leur donneront en échange les Munitions & les Armes qu'ils deviendront. ces bons gens, malgré leur presque insurmontable aversion pour les travaux manuels, entreprennent effectivement cet ouvrage que nous trouvâmes fort avancé 5 ans après, lorsque nous prîmes cette Isle.

Il alla mouiller à Ajaccio, où il trouva les habitans, excepté la plume Grecque, occupés d'un Plan de conjuration pour enlever la Citadelle. il entra dans les détails de la coup de main, & les engagea à ne l'en reprendre, que lorsqu'ils auraient de nouvelles. il mit à la voile pour France, jamais Navigation n'a été plus terrible. une tempête de 5 jours le jeta jusqu'à devant Tunis. l'équipage fut sur le point de mourir de faim. on fut obligé d'abandonner les armes à la main un Pinque Napolitain, pour avoir des Vivres. des cables succédèrent. enfin on aborda à Marseille au bout de 33 jours sans mâts, & coulant presque bas. En arrivant, il apporta dans les premiers jours d'octobre que le traité de la France avec Gènes avait signé depuis quinze jours, & que le Comte de Marbeuf, Maréchal de Camp, allait commander six & dat millions dans les Places que la France se chargeait de garder.

Pendant son affreuse Navigation il avait rédigé en deux Mémoires toute son opération, & les propositions dont il était chargé. toutes ses Espéran



semblaient renversées. il va trouver le fameux Roux de Corse, le plus riche & le plus célèbre Armateur de Marseille, qui avait fait la guerre de 1757 en son nom, & avec sa propre Marine en Angleterre. cet homme avait un génie qui embrasait avec ardeur les Projets les plus vastes, il luy développe ses Plans, & fait avec lui des marchés pour transporter en Corse des Armes, de Munitions & des Canoniers, cet Armateur avait tout sous sa main. Il consent à se payer avec des bois de construction qu'il tirera de Portofechio, même à faire le sacrifice de ses avances, pour voir quel Projet réussira. on fait des marchés simulés sous des noms juifs d'Anignori, pour ne pas compromettre le Commerce de Marseille. on conviendra que si le Duc de Choiseul adopte le Plan, sur les premières plaintes des Génois il fera un grand éclat, donnera les prohibitions les plus sévères, & confisquera même deux ou trois barques, qu'on lui désignera.

Le point arrangé, il part dans la Coriolo du soir, mardi jour & nuit, & arrive le quatrième jour à Paris. il revenait sans état, il avait laissé ses habits, & sa montre en gage à Marseille, pour donner quelque argent aux cinq Officiers qu'il avait eus jusqu'alors à sa solde. il n'avait pas voulu, par une délicatesse trop scrupuleuse, confier le besain à Roux de Corse, homme noble & généreux, qui lui aurait prêté, ou donné, pour ce qu'il aurait demandé. il ne luy restait que dix louis & un peu de linge. il regarda bien d'aller se présenter en cet état à son Père, il alla prendre un Azyle chez son ami Favier, qui le reçut comme son fils. il lui raconta son voyage d'Italie & de Corse, sans luy confier son Plan.

Précisément Favier, lié alors avec le fameux Jean Dubarry & avec M. de L'Ange, ou Vaubert, devenu ensuite maître en du Roy, & qui vient d'être guillotiné, venait d'obtenir un Intérêt dans la petite Armée de Corse. les Intérêts, & uniquement pour grossir leurs profits, s'étaient coalisés avec le Marquis de Sorba, Ministre de la République de Gènes à Paris, pour faire doubler au moins le nombre de troupes du Subside. le espoir du Ministre Génois était de faire changer la nature du traité de défensive en Offensive, & d'en gager la France dans une guerre contre Paoli. tous les Entours du Duc de



Choisul étoit dans le Complot, or même la Duchesse de Gramont ou sa sœur, qui y étoit entraînée par une femme de chambre, nommée Julie, femmeuse intrigante, à laquelle le Marquis de Sorba avoit promis, si tous les succès étoient favorables, de luy changer cinq cent mille francs de Billets Nouvelle, ou du Canada, qui perdoient soixante quinze pour cent, contre pareille somme en bons billets sur la Banque de St. Georges. Certain que se faisoient alors les Affaires de la France. le Marechal Duras & une partie de la Cour étoient intéressés dans celle de Corse.

Dumourier arrivoit fort à propos pour cette faction. on vouloit couvrir cette affaire sous des prétextes peucieux de Politique, Charrier venoit d'être chargé par la Coalition de faire un Mémoire, pour lequel on luy avoit promis un present de 500 Louis. il détailla tout le Plan à Dumourier, & lui promit de luy faire avoir cent Louis, si luy vouloit fournir le matériel du Mémoire. celui-ci diminua son indignation, il venait traiter de l'Intérêt tout opposé, & qui, sans compromettre la France, lui paroissoit bien plus avantageux pour elle.

Il se rend le lendemain à Versailles, demande une Audience secrète au Duc de Choiseul, l'obtint sur le champ, lui détaille tout son Plan de République Corse, & lui en démontre tous les avantages. le Ministre en est frappé, rejette d'avoir signé le Traité de Gènes, & dit qu'il n'est plus tems. Dumourier avait sa réponse toute prête.

« Choisies entre les deux Partis que je vous propose, Monsieur le Duc. Ou  
 « Exécutez votre traité, qui est purement défensif; permettez que nous de  
 « Corse nous fournions les secours conséquemens au marché que vous  
 « avez sous les yeux, laissez nous faire, nous abbattons Paoli, donc vous  
 « devez vous méfier, parce que, n'ayant qu'une Affaire, si vous trompera  
 « toujours facilement, ou un jour vous mettra dans l'embarras; nous  
 « respectons les Places que vous tiendrez, & une fois la Corse réunie en un  
 « seul parti, nous trouverons des remèdes pour le reste.  
 « Ou bien, si le traité vous gêne, comme il est défensif, & par conséquent



Livre I.  
Ch. 3.

" passif, je vais vous donner un moyen de ne pas l'exécuter, sans cependant  
 " le rompre. vos troupes doivent s'embarquer le premier Novembre, retardés  
 " leur embarquement, sans qu'on puisse vous soupçonner de le faire à des  
 "sein. ces retards sont faciles dans une Expédition Maritime, je vais  
 " retourner sur le champ en Corse, j'enleverai Ajaccio qui est une des  
 " Places nommées dans le traité, si je ne réussis pas, vous exécuterez le  
 " Traité, si je réussis le traité sera rompu de fait, & vous diés aux Génois  
 " de remettre les choses dans l'Etat où elles étoient, ou de négocier sur un  
 " nouveau Plan.

Le Duc se rend à ces Arguments, le cœur en beaucoup, luy demande  
 le secret, exige deux jours de réflexion pour se déterminer, & luy promit  
 dans ce terme de prendre un parti définitif. Dumouriez retourne à Paris,  
 on s'aperçoit dès le lendemain que l'allarme en au Camp des coalisés, on  
 se plaint des vacillations du Ministre, on ne peut pas en comprendre  
 la cause, on presse Savier d'achever son Mémoire. Dumouriez, si délé,  
 à la fois à l'amitié & à son Plan, lui avait donné des Notes, le Mémoire  
 parait, est envoyé au Duc, & il retourne le sur lendemain à Versailles.  
 il s'aperçoit, à Clair froid & convaincu du Ministre, qu'il a entièrement  
 changé d'opinion. il juge que ce changement ne venait pas du Mem-  
 oire, qui ne présentait que des motifs vagues & faibles, déduits d'av-  
 ance dans sa première Conférence.

Il reprend tous les raisonnements qu'il lui avait détaillés. Le  
 Duc luy répond sèchement; tous cela n'est qu'un tas de chimères, & je  
mettrai au traité. alors il lui dit, qu'il en est le maître, mais qu'au  
 moins il ne veut pas lui laisser ignorer d'avantage qu'on a mis en  
 usage pour luy faire signer le traité, & comment on le conduir pas à  
 pas à le dénaturer, en l'engageant d'abord à augmenter le Subside, pour  
 le conduire à une Guerre inévitable. alors après avoir pris la parole  
 de ne pas le compromettre, sans parler de Savier, & jetant tout sur  
 le Ministre de Gènes & sur le Roié Dubarry, il lui dévoile tout ce  
 qu'il fait de l'insigne, dont on l'abuse. Le Duc l'écouta avec une

† les mo-  
yens



grande agitation, & le prenant affectueusement par la main, lui dit, avouez, mon enfant, que les Ministres sont bien à plaindre. reviens demain matin à onze heures, j'expédierai ton ordre, & tu partiras sur le champ <sup>pour</sup> ~~par~~ la force.

Dumourier le quitte en chantant, il venait de donner une preuve d'attachement à un Ministre plein de talents & de mérit, pour lequel il se sentait la plus grande inclination, & auquel il a été très attaché depuis. mais le Duc était indolent, léger & facile, sa sœur avait sur lui un Empire, donc elle a tant abusé, qu'elle l'a perdu; il va tout lui dire, il veut qu'elle chasse Julie, on lui persuade que ce son des calamités.

Le lendemain à onze heures, rempli d'angoisse, Dumourier se présente, c'était l'heure de l'Audience publique. la Salle était pleine, la porte s'ouvre, le Duc paraît, le chercha du yeux, vint à lui avec l'air furieux, & lui dit tout haut: c'est donc vous qui allez négocier avec les forces, sans ordre & sans permission, & qui revenez déguisé en capucin? Piqué de cette insigne Apostrophe, il voit que le Ministre en devenant fou, il regarde autour de lui, il voit les Plats Courtisans joindre l'indignation, il ne se reconforte pas, & répond: il y a trois jours que j'arrive de Marseille, voyez mes cheveux, si j'en étais déguisé en capucin, ils n'auraient pas eu le temps de repousser. cette Réponse confond les Spectateurs & plus encore le Duc, qui perdant réellement la tête, cria d'un ton furieux: torse dieu, vous vous êtes conduit comme un Aventurier. Dumourier, perdant patience, lui répond avec rage. les Aventuriers sont ceux qui vous joignent, je ne suis point un Aventurier, je suis un Officier plein d'honneur, avec ma tête & mon épée j'en trouverai du pain partout. Il fend la porte, & sort à grands pas. cette scène fit une forte impression sur plusieurs de ses témoins entr'autres sur les Marechaux de Broglie & de Broglie, qui depuis long-temps aimé & estimé.

Dei quit tur dans la Rue, il réfléchit sur le danger de sa position. après cet état, le Ministre tout puissant pouvait le faire mettre à la Bastille.



Après la grande route de Paris, marche à grands pas en habit noir, l'épée au côté, fait huit lieues se trouve sur le chemin de Rheims, continue sa route, n'arrive au bout de trois jours près de Rheims, dans une campagne, qu'occupait un ancien Lieutenant au Régiment Descars. il s'y repose deux jours, pour réfléchir au parti qu'il doit prendre. Il se détermine à se rendre à Mons, en passant par Maubeuge. Il écrit de là à Savier une lettre très gaye, commençant par ces mots, Tu as vaincu, Galiléen; il lui fait le détail de toute son aventure, & le prie de lui envoyer son Portemanteau, à une adresse qu'il lui indique à Mons.

Ce Portemanteau contenait tout ce qu'il possédait, c'est à dire un Uniforme du Régiment de Penthièvre, une Redingotte, huit chemises, quelques mouchoirs, quelques paires de bas de soye & un Horace. Il reçoit la réponse du bon Savier, qui lui mande gayement: tes mauvais deniers ont échoué, j'ai reçu six louis à compte. ton Portemanteau sera dans quatre jours à Mons. le Roy de France ne venge point les injures du Duc d'Orléans. fouilles dans les Poches de ton Uniforme. le genereux Ami y avait serré six louis envelopés dans un Ruban de St. Louis & il employa tout le entour du Duc de Choiseul pour l'apaiser. cependant la Victoire de la Coalition ne fut pas complète. le Ministre se tint en garde, & le General Mairieux ne partit qu'avec les six Escadrons. ce fut au moins autant de parqué pour le moment, mais le Ministre se ba remplit toujours son bûc comme on le verra après.

Il continua sa route, logeant dans les Cabarets des Villages, & traversant sans les villes comme un gentilhomme du voisinage qui se promène. il passa la Frontière sans être interrogé nulle part, & il arriva à Mons dans les premiers jours de novembre 1763. il y trouva son Portemanteau, & le prestea de son ami Savier, il lui restait encore six louis. il connaissait beaucoup de monde dans cette Ville, où il séjournera un mois. il écrivit au Duc de Choiseul une lettre soumise, mais très noble, dans laquelle il prenait la liberté de rejeter sur luy le tort de la guerre qui s'étoit passée. il lui mandait qu'un jour il reconnoitrait, & la pureté de son



1321  
intentions, & la vérité de tout ce qu'il luy avoit dit, qu'il comptoit trop sur la noblesse de son caractère, pour croire qu'il vouloit perdre un homme brave, & jeune, pour un excus de vivacité dont il n'avoit pas été le maître, & qui trouveroit son excuse dans la sienne propre. Il le pria de luy obtenir du Roy la permission d'aller servir en Espagne en sa qualité de Flamand, & il esperoit qu'il voudroit bien l'honorer d'une réponse, & lui envoyer un Rapport, une permission du Roy, & des lettres de recommandation pour l'Ambassadeur de France; il l'assuroit que bien loin de renoncer au service de sa Patrie, il esperoit que Monsieur le Duc auroit la generosité de le rappeler bientôt, qu'il vouloit tâcher d'acquiescer en Espagne un grade superieur, non pas d'Ambition, mais pour être plus utile à son retour.

Il joignit à sa lettre un long Mémoire sur la Corse, qui débutoit par cette Assertion: le Traité de Genève amenera nécessairement sous peu d'années la Guerre contre Paoli. Il détaillait la marche des Evénements qui précipiteroient cette Guerre, & dans l'Hypothèse de son indispensabilité, il indiquait les diverses manieres d'attaquer cette Isle, & de profiter des dispositions de ses habitans & de leurs Divisions intestines, pour rendre l'expédition plus courte, & moins chere.

En partant de Livourne, il avoit acheté une excellente Carte de la Corse & deux Historiens Italiens Giustiniani & Morolla, qui détaillaient toutes les Guerres qu'elle avoit eues; il avoit étudié la Campagne du Marechal de Luxembourg sous Henri II, & du Marechal de Maillebois en 1739; l'Etude particulière qu'il avoit fait de la Corse pendant sa longue traversée à son retour en France, l'avoit conduit à se faire un Système de guerre pour les Pays de Montagnes, qui, comme le dit très bien le Duc de Rohan, dans son Parfait Capitaine, n'est pas sujet aux variations comme celui des Pays de Plaines, parceque sa forme Topographique ne change pas; au lieu que dans les Pays de Plaines, des Rivières sont débou-  
nées, des Forêts & des Marais sont défrichés, des lacs sont creusés, d'autres sont dénichés & comblés, des villes, des Villages disparaissent, de nouvelles villes, de nouveaux villages sont bâtis dans des endroits jadis insultes,



Des grands chemins, Des canaux ouverts de nouvelles communications, par  
terre & par eau. Le Mémoire fut peu d'effet alors, mais par la suite il a  
été fort utile.

Il écrivit en même tems à son Père, il lui manda tous les détails de  
ce qui luy étoit arrivé, le dessein qu'il avoit eü de ne se présenter à luy  
qu'à peu s'en amuse un Etat qui ne luy fût pas à charge, & les motifs  
impérieux, qui l'avoient forcé à partir brusquement sans le voir. Il luy  
avoüoit une dette de huit cent livres, qu'il avoit laïcée à Lioune, le prioit  
de faire payer cette somme à M. de Sellen (Consul de France, s'engageoit  
à luy rembourser, ce qu'il a exécuté depuis. Il lui envoyoit copie de  
sa dépêche au Ministre, & du Mémoire sur la chose, & il finissoit par le  
prier de luy envoyer cinquante Louis, pour faire le voyage d'Espagne.

Son Père avoit besoin de cette lettre, car les Courtisans, & moins de  
la Scene de l'Audience, avoient peint la conduite de son fils sous les cou-  
leurs les plus hideuses, il se croyoit deshonoré & perdu, & à peine étoit  
il remonté. Soulagé par la confiance entière de son fils, il alla trou-  
ver le Duc de Choiseul, il fut agréablement surpris de le voir, non seule-  
ment sans colère, mais parlant bien de luy. Il lui dit avec bonté: voilà fils  
en diablement vif, mais j'avoüe que j'ai eü le premier tort; il voit en  
grand, & il ne s'en pas trompé, il aura bien du mérite à mes yeux. Mais  
sous le nom de son Mérite se cõtre le Fléau Espagnol, cela luy fera  
du bien.

Quelques jours d'aujourd'hui recut un gros Paquet, qui  
contenoit, 1.<sup>o</sup> une lettre du Duc très honnête, 2.<sup>o</sup> un Certificat de Noblesse  
qu'il n'avoit pas demandé, 3.<sup>o</sup> une Permission du Roy pour le service d'Esp-  
agne, 4.<sup>o</sup> une lettre de recommandation pour le M.<sup>o</sup> de Simaldi, Ministre  
des Affaires étrangères en Espagne, 5.<sup>o</sup> une pour le M.<sup>o</sup> de Brun notu Ambas-  
sadeur, 6.<sup>o</sup> une lettre très touchante de son Père, 7.<sup>o</sup> une lettre de charge de 50  
Louis. Muni de toutes ces Pièces, il se prépara pour son départ avec de nou-  
velles esperances, & une nouvelle gayté, & il écrivit à la Louvine.



Il lui arriva dans le début de ce voyage une Avanture, dont il va faire le récit, par laquelle a fait le bonheur d'un jeune Demeille, qui est apres une Mere de famille respectable dans le Pays Bas. Il jouissoit de beaucoup d'agrément à Mons, il s'en étoit fort bien reçu chez le vieux Prince de Ligne, chez le General Domballe & au Chapitre. Les Neiges fermoient les Rivières, & dans leur le voyage par Mer étoit beaucoup meilleur marché. Le Gen. Domballe, à qui il annonça son projet d'aller s'embarquer à Ostende, lui dit qu'il le feroit d'un vieux General Major Espagnol, nommé Arvedaño, qui venoit de mourir en cette Ville, avoit chez elle son neveu & sa niece, qui retournoient à Seville, & qu'il seroit bien de profiter de cette Société pour faire le voyage plus agréablement. il charge son Adjudant de le mener chez cette Dame, & de le recommander.

Arrivé dans cette Maison, il vit une vieille Dame respectable, très affligée, un jeune personne, peu jolie, noyée dans ses larmes, & un homme de 25 à 30 ans, d'une figure atroce, avec un regard dur, & très insensible. On sonnoit dans cette premiere visite de prendre une voiture en commun, pour aller à Ostende, en prenant la Draisie à Bruges, & de s'embarquer sur le même Vaisseau pour Cadix. On étoit à Ostende, deux jours apres il reçoit de M<sup>r</sup>. Arvedaño l'engagement du Capitaine d'une frigate Françoise, armée en Flotte pour le compte du Commerce. Le Capitaine, nommé Keiser, très bon marin, & très honnête, vint lui même à Mons. Il retourna à Ostende, leur dit, qu'il leur annoncera le jour où il faut se rendre à bord, recommandant qu'on soit prêt pour le départ.

N'allant tous les jours dans cette Maison, Serrando Arvedaño gentilhomme Sevillan, c'étoit le nom de ce vilain, lui faisoit un mauvais entretien. Il ne parloit pas d'autre Français, n'étant à Mons que depuis huit jours. La bonne Danta étoit toujours de plus en plus affligée, & chaque jour, prenant les mains de Dumouriez, elle lui disoit, mon cher Monsieur, je vous conjure de prendre cette pauvre enfant sous votre protection pendant la route, j'en suis séparé bien malgré moi.

Enfin le 24, ou le 25 novembre, sur l'avis du Capitaine Keiser, se trouva



voyageurs montent à minuit dans un carrosse de louage. Il se plaça à côté de la Demoiselle, malgré les murmures de Fernando, aux quels il ne fait pas d'attention. cette malheureuse fille pouvoit des sanglots. à peine a-t-on fait deux lieues que Fernando, en lui disant des injures, lui donne des coups de pied dans les jambes. Dumourier, très-vif, se souvenant de ses recommandations de la bonne tante, pose sa lanne & son épée en travers, & fait entendre le mieux qu'il peut à ce brutal, qu'il ne luy laissera pas battre sa sœur impunément. Il s'apaise, & on arrive à Bruges. dès que Fernando est descendu de voiture, il entraîne sa malheureuse sœur dans une taverne, & se met à la maltraiter. on entend de grands cris, tout le monde accourt, Dumourier y vole, donne cinq ou six bouffes avec sa lanne à ce vilain homme, le fait entrer dans la banque, & le laisse éloigné de sa sœur, qu'il prend sous le bras.

On arrive à Ostende, où des Dames Espagnoles du Regiment de ligne, ou los Rios, viennent au devant de la Demoiselle, il leur remet entre les mains, & leur raconte les brutalités de son frere. Il en parle au Capitaine Keiser, & ils prennent leurs arrangements ensemble pour qu'il n'arrive point de sœur pendant la traversée. heureusement le vent contraire s'oppose au départ pendant cinq jours. dans ces intervalles la malheureuse Demoiselle dit à ces Dames, que le Monstre n'a fait le voyage que pour l'empêcher de profiter des bontés de sa tante, que pendant les huit jours qu'il a passés à Mons, il a battu sa tante & elle, & qu'il lui repêce tous les jours, que dès qu'elle sera à Seville, elle mourra de sa main. ces Dames rendent ces plaintes à Dumourier & à Keiser, qui en sont indignés. mais de quel motif s'agit-il de sa sœur des mains de son frere?

Le 29 novembre, Dumourier donne à dîner à toute la société. Fernando étoit assis à table à côté de luy, & derrière eux étoit un grand brasier ardent. le brutal se met à boire, & s'échauffant à mesure, il dit des injures énormes à son voisin, qui ne l'entendait qu'à demi, demanda à tout le monde ce qu'il dit & pour quoi il étoit en colère. un Officier Espagnol au service de l'Empereur, nommé S<sup>r</sup>. Estevan, & le Capitaine Keiser



tendent inutilement de le faire tairre, sa fureur redouble, Keiser n'ayant le tems de se lever de table, en criant à Dumouvier, prenez garde à vous, Fernando lui lance un coup de couteau, il l'esquive, se jette à sa gorge, & le renverse la tête la premiere dans le drabier. les femmes s'enfuyent, en pouant de grands cris. Keiser & Deux Officiers Autrichiens retiennent ce mechant homme qui avoit les cheveux grillés, & son habit brulé.

la Deliberation ne fut pas longue. toute la compagnie se rend à l'Hotel de ville, où on traîne Fernando, on dépose contre sa barbarie, les Juges le condamnent à laisser sa vie libre, l'obligent à donner cinq louis pour son retour à Mons. on la ramène entre les mains d'une de ces Dames, nommée M<sup>lle</sup> Ruys, & elle part avec sur le champ. la pauvre Demoiselle ne s'avoit comment témoigner sa reconnaissance à son libérateur. le lendemain le vent devient favorable, il s'embarque avec Fernando, qui devient son don. la traversée dure un mois, & pendant cetems il se sent de ce certain homme pour se fortifier dans la langue Espagnole, qui parlait facilement en arrivant à Cadix le premier Janvier 1764.

Il y passa huit jours fort agréablement, ayant été parfaitement accueilli par les Négocians François, quoiqu'il n'eût aucune lettre pour eux. ce qu'on lui dit de la beauté des rives du Guadalquivir lui donna la curiosité de se rembarquer à Cadix, sur une tartanne, de passer la Baye de San Lucar, & de remonter le fleuve. ce voyage fut long, & il le fit en fort mauvaise compagnie. l'équipage étoit de la Nation des Bohémiens, ou Gitanes. heureusement un officier de Dragons, des Volontaires d'Andalousie, étoit aussi dans la Barque, ainsi que Fernando, qui étoit devenu son don & son valet. ces Officiers, nomme Salas, à qui il avoit conté son aventure, lui conseilla de s'en méfier. En arrivant à Seville, Fernando affecta toujours un grand repentir de sa conduite, & le remercia à tout moment de l'avoir retiré du chemin du crime, lui fit les plus grandes instances pour l'engager à venir loger chez lui, lequel refusa, & il fut très bien, car deux jours après ce Sebas vint pour l'assassiner dans l'Auberge de la Sonda; aidé du genereux Salas, il mit en fuite les trois hommes, & allerent porter plainte à l'Assistente, ou l'Intendant, qui commandoit. il luy raconta



ce que Fernando avait fait à Mons & à Ostende. L'Assistente fit mettre ce Monste en prison, & il écrivit à Cadix au Capitaine Keiser, pour avoir son témoignage. Dumourier partit pour Madrid, & n'a jamais su comment s'était terminé le Procès de Fernando.

Arrivé à Madrid, il fut fort bien reçu du Marquis d'Orun. Le Duc de Choiseul avait pouni la bonté, jusqu'à le prévenir de son arrivée. Les Ambassadeur le presenta au Roy, & lui offrit sa table, il lui parla en pere, & lui conseilla de ne pas se hâter, & de bien examiner avant de faire aucune démarche pour obtenir un Emploi. quoi qu'il prenne par la pauvreté à faire décider son sort, il ne devoit suivre les Conseils de cet homme respectable, à qui il a eû depuis les plus grandes obligations. Le Marquis d'Orun était d'un caractere extremement froid & soieux, mais son cœur était très sensible. Il était ami intime du Roy Charles III, qu'il avait suivi de Naples, en Espagne, & qui n'avait jamais permis qu'on luy donnât un autre Ambassadeur. Il était très riche & très charitable. Il avait épousé une demoiselle Houquart d'une famille de bons, il en avait un fils unique très bon & plein d'esprit, mais fort mauvais sujet, qui luy donnait de grands chagrins.

Au bout de quelques jours il prit Dumourier en amitié, & de coration, par les muses, son éducation, la gaité, luy inspira le desir de l'innocent, il le faisait venir le matin, & lui demandait des détails de la guerre de sept ans, ce qui l'engagea à en écrire des Memoirs abrégés, qu'il remit à ces Ambassadeur.

Enhardi par les bontés de ce Ministre, il luy confia sa invention, même son voyage de Corse & sa querelle avec le Duc de Choiseul. M<sup>r</sup> d'Orun lui dit avec bonté: je vous prie de ne vous en aller en France avec le grade de Colonel, & je ne permettrai pas que vous serviez au service d'Espagne. & ne juy, je vous suivrai de Pece. alors comme il s'aperçut que le jeune homme paraissait plus pensif qu'il touché, il devina la cause de son embarras. êtes vous riche? luy dit il ensuite. non



luy répondit, je ne vous plus en à charge à mon pere - he bien, point  
de fuste de plume, je vous prêtera le dont vous aurez besoin, & vous  
 me le rendrez un jour. De ce moment il l'affectivement traita comme  
 son fils. Du mourier fit plusieurs voyages en Catalogne, à Grenade & sur  
 les Côtes, il rapportoit des Notes, qu'il rédigea en un petit volume, intitulé  
Essay sur l'Espagne. cet ouvrage, qui contient quelques détails, neufs  
 & curieux, a été, ainsi que sa Bibliothèque, soustrait à Paris par les  
 Anarchistes, & n'a jamais été imprimé.

Il vivoit à Madrid avec le Corps Diplomatique, mais il étoit sur  
 tout particulièrement lié avec le Comte de Creutz, Ambassadeur de  
 Suede, de Disme Résident d'Angleterre, & de Breich charge d'affaires, du  
 Dannemark, ils sont morts tous les trois. Il luy arriva dans cette  
 Société une Aventure, qui fit grand plaisir au Marquis Domun.  
 Il venoit de paraître à Madrid un Major Prussien, Suive de Nation,  
 nommé Merle. Il venoit offrir de lever un Corps Franc. il étoit recom-  
 mandé à l'Ambassadeur d'Angleterre, qui l'avoit introduit dans la  
 Société Diplomatique. la mauvaise conduite des Genevois, Français,  
 & nos Veuves dans la Guerre de sept ans avoient décrié partout les  
 Officiers Français. le Major avoit une mine terrible, une Education  
 brusque, un grand sabre à poignée d'argent, & un costume soldatesque.  
 il se déchainoit continuellement contre la Nation Française, & ne  
 parloit d'elle qu'avec mépris, sur tout de son Armée. il ne manquait  
 ni d'esprit, ni d'instruction.

Pour le Corps Diplomatique fut un jour rassemblé à un grand  
 dîner chez le Comte de Creutz, qui depuis a été Ambassadeur de Suede  
 à Paris, & qui est mort Ministre de Gustave III. c'étoit une espece de  
 fête qui se donnoit à la Comtesse Buxterdin, très jolie femme, Amb  
 assadeur de Russie. la conversation de table tomba sur la Stotte  
 & l'invincible de Philippe II, Merle, pour exalter la Nation Anglaise,  
 tira des propos indécentes sur l'Espagne. M. Dossun crut devoir faire  
 cesser cette conversation, en citant froidement le mot de Philippe II,  
 je n'en ai pas envoyé combattre contre les vents. Merle continua,



Dumourier, utal l'histoire pour faire diversion aux Sarrasmes du Major, qui l'apostropha un groimierement, luy dit: vous êtes bien la pieux que les Français ne savent pas mieux l'histoire, que la guerre. tout le monde fut de contenance. Dumourier, qui tenait un verre de vin à la main, luy répond gayment: Défenseur de la Reine Elisabeth, j'ai l'honneur de boire à votre santé. on rit, & le dîner s'achève.

Lorsqu'on en sort de table, le Comte de Creutz prend en particulier le Major Prunier, & l'engage à se retirer. on entend Dumourier, Mon le garde à vue, il fait signe au Marquis D'Ornon, qui vient à luy, & luy dit gravement, allez chercher sur ma table la Chanson que vous avez faite pour Madame la Comtesse de Brustein, & que vous avez oublié. il l'avait dans sa poche. il vole, gagne la rue, voit de loin son homme, qui allait entrer dans une Caffé près d'une des portes de la Ville, certain le rendre vous de presque tous les étrangers; il le prend sous le bras, & l'attire vers la Porte. le Prunier luy dit: vous êtes mal armé, avec mon sabre je vous fendrais en deux, attendre à demain. il n'avait effectivement qu'une épée fort courte, mais il ne voulait pas échapper sa vengeance, craignant qu'on n'y mit obstacle, les Duels étant très défendus en Espagne. il prend le parti de diminuer. vous avez raison, luy dit il, & je vous salue de votre générosité; je suis même fâché que vous m'ayez mis dans le cas de ne pouvois pas me dispenser de me battre. promenez nous tranquillement, & convenons d'un Rendez vous. ils sortent ainsi de la Porte, se tenant amicalement sous le bras. quand ils ont fait environ cent pas, il voit uneuelle de Jardin très propre pour son projet, il lâche le bras de Merle, le pousse dans lauelle, mès l'épée à la main, & luy dit: je te tiens, défens toi. Merle surpris, pâlit, demande pardon, propose d'aller faire des excuses — non tu es un lâche, indigne de paraître dans cette Société. Merle en encore plus effrayé — batai toi, ou rends moi ton Sabre. le faux Prunier défait en tremblant son ceinturon, & s'en va. Dumourier retourne avec la même rapidité chez le Comte de Creutz, & lui remettant le Sabre devant tout le monde, luy dit, Comte de Creutz, voyez l'Armée terrible du Défenseur de la



Reine Elisabeth, il se porta fort bien, renvoyé à la Haye, car il n'ôtra pas  
venir la chercher. on lui fit conter son aventure, & il fut fort applaudi. B

Deux jours après le Ministre Espagnol, instruit de cette scene,  
fit mettre en prison le Major Merle, sous prétexte d'espionnage. De  
Vismes ôta à peine le réclamer, il en parla à Dumourier qui courut à la  
prison, donna quelques louis à ce malheureux, & engagea M. Donua  
à solliciter sa liberté, qui fut accordée à condition qu'il sortirait d'Espagne  
au bout de quelques jours il alla avec de Vismes le tiers de prison, le premier  
homme parus pénétré de la plus vive reconnaissance, partit de Madrid,  
fut reçu depuis Major au service de Russie, embarqué sur la Flotte du  
Comte Orloff, & mourut à Raros, avec la réputation d'un amer bon  
Officier.

Dumourier a toujours detesté les Duels, on l'en a eû très peu, ayant  
toujours évité la Société des jeunes gens. ce genre de courage barbare  
n'a rien de commun avec la vraie valeur, un Duel en presque toujours  
le fruit d'une colère aveugle, ou d'un orgueil déraisonnable. il a souvent  
pardonné des injures personnelles qu'on lui a faites, parce qu'il n'y a eu  
eu ni publicité, ni éclat, il a pu au comode sa querelle, ou par luy-même  
ou par des médiateurs. ce principe philosophique luy en devint plus  
nécessaire que jamais depuis la Révolution, sur tout avec des jeunes  
Emigrés, qui raisonnent peu, qui sont aigris par le malheur, & qui luy  
attribuent des maux, dont il n'est pas cause, & dont il en vitime com-  
me eux. cette fausse opinion des Emigrés de la première Edition, contre  
les Emigrés suivants, fait un très grand tort à la cause commune.

Le bonheur de Dumourier ne dura que quelques mois. il fut troublé  
par les lettres qu'il reçut de France. son Père était prévenu contre luy, &  
luy écrivait très durement. mais ce qui mit le comble à ses chagrins, ce  
fut la résolution de sa Cousine de se faire Religieuse. un jour en réponse  
aux lettres tant tendres qu'il lui écrivait, il reçut un gros paquet, dans le  
quel étaient contenues plusieurs de ses propres lettres qu'on luy venoit  
ait, une de sa Cousine qui alloit prendre le voile, une d'une Supérieure  
de la visitation, & une d'un Jésuite, Directeur de la jeune personne. toutes



ces lettres etaient remplies de mysticis, & finissoient par le souhait à  
 unites sa cousine, & à sortir de l'abime du Siccle. on luy recomman-  
 da de ne plus écrire, parcequ'il ne recevait plus de réponse.

Cette vocation estait venue à la suite de la petite verole qu'elle avoit  
 eue, & qui avoit entièrement changé ses traits. cette jeune personne av-  
 ait une ame ardente, impetueuse & très décidée. elle éprouva de longs  
 combats, qui ont entièrement altéré sa santé pour le reste de sa vie. com-  
 me c'estoit une riche Héritiere, les Prêtres & les Dévotés l'assiégerent en règle,  
 & tous menerent vers la Religion la vivacité de ses Passions. sa dévotion  
 devint exensive, & trouvant la vie de simple Religieuse trop inactive, elle  
 prit le voile dans un Couvent d'Hospitalieres à Brayeux, pour se consacrer  
 au service des malades. au bout de six <sup>mois</sup> elle fut atteinte elle-même de si  
 fortes maladies, qu'elle fut forcée de rompre son Noviciat, & elle traîna  
 une santé languissante pendant plusieurs années, dans la crainte d'une  
 dévotion trop exaltée.

Il fut consterné de cette nouvelle inattendue & irréparable, il confia  
 ses peines au respectable Marquis D'Onur, qui s'accommodant à son âge &  
 à sa passion, chercha à le distraire, & le consoler. alors il faisoit le projet de  
 remonter pour toujours à la Patrie, & de s'attacher au service d'Espagne.  
 mais il vouloit y entrer avec un grade supérieur, & rendre quelque service  
 important, qui mit cette loi dans le cas de ne pas hériter, sur sa de-  
 mande, cela estait difficile, puisqu'on estait en Paix.

Pendant la guerre qui l'avoit précédée, l'Espagne avoit attaqué le  
 Portugal en 1762 avec plus de cinquante mille hommes. les Portugais,  
 qui venoient d'éprouver deux grands fléaux, un terrible tremblement  
 de terre, & une grande conjuration, quoique gouvernés par le Mar-  
 quis de Pombal, un des plus habiles Ministres de l'Europe, qu'on peut  
 appeler le Richelieu du Midy, n'étoient point du tout préparés à soutenir  
 cette attaque, à laquelle ils ne purent opposer qu'une Armée de dix sept  
 mille hommes, & quelques bataillons irlandais de nouvelle levée, que



IV.1  
b.4

[48] 25

les Anglois leur envoyent à la hâte, la conquête du Portugal paraisoit assurée, cependant après quelques mois de campagne les Espagnols ne prirent que la Place d'Almeida, mal défendue, furent battus partout, & eurent rien sur leur territoire, ayant perdu vingt cinq mille hommes & leur honneur.

Il avoit puis tous les Renseignements possibles sur cette campagne, en s'en faisant raconter les détails par les Officiers qui l'avoient faite, surtout par ceux de Gardes Wallones, avec qui il étoit lié. Il avoit souvent dit au Marquis d'Onun, que quelque jour il lui demanderoit la permission de faire le voyage de Portugal, pour aller résoudre par lui même le Problème Historique, au moins dans sa partie Militaire, car il ne doutoit pas que la Politique de Louis neur influât sur les désastres inexplicables des Espagnols, & que ce ne fût à Madrid que l'Armée Espagnole avoit été détruite. Il avoit même ramassé des Notes curieuses sur les intrigues criminelles, mais surtout il avoit composé un précis de cette courte & honteuse campagne, avec le projet d'aller un jour l'écrire sur le terrain.

Accablé de chagrin, cherchant un moyen de dissipation, il relire tout entier à ce Projet une nouvelle carrière souvée à son imagination, un nouveau Peuple, de nouveaux intérêts à examiner, à étudier. il confie son idée au Marquis d'Onun, qui l'approuve; mais il l'avertit en même temps, qu'comme le Premier Ministre du Portugal en étoit soupçonneux, & très capable de lui faire un mauvais parti, il étoit ne pouvant s'en risquer à approfondir avec sûreté tous les détails dont il a besoin, qu'il avoit l'air d'aller chercher du service en Portugal, & il lui donne sa parole de ne pas en prendre, quand même on admettrait sa demande.

Le Marquis d'Onun y consent avec répugnance, & en rend compte au Duc de Choiseul. il lui donne une lettre de recommandation pour le Comte de S. Priest Ambassadeur de France à Lisbonne & quelque argent. Il prend une lettre de recommandation de Deslimes, Résident d'Angleterre, pour son frere Gerard Deslimes, négociant à Lisbonne, homme très aimable & très lettré, avec lequel il s'est lié pour la vie. Il part pour Lisbonne, visite les bords de la Coa, où est située Almeida, reviens de Coïmbre en Espagne, en remontant la Rive droite du Tage, pour étudier les marches des Espagnols



sur Abrantes, par Castel Branco, Villa Velha, Penamacor, rentre en Portugal par Elvas, se rend à Lisbonne par la grande route d'Estremoz & d'Armada, se rend à Porto, prolonge le Cours du Douro, fait une pointe jusqu'à Miranda & Chaves, revient à Lisbonne, se présente à M<sup>de</sup> S<sup>t</sup> Rieus. la lettre du Marquis D'Omun était très froide & très récurée, par ce que, prévenu de l'offre qu'il devoit faire de ses services au Ministre de Portugal, il n'avoit pas voulu se compromettre.

Il fait passer à M<sup>de</sup> D'Omun, par un voyageur François, un gros Paquet d'Observations, que luy seul pouvoit déchiffrer, avec un simple billot, par lequel il le prie de garder, pour le luy remettre à son retour, ce que ces Ambassadeurs firent très fidèlement, sans même l'avoir ouvert. Bientôt il se lie avec les Officiers Anglois, Eonois & Suisses, qui étoient en grand nombre au Service d'Espagne de Portugal; il obtient plusieurs audiences du Ministre, lui propose la levée d'une Légion, qu'il étoit bien sûr qu'on n'accepteroit pas, étudie l'Histoire du Portugal & les Cartes, trace un système Offensif & Défensif de ce Pays, y fait encore quelques excursions pour rectifier ses idées, & envoie deux nouveaux Paquets très volumineux, par des occasions sûres, au Marquis D'Omun.

Le Marquis D'Almodovar, Ambassadeur d'Espagne, & le Comte de S<sup>t</sup> Rieus, trompés par les apparences, le traitent très froidement, & en s'en venant contre luy, l'un à la Cour de Madrid, l'autre au Marquis D'Omun & au Duc de Choiseul. luy de son côté, cede de les voir, & se lie entièrement à la Société Anglaise. le Premier Ministre luy refuse du Service, il s'y attendoit d'autant plus, qu'il arriva alors à Lisbonne une Nouvelle tragique, qui prouva combien les François étoient mal dans l'esprit du Marquis de Pombal, qu'on appelloit alors le Comte d'Orgas.

Le Premier Ministre étoit un Despote cruel & soupçonneux. après la Guerre, il avoit conservé un Régiment de Grenadiers Etrangers, qui étoit en garnison à Lisbonne. ce Corps composé d'Officiers & Soldats presque tous François, étoit superbe, il avoit pour Colonel un François, nommé Leyserrier, qui portoit le nom de Graveron, il avoit été en Suisse sous le  
-traise



à l'aidede camp du Comte d'Herouville. il etait bon soldat, & mes aime à la Cour. la faction Etrangere etait jalouse de le Colonel & de son Regiment, elle l'accusa d'avoir mal parle du Ministre. cela suffit pour perdre le malheureux. Graveron. le Comte d'Oyeras fit examiner les Comptes du Regiment; & luy fit faire son Procès. il ne fut point réclamé par son Ambassadeur, qui aurait pu au moins luy sauver la vie. il fut condamné par un Conseil de Guerre, faillie, & le Regiment cané.

Après avoir manqué d'argent, parce qu'il ne pouvait pas écrire au Marquis d'Omun de luy en envoyer, après avoir reçu des secours d'un Negociant François, homme de mérite, & present un des plus riches Oranquiers de Paris, après avoir passé près d'un an en Portugal, d'unouïr retourna à Madrid, n'emportant sur luy aucuns Papiers, qui pûrent faire soupçonner son enorme travail, qui ne consistait qu'en Notes & en matériaux que luy seul pouvait mettre en ordre, & qui l'avaient précédé. Indépendamment d'un Systeme de guerre pour & contre le Portugal, qu'il entina, il luy resta de quoi former un volume, intitulé Essay sur le Portugal en 1766, qui a été imprimé à Lauranne, & qui est très connu. cet ouvrage en plein de négligence de style, il y a même quelques erreurs, & il y manque plusieurs détails; mais il en fait avec beaucoup de methode, & il seroit à souhaiter, qu'on eût sur chaque Etat de l'Europe un ouvrage du même genre, & qu'il fût renouvelé tous les vingt ans. Il seroit très utile pour la conduite des Cours, pour la balance des Intérêts respectifs, & il épargneroit bien des erreurs & des fautes à ceux qui gouvernent, fruits de fausses notions. Il seroit pareillement utile aux voyageurs & aux Philosophes.

A son arrivée à Madrid, il fut reçu très froidement, on le regardoit comme un homme léger, qui avoit voulu entrer au service d'une Puissance ennemie. le Marquis d'Omun luy même le traita d'abord avec une reserve aparente. Il reçut toutes ses Notes, & en ferma, & au bout de quinze jours il remit à l'Ambassadeur un Memoire intitulé, Systeme d'attaque & de defense du Portugal. il en avoit tiré deux copies, l'une pour le Marquis d'Omun, l'autre pour le Duc de Choiseul, à cette



derrière était jointe une carte du Cours du Tage à grands points, sur laquelle il avait tracé les marches & les camps. Le Marquis d'Ornau recut ordre du Ministre de remettre le double de ce travail à la Cour de Madrid, pour qu'il fût examiné, & qu'elle pût soulever des points préliminaires, comme la formation d'un Cher Major, l'Établissement d'Arce-naux plus rapprochés que ceux de la Catalogne, d'Hopitaux, de Magazins & autres objets.

L'Ambassadeur remit le Mémoire au Roy d'Espagne, qui ordonna qu'il fût nommé une Commission, composée de trois personnes, le Comte d'Aranda Capitaine General, & les Comtes de Cagigal & d'Espinola lieu-tenants Generaux, elle fut chargée de rendre compte, mais cela ne produisit point la moindre amélioration dans les dispositions du Militaire Espagnol. M. Domun voulut au moins entrer en parti pour son jeune ami, & demanda pour luy un grade Supérieur. on lui offrit la Lieutenance & celle d'un Corps de trois Bataillons, qui on le voit sous le nom de Volontaires Étrangers. cette offre était la suite d'une intrigue du General O'Reilly, pour dépouiller de cette place un brave Officier Français, nommé Chateauberon. Demourant l'après, il refusa l'emploi. il avait quitté alors les grandes Sociétés, & ne voyait plus que quelques amis particuliers. Il serait très intimement lié avec le Duc de Crillon Mahon, avec son fils le Comte de Crillon & avec le Prince Emmanuel de Salm-Salm, Colonel du Regiment de Brabant. ce Prince est rempli des qualités les plus estimables & les plus aimables. il fit avec luy le projet de lever un Regiment Allemand de Salm, & s'échoïra. Ils se sont retrouvés tous les trois quelques Années après, Marchaux de Camp en France. Plus à Dieu qu'ils finissent restés en Espagne!

Il serait engagé vivement dans une nouvelle inclination avec une Demoiselle, qui n'était pas extrêmement jolie, mais pleine d'esprit & de talents, fille d'un Français, nommé Marquet, premier Architecte du Roy. elle avait une sensibilité exquise & un grand caractère. elle n'était pas riche, & ne vouloit jamais qu'il fût la folie de la demander en Mariage, comme il le demandoit. il a fait pour elle deux petits Volumes intitulés, leçons de Géographie, &



decons l'histoire de Philosophie. ils sont perdus comme les autres Manuscrits, devenus la proye des Anarchistes. cette aimable personne se sacrifia elle-même lorsqu'il fut rapellé en France. elle tomba dans la dévotion, son mari luy fit épouser un Alcalde, ou juge, de Valladolid, elle est morte peu de tems après, & peu de tems avant sa mort elle fit parvenir une lettre à son ancien ami, pour luy faire les adieux les plus tendres.

Il passa ainsi l'année 1767 en Espagne, & menant une vie très agréable, grâces aux bontés du Marquis d'Osun, à l'amabilité de ses amis, & à la tendresse de M<sup>lle</sup> Marquet, mais il était toujours sans état. il avoit que sa sœur aînée était devenue Abbesse de Ferwaiques par son mérite, & que la seconde était mariée avec le daron de Schomberg. il était toujours brouillé avec son pere, dont il reçut de nouveaux reproches sur son inclination d'Espagne, sans qu'il ait jamais pu savoir comment il avait pu en être informé, mais ce qui prouve que ce bon Pere ne l'oubliait pas. depuis son voyage de Portugal, l'Ambassadeur, sans diminuer ses bontés pour luy, mettait moins de zèle que jamais, à luy procurer un Employ en Espagne, & lui répondait toujours avec froideur, lorsqu'il le pressait à cet égard, il a eû lieu de juger depuis que c'était de peur qu'il se posât un jour, & qu'il aurait un Employ. cette froideur occasionnée de sa part une plus grande réserve avec le genereux Ministre, il craignoit d'abuscr de ses bontés, & il était très gêné du côté de l'argent; mais il travaillait beaucoup, il avoit de bons amis & une maîtresse aimable, & le tems passait très vite.

Les Evénemens qui avoient lieu en France luy servaient alors, à son insçu, une Carrière plus active. toute qu'il avait prédit au Duc de Choiseul en 1763 dans ses Conférences, & dans son Mémoire adair arrivé. Paoli d'un côté, les Gênois & les Inniguants de l'autre, l'avoient joüé, & continuaient des coups de fusil, on commettait des voyes de fait. les Cors, qui avoient quelques petits bateaux armés, prenaient nos Tartannes, Paoli protégeait la dévotion de nos garnisons, on était en état de guerre. le Duc de Choiseul, après avoir pris ses mesures avec la Cour de Londres, fit un second traité avec Gênes, qui lui vendit la Corse, & cette Conquête fut résolue, on se disposa à renvoyer de dix Bataillons, & deux légions les garnisons de cette Isle, où on esperait ne pas trouver de résistance. le Mémoire, envoyé par Dumouliéz en novembre 1763, fut lire de la pousière, & consulté,



le Duc de Choiseul se livra à la noblesse de son caractère & à son équité naturelle  
le sceur devoit rappeler ces Officiers.

Un matin le Marquis D'Ornans l'envoya chercher, & lui dit, je vous l'avois  
bien prédit, si vous voyez que j'ay bien fait de vous empêcher d'entrer au ser-  
vice d'Espagne, voila un ordre du Duc de Choiseul d'aller le joindre, & passer  
demain matin. il courut aussitôt chez sa maîtresse, & en luy annonçant  
cette nouvelle, il lui promit de luy être fidèle. - non, luy dit elle, suivez votre  
destinée, & ne me regardez, deormais que comme votre meilleur ami. il  
retourna chez l'Ambassadeur, à qui il raconta sa liaison avec mad<sup>lle</sup>. Marquet,  
le Ministre fut frappé de la noblesse d'un sacrifice aussi rare, & alla le même  
jour chez elle, & la sura de son amitié & de sa protection. il parta environ trente  
jours à Dumouriez, qui partit le lendemain, & retourna à regner une Ville,  
où il avoit été heureux pendant un an. le voyage d'Espagne est un des  
plus agréables, qu'il ait fait de sa vie, & il y laissoit beaucoup d'amis.

Chap. 5. Guerre de Corse, campagne de 1768.

Il arriva à Paris dans le mois de Décembre 1767, son pere s'y étoit  
établi tous à fait, mais desirant le surprendre agréablement en luy annon-  
cant sa venue, le Ministre avoit fait pour luy, quand il se levait luy même  
son sort, il prit une chambre dans un Quartier peu connu, & se leva 24  
heures, & en vint à cheval de Madrid dans une saison fort dure, & il  
alla à Versailles. le Duc de Choiseul le reçut avec la plus grande bonté, &  
lui annonça que la guerre ayant lieu en Corse, il luy tenoit sa parole, &  
qu'il avoit engagé le Roy à le nommer Aide Marechal general de  
l'Armée de cette Armée, & que le Marquis de Chauvelin seroit le General. il  
luy dit d'aller le trouver, & de lui expliquer les détails de son Mémoire.

Ensuite, dit il, vous irez faire vos arrangements & préparer vos liqui-  
pages. Du Mourier prenant confiance, lui dit, Eh, avec quoi, Monsieur  
le Duc? je n'ai que des dettes. mon pere est malade & malade. je soy  
-age depuis quatre ans. vous avez approuvé mon travail sur le Portugal,



vous êtes contents de mon Memoire sur la solde, que vous paraissez vouloir qu'on en adopte les moyens, j'en dirai rien dans le monde, & qui un Directeur de Pension qui, grâces au Contrôleur général, ne vaut pas mieux qu'une feuille de hêtre, n'a ni enrichi ni pas, mais payé, moy pour que je sève. Le Duc de Choiseul avait le cœur bon, grand, & généreux — combien doistu, mon enfant? — quinze mille francs. — Diabla, c'en beaucoup. voyons. quatre années de la Pension, cent Louis, gratification pour le voyage & l'établissement du Portugal douze mille livres. aussi vous avés de dix huit mille livres? — Oui, monsieur le Duc. Il s'en va, un secrétaire arrive, il lui fait faire une Ordonnance de dix huit mille livres sur la Bourse d'Anquies de la Cour.

Quelque pressé qu'il fût d'aller, suivant les ordres du Duc, trouver M. de Chauvelin, il l'était encore plus d'aller voir son Père, il en demande la permission. — Comment, vous ne l'avez pas encore vu? — non, nous sommes brouillés, mais vous nous racomodez toujours. Le Duc luy a ordonné trois jours, il vole à Paris, arrive chez le Duc d'Anquies de la Cour, reçoit son argent, arrive chez son Père, qui d'abord veut prendre un air sévère, il luy demande pardon de tous les chagrins qu'il a pu luy donner, lui raconte ses voyages, en lui disant qu'en fin il a un État fixe & honorable, & qu'il ne luy sera plus à charge. il luy remet son argent, le fait à reprendre la dette de Livourne, il luy donne l'État de ses dettes, & le charge de les payer, cela fait, il ne luy rendait pas mille écus. il loue un petit appartement auprès de luy, & jusqu'à sa mort ils sont restés amis intimes.

Il retourne le dimanche suivant à Versailles avec son Père, qui quoiqu'il malade, fait un effort pour aller remercier le Ministre, & c'est à une grande audience, & pas un heureux hazard le Maréchal de Brinac s'y trouvoit. Le Duc de Choiseul méditait un Acte bien rare, ou plutôt d'heroïque de la part d'un Ministre tout puissant. il vient à lui, le prend par la main, & dit tout haut: Mêmeur, voici un Officier avec qui j'ay eu un tort de vivacité, il y a quatre ans, le Roy vint de le rompre. Aide Maréchal du logis de l'Armée de Corse, il donnait bien en Pays là, & il y vivra bien. tout le monde complimente Dumouzier, qui en si étonné de la noblesse de ce trait, qu'il resta muet. Le Maréchal de Brinac, qui avoit une tournure d'esprit très originale, lui dit fort



plaisamment: il me semble que tu as plus d'esprit quand on t'insulte, que quand on te loue.

Il se rendit ensuite chez M. de Beauvelin, qui dès le premier moment luy montra la plus grande confiance, & qui a conservé jusqu'à sa mort la plus grande amitié pour luy. Dès le lendemain il eut un long entretien avec le Duc de Choiseul sur l'Espagne & le Portugal, après avoir épuisé cette matière, il lui dit: Monsieur le Duc, je ne rai commens vous remontrés ma recon-  
naisance, j'en ai eue momeis un faible moyen, ne le refusé pas. j'ay une  
Reforme d'une Compagnie de Cavalerie, on les vend depuis douze jusqu'à  
vingt quatre mille francs, vous m'en lavez donnée à la lare, faites moy  
rendre mes huit mille francs, & donnez la à qui bon vous semblera. Le Duc le remercia, & lui dit, j'accepte la Reforme, mais je veux que vous en tirés parti. Dumouriez persista, tira de sa poche sa démission de Capitaine au Régiment de Penthièvre, & força le Duc à la recevoir. il fut infiniment sensible à ce procédé, qu'il pria plus qu'il ne valait.

Il partit pour la Loire au mois de May 1768. il attendit plus d'un mois à Lyon l'arrivée de son Général. on croyait que tous était prêt à Rouen. il ne trouva rien de préparé. il s'appliqua à tous les détails d'embarquement avec un très habile Capitaine de Fou, nommé Fuguet. c'était un genre de détails tout neuf pour luy. il fit presque seul l'embarquement d'une Legion, de dix bataillons, des Chevaux, des Mulets, des bœufs, des Hopitaux, des Vices, des fourages. tout cela ne fut prêt que dans le mois d'Aoust. son Général était arrivé à Rouen, & il était prêt à s'embarquer avec luy, lors qu'il recut un gros paquet du Ministre contenant des ordres particuliers.

Lorsque le Comte d'Aranda, à la suite de la Révolte de Madrid en 1766, avait chassé les Français de l'Espagne, ils étaient allés s'établir en force au nombre de plus de quatre mille, ils y vivaient de leurs modiques Pensions. on s'occupait pareillement de les chasser de France, & la force devenant française, ce n'était pas le cas d'y laisser végéter cette infructueuse Colonie. Le Duc de Praslin, Ministre de la Marine, avait chargé un Capitaine de Vaisseau, nommé le Chev. de Vesnel, commandant la Corvette l'Hirondelle, d'aller les prendre



1511, 27  
 sur 22 tartannes, & de les reposer sur les côtes des États Ecclesiastiques. un <sup>28</sup>  
 Commissaire de la Marine & un Officier de l'État Major de l'Armée, devaient  
 faire le détail de cette translation; le Duc de Choiseul avait voulu qu'on  
 chargés notamment Dumoulier de cette Mission de jacobite. Il se  
 réunir avec le Capitaine de l'ancien & le Commissaire, ayant lu les ordres du  
 Duc de Praslin, ils les trouverent barbares, & ce qu'on n'avoit dit à ces infor-  
 -tés pour leurs nouritures que la Ration de Matelots, & absurdes, en ce  
 que sans examiner la conformation de l'Isle, & la différence des Mers,  
 & des vents, on leur donnait le même pain de rassemblement, qui est à  
 Calvi, ce qui aurait pu être fait traine deux mois cette operation, qu'on  
 y mettait plus d'humanité & d'intelligence.

Les deux collègues étant d'accord avec lui, il renvoya un Courier, &  
 manda que parmi les Jesuites étaient plusieurs personnages de familles  
 de grands d'Espagne, entr'autres le frere du Duc de Genade, celui de Fonti  
 de Sienes, le P. Cordova, qui y a beaucoup de vieillards, venerables, qu'on  
 leur payait à chacun trente sols par jour, les laissant acheter eux me-  
 -mes leurs vivres en force, & faisant partir les tartannes, de différents Ports,  
 à mesure que leur Embarquement sera complet, on y gagnera, & on  
 satisfera ces malheureux; que le Chevalier de Mesnel allant établir sa fraisiere  
 entre l'Isle de Capraja & la Gorgonne, les conduira plus sûrement, qu'en  
 allant les attendre à Calvi. la foule fut contente de ces arrangements. Il  
 se rendit à Calvi, où était le plus grand nombre de ces Religieux, il y  
 convint de toutes les mesures de l'Embarquement avec le P. Cordova,  
 homme d'un grand mérite. cette disposition fut uniforme pour tous les  
 Ports, & il se débarqua ainsi de cette source, en rendant justice aux Jesuites.  
 cette affaire ne se retint que quatre jours, & il se rendit à Bastia le premier  
 septembre.

Le Marquis de Chauvelin fut fort aise de le revoir, il ne comptait plus sur  
 lui pour tout le reste de la campagne. le General, après avoir fort bien  
 servi pendant la guerre de 1741 sous le Prince de Fonti, avait passé le  
 reste de sa vie dans les Ambassades, ou auprès de Louis XV, qui l'aimait  
 beaucoup. il avait perdu l'habitude de la guerre, & n'y entendait rien.

+ il aurait rendu plus chere,



le Comte de Marbeuf, qui venait d'être fait Lieutenant General après quatre ans de commandement en Corse, avait espéré commander l'Armée, & il s'attacha à croiser les opérations de son General.

Cette Armée n'était que de seize Bataillons & deux légions. ce Bataillon, sur le pied de Paix, n'ayant leur s'emensiers dehors, ne montaient pas à plus de 400 hommes chacun. chaque légion formait à peu près cinq cent hommes, dont moitié à cheval. de ces 6 Bataillons, b'esiens à Bastia & à Ajaccio, toute l'île qu'il fallait soumettre etant en leur pouvoir, il ne fallait pas les compter. on eut 400 Grenadiers & Chasseurs, qui arrivèrent fort tard. ainsi l'Armée qui devait agir ne formait qu'un Corps de cinq Mille hommes tout au plus. Il fallait en deduire les garnisons de Bastia, du Cap Corse, de S. Florent, & de la communication entre S. Florent & Bastia, il ne restait donc pas trois mille hommes effectifs pour entrer en campagne. les Officiers n'avaient ni Equipage, ni chevaux. il ny avait pour le transport des Vivres que 150 Mulets. peu de jours avant l'arrivée de M. de Chauvelin, M. de Marbeuf avait forcé le General Paoli à s'uy abandonner le Cap Corse & la communication. une partie des troupes y etait placée. les Corses etoient portés vis à vis sur les hauteurs du Nebbio, de la Roche de Maillebois & de Saut Antonio. ils occupoient un front considerable, ils etoient à peu près 15000 hommes bien retranchés.

M. de Chauvelin avait amené avec luy quantité de jeunes gens de la Corse, pleins d'ardeur, qui prétendoient conquérir bientôt la Corse, pour retourner au bal de l'Opera. cette Canaille de Paysans armés de fusils de chame sans Bayonnettes, habillés de druen, ne devoient faire aucune résistance. le General se laissa entraîner. on vint le 3. J. de Bastia, l'Armée se rendit sur le Teginè en presence de l'ennemi. elle n'était que de 2600 hommes. on tint Conseil de guerre, & tout le monde fut d'avis d'attaquer. Dumouriez prit la parole, & dit nous avons un avis contraire. Mon General, dit il, vous attaquez, vous battez, rarement les Corses, c'est ce que j'aurais; vous serez alors obligé de vous diviser & de vous étendre, ce qui ne formera plus que deux ou trois faibles Colonnes, que les Corses attaqueroient, & replieront l'une après l'autre, & vous serez



oblige de vous retirer dans vos Places. on ne voulut pas en entendre davantage, on frémit d'indignation, on déjà des murmures lui reprochoient sa lâcheté. Le Gen. Marbeuf impute à l'ennemi, & dit d'un air malin. l'aimons continuer l'avis de Monsieur. que voulez vous donc qu'on fasse? — Qu'on garde la sommation & les Places, que le General envoie un Officier au Duc de Choiseul pour demander huit Bataillons complets & 400 mulets de plus, car le Munitionnaire vous dira qu'il ne peut pas faire le service de votre Armée avec 150 Mulets, surtout quand elle sera divisée; qu'on fasse arriuer les Semestriers & les Recrues, qu'on donne aux Officiers la Gratification de Campagne, & qu'on attende sans la réponse du Ministre, on négocie avec les Français pour en détacher une partie qui de votre Parti, & même pour les armes concluy.

Cet avis en rejetté unanimement, & on se dispose à attaquer. Il n'était pas connu dans cette Armée, & il avait à repasser la faible apparence de son opinion. il obtient dans l'ordre de bataille d'être placé à la colonne du centre, qui devait attaquer les trois grandes Redoutes de la Croix, de Maillebois & de St. Antonis. il se met tout à fait à l'arrière avec un sergent & 12 Grenadiers du Regiment de Roucague, ils courent à toutes jambes & s'élèvent sous les escarpemens de la Montagne, il reconnoît la Nature du terrain, c'était un désordre de rochers entassés, qu'on pouvait avoir peine à escalader, au travers de paires broussailles, il en vint à bout, & même y eut le feu des Français que dans le moment où ils culbutent la muraille de pierre sèche qui environnoit le Terrain de la Montagne, un seul Grenadier en blême & légerement; d'un air en uniforme bedé, & qui n'avait pour toute arme qu'un couteau fermé, est attaqué, en sautant dans la Redoute, par le Commandant de la Croix, qui veut rallier son monde, il l'abat d'un coup de lanne au travers du visage, & le prend. les deux autres se font fuir, & se précipitent au travers des rochers, les Grenadiers en poignardant une vingtaine, la colonne qui voit cette Action de 200 pas, n'étoit plus que de cinquante, grimpe, & entre dans la Redoute. il continue à faire la vanguardie avec ses 12 héros, arrive à la seconde Redoute, mais alors la colonne le suivait de très près. enfin en moins d'une heure les trois Redoutes sont emportées, & les Français percés par leur cente, fuir de tous costés. Il voit que la droite des Ennemis tient encore dans Furiani, il



engage d'Arcombal colonel de Roueque à faire un à gauche pour les prendre en flanc. le combat cessé, les Corres avaisent perdu environ 300 hommes, & les Français 15 ou 20. comme tout est fini, il entre dans une maison, boit un peu de brandie, & mange un morceau de pain de munition qui lui donne un deubra vesu canadien, & s'endort. au bout d'une heure, on lui amène son cheval, & il va rejoindre M. de Chauvelin. comme les Corres n'avoient point de canon, ce General avoit vu le combat de très près, & il disoit à ceux qui l'entouraient: vous alliez voir que le petit bonhomme va se faire tuer à cause de son avis.

Quand il arriva tout le monde entourait M. de Chauvelin, qui avoit demandé plusieurs fois de ses nouvelles avec inquiétude. le General l'embrassa, & le combla d'éloges. alors il lui dit tout haut, mon general je savais bien que nous batrions, je vous supplie de vous en tenir là, & de demander bien vite les bataillons & les Mulets, car vous ne pouvez pas marcher en avant. je n'ai pas changé d'opinion, & je peux la soutenir, après tout on me connaît. Il retourna à sa Colonne, & M. de Chauvelin lui dit de revenir le soir le retrouver à Dastia.

Il y avoit dans l'Armée trois hommes sages & très instruits. Beauvoit Brigadier Commandant de l'Artillerie, Daumont Marechal de Camp Commandant le Genie, & Delille Munitionnaire des vivres, qui avoit fait la guerre de sept ans, & qui en savoit plus militairement, que les Officiers qui avoient voté dans le conseil de guerre. Ils étoient de la même opinion que Dumourier, mais les deux Militaires n'avoient pas osé la soutenir, priés par les gens de la Cour. pendant le combat ils entouraient le General, Delille qui étoit brusque & franc, reprit l'opinion, la disputa, & luy fit sentir l'insuccès de la suite. M. de Chauvelin fut convaincu, mais il ne voulut pas avoir l'air de se retraiter, d'ailleurs l'Affaire étoit engagée, & il attendoit l'événement.

Dumourier venu auprès des troupes par des détails indispensables, n'arriva à Dastia qu'à trois heures du matin, & va à son logement, ne voulant pas interrompre le sommeil de son General, qui étoit couché. Mayans luy même grand besoin de repos. ses gens lui disent qu'il en venoit plusieurs fois du Aidé de l'Empire demander, il n'y fait pas grande attention, & comme il se



destabilis, un Aide de Camp arrive, & lui dit qu'il en attendu avec impatience. il le trouva dans son lit entouré de trois personnes, qui avoient changé les 30  
 ides. M. de Chauvelin luy annonça qu'il venoit à son avis, & qu'il faut qu'il  
 parte pour Paris. non, répondit, je suis trop jeune, trop peu connu, personne  
ne peut mieux réussir que M. De Lilla, le Duc de Choiseul l'émir, il obtiendra  
tout ce qu'il vous faut, D'Arcaillons, Mulet, Paye de campagne, Jeune de  
 toute espèce. & cauzois & D'Armon apuyent ces avis. De Lilla, conrent à  
 partir, mais veut porter au Duc de Choiseul la besogne toute faite, & prête  
 à signer. De Lilla, Dumourier & un nommé Tourtel, secrétaire du General,  
 se enfermèrent dans une chambre pendant deux fois 24 heures, pour tous les  
 calculs, dressent tous les Etats, De Lilla part, arrive à Paris, obtient tout, &  
 revient au bout de trois semaines. Tour arrive dans le mois de Novembre.  
 Dumourier, epné de travail & de fatigue, dormir douze heures de suite, il fut  
 ensuite chargé d'un reconnoissance au Jule Guolo, qui a occasioné bien  
 du mal.

Après le combat du 5 septembre, on avoit partagé la petite Armée  
 en deux Corps, l'un de six Bataillons & une Legion aux ordres de M. de  
 Marbeuf resta campé sur les hauteurs de S. Antonio, ou cantonné à  
 Scuriani & à Diguglia. L'autre de quatre Bataillons & une Legion aux  
 ordres de M. de Grandmaison, Marchal de Camp fut campé sur les hauteurs  
 de S. Nicolas, en avant d'Olmetta & d'Olotta, à la tête du Nebbio. la  
 position étoit sage, ces deux petits Corps se soutenaient, ils avoient pour  
 eux l'avantage de la hauteur, ils n'étoient pas loin des villes de Braskia &  
 de S. Florens, ils pouvoient ainsi attendre les secours de France.

Paoli s'étoit retiré derrière le Guolo, mais ne partit rétrogradant  
 jusqu'au Devinco du côté de la Montagne, & du côté de la Mer jus qu'à  
 l'étang de Liurtino. M. de Marbeuf, pour assurer la tranquillité de  
 son camp de Notre Dame dell'Orto, se dévota à occuper trois villages qui  
 dominent le Guolo, Orgo, Vignale & Lucciana. les habitans étoient  
 venus eux mêmes solliciter, a General de leur envoyer des troupes. les Français  
 aimoient la liberté, nous venions les conquérir, ils nous tendoient des  
 Pièges, ils avoient raison. on envoya un Lieutenant Colonel nommé  
 Duvalès avec 250 hommes pour occuper ces trois Villages, on chargea



Dumouriez de les y établir, on lui donna 20 Dragons de la Legion Royale, & on lui recommanda de reconnaître le Poud du Guolo, & d'indiquer où on pourra placer une Redoute pour garder le passage de cette Riviere.

Arrivé à Borgo, qui est environ à trois lieues du Camp, il trouva aux Habitans un air embarassé & mysterieux, surtout aux femmes, il eut l'observation au lieu tenant Colonel, & comme Paoli n'estoit qu'à une demi lieue de l'autre côté du Guolo, il lui donna ordre par écrit d'établir toute sa troupe à Borgo, sans occuper les deux autres villages. cependant il entra dans deux ou trois maisons, dans l'une il trouva une jeune femme fort effrayée, ayant deux jolis enfans, il les carna, & donna un écu à la femme, qui lui dit, en pleurant, de se sauver avec ses enfans, parcequ'il devoit être égorgé la nuit suivante par les Corses.

Le village de Borgo est une espece de citadelle sur le sommet d'un Pain de sucre, au haut duquel est une Eglise retranchée avec quelques Maisons crénelées, le village en est dessous, placé par étages le long de la Montagne: la plaine en est plus de 50 pieds au dessous, pour monter au village il n'y a qu'un chemin en limacon, garni d'un mur d'appuy du côté extérieur. ce village a toujours été funeste aux François. en 1759 M. de Boissieux Lieutenant General, l'ayant fait occuper, & les Corses l'assiégeant, marcha au secours, fut battu, & vint mourir de douleur à Bastia.

Ayant averti le Lieutenant Colonel de ce qu'il venoit d'apprendre de cette femme, Dumouriez lui recommanda de le cacher à la troupe, de peur qu'elle ne s'inquiétât, ou ne maltraitât les Payzans, il arrangoea avec lui la disposition de sa défense, & les murailles qui l'aurait sous peu de ses nouvelles, il rejoignit ses 20 Dragons dans la plaine près d'une Maison nommée Revincio, au pied de la Montagne de Borgo. toutes ces Positions sont marquées sur les cartes de la force.

Il prit avec lui six Paisans armés de Borgo, ayant l'air de la plus grande confiance en eux. il sortit neuf heures du matin. après avoir fait une demi lieue, tenant ses 20 Dragons dispersés sur un très grand front, il trouva un petit bois à mille pas du Poud du Guolo. un peu en arrière



de sa gauche, tirant vers la Mer, était une grande Cense, nommée le *Prociò giustiniano*; il pouvait y avoir des forêts dans cette Maison, il y envoya un brigadier et 4 hommes avec ordre de revenir l'inventir s'il y a des Ennemis, s'il n'y en a pas, de revenir directement au bois au petit drop, ayant soin de s'approcher ainsi de la Rivière pour se faire voir, ce que le brigadier exécuta. il entra dans le bois avec les 4 hommes, qui luy rendirent y faire 12 hommes avec ordre de se montrer souvent à la tête du bois dans différents points, pour faire soupçonner qu'ils sont plus nombreux, et d'allumer cinq ou six feux, à grands intervalles. Il sortit du bois avec le Lieutenant, 4 Dragons et les 6 Paysans, et marcha droit au Pont. les forêts au nombre de 30 à 40 occupèrent une espèce de queue de cha pelle, qui se trouve au centre du Pont. de l'autre côté dans la Pierre de l'Alasina en un Village, où on descend au Pont par une pente douce, qui se coupe d'arbres et de Mayes. toute l'Armée de *Stemen Paoli*, frère du Général, était là, forte de 5 à 6000 hommes. cette Armée curieuse se montra pour voir les Dragons.

Les forêts se tiraient en vis-à-vis jusqu'au pont, ne tirèrent point, et abandonnerent la chapelle, il y eut une vedette à l'entrée du Pont, le Lieutenant y alla d'abord avec 4 autres à 200 pas de distance l'un de l'autre, retourna au bois, en amena 4 autres Dragons, et successivement y alla 6 Vedettes, qui tenaient une ligne d'un quart de lieue sur le bord de la Rivière. Il dépêcha à toutes jambes son laquais, qui était bien monté, avec un billet pour M. de Spaurdin, il lui rend compte du danger de M. Duval, et de l'ordre qu'il lui a donné de ne pas séparer sa troupe. son laquais revint en portant son billet au commandant de la légion Royale, il luy manda qu'il tenait l'Armée ennemie en échec avec 20 de ses Dragons, et le pria de lui en envoyer 100 avec la plus grande rapidité pour le soutenir. au bout de deux heures il vit un grand mouvement dans les forêts, ils remontaient dans le village, ce qui annonçait une retraite. il en fut prévenu par un Paysan M. Duval, et le pria de luy envoyer à manger pour les hommes et les chevaux, et lui de commandant d'envoyer quelques hommes sur une sommité plus rapprochée du guolo, où ils y prirent



Ch. 5. étre bien vus, mais de ne pas les avoir vues, & de se tenir toujours sur ses gardes.

Une heure après il vit descendre quelques hommes du village avec un drapeau blanc, il leur fit déposer leurs armes sur le Pont, & se les fit amener. c'étaient six Députés de la Casinca, dont deux se nommaient Casabianca. il les retint auprès de lui, ils lui apprirent que l'Armée prenant cette petite troupe pour l'avant-garde des Français, & croyant qu'on alloit l'attaquer, s'étoit retirée du côté de Tenda, & que les Piéves de la Casinca & de Sampoloro les avoient députés pour se soumettre au Général Chauvelin. il les dé- trompa par, au contraire, il dit au lieutenant d'aller prendre les ordres du Gen. Marbeuf, pour savoir s'il vouloit admettre la Députation, il les pria de prendre patience avec lui, parcequ'il étoit possible que le Général, occupé de ses dispositions les fit attendre longtems, surtout s'il seroit obligé de prendre les ordres du Général ou Chef, qui ne devoit partir de Brastia qu'à midi. le lieutenant retourna dans le bois, & ne reparut qu'à cinq heures du soir, suivi de deux Dragons, qui relevoient l'escorte, avec laquelle il emmena les Otages à Brastia. ils cherchaient l'Armée sur toute leur route, il les amena que sur la nouvelle de la retraite des Français, elle avoit certainement pris le chemin de la Montagne.

Ces six Députés arrivés, les Cérés des Français s'allumèrent il faut sur le champ aller recevoir la soumission des deux Piéves, il faut profiter de la terreur, les autres Piéves vont suivre le même exemple, il ne faut pas perdre du tems à attendre le secours de France, dont on n'aura pas besoin. Dumourier, qui trouvoit déjà la position de Brognotrop harardée, & juge qu'on n'aït pas plus avant, les Députés prirent le Général d'avancer. M. de Chauvelin telainc encore entraines, on ordonne au Lieutenant Colonel Dutalès, d'occuper Luciana & Vignale. on fait marcher le lendemain le Colonel d'Arcaubal avec 600 hommes, pour occuper Vesovato & la Renta, & Dumourier désapprouvé d'avoir pris sur lui de changer la première destination de Dutalès, a la douleur de voir l'Armée dispersée, & de prévoir tous les dangers qui en résultent, enfin d'être la cause innocente



M. de Marbeuf lui avoit montré de l'acception, il pria le General de le changer de Division, & de l'attacher à celle du Gen. Grandmaison, qui l'alloit joindre au camp de M. Nicolas. quatre jours après il apprit, que les Corres avoient rassemblé 8 à 9000 hommes dans la Casina, & avoient attaqué le Fort de la Pento, qu'après une défense vigoureuse, les Français avoient été chassés, avec perte de plus de 200 hommes tués, ou prisonniers, qui ils avoient évacués les deux Pierres, & paré le Guolo, & s'étoient retirés dans leur ancien Camp de Non. D'une Dell'Orto, qu'on avoit jeté dans Borgo le Comte du Lude, Colonel, avec l'Infanterie de la Legion Royale & deux Compagnies de Grenadiers, ce qui lui faisoit environ 800 hommes, que les Corres avoient paré le Guolo, & mené par le Comte de Borgio. le lendemain de cette nouvelle, le Camp de M. Nicolas fut attaqué par toute l'Armée Française, le Gen. Grandmaison, après avoir résisté toute la journée, fit sa retraite la nuit, & s'établit dans le fort village d'Oltra, à la tête de la plaine du Nebbio. les Français perdirent pas de temps, & allèrent assiéger le Camp de Borgio.

D'un autre côté, au quartier General, il trouva que les Echees n'avoient fait aucun impression, qu'on regardoit le Siege de Borgo comme une folie, les Corres n'ayant pas de canon, ni d'artillerie, & qu'on prétendoit que M. du Lude avoit l'un & l'autre. Deux jours après on le chargea de conduire un convoi dans le village, avec cent hommes d'Infanterie, cinquante Dragons, & trente Grenadiers, les Corres qui étoient à Revino s'opposèrent, il passa après une légère escarmouche. il revint & eut un compte à rendre de ce qu'il avoit vu. M. du Lude, se voyant trop faible, avoit réduit sa défensive à l'église & à la sommelle retranchée du Village, dont il n'avoit pas que quelques maisons prées communiées avec la plaine, que si les Corres s'en approchoient, & faisoient seulement une de ses maisons, il mourrait de soif, parce qu'il n'avoit d'autre eau que celle d'un fontaine au pied de la montagne près de Revino. M. de Chauvelin & sa suite ont légèrement ces observations, & d'autres Projets, si ce n'est pour l'abandonner malheureusement il choisit le seul officier de l'Etat Major qui étoit à Borgo, & son absence devint très funeste.



Dans les Mémoires qu'il avoit remis en 1763 au Duc de Choiseul, il avoit insisté sur deux, sur deux Points. 1<sup>o</sup> qu'on ouvrit une négociation avec les Sults qui étoient de la faction opposée à Paoli, qu'on en feroit même une partie pour faire une diversion, épargner le sang des Français, & terminer plus vite. 2<sup>o</sup> qu'on ne laissât à Ajaccio qu'une garnison suffisante, y ayant peu de danger dans cette partie, qu'on fit un rassemblement de deux ou trois mille hommes à Calvi, pour prendre la Bretagne à revers, donner la main à la Colonne d'attaque du Nebbio par Peralba, soumettre les Ducs du Niolo & de Rostino, s'en attachât à Paoli, & marcher sur Corte par le Centre. La Sabagne est une petite Province, plus fertile, mieux arrosée, plus peuplée, plus polie que le reste de la Corse. La famille des Fabiani, établie à Santa Reparata, qui en est le bourg le plus considérable, étoit très puissante, & à la tête de la faction contraire à Paoli. au dessous de S<sup>te</sup> Reparata est le Port de l'Isola Rossa, où se tenoit la petite Marine, & ni l'armée, ni le Port fait face à la France.

Le M<sup>rs</sup> de Chauvelin avoit adopté ce Plan, appuyé de l'autorité du Maréchal de Maithebois, qui en 1739 avoit opéré sur les mêmes principes, & avoit réussi. Dans le travail qu'avoit composé Delelle, pour le soumettre au Duc de Choiseul, il avoit annoncé, que quinze bataillons & 300 Mulets seroient dirigés sur Calvi.

En l'exécution de ce Plan, le M<sup>rs</sup> de Chauvelin fit partir dans les derniers jours de septembre Dumoucier pour Calvi pour diriger les marches de cette Colonne. il lui donna deux mille francs pour le voyage & pour les impayés faits à Calvi dans la Bretagne, & pour l'armement d'un felouque de trois canons de 6 lb & 40 hommes, d'équipages genois & sorses, & deux petits batteaux de 15 à 20 hommes chaque, armés de Piñiers; car bien que nous eussions une Escadre de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, six chebecs & quelques felouques, il y avoit trop peu d'accord entre la terre & la Marine, pour se dispenser d'avoir le petit armement indépendant du Chef d'Escadre. Il donna en même tems au Comte de Stasbourg trois ou quatre canons de Ajaccio à Calvi pour commander cette Colonne, & d'arriver



avec luy deux bataillons et tous les Grenadiers & Chasseurs. Le Comte de Narbonne  
s'étoit distingué dans la Guerre de 1757, où il avoit acquis le glorieux surnom  
de *l'invulnérable* peu de jours après son arrivée à l'Altoy, il étoit allé à *Dastia* pour  
s'aboucher avec M. de Chauvelin.

Pendant que Dumourier étoit occupé à préparer l'ouverture de la Cam-  
pagne par la Bataille, & qu'il attendoit M. de Narbonne & les Douces de France,  
les Français avoient continué le siège de Borgo, 800 hommes de la Pique d'Arco, com-  
mandés par un Chevalier de S.<sup>e</sup> Louis, trois bon officiers, sortant du service de France,  
nommé Grimaldi, s'étoient emparé d'une maison du village à mi-côte, où du  
Lude n'avoit placé qu'un sous-lieutenant & 20 hommes, quoique ce fût le seul  
communication avec la Plaine, ils y étoient parfaitement retranchés,  
trois mille Français étoient pareillement postés dans les maisons adjacentes. Du  
Lude étoit prêt à se rendre manquant d'eau. on le devoit par les signaux, car  
on ne pouvoit plus avoir de communication avec luy. M. de Chauvelin se vit  
alors réduit à risquer le salut de toute l'Armée pour tenter de délivrer la  
Garnison de Borgo.

L'ordonna le Gen. Grandmaison de marcher par les hauteurs par  
Ostale pour attaquer l'ennemi par la Montagne, cette Division étoit  
deviron mille hommes. luy même marcha à la tête de l'autre Division  
par la Plaine, il partagea en deux Corps cette Division, qui informés par  
plus de huit cents hommes. M. de Marbeuf fut chargé de tourner par la gauche  
du village, M. de Narbonne d'attaquer par le centre, & Du Lude se prépara à  
sortir avec toute sa garnison. la Division de Grandmaison n'arriva pas  
les deux attaques de la Plaine se firent avec la plus grande impetuosité.  
les deux Colonnes pénétrèrent jusqu'au centre du Village, où ils furent  
ciblés par des ennemis invisibles tirant à coups sûrs. Du Lude fit sortir une  
Compagnie de Grenadiers du Regiment de Languedoc, dont il ne revint  
qu'un seul homme. les Français se retirèrent, laissant 300 morts dans le  
village, M. de Marbeuf fut blessé d'un coup de feu. les Français périrent pas  
un seul homme, & le lendemain Du Lude se rendit avec tout l'infanterie  
& les Drapeaux de la Legion Royale & les pièces de canon. M. de Chauvelin  
consterné se retira à *Dastia*, étoit bien vicié à Loulou pour changer la  
destination des huit bataillons, qui suffisoient à peine pour garder les



Places, le Cap Corse est la communication, & on se trouve au même point qu'à l'entrée de Campagne, excepté que les Corues ont entretenu six à sept cents Prisonniers de la Penta & de Brigo, auxquels il faut ajouter la perte de quatre à cinq cents morts, & que le credit de Paoli, ainsi que leur courage, sont augmentés par leurs succès.

Il conta le fruit de l'attaque du cinq Septembre, que Dumouriez n'avait que trop prédit, mais qu'il n'imaginait pas de voir être si funeste; il jugeait alors que le projet de la braderie serait abandonné, il s'était attaché à M. de Chauvelin, il s'embarqua aussitôt, & se rendit à Bastia, où il le trouva au lit & malade. Il vit la joye peinte sur les visages de la nombreuse faction de M. de Marbeuf, qu'on élevait jusqu'aux nues, & dont la bles sure était legere. Trouvant M. de Chauvelin entièrement découragé, il l'exhorta à quitter son lit, pour ne pas faire le second Tome de M. de Croix par, mais partit aussitôt pour la Cour, pour n'y pas perdre une bataille plus dangereuse que celle de Brigo. De là, arrivé depuis quelques jours, luy donna le même conseil. Il part, & arriva à Dumouriez de son amitié & de sa reconnaissance, & le chargea surtout de continuer la négociation avec les Corues, & leur soulagement, afin d'avoir le moyen de plus à son retour, sur lequel il comptait. Tous les jeunes gens de la Cour parurent en même tems, pour aller le déchirer, s'il n'avait eu d'ailleurs tort que d'avoir eu trop de complaisance pour eux, & de les avoir trop écoutés. Ils réunirent à luy faire perdre son commandement, & sans l'amitié du Roy, sa disgrâce eût été plus facheuse.

Aussitôt après son départ, M. de Marbeuf, qui le remplaçoit par interim, & qui esperait bien luy succéder, inventa un moyen infernal pour rendre ses fautes plus ostensibles par leur résultat. Il ambla un conseil de guerre, dans lequel il exposa tout ce que l'Armée avait souffert, le besoin qu'elle avait de quartiers d'Hyver tranquilles, le danger qu'elle aura à essayer de la part d'un ennemi enhardi par sa ruine, & très habile pour une guerre de surprise, & de chicane, & de la part d'habitans qui trahissent leurs Hôtes: Il se fit fort d'engager Paoli à consentir à une suspension d'armes, qu'il



regardais comme nécessaire dans l'état fâcheux où on avoit réduit l'Armée, en manquant la campagne. tous les avis se réunirent à celui du General. M. de Harbonne seul gardait un silence désapprobatif. alors Dumoulin se leva, & protesta contre la suspension d'armes qu'il traita de lâcheté.

« C'est dans le moment où toute l'Europe a les yeux sur nous, où nos pertes  
« viennent d'être remplacées, par le période de trois ou quatre millions complets & pleins  
« d'addeur, qu'on veut avoir la honte de solliciter une suspension d'Armes.  
« ne sont ce pas les mêmes Paysans que nous regardions il y a un mois  
« avec tant de mépris, & qui ont toujours plus de vous nous ? nos revers, que  
« nous ne devons qu'à nous mêmes, ont ils prouvé à Paoli des Generaux, des  
« Canoniers, de la tactique ? si nous avions eû d'heureux succès, il conviendrait  
« à la generosité d'une grande Nation d'accorder à ce Peuple, égare par un Chef  
« ambitieux, un Armistice pour épargner l'effusion du sang, & donner aux  
« Corses le tems de revenir à eux mêmes ; mais il ne nous en pas permis de les  
« perdre la delivrance de nos Drapeaux, de nos Canons, de nos Amis, qui  
« sont dans les mains de Paoli. D'ailleurs de quel droit deliberons nous sur une  
« résolution aussi importante ? les Generaux qui nous en commandent que  
« par un simple. notre General en Chef est à Paris, en partant il a binié les  
« ordres, & nous n'avons pas le droit de faire de changement, puis que l'état  
« des choses n'a pas changé depuis son départ.

M. de Harbonne appuya ces avis de raisons Militaires très fortes. le Conseil de guerre devint très orageux, l'avis de Marbeuf l'emporta à la plus grande Majorité. M. de Harbonne & Dumoulin se deposerent sur le Bureau leur Protestation. par écrit, & partirent pour Calvi. avant de s'embarquer, Dumoulin, pour n'avoir rien à se reprocher, qu'il devoit faire un dernier effort auprès du General Marbeuf, il alla le trouver, il lui dit que certainement le ministre désapprouveroit la suspension comme un aveu public de nos deffaites, & de notre timidité, il ajouta qu'il avoit un motif de plus pour le prier de ne pas suivre cette mesure, qui seroit la Negociation ouverte avec l'ennemi de Paoli, que l'Armistice les honorerait à la <sup>vengeance</sup> ~~vengeance~~ de ce Chef, & qu'il seroit regardé par eux comme une perfidie.



Le General l'écouta froidement, & lui répondit: il n'a tenu à rien que je ne vous fasse arrêter pour vous renvoyer en France, mais je vous dedas que j'étais au Duc de Savoie contre vous. — os moy je vais être contre la suspension d'Armes. Elle eut lieu quatre jours après. Marbeuf était entièrement mené par une Madame Varez, qui n'était pas jeune, car elle avait été maîtresse du Maréchal Contades en 1709 & depuis du Gen. Paoli.

Arrivé à Calvi, Dumouzier rendit compte de tous ses succès au Duc de Savoie & à M. de Chauvelin, ensuite il manda à Paoli, qu'en qualité d'Officier de l'Armée Française il excuserait la suspension d'armes, mais que comme les Corses n'y étaient pas compris, en vertu des engagements personnels qu'il avait pris avec eux, il continuerait la guerre à leur tête. M. de Narbonne approuva sa conduite. au mois de Janvier 1709 il entreprit de surprendre le Port de l'Isola-Roma, ou l'Isle Rousse, au moyen d'une intelligence. on devait lui livrer un tour qui est sur un plot détaché, qui forme l'entrée du Port, & qui lui donne son nom. Il y avait dans ce tour six pièces de Canon, six autres au pied de l'Embarcadere, & quarante quatre pièces en batteries dans l'intérieur de la Rade. L'Intelligence était double. le Capitaine qui devait livrer son Port, trahissait ses parents, & avait à Calvi Paoli. quatre mille hommes attendaient en silence pour égorger ceux qui viendraient, sur la bonne foy du complot. Dumouzier s'embarqua le soir du 12 Janvier par un bon rapport. Il avait, outre sa Felouque, cent cinquante Corses dans cinq bateaux, de pêcheurs, commandés par un brave homme nommé Capiatti, chef de l'expédition, & d'un traître qui rapportait Cap-porchia. on les laissa descendre, alors une grêle de coups de canons à mitraille & de bouquesories en couvra par terre la moitié, & Dumouzier fut bien de la peine à sauter à terre. il gagna sa Felouque dans un esquif, s'établit au milieu de la Rade, & avec son canon de six il fit un feu si terrible sur les batteries, que les forces, mais sans canoniers, les abandonnerent; s'il avait eu trois ou quatre cent hommes, il aurait pris la Place. pendant cette canonade ses bateaux se sauvèrent à Calvi. pour se venger, il prit deux jours après le tour de Giralatte sur la côte de l'Occident de l'Isle.

L'Entreprise était hardie, mais elle était fort importante. il en avait



1651  
 provenant le Duc de Choiseul, il luy mandait: » sur cent coups de main de la  
 » nature de celui que je vais tenter, on en manque quatre vingt quinze, & on  
 » n'en doit jamais se rebiter. je vais attaquer le Port de l'Isle Rouge, garni de 80  
 » Pièces de canon & de troupes nombreuses, avec 150 hommes dans 5 barques de  
 » Pecheurs. si Lapouchia ne nous trahit pas, je réuserai pas un coup de fusil, &  
 » une fois établi sur cette Roche, toute la force ne pourra pas me déloger. si je  
 » réussis, vous serez dispensé d'armer une Escadre pour cette campagne, car  
 » une épargne d'au moins six Millions. si Lapouchia nous trahit, tout le mal  
 » tombera sur les forces, car dans ce petit Armement, qui ne vous coûte pas  
 » un sol d'extraordinaire, il n'y a pas un seul Soldat François. dans ce dernier cas,  
 » qui est celui qu'il faut prévoir, c'est une petite gaillardise des Coraës, mais ne  
 » seront pas honteux d'avoir échoué à une attaque qui a été manquée au  
 » mois d'octobre par toute l'Escadre Française & le Regiment de Royal Rouillon.  
 » si je ne réussis pas, vous recevrez des volumes contre moy. ne me jugez pas sur  
 » le succès, mais sur l'invention, & sur l'importance de l'Entreprise.

Effectivement M. de Marboeuf écrivit contre luy, le reprochant tant comme  
 un fou dangereux. tous les Officiers, excepté M. de Marboune, se détachèrent  
 contre une pareille témérité. le Duc de Choiseul luy même en prit une mauvaise  
 impression, & quoique M. de Marboune lui écrivit, il n'en donna pas moins un  
 désagrément au malheureux. quinze jours après, il fit une promotion, de  
 quatre Aide-Maître de Logis, des Logis trois furent faits Colonel, & du premier  
 reçut un brevêt de Lieutenant Colonel, il le renvoya, en mandant au  
 Ministre, que ce grade, qui l'auroit honoré en tout autre tems, devoit dans la  
 circonstance présente une punition, qu'il le prioit de nommer au même Emploi,  
 qu'il ne devoit plus remplir s'il avoit demerité, qu'il ne demandait que la Récom-  
 -pense d'achever cette guerre comme Volontaire, qu'en suite il le détacheroit, &  
 -chaucheroit fortune ailleurs. le Duc ne voulut, ni luy donner satisfaction, ni ac-  
 -cepter sa Demission, M. Chauvelin fut chargé de négocier avec luy, il ne conça-  
 -ta, ni à accepter le grade de Lieutenant Colonel, ni recevoir une gratification  
 -d'abord de trois mille, en suite de six mille livres, qu'on luy offrit, & il garda son  
 Emploi d'un fort mauvais humeur. au reste le triumphe de Marboeuf était bien



[66]  
éloigné d'être comploté. Les Corſes, malgré l'Armistice, avoient ouï une (ons-  
piration fort bien arrangée. tous les Quartiers des François devoient être  
attaqués à la fois, & six Bataillons qui hivernoient dans Oletta devoient  
être égorgés par leurs Hôtes. le massacre d'Oletta manqua, mais l'attaque  
générale eut lieu. un Bataillon du Régiment de la Marek fut surpris, &  
enlevé dans Patrimonio, il fut repris, & on se retrouva en État de guerre,  
malgré le bel expédient de M. de Marbeuf.

### Chap. 6. Guerre de Corſe, Campagne de 1769

La campagne de 1768 avoit été si légèrement entreprise, si imprudemment  
conduite, & si promptement terminée, que le Duc de Choiseul vit la gloire  
de la France & sa propre sûreté compromises, si ne réunissant pas des moy-  
ens suffisants pour amener dans la campagne suivante la conquête de la  
Corſe. avec vingt deux Bataillons qui composoient l'Armée, il en ajouta  
vingt autres, & autres légions & 1200 Mulets. le Commandement de cette  
Armée plus forte que tous les moyens de Défense des Corſes, fut donné au  
Comte de Vaux, Lieutenant General.

La nouvelle de sa Nomination alla ma tout le monde, de quelle parvint  
en Corſe. Dumouriez étoit très fâché qu'on n'eût pas donné ces forces à M. de  
Chauvelin, pour réparer ses disgrâces, qui, dans leur principe, provenoient  
de l'imprudence du Ministre, qui lui avoit donné de trop faibles moyens. M.  
de Marbeuf se voyoit frustré du but auquel son ambition tendoit depuis  
quatre ans. les Corſes craignoient, & connoissoient, les talents de M. de Vaux.  
l'Armée étoit indisciplinée, se vouloit mal; ce General avoit une réputation  
sensible d'austerité, ceux qui avoient servi sous lui, ou dans son Commande-  
ment de Thionville, ou à l'Armée, ou dans Gœttingen, le peignoient comme  
un homme dur & sévère; il étoit réellement, mais son extérieur taciturne &  
rigide couvroit une âme sensible, juste, & même affectueuse. Il avoit fait en  
1759 la guerre de Corſe, Major au Régiment d'Anvers, il y avoit été la nuit  
voit enlevé d'un coup de fusil par un Paysan de Corſe. sa première question  
en 1769 fut pour savoir si ces hommes étoient encore. le malheur eut se



Cachait, M. De Vaux récur à le de couron, il se le fit amener, on crût qu'il allait le faire pendre. Il releva cet homme plus mort que vif, qui s'étoit prosterné à ses pieds, l'admira à sa table, luy demanda s'il avoit des enfans, lui donna de l'argent, & se chargea de sa famille. vingt traits pareils, dans la seule guerre de perse ont forcé ses ennemis à l'admirer. il étoit fort instruit, parloit peu & difficilement, mais en particulier il étoit fort aimable. d'ailleurs ses vertus & ses formes étoient étoient trop antiques, pour être appréciés par les hommes si vifs, qui l'entouraient, & qui l'estimaient peu.

Tel étoit le General qui arriva au Printemps. Tous les Officiers Generaux & de l'Etat Major eurent ordre de se trouver à son débarquement à Florence. après les avoir tous regardés d'un air austere, il leur dit » Messieurs, le Roy m'a chargé de vous dire qu'il en très mécontent de son Armée, plusieurs Officiers plain dans des Postes ont eû la lâcheté de signer des capitulations. je défens qu'à l'avenir aucun Officier en détachement se serve de plume & de papier. le Roy a singulièrement désapprouvé la suspension d'Armes, c'est une tache que vous avez imprimée sur nos Drapeaux, j'espère que nous parviendrons à la laver. Sa Majesté en très mécontente des Officiers qui ont prêté le serment de guerre, excepté des deux qui ont eû le courage de protester. vous vous êtes ensuivi en dormant sur la foy d'un pareil Traité, & vous avez pensé être tous égorgés. Comment ayant parmi quatre ans avec les forces, ne les connoit pas assez pour savoir qu'il ne faut pas se fier à eux? il a eû tenté une Entrepise, vaincue par les militaires, elle a échoué, c'est le sort de la Guerre, je suis chargé d'en témoigner à M. Dumouriez la satisfaction du Roy.

Après cette Harangue M. De Marbeuf fit beaucoup de coronnes à Dumouriez, & depuis il lui a toujours montré beaucoup de regard. deux jours après, M. de Vaux le prit en particulier, & lui dit, j'ai lu votre Plan d'opération par l'Italie, il étoit bon avec de faibles moyens, mais comme j'en ai de plus que suffisants, j'en voye M. De Narbonne attaquer par Ajaccio avec douze Bataillons. il m'en reste trente pour luy ouvrir les Défilés de Dogognano & de Vico. vous devriez venir peut-être servir avec luy, mais je vous garde avec moy, je n'ai que vous avec lequel je le devrois de lieutenant Colonel, vous avez bien fait vu la circonstance. mais M. De Choiseul en fâché que vous ayez refusé la gratification, il dit que vous



navedde caractere trop altier. — Mon general, si vous approuvé, le refus du  
 n grade, vous devr, approuver encore mieux celui de laqueuse, si j'étais riche,  
 n peusse que j'éusse accepté, je suis pauvre, je ne le prendrais pas — à la bonne  
 n heure, dit M. de Vaux en soupirant.

Il écrivit pour demander le grade de Colonel qui vint six semaines après.  
 ce General était très estimé, on l'aimait à être ni questionné, ni contredit.  
 il savait parfaitement l'Histoire & la Géographie, & on ne pouvait pas  
 lui faire plus grand plaisir que d'établir la conversation sur ces matieres.  
 c'était même son faible, que Dumouriez saisissait souvent pour le faire  
 causer, alors il était contentieux, & quelquefois sublimé.

Dès les premières marches cela procura entre eux une Aventure assez  
 singulière. M. de Vaux avait amené avec lui comme volontaire, son  
 ami intime le vieux Lieutenant General du Genie, Bourcet, officier d'un  
 très grand mérite, qui a fait un ouvrage très savant sur la guerre des  
 Alpes. l'Armée était divisée en deux Colonnes, chacune de 12 Bataillons,  
 marchant en front de Grandjeu, l'une par le camp de S. Nicolas, l'autre  
 par S. Antonio. M. de Narbonne avec 10 Bataillons, opéra par Ajaccio  
 sur Vico. M. de Mairoux avec huit Bataillons débouchait par la plaine  
 de Mariana, pour remonter le long du Taignano. ces quatre Corps men-  
 -aient l'Orte. le Baron de Viomesnil, avec sa légion de Lorraine & quel-  
 -ques détachement, devint continuellement le long de la Mer, par la Plaine d'Meria,  
 jusqu'à Portofucio. la garnison Française de Bonifacio, & quelques  
 détachement, débarqués dans le Golphe de Valinco devaient marcher sur  
 Santenue. le Plan vaste envelopait toute la Corse; il était immanquable  
 -ble avec les grands moyens que nous avions. il inspira la sécurité, &  
 entraîna la négligence de quelques détails, qui rendirent la Défense des  
 Coras plus brillante qu'elle n'aurait dû être.

Les deux Colonnes Centrales marchaient toujours l'une près de l'autre, &  
 quelquefois les Défilés forçaient à n'en faire qu'une. les Avant-gardes & les  
 Grenadiers firent beaucoup de Coups de main, mais les Colonnes n'ont jamais  
 vu l'ennemi, pas même à la petite Affaire de Pontenuovo. Nejistua Pour



Central, après avoir paré le Pont du Guolo par le chemin de Lento, pour entrer dans la plaine haute de Lorie, on peut le regarder comme la Soute, ou la Clef du Pays. c'est un très vaste Plateau sur une Montagne, avec un seul bouquet de Chateigner, au milieu est une ancienne Mosquée des Mores, qu'on appelle apesent la Chapelle S<sup>r</sup> Pierre. Le Marechal de Termes avait autrefois soumis toute la forcé en y postant, parce que le point plonge sur quatre Vallées.

Les forses, après avoir défendu avec vigouzeusement le Pont du Guolo & le Village de Valle, qui étoit à mi-côte, s'étaient retirés dans cette superbe position, au nombre de sept à huit mille hommes. il n'y avait que gheuzes du maton, les volontaires de Soubire, qui étoient à l'Avantgarde de la colonne de droite, ayant déjà dépassé le front de cette Montagne, pouvoient pénétrer dans la Vallée de Merosaglia, où est une Abbaye dans laquelle Paoli se reposoit. Dumoulin étoit à l'Avantgarde de la colonne de gauche, avec 800 volontaires de l'Armée, commandés par le Comte de Viomeuil, frère cadet de celui qui marchoit à Portofecchio. ils avaient dépassé le Village, & divisés en trois petites Colonnes, ils suivoient en fusillans l'Avantgarde des forses. N'avait laissé ses Chevaux au Village de Valle, parce qu'on ne pouvoit monter qu'à pied, il arriva au sommet, voyant les forses formés en bataille dans le bois & sous la Chapelle, il écrivit au Dille à M. de Vaux, lui mande que s'il veut faire avancer les Grands-lans de Grenadier, pour soutenir les volontaires, faire tourner la légion de Soubire sur Merosaglia, il sera dans deux heures maître de la forcé, par l'importance de la position de la Chapelle S<sup>r</sup> Pierre, qu'en attendant il va faire attaquer. un officier porte le Dille.

En attendant la réponse, il fallait prendre un parti; restes sur la hauteur sans avancer, c'est s'exposer à un feu supérieur; redescendre, c'est se soumettre à une poursuite. Viomeuil prit-tout le champ sa disposition, il bruta ses trois Colonnes en bataille sur deux de hauteur, il défend de tirer un seul coup de fusil, on bâta la charge, & on arriva presque à la forcé sur les forses, qui plient tout de suite, & se retirent dans le petit bouquet de Chateigner, à l'autre extrémité du Plateau. il n'y reste même pas mille hommes, tout le reste fuyant dans les Vallées. N'écrivit au second Dille au Général, & lui mande qu'il est maître



de la Chapelle St Pierre. on n'avait perdu que trois hommes. un second officier porte ce billet.

Tout le jeunne de Couv et les Aides de Camp, qui en sendai en un grand feu, et aiem accourus. arrive un Aide de Camp du General avec ordre de retrograder, c'etait la réponse au premier billet. Dans l'intervalle M de Vaux reçoit le second billet, il s'imagina qu'on a dû recevoir son premier ordre, & que c'est une desobéissance. un second Aide de Camp arrive. ordre particulier à Dumouriez de se rendre sur le champ à Valle avec tout ce qui n'est pas du Corps des Volontaires. ordre pas écrit à Viomesnil de quitter la Montagne & de redescendre sur Valle. Dumouriez juge qu'il y a un mal entendu, mais il se dépêche d'obéir, esperant même avoir le tems de faire rectifier l'ordre de Viomesnil, à qui il conseille de l'exécuter lentement. Il descend la Montagne à la course, & quand il arrive à la tête du Village, il trouve le Major General de l'Armée, qui lui ordonne de se rendre aux Armes, & lui remet son billet de logement avec un guide pour le conduire.

Il mourait de faim & de fatigue, il avait les jambes enflées, & en sanglantes & pleines de meurtrissures. En passant devant le logement du Gen. Drouzet, il y eut, lui demanda à manger, & s'informa du motif pour lequel, lui qui était à son Poste, a été mis aux Armes comme les Aides de Camp. le Gen. Drouzet le lui explique. alors il explique à son tour qu'il n'a reçu le premier ordre qu'après avoir pris la Chapelle St Pierre, & après avoir expédié le second Officier. Il lui fait voir sur la carte l'importance du Poste qu'il a pris, & l'impudence de l'abandonner, il annonce que les foyes vont poursuivre dans leurs retraites les Volontaires, qui perdrom beaucoup de monde, qu'en suite ils redescendront en foule dans les bois, qui environnent, & dominent le camp; il rétonne qu'à neuf heures du matin, n'ayant fait que deux lieues, on ait campé dans un fond, environné de boistiers serrés, & soumis à une hauteur aussi dangereuse, la nuit même occupée par les Corus.

Le Gen. Drouzet en s'aperçut de la vérité de ce raisonnement. Mous ch. 11. de Vaux. quant à lui qui avait apaisé sa faim, il se retira dans son logement, se jeta sur une botte de paille, & s'endort. un moment après arrive un Aide de



Camp, qui a ordre de le conduire chez le General. M. de Vaux, qui avoit un carte  
de vant luy, luy dit avec sevérement de luy expliquer, pourquoy on a ordre il a  
mené les Volontaires au loin. il le luy expliqua, en lui disant qu'il croyoit être  
suivi par la Colonne, ignorant qu'on étoit campé à Valle. le General prend alors  
un air serain, & lui dit; je suis fâché de vous avoir mis aux Armes, & de vous  
Pent, Merveux qui en sont cause, ils veulent se faire du mal à propos. Bouter  
ma preuve que vous avez parfaitement raison, & que le Poste en est essentiel. vous  
êtes horriblement fatigué. vous sentez vous la force d'y remonter avec un  
Bataillon de Grenadiers, & de reprendre le Poste? voilà le Sobole tout prêt. la  
Sobole était un brave lieutenant Colonel, qui venait d'être commandé avec  
son Bataillon.

Il répond, que quoique bien fatigué, il ne pouvoit rien refuser à son General,  
mais qu'on avoit perdu cinq heures, & qu'il était trop tard pour aller recommen-  
cer une attaque; que Viomesnil, d'après son ordre, était en pleine retraite, &  
devait déjà être à moitié chemin, qu'il faut que la Sobole se porte à un point  
qu'il indique, où il recevra Viomesnil, & où il bivouaquera en semble, pour con-  
vrir le camp, qui malgré cette précaution, sera inquiet le soir même, que s'il  
l'attaque absolument il accompagnera la Sobole, mais qu'ayant eu en cela l'offi-  
cier, qui a porté le second billet, il peut le guider parfaitement, & que si le General  
peut le dispenser de cette garde, il ira ôter ses queues, & panser ses Jambes. on le luy  
permit, la Sobole partit, Viomesnil perdit de bon à Bokommes dans sa retraite, les  
Corces se glissèrent dans les bois, vinrent inquiéter le camp, où la Generale fut battue,  
& qui passa la nuit sous les armes.

Le lendemain ils furent enièment changés. quand Dumouriez entra chez M.  
de Vaux pour prendre ses ordres, le General luy dit, après l'avoir fait entrer dans  
son cabinet, où était M. de Broussier. vous jugez bien que j'ay rendu compte au  
Ministre de vos Armes, voyez l'Apomille que j'y ai jointe. c'était un aveu d'avoir  
eût son, & son éloge des talents & des connoissances de ces Officiers. ce fut à cette époque  
qu'il fut forcé d'accepter la gratification qu'il avait refusée jusqu'alors.

Le reste de cette Campagne fut une Promenade, excepté l'Affaire de Ponte-  
Nuovo, où les Corces surpris les Volontaires de l'Armée, & les buterent trois



Detachement de Grenadiers, qui venoient les secourir, & furent enfin chassés, par la grande supériorité du nombre & des armes. ils n'étaient que 1500, il en perit plus d'un tiers, dont beaucoup furent noyés. ce fut de leur part un trait de témérité bien vigoureux.

Dumouriez fit la capitulation du château de Corse, où il y enoignait ses archives enfermées, & menaçait d'y mettre le feu. M. de Vaux voulut sauver les Papiers & les meubles, Dumouriez entra dans le château sur la périlleuse parole de ses bandes, leur donna chacun dix Louis & les renvoyables. ainsi pour cent soixante & dix Louis tout fut consenti. le Général lui donna pour sa récompense environ cent volumes de la Bibliothèque de Paoli, qui fut partagée en cinq ou six personnes.

Elle était fort bien choisie. il n'y avait pas un livre qui ne prouvât qu'elle appartenait à un homme de génie, & à un grand politique. Paoli, à illustre son nom par la rigueur avec laquelle il a soutenu la liberté publique en Corse, à la vérité c'était un peu aux dépens de leur liberté individuelle. les Français luy ont rendu justice dans le commencement de la Révolution. leurs excès l'ont aliéné, il est actuellement hors de la loy. ce terme exprime mal la corruption de ceux, qui ne sont rebelles que contre l'Anarchie, & les abus de Paoli, & de beaucoup d'autres. le Colonel Guibert & Chardon furent dans l'Armée eurent une partie de sa Bibliothèque.

Guibert a joué en France un rôle trop brillant, quoique trop court, pour pouvoir être oublié dans les Mémoires. son père, mort Lieutenant Général & Gouverneur des Invalides, & celui de Dumouriez ont été intimes & membres, la carrière de deux fils, en si parfaite, Colonels, Brigadiers, Mais cieux de Camp en même temps, ils ont cependant été toujours unis, jamais la jalousie n'a traversé leur liaison. Guibert a plus paru, Dumouriez a plus agi, l'un toujours à Paris, & l'autre toujours en Province, malade, solitaire: les jouissances de Guibert étaient plus brillantes, celles de Dumouriez étaient plus solides. il disait souvent à son ami, nous sommes les deux Rats de la table, le Rat de ville, je suis le Rat des champs. Guibert, très jeune encore dans la guerre de Corse,



condamnant M. de Yauzy, & le laissent trop apercevoir, Dumouriez exécuta les ordres de son Général, n'a pas même usé de sa confiance. Guibem a ambitionné les honneurs de l'Académie; Dumouriez n'a jamais regretté de l'avoir écrit, & de porter que comme la voiture des idées, le qu'il a emporté de courir après la gloire littéraire. Guibem a fait un livre sur la Guerre, dont la Préface est un hors d'œuvre sublime, qu'on pourroit mettre à la tête de tel autre ouvrage qu'on voudroit. sa Critique a été soucritiquée, la Première Partie est négligée, la seconde est sublime, il n'en pas donné à tous les Militaires de la saisir.

Guibem a eu toutes les Fautes, toutes les joissances, toutes les peines, tous les dégoûts d'une sensibilité exquise. bon ami, bon mari, bon père, aimé dans sa maison & par ceux qui le connoissoient à fond, il a été victime de son extrême sens. Ne d'un Père respectable, mais tout au plus Gentilhomme, il a voulu marcher sur la même ligne que les grands, il fallut se tancer une route à leur hauteur, mais le parer. il s'en fait beaucoup d'ennemis par les Ordonnances Militaires, parce qu'il a voulu tout changer, & il a préparé la Révolution par les dégoûts, qu'il a donné à l'Armée. Enfin il en mourut de chagrin à la fleur de son âge, tué par son amour propre, au commencement de la Révolution; on peut dire que sa mort a été le seul bonheur de sa vie.

Après la prise de Ferte, il n'y eut plus de résistance. Dumouriez avait reçu depuis deux mois la funeste nouvelle de la mort de son Père. mais ce fut qu'au camp de Dogognano, lorsqu'il apprit que Paoli s'était embarqué à Porto Vecchio, pour se retirer en Angleterre, qu'il crut pouvoir profiter de la permission, que son Général lui en donna, d'aller arranger avec sa sœur les Affaires de sa succession. la Guerre était finie, & la Corse soumise. il s'embarqua à Brastia, d'où il partit à la fin d'Aoust, ayant paré dans cette Isle précisément une Année, pendant laquelle il avait fait deux campagnes très fatigantes & très instructives.

Paoli a déployé dans cette Guerre beaucoup de génie & un très grand caractère, si l'on étoit d'avis de la tenir Militaire, si l'on en eût eu l'œil sur la Nation au genre de guerre à laquelle elle en propre, il aurait



Derivait notre petite Armée en 1764, & nous aurait fait beaucoup plus de mal en 1769.

Les Onnes ont montré un courage très estimable. Non étonnant que cette poignée d'Insulaires, sans artillerie, sans places, sans Moutons, sans argent, ait tenu en échec pendant deux Campagnes la Nation Française, qui n'avait pas alors d'autres ennemis en tête. La débilité double la valeur & les forces de l'homme. si les Français n'auraient pas été défaits eux-mêmes, si leur Chef avait eu leur confiance entière, qu'il méritait, si l'avait pu se donner deux, ou quatre lieues en avant hommes de guerre, qui eussent arrangé un système de Défense, on peut douter, qu'ils eussent été conquis; on eût tenu toutes les Plaines, Montagnes, on leur eût coupé toute communication avec le reste de l'Union, mais tenu dans des Montagnes inaccessibles, ils eussent pu braver l'Or & les Armes de la France, & se soutenir jusqu'à ce qu'une Guerre entre les grandes Puissances leur eût ouvert la Porte aux secours Étrangers.

On ne pouvait pas entrer à le Peuple Nomade ses Chevaux, ses Chateignes & le Cane de ses Ruineaux, les aliments simples leur suffisoient. une monnoye grossière avec l'empreinte de la tête de Mouton étoit toute leur richesse. Pauli faisoit 20 sols d'un Ecu de six francs, & avec un d'usurier d'à peu près 30000 livres de ce faux billon, ils faisoient commerce à tous leurs échanges, ils ne manquaient ni d'armes, ni de munitions, ni ils Tiraient eux-mêmes, leurs habits d'une étoffe grossière & brune, avec le poil, ou la laine de leurs boucsaux.

Les Onnes sont pleins de courage, d'esprit & de cette détermination qui élève l'homme. mais ils ont un vice national qui se perpétue toujours à leur bonheur. c'est la haine & la vengeance de vicieuses coutumes depuis un tems immémorial, Sénèque le leur reprochoit il y a 1800 ans dans un Distique très connu. prima est illis lex. c'est-à-dire que leur première loi, ou plutôt aucune loi divine ni humaine ne peut empêcher un acte de vengeance.



Dans ce moment cy, en 1780 les Corsus n'apartienent plus à personne ils peuvent être vraiment libres; qu'ils se donnent sur cette affreuse passion, qu'ils ne se donnent pas de maîtres étrangers, si ils peuvent être heureux. les Corsus honorent raports naturels, ni de ressemblance, avec aucune autre nation de l'Europe, ainsi ils sont toujours des sujets innocents, & impatient du joug d'un autre Peuple. Ils sont portés au gouvernement Aristocratique, comme tous les Peuples primitifs, comme les sauvages, les plus libres de l'Amérique. Il leur faut un Chef qui les gouverne, si ce n'est l'habitude simple. ils sont Religieux, Hospitaliers, généreux, fiers, ils ont tous les germes des grandes vertus. Ils méritent d'être heureux, & se seront, s'ils profitent bien de la circonstance. ce n'est pas la grandeur du Territoire, mais la vertu, qui fait la force des Républiques. Ils occupent un point central dans la Méditerranée, qui en si important que toutes les Puissances Maritimes le convoitent, & se surveilleront mutuellement pour qu'aucun ne l'occupe, & c'est ce qui fait leur sûreté. Le Gen. D'Arto peut seul exécuter ce Plan glorieux. il a l'expérience de la guerre contre les Français, vingt ans de méditation en Angleterre, son engagement actuel, & sa propre sûreté. il n'a qu'un seul défaut, qui donne du regret à ceux, qui le jugent capable de cette noble Entrepris, son âge.

Les Corsus ont remporté tout l'honneur de la campagne de 1768. on a vu que la présomption Française avait entraîné M. de Chauvelin à diviser sa petite Armée, qui s'était trouvée faible par son. les Corsus en ont profité avec rapidité & intelligence, mais ils ont pu faire un plus grand coup qu'ils ont manqué. au lieu d'aller attaquer les Français à la Ponta, & à Venovato, ils n'eurent fait dans ces deux points, qu'un faux. Attaque, & qu'ils furent tombés brusquement sur Borgo, Succiana & Signale, qui n'étoient occupés que par 250 hommes, qui se gardaient mal, ayant à deux lieues, & demie le camp dell'orto très affaibli, à trois lieues en avant le camp placé dans la Casina, ils eurent certainement enlevés ces trois Places sans difficulté, alors les 800 hommes que D'Arto commandait dans la Casina, complètement coupés, eurent été détruits,



ou pris. Il ne serait resté à M. de Saurin, qui de quoi garnir les Places tout  
auplus, il aurait même été forcé d'abandonner la communication de  
Patrimoine, & Paoli se serait ouvert le Cap Corse, & aurait tenu les Français  
enfermés dans les Places Maritimes, comme étaient les Génois avant  
le Traité. Il aurait alors reçu de grands secours, car l'Angleterre & toutes  
les Puissances d'Italie le protégeaient sous main.

De même à l'attaque du Camp de S. Nicolas, s'il avait fait péné-  
trer un corps dans la Plaine du Nebbio par le côté de Sorio & de Retalba,  
il pouvait brusquer S. Floren, qui était tout ouvert, où il ne restait  
pas 150 hommes. cette Place était encombrée de Magasins & de mal-  
ades. la Division du Gen. Guindon maison en était à moitié, & avait été  
côté coupée. mais en attendant à Paris ce qu'il n'a pas fait, qui peut-être  
n'a pas dépendu de luy, tout ce qui s'est tenté était très audacieux, bien  
combiné, & a été exécuté finement & avec précision. la conspiration  
d'Oletta, conduite par Salicetti, n'a manqué que par un hazard heureux  
pour les Français. l'Enlèvement d'un Bastillon entier dans Patri-  
monio en une surprise de Quartier d'Hyver, sont des honneraiens les plus  
grands Généraux.

Dans la campagne de 1769, il n'a pas perdu courage, malgré les  
grandes souffrances faites contre luy. le combat téméraire & désespéré  
de quinze cents Corses contre l'Armée Française à Ponte Nuovo montre  
quel parti on peut tirer de cette brave Nation. Dans cette campagne il  
aurait dû jeter plus de partis sur nos dernières, faire la guerre à nos  
Mulets & à nos troupeaux. tous les Coups de main qu'il a tentés en ce genre  
luy ont réussi, s'ils n'avaient multipliés davantage, s'il en avait fait son  
principal système de guerre, il nous eût peut-être forcé à rétrograder,  
faute de vivres, & s'il eût gagné la saison des Pluyes, il eût peut-être  
enjoyé sa liberté pour cette campagne, & eût été beaucoup;  
car alors les Puissances étrangères eussent plus sûrement, ou tout au  
moins les intrigues de la Cour de France eussent occasionné la disgrâce



Du Duc de Choiseul, ce qui eut entièrement changé la face des Affaires. comme Paoli avait avoué de génie pour ne laisser échapper aucune de ces combinaisons, vraisemblablement tenues aux circonstances, ou aux obstacles, qu'il a dû rencontrer dans sa propre Nation, qu'il faut attribuer, non pas les fautes, mais le manque de perfection de sa Défensive. ce qu'il a fait sera toujours un monument historique glorieux pour lui & pour cette Nation Extraordinaire.

La Conquête de la Corse en une injustice excusable de la part de France. les Génois n'avaient pas droit de vendre ni les Français, droit d'acheter, un sol, dont les premiers étaient chassés depuis treize ans, & une Nation qui depuis cette époque s'était rendue libre. le Duc de Choiseul faisait acheter au Roy de France des droits, l'ingénieur ou mauvais Procès, qui a coûté fort cher. Outre le sang des Peuples, qui malheureusement entraient rarement dans les calculs de la Politique, les deux Campagnes ont occasionné, ou prétexté, la Dépense de plus de quatre vingt Millions d'extraordinaire, pour conquérir une Isle, qui malgré toutes les vexations de la Fiscalité la plus avide, & toujours coûte pour son Administration six cent mille livres de plus qu'on n'en tirait. les Colonies, les Concommissaires, tous à l'échoie, & n'a fait qu'aliéner les Corées, à qui on imposait des entraves de tout genre, qui révoltaient leur génie libre & leurs habitudes simples & presque sauvages.

M. de Chauvelin n'avait pas avoué de troupes pour conquérir, & on lui avait donné à la suite de son Armée un Parlement, un Jureur, des Commissaires des Fermes, des Douaniers, des Commissaires de la Marine pour établir le Régime des Flottes & des Recherches, des Commissaires Douaniers, & toutes les supôts d'un Gouvernement absolu. on fit de la Corse un grand Gouvernement, qui avait, comme tous les autres en France, pour première condition, que le Gouverneur aurait soixante mille livres de Rente avec défense d'y aller, jamais y résider. on en payait presque autant après la guerre à M. de Narbonne, qui y commandait à merveille, & ensuite à un Jureur, qui opprimait le Pays.

Si le Duc de Choiseul, au lieu de laisser enraiser par les finances des



Génois, par l'inniguanse avidité de ses entours, comme Dumouriez l'espagnol  
avait prévenu en 1763, avait adopté son Plan, avait laissé tomber le Traité  
de Genève, sans avoir l'air de le rompre, & par des secours secrets, avait protégé  
la formation de ce Peuple en République, il aurait acquis dans cette nouv-  
elle Puissance un Allié utile, il aurait joui de ces excellents Ports, il n'en  
aurait pas coûté quatre Millions, & la France aurait été réellement plus  
solidement maîtresse de la Corse qu'après sa conquête, qui ne lui a procuré  
qu'une sonction onéreuse.

M. de Lomellini, quoiqu'homme d'un grand sens, disait un jour à Dum-  
ouriez, pendant son voyage de Gènes, qu'on serait trop heureux si on pouvait  
faire un grand trou au centre de l'Isle de Corse, pour la submerger. il voulait  
exprimer par là quelle donnerait toujours de grands troubles à ses Bonnenois,  
& quelle occasionnerait souvent des guerres. M. de Lomellini se trompait, parce  
qu'il parlait du principe d'une souveraineté étrangère. puisqu'on ne pourrait  
pas remédier à ces dangers, puisqu'on ne pouvait pas supprimer cette Isle de la  
surface du Globe, il n'y avait donc qu'un Parti sage à prendre, l'était d'aban-  
donner ce Peuple à son amour pour la liberté, alors toutes les Nations de l'Eur-  
ope auraient joui des produits de son sol excellent, & de la bonté des Ports & des  
Golpes nombreux dont la Nature l'a environnée.

Les mêmes avantages existent encore, & existent toujours. il est à  
souhaiter que les Puissances de l'Europe, éclairées par l'étonnant esprit de  
Révolution, qui agite cette belle partie du monde, reconnaissent que leur  
véritable intérêt consiste dans la modération; que non seulement elles  
tiennent la Corse tranquille, mais qu'elles protègent son indépendance contre  
la France, & contre toute autre Puissance qui pourrait <sup>former</sup> des prétentions  
contre cette Isle précieuse, pour que ce Peuple Corse, établissant sur lui-même une  
solide Constitution, analogue à son génie libre, puisse corriger par un sage  
Gouvernement, le seul vice qui obscurcit ses bonnes qualités, & s'oppose à  
son bonheur.



Du Mourier arriva en France avec l'infortuné Brion, alors Duc de Saurun, neveu du Duc de Choiseul, qui portait au Roy les détails de la conquête de l'Isle de Corse. La Cour étoit alors à Compiègne, où on avoit formé un Camp de plaisance pour l'Education du Dauphin & de ses frères. C'est là qu'il vit avec douteux le vieux Roy de France. Ne dégradés luy même, en se tenant chapeau bas & à pied, aux yeux de son Armée, à côté d'un Phaéton magnifique, dans lequel étoit étalée la Du Barry, il avoit soupy vingt fois à Paris avec cette créature, qu'il auroit possédée alors, si avoit eu de quoi la payer, & que toute la France avoit eue. rougissant pour son Roy, gémissant pour sa Patrie, il en parla au Duc de Choiseul, qui luy ayant fait donner des chevaux, lui faisoit faire le service d'Aide de Camp; Duc de Choiseul, luy répondit gaïement le Ministre, le Roy a besoin de maîtres, mais cette foquie là me donne bien de l'embaras, D'Arguillon & Meaupou sont derrière. La Du Barry qui sur son arrivée, & qui visquit n'étoit pas venue à dorer comme toute France, luy en fit faire des reproches, & quoique peu vindicative, elle a depuis contribué volontiers à se faire mettre à la Bastille.

Il avoit perdu un ami intime dans son Père, il en renouvra un tous aussi tendre dans l'oncle, chez lequel il avoit demeuré à Versailles. Les hommes d'aux & vertueux l'aimoit comme son Fils. Il luy donna un appartement, indépendant duquel il prit un logement à Paris, où il alla terminer ses pontages avec Madame de Schomburg. La Succession de son Père montoit pour luy à environ 70000<sup>l</sup> qui luy faisoient à peu près 3000<sup>l</sup> de rente. Le Duc de Choiseul luy fit donner pour les Services de son Père, & pour les siens, 3000<sup>l</sup> de pension, & il fut payé jusqu'en 1770 de ses Appointements d'Aide-marshal des Logis de l'Armée de Corse de 500<sup>l</sup> par mois. Avec ces hyves à Paris avec une société de gens de lettres très aimables, qui étoient Savier, Crebillon, Collet, Guibert & plusieurs autres; on se sera remblai chez une Demoiselle le Grand, cy devant amie & compagne de la Du Barry, qui n'avoit pas fait une aussi grande fortune qu'elle, parce qu'elle avoit trop d'esprit pour Versailles. C'est mis une véritable Ninon Lenclos, elle en



morte jeune, & il a été tendrement lié avec elle jusqu'à sa mort. Il n'avait pas entièrement perdu de vue sa Cousine, il voulait aller la voir à Caën, mais effarouché de la haute Dévotion dans laquelle il avait pris qu'elle vivait, il remit ce voyage au Printems prochain.

C'est à cette Époque que commença sa grande liaison avec le Comte de Broglie, elle a eu de grandes conséquences. ce grand Seigneur avait infiniment desprit, & il l'avait très juste sur les Affaires publiques, mais jamais sur les siennes propres, parcequ'il se laissait alors aveugler par l'ambition, l'intérêt, ou la colere, trois passions qui l'ont toujours dominé. il savait fort bien la Guerre, mais il n'y était pas heureux comme son frere le Marechal, & les Troupes ne l'aimaient pas. il avait débuté de bonne heure dans les Ambassades, & ses nombreux Ennemis luy avaient presque aussitôt fermé cette carrière. Il se croyait presque sans État, quoiqu'il fût Lieutenant General & Commandant de Province, parceque son ambition oubliait plus haut. il se regardait comme Pauvre avec deux cent mille livres de rente, parceque son avarice en souhaitait davantage. Il aspirait à tous les Ministères, & n'en a jamais pu obtenir aucun. il portait la Confiance secrète de Louis XV, & en recevait continuellement des rebuffades publiques. cependant ses Passions & son inquiétude de despris nettoyaient sa conscience contre luy même, & étaient compensées par de grandes vertus. Il était brave, austere dans ses mœurs, bon mari, bon pere, bon frere, bon ami & bon Citoyen.

Louis XV le plus dissimulé, & le plus faible, des Rois, n'avait appris dans un long règne qu'à mépriser tout ce qui l'entourait & à s'en méfier. le caractère du Comte de Broglie était trop fort, pour qu'il l'appellât auprès de luy, mais il continuait en secret un parti mystérieux, qui a fait longtems la terreur & le desespoir des Ministres; il en venait avec luy une correspondance secrète, il luy confiait toutes les Affaires par écrit, & lui demandait ses Conseils, ce n'était presque jamais pour les suivre, mais pour pouvoir blâmer ses Ministres, quand les choses avaient mal tourné. Louis XV avait la précaution



De se faire rendre exactement les billets, qu'il écrivait, de peur d'être compromis  
selon le de Broglie avait l'esprit très juste, mais se voyait très peu. il n'était  
plus en âge d'étudier, & sa grande activité de Courisier ne luy en aurait  
pas laissé le temps. Le Marquis de Voyer, homme à peu près du même genre,  
doit des mêmes passions; mais fatré par l'innocence, & les débâcles, qu'il  
affichait, était dans sa confiance, & lui avait conseillé d'employer Saurier  
à la partie Politique de cette correspondance, Saurier y introduisit Dumouriez,  
& d'un autre côté Guibours, dont le Père devoit sa fortune au Marquis de Broglie,  
s'y trouvoit aussi.

Au commencement de l'année 1770 le Duc de Choiseul fit venir Dumouriez,  
& lui dit qu'il vouloit l'envoyer en Pologne, qu'il avait déjà tenu plusieurs  
Ministres secrets auprès des Confédérés de Silesie, que les Polonais luy annon-  
çoient une grande Confédération & de grands moyens, qu'ils reclamoient  
la Garantie de la France, conséquemment à plusieurs traités, que la  
Cour de Vienne, obligée à la même Garantie, paraissait très froide sur leurs  
Intérêts, sortant d'une guerre ruineuse & ne voulant pas se compromettre;  
qu'il vouloit avoir une connaissance exacte de ce qu'on pouvoit  
espérer des Efforts des Polonais, avant de prendre un parti.

Après l'avoir écouté attentivement, Dumouriez luy répondit, que c'était  
bien fait d'envoyer quelqu'un pour prendre des notions fixes, avant de s'enga-  
ger, qu'il le remercioit de la préférence qu'il luy donnoit pour une Mission  
aussi importante, qu'il l'acceptoit avec zèle, & se rempliroit de son mieux;  
mais qu'il étoit très ignorant sur l'Histoire, la Géographie, la Constitution,  
les Intérêts & les affaires turbulentes de la Pologne; que quiconque se charge-  
rait d'une pareille Mission sans prendre des connaissances préliminaires,  
seroit un charlatan, qu'il l'ouvroit; qu'il luy demandoit donc la permis-  
sion de faire un travail de six mois sur la Pologne avant de partir, & un  
ordre, soit au Dépôt, soit dans les bureaux du premier (ou moi chargé de  
affaires de la Pologne, de luy confier toutes les Pièces qu'il luy demanderoit,  
relatives à tout ce qui s'étoit passé dans le Pays depuis 1764 époque de



de l'Élection du Roy Poniatowski, que cela donneroit le tems d'attendre l'arrivée du Député, que les Confédérés devoient envoyer résider auprès de luy. Le Ministre approuva ces Réflexions, & il écrivit aussitôt un ordre de sa main à M. Gerard, premier Commissaire ayant le Département du Nord, afin qu'il lui communiquât toutes les Pièces de négociation entre la France & la Pologne depuis 1764.

Comme le Duc de Choiseul n'ignoroit pas l'alliance avec le Comte de Broglie, qu'il désiroit, il lui demanda s'il ne croiroit pas utile qu'il prit de ce Seigneur tous les renseignements, qu'il pourroit luy donner sur la Pologne, où il avoit été Ambassadeur, & il en reçut la permission, quoi qu'avec un air de répugnance. Il retourna à Paris, acheta tous les livres & toutes les cartes qu'il pût se procurer sur la Pologne, & il commença à l'étudier, avec de s'embrouiller la tête dans tous les détails de négociations, qui n'auroient fait que luy remplir la Mémoire de Sagots Diplomatiques dont il n'a jamais fait grand cas, parcequ'ils ne prennent presque tous jour que des contradictions, & peu ou point de sours. donne de fausses idées. Les Résultats, c'est à dire, les Pièces de négociations terminées, se trouvent dans les Gazette, & quand il n'est question que du grand Intérêt des Peuples, & non des intrigues du Cour, elles suffisent presque toujours. ainsi les Gazette, très méprisables sur les faits, sont une meilleure étude qu'on ne croit sur les Principes de la Politique. à cette époque il engagea le Duc de Choiseul à payer l'Atlas de la Pologne de Rizzi Zannoni, à qui il en fit les avances.

Il se prit un travail régulier de six heures par jour sur la Pologne. il se procura à la Bibliothèque du Roy tous les livres qui luy manquoient. il consulta Savary, le Comte de Broglie, M. de Chauvelin. à cette occasion il commença à s'entendre avec le sarrasin Abbé de Mably, qui avoit fait un Projet de Gouvernement pour la Pologne, ainsi que J. J. Rousseau & plusieurs autres Publicistes, mais il ne trouva en eux que des travaux Speculatifs inapplicables aux circonstances. ce sont tous ces Métaphysiciens Politiques, qui mal compris, & agerés par la légèreté Française, ont amené l'horrible Révolution, qui déchire honteusement le malheureux Empire.



Le futur allié qui eut de voir faire une dernière démarche auprès de sa cousine. il avait été la cause innocente de sa Réclusion. il attribua sa dévotion à l'ennui du stoïcisme, & à l'ardeur d'un fete vive & d'un cœur sensible, car Dévotion en Amour. il était libre. mais sans être riche, avec des goûts bornés, il pouvait pourvoir à l'entretien de sa Cousine; con-  
-naisant la dureté & l'Égoïsme de sa Tante, il ne doutait pas qu'elle ne fût réduite à sa modique légitime. la perte de sa beauté & son état malade luy semblaient des motifs de plus pour se répandre à elle. Il allait entreprendre un grand voyage, il ne pouvait pas mieux réparer les chagrins qu'il luy avait involontairement causés, qu'en luy laissant son nom & sa médiocre fortune. après en avoir fait confidencé à son oncle, qu'il le désapprouva, & jugea le projet Romanesque, il lui écrivit, & luy manda que la Providence, en luy refusant la force nécessaire pour se maintenir dans l'état qu'elle avait embrassé, lui tenait la source de sa vie, qu'il luy offrait sa main, qu'il ne la gênerait en rien sur son genre de vie & d'opinion, & il luy deman-  
-dait une réponse décisive. Elle arriva cette Réponse, & voici les mots, par lesquels elle commençait: Leu Dupied de mon (juif) que je vous enis. le reste de la lettre était du même genre; elle l'exhortait à renoncer au monde. enfin elle était absolument négative. il ne fut entièrement quitte de ses engagements, & ne s'en occupa plus.

Les cours de Versailles & de Vienne étaient liés par une Alliance intime, qui était l'ouvrage du Duc de Choiseul, il voulut encore en renouveler les nœuds par le mariage du Dauphin avec Marie Antoinette, fille de l'illustre & respectable Marie Thérèse. Il se flatte de trouver dans cette Union un nouvel appuy pour son crédit chancelant, il espéra que la candeur, la beauté, les grâces de cette jeune Princesse changeraient le ton d'une Cour débauchée. il se trompa. l'aimable Dauphine fut adorée des Français & de son Époux; mais elle n'obtint, après une longue résistance, la bienveillance d'un vieux Roy débauché, que par la complaisance d'admettre dans sa Société son indigne Maitresse. bien loin d'en tirer



184  
 aucun secours, le Duc de Choiseul n'en a été que plus tôt perdu. le Dauphin, pere de Louis XVI, avait detesté le Ministère, son fils, alors Dauphin ne l'aimait pas sa fieste, & les indiscretions de la Duchesse de Grammont, sa sœur aînée, furent devenues sa disgrâce, qui eût lieu à la fin de cette Année.

L'Infortunée Dauphine arriva en France sous les auspices les plus funestes. plus de 600 personnes furent étouffées le jour de son Entrée à Paris. elle a vécu vingt ans dans un enchainement de plaines frivoles, & de malheurs réels. la calomnie a noirci ses legeretés. elle a fait beaucoup de fautes, mais elle n'a jamais commis de crimes. elle a abusé longtems de son pouvoir, pour faire des ingrats par sa prodigalité, elle n'a jamais fait de malheureux, par sa rigueur. legere & insouciance dans la prosperité, elle a montré, dans un malheur sans bornes, une grande Dame Heroïque. Des Monstres luy ont fait subir le supplice des plus grands criminels, ils ont lavé toutes ses Taches, & la posterité ne verra en elle que la plus Infortunée, & la plus courageuse des Femmes, qui ont porté une Couronne.

Du mourir, jugea que les Fêtes, qu'on préparait à Paris & à Versailles pour la funeste Hyménée, le jetteroient malgré luy dans un cours de dissipation, qui nuirait à son travail. il loua une petite Maison à Meudon, où il se retira avec le Chevalier de Taulé, son ami intime, homme plein de courage, de esprit & de talents, qui estait chargé d'un grand travail sur les Alliances avec le Corps Helotique. il y porta les Dépêches de tous les Agents de France en Pologne depuis 1764, il en fit le dépouillement avec le Mar. de Taulé, qui luy fut fort utile, amirant de la Confédération de 674, où le Duc de Choiseul l'avait envoyé l'année précédente.

Il réduisit tout le Travail, dont il s'occupait depuis trois mois, à un Mémoire d'une vingtaine de Pages, dans lequel il conduisit que l'Intérêt de la France devait pour le moment se borner à réduire en une seule Confédération toutes les Confédérations particulières de la Pologne, qui estaient indépendantes, sans accord, & même ennemies. non parvenant à ce grand but, il estait d'avis qu'on soutint par un Subside & par un



Envoi d'Officiers, d'Ingenieurs & de Canoniers les efforts Militaires des Polonois, à condition qu'ils se soumettraient à un Systeme de guerre regulier, dont on combinerait les mouvements avec les Operations de l'Armée Turque, qui se soutenait vigoureusement en Moldavie.

Il alla proposer le Plan très simple au Duc de Chaiscul, il luy ajouta que comme il y avait plus de 300 lieues entre la Pologne & Paris, on perdrait trop de tems si on envoyoit simplement un Agent sur les lieux, sans la faculté d'exécuter tous de suite le Plan, si trouvant que cela fût possible. il luy dit qu'il fallait bien choisir la personne, qu'il jugerait en état de remplir une Mission aussi importante, & aussi vaste dans ses details, qu'il fallait qu'il fût sûr de sa lumiere, de sa probité & de sa prudence, & qu'il luy donnât confiance entière, carte blanche, & l'argent qu'il demanderait. le Duc approuva tout, luy dit que son choix étoit fait, qu'il se disposât à partir, il lui assigna 12000<sup>l</sup> pour son voyage, & 3000<sup>l</sup> par mois.

Peu de jours après arriva le Comte Vielhorski, avec son Epouse, seurs du Comte Oginski, il venoit résider auprès de la Cour de France, comme Ministre secret de la Confédération. c'étoit un homme plein de patriotisme, de mérite & de connoissances. non seulement il approuva le Plan de Dumouriez, mais il s'étoit rencontré avec luy sur la réunion de toutes les Confédérations particulières en une Confédération générale. Pour que les Operations de ce Corps Politique ne fussent pas troublées par les Troupes Russes, il fut décidé que la partie Administrative & législative tiendrait ses séances à Epresès dans la haute Hongrie, où le Ministre de France irait résider auprès d'elle. l'ordre fut donné à M. Ducland, Ministre Négociant de France à Vienne, de solliciter de cette Cour la permission de ce Ramelement, & tout étoit arrangé, Dumouriez partit pour Epresès, au mois de Juillet 1770.

En allant prendre congé du Duc de Chaiscul il eut une conférence intime avec le Ministre, qui lui dévoila un secret très important. Il étoit entré au Ministère au commencement de 1761, le Génie supérieur du grand Sveden & la Puissance Maritime des Anglois avoient plongé les Nations d'Autriche & de Bourbon dans un tour de Desgrâce,



qu'il n'avait pas eu moyen d'arrêter, nil semblait n'avoir pris le Timon des Affaires de France que pour signer une Paix inégale & honteuse. Neufans d'un Ministère brillant luy avoient ramené la confiance de toutes les Puissances de l'Europe, & il vouloit profiter de son Influence, pour rendre à la France une attitude Honorable.

La Cour de Madrid étoit en dispute avec elle de s<sup>r</sup>. James sur la Ration de Manille, quelle refusait de payer, sur le Commerce d'Interlope des Anglais à Honduras & à la Campêche, sur leur Etablissement, à l'Isle Ruattan & aux Mosquitoes, ainsi que sur la Possession des Isles Malouines. M. de Choiseul avoit envoyé en Espagne en 1763 un Ingenieur Constructeur de Loudon, nommé Gautier, pour luy fabriquer des Vaisseaux, des Pistons de la Compagnie des Indes pour luy apprendre la Navigation de l'Inde, & luy ouvrir la Communication entre ses Etablissements de la Mer Pacifique & nos Colonies de l'Inde, un Colonel d'Artillerie, nommé Rostaing, avec le S<sup>r</sup>. Jarmenx Maritz, pour établir des Fonderies & le Forgeage des Canons, & l'invention nouvelle de Maritz.

Il avoit l'année précédente chargé M. de Vergennes d'engager la Porte à dédancer la Guerre à la Russie, & mécontent des conditions de cet Ambassadeur, quoiqu'il eût rempli sa Mission, il lui avoit donné pour Successeur le Comte de S<sup>r</sup>. Briost pour échauffer cette Guerre par une bizarrerie, qui tiens au, variations des intrigues, que les Cours substituent toujours à la Politique, & devenues à ensuite obtenu de l'Impératrice de Russie l'Ordre de S<sup>r</sup>. Alexandre, pour avoir précipité la Paix.

Pendant qu'il préparait ainsi la Guerre au dehors, il mettoit la même activité à rétablir la Marine de France & à renforcer les Colonies. il avoit regardé la Possession de la Corse comme un moyen de donner la Supériorité dans la Méditerranée. Il faisoit travailler la Russie, par ses habités Officiers d'Etat Major, à un grand Projet de Descente en Angleterre, avec le Comte de Broglie, qu'il flattoit de luy en donner le Commandement, ou au moins, à son frere, pour les attirer dans son Parti. il avoit établi une nouvelle Tactique dans l'Armée, il la renforçoit peu à peu, & avoit pris ses mesures pour la porter rapidement au grand complet.



Il se voyoit dans la Confédération de Pologne un moyen d'allumer un incendie dans le Nord, pour inquierer la Russie; si les Affaires de la Pologne prenaient de la consistance, cette Division pouvait balancer la supériorité prévûe des Russes sur les Turcs; si le Roy de Prusse jugeait la Division avec conséquence pour de voir s'en mêler, il esperait engager la Cour de Vienne à prendre la défense des Polonois, il pouvait y joindre par la suite la Cour de Saxe, par la perspective de remonter sur ce Trône. il agitait la Suede, s'il y préparait la Révolution, qui a eût en 1772. Enfin son Projétoir était de faire joindre tous ces Ressorts, en 1771, se voyant plus préparé à la Guerre que les Anglois, s'il avoit raison.

Il détailla tout ce Plan avec autant d'énergie que de clarté. Dumourier pencha un autre motif personnel, dont il ne fut pas d'autre question. son quete Duc de Choiseul avoit besoin de jeter au plus tôt Louis XV dans les embarras d'une guerre, pour conserver son crédit contre le Duc d'Angoulême & le Cardinal de Noailles, qui avoient éloigné de luy le Monarque débauché, en le jettant dans la plus honteuse crapule. le motif qui avoient le Duc de Choiseul, de réparer la honte d'un Paix déavantageuse, etait peu honorable, mais il n'auroit pu de même avoies le motif de son Intérêt personnel, car c'estoit servir la France que de réparer la vile intrigue, qui deshonorait son Roy.

Dumourier luy répondit « votre projet est grand & je suis trop heureux  
« si je peux vous y être utile. vous paraissez consentir de mon Plan, regardez  
« le comme une chimere, car il ne sont que des conjectures, je ne crois pas aux  
« Telesopes de 300 lieues. j'en ai me rendre à Episcopi, je travailleray en grand  
« en très grand; s'il y a une bonne Division à faire de ce genre là, je consentirai,  
« alors ne balancez pas à m'envoyer tout ce que je vous demanderais; si il n'y a  
« aucun païs à en tirer, je vous jure d'être de retour dans un mois. promettez  
« moi dans ce cas de m'employer à l'expédition d'Angleterre.

le Duc luy dit, partez donc tout de suite, je m'en donne pour  
d'Instruction — je vous dirai bien de m'en donner, repus il vivement, vous ne  
savez pas plus que moi ce qu'il y a à faire. cette Saillie fit beaucoup rire le Duc,  
qui estoit en très-même aimable. c'en la dernière fois qu'ils se sont vus, quoi



qu'il lui soit resté attaché jusqu'à sa mort.

Aucun autre Ministre depuis lui ne l'égalé. il avait une pénétration & un justesse même excellentes. cette facilité pour le travail le rendait quelquefois trop léger. il était très bon, & point du tout vindicatif. il était trop complaisant pour ses entours, surtout pour sa Reine, on prétendait même qu'il l'avait trop aimée. ayant été que dans la Société de M<sup>lle</sup> le grand on l'avait nommé Platon, il ne fit qu'en rire. il était très dépensier. pour le flater, on avait placé sur des Tabacacs le Portrait de Sully, en regard avec le sien, M<sup>lle</sup> Arnoux célèbre chanteuse de l'Opera, ayant dit, fort plaisamment, que c'était sur la Recette & la Dépense, il la fit venir pour voir avec elle de cette saillie mordante. Il combla de bienfaits un nommé De Lille, qui avait fait les fameux Loupés, nommés les Noël, de la Cour, où il était fort maltraité. Enfin ses vertus, son esprit, ses défauts, ses vices, même, tout était aimable; il aurait fallu qu'il eût trouvé la Monarchie bien arrangée, ou qu'il eût été Roy lui-même. alors les Français ne seraient pas devenus des Joues Attributaires, & les Saunières de l'Europe.

Pendant son voyage, Dunoisier fit de profondes Réflexions sur la Confiance du Duc de Noisiel, & il chercha dans sa tête tous les moyens d'éviter, dans la partie dont il était chargé. il n'avait pas pris d'engagement formel, mais il eût été fâché de revenir sans avoir rien tenté. d'un côté la crainte de se blâmer par le desir de faire, de l'autre celle de manquer son objet par une prudence trop circonspecte, le tenait en égale mesure en garde, & contre l'événement, & contre le dévouement.

En arrivant à Strasbourg, il prit par hazard chez le Mar. de Sontades que le Prince Electeur de Saxe, nommé récemment Administrateur de l'Electorat, portait une sage & saine Economie dans toutes les parties de l'Administration, pour parvenir à rétablir les Finances épuisées de ce petit Etat, prenait le parti de faire une grande Réforme dans l'Armée Saxonne. son Aïeul Charles de Saxe, Prince très brave, qui avait son bien fait la guerre de 7 ans, avait été nommé Duc de Courlande par son père Auguste III, Roy de Pologne, mais il n'en était que Titulaire, la Russie ayant réintégré



(117)  
Ch. 7.

1691

47

dans le Duché la famille de Siver. Il avoit épousé une Krazinska, niece du Comte Krazinski, Marechal de la Confédération de Bras & de l'Evêque de Kami-nick, confédéré lui-même. Dumouriez prit la liberté de dire au Prince qu'il avoit des chertés importantes à luy communiquer sur la Pologne, que ne pouvant pas se détourner pour passer à Dresde, il supplie S. A. R. de vouloir bien avoir la complaisance de le voir à Munich, où il sera le 2. Aoust, & où il ne peut pas s'arrêter longtems.

Il arriva le premier Aoust à Munich, vint trouver le Comte de Sollar, Ministre de France, & en vertu d'une lettre du Duc de Choiseul, il le pria de vouloir bien le présenter le lendemain à l'Electeur. ils vont le voir à Amphy-bourg, où il trouve le Duc de Souborde, qui avoit été exact à son rendez-vous. on le fait passer presque aussitôt dans un cabinet, où eurent l'Electeur & le Duc Charles. Il déclare sa mission, dit que le Comte Wicthorki a promis de la part des Polonois de rassembler tous les mécontents en une seule Confédération, & qu'il va résider auprès d'elle à Eperies, il annonce que si elle veut se laisser guider, la première démarche qu'il luy fera faire sera de le faire reconnaître pour Duc de Souborde, & de le sommer en cette qualité de fournir le contingent que le Duché doit à la République en cas de guerre, qui en de 2000 hommes d'Infanterie & 500 de cavalerie, il l'engage en réponse à cette démarche à reconnaître la Confédération comme la Représentation de la République légalement Assemblée, & en cas de guerre, de promettre le subsidie de leses les 6000 Saxons reformés, sous la dénomination du contingent de Souborde, & d'offrir de servir en personne dans cette guerre, ce que pour ne pas se compromettre, il ne peut se faire que lorsqu'il aura une Armée digne de luy, & il lui déclare qu'il accepte les conditions, il s'engage à lui faire payer par la France tous les frais de la levée du contingent, & l'entretien de ses Saxons pendant toute la guerre.

La surprise de ces deux personnes, augustes fut très grande. le Duc prit toutes les engagements, voulut écrire, Dumouriez luy dit de n'en rien faire, parce que tout le Projet n'estoit encore que dans sa tête. il parut très sours très agréablement dans cette fois charmante. il y trouva un d'anciens amis d'Espagne, Louis de Visme, qui y venoit comme Ministre Plénipotentiaire d'Angleterre, & qui carmou en suite dans le même Emploi



à Petersbourg. Le même Kaïcha de penettes se qu'il faisait à Munich, & pourquoy il y était au bien reçu. il luy confia qu'il parait à l'Arme Turque, & qu'il allait obtenir la levée d'un Corps d'avarais, ce que l'autre manda à sa fous. Il alla voir l'Arsenal de Munich, il acheta de l'Electeur luy même 22000 fusils, conditionnellement. il chargea le Comte de Solland, de qui il en recevrait l'aveu du Duc de Sleswick de les faire embarquer sur l'Inn, pour les luy faire passer par le Danube jusqu'à Orde, où il les ferait prendre, & de les payer à l'Electeur. Il manda tout ce qu'il avait fait au Ministre, qui l'approuva.

Il arriva à Vienne, où il trouva deux Députés Polonois, que les Souverains, assemblés à Esperie, avaient envoyés au devant de luy, un pour la Pologne nommé Sarnacki, un pour la Lithuanie, nommé Domcinski. M. Durand le presenta au Prince de Kaunitz & à l'Imperatrice. Il eut une conversation avec le Roy des Romains, Joseph II, dans le Cabinet d'histoire naturelle. M. Durand était un Diplomaticien fort employé, & un honnête homme, mais très froid & très mal adroit. il demanda à Dumouriez comme l'execution de ses instructions, il répondit qu'il n'en a point, le Ministre s'en méfia, croit qu'il veut se rendre indépendant; luy même en avait une de Gerard pour penetrer le secret de cette Mission, que le Duc de Sleswick ne luy avait pas confié, & pour l'empêcher de se mêler des Pensions que la Cour de France était censée payer à des Polonois affidés, dont plusieurs étaient morts depuis dix ans, d'autres, comme le Gen. Mokronowski & Bircinski, étaient attachés publiquement à la Russie.

Le Comte Durand lui dit qu'il ne peut pas continuer sa route sans de nouveaux ordres, il amara qu'il la continuera, enfin pour satisfaire ce galant homme, il lui propose de suppler à l'oubli du Duc de Sleswick, & de luy faire luy même une instruction. le lendemain M. Durand luy remit une instruction qui commenca par ces mots. la Saison qui suit la Moisson est celle qui est la plus favorable &c. il n'ouloit pas d'avant age, & par au bout de cinq jours, qu'il a été retenu par les petites chicanes. ces deux Députés, avec leur Cortège Polonois, l'embarraierent, mais il ne pouvait pas se dispenser de voyager avec



Ces. ils ne parlaient que latin, & en general Dimoutier a fait toute cette guerre en latin, ne pouvant pas parler aucunement avec la confédération. Ils avoient acheté 2 à 300 fusils, aussi un de paires, de pistoles & de sabres. on s'embarqua sur le Danube jusqu'à Pen, où ils avoient un correspondant, dont il prit le nom, qu'il envoya à M. Sottard, pour servir de direction, quand il en serait tems, à des 22 000 Suis & Tavaois.

Le voyage prit jusqu'à la fin d'octobre. arrivé à Eperis, il y trouva le Comte de Pac, Marechal General de la confédération de Lithuanie, qui remplissoit les fonctions de celui de la confédération generale, parce que le Comte de Krazinski étoit à l'Armée. Jusqu'à avec la confédération de Crac, dans celle d'Eperis n'étoit que la représentation. le Prince de Sapieha Regimentaire General de Lithuanie remplissoit de même à Eperis le Comte Potourk Regimentaire General de la confédération de Crac, reconnue pour la confédération generale.

Les Marechaux des confederations sont les Chefs civils, ou legis latifs. Les Regimentaires sont les Chefs Militaires. Les confederations sont des Jurisdictions contre l'abus du pouvoir, elles sont legales, d'après la constitution. elles ont leurs statuts, leurs formes & leurs droits. le Roy en toujours invité d'y accéder, si elle ne sont pas dirigées directement contre luy. si le refus, alors leur pouvoir legitime s'étend jusques sur luy même, quand les confederations sont composées, c'est à dire composées de tous, ou de la plus grande Majorité des Palatinats des deux Polognes, & du grand Duché de Lithuanie. ainsi communement le Paris contre lequel une confederation est dirigée, lui en oppose une autre, elles se haïssent mutuellement d'egalité, d'après, avoir commis bien des desordres de part & d'autre, un mediateur, plus puissant que la République, & depuis longtemps en la Russie, les raccomode, & se paye de ses primes aux depens de la malheureuse Nation. tous les Actes d'une confederation doivent être censés faits en Pologne, ou à Eperis dans le grand Duché, ils doivent être promulgués, ou au moins insinués dans un Grand, c'est à dire dans le Grand d'une Jurisdiction. ainsi la confederation établie à Eperis ne pouvoit rendre ses actes, ou Edits,



LII.1.  
ch.7

122

variables, qu'en les faisant inscrire dans un greffe de Jurisdiction Polonoise, alors ils etaient censés faits en Pologne. à l'époque du Rassemblement de cette Confédération générale à Lponie, la Cour de Varsovie la voyait avec galité à cause de sa Résidence en Pays étranger, & cherchant à luy opposer une autre Confédération, ce qui ne réussit pas.

Le Comte de Pac, était un homme de plaines, très aimable, très léger. il avait plus d'ambition que de moyens, & d'aide que de courage. il était éloquent, même que l'usage des Dictees n'était commun en Pologne. le seul homme de tête, qui fût à Lponie, était un Lithuanien nommé Dohner, secrétaire général de la Confédération. le Prince Radzivil était une bête brute, mais le plus grand Seigneur de la Pologne. le Comte Zamoiscki, frère du grand Chancelier, était un vieillard impotent, fort simple, & fort honnête homme. il y avait deux autres jeunes Polonois. le 1er était des Marchaux & des Régimentaires, des Palatinats. on en attendait encore quelques uns, pour que la représentation fût complète. on attendait aussi l'Evêque de Kaminnie & le Comte de Wetzel, grand Trésorier de la Couronne.

Dumouriez n'eut pas grand peine à étudier les caractères de tous ces Seigneurs, mieux étaient Antiques. un luxe étonnant, des dépenses folles, des repas prolongés pendant une partie du jour, & pour en à l'extrême, le Pharaon & la danse étaient toutes leurs occupations. ils croyaient que l'Europe de France leur apportait des trésors, ils furent consternés, quand il leur dit qu'il était venu sans argent, & qu'à leur main devie, il jugeait qu'ils n'avaient besoin de rien. Il s'attendit à repartir pour France, il le dit franchement à Dohner, à qui il ne cacha pas l'indignation que luy causait un pareil - le Insouciance dans des hommes, chargés d'aussi grand intérêt, dont la plus part avaient leurs terres dévastées & leurs parents en Siberie. Il jugea qu'au moins la Cour de France ne devait pas être ainsi dupée, pour payer des Pensions à des hommes, qui en faisaient un si mauvais usage. Il manda au Duc de Choiseul de faire cesser le Payement des pensions particulières, & de déchirer la liste. le Ministre ordonna cette cessation, ce qui achève d'indisposer le Premier Comte de Gerard.

Si d'icelle de lui, il était dégoûté par la Représentation Politique de la



Confédération, il était encore plus découragé par son Etat Misérable. Les lettres de l'Evêque de Kaminié à la Cour de France avaient annoncé de grandes forces & de grandes Victoires. Dis-mourir avait été entre-tenu dans cette idée par les exagérations des Députés, qui étaient venus le trouver à Vicenn. Les listes qu'ils avaient portées, faisaient monter les forces à plus de quarante mille hommes. à force de questionner des Officiers Français qui venaient de servir avec eux, & qui lui manda au près de luy, il découvrit que toute la partie Militaire consistait - 1.° en 4. à 5000 hommes en grande Pologne, fort bien tenus, commandés par un bon Officier, nommé le General Zarembo, mais sur lequel on ne pouvait pas compter, parce qu'il était amangé avec le Roy de Prusse, au service duquel il en entra en 1772 - 2.° en mille hommes à cheval, errants, commandés par un brave Cosaque, nommé Sarwa, ce Corps fut dispersé, & Sarwa fut tué peu de temps après. - 3.° en trois ou quatre mille hommes à cheval, aux ordres de Pulawski, très brave & bon Partisan, mais qui ne voulait pas se déterminer à reconnaître la Confédération Générale, par haine pour le Comte Potski, qui avait fait mourir son père en prison. - 4.° en environ 3500 hommes aux ordres du Comte Miazinski, très brave, qui se vit ensuite avec beaucoup de docilité. - 5.° en 2 à 1500 hommes aux ordres d'un nommé Wasowski, homme très brave & très fin, qui en fit sa part ensuite la Paix avec le Roy on donna la Castellanie de Cracovie. - 6.° en trois petits Corps errants, l'un de 700 hommes aux ordres du Comte Chal de Semichow, un de 500 aux ordres d'un nommé Maroniewski, un de 400 Lithuanienis aux ordres d'Orzewsko.

Le tout formait seize, à dix-sept mille hommes, sous huit à dix chefs indépendants, sans accord, se méfians les uns des autres, quelque fois se battant entr'eux, ou au moins se débattant dans leurs troupes mutuellement. cette Cavalerie, toute composée de Nobles, égarés & sans discipline, sans obéissance, mal armée, mal montée, qui bien loin de pouvoir résister aux troupes réglées des Russes, étaient même bien inférieurs aux Cosaques irréguliers. pas un Place, pas un Piece d'Artillerie, pas un seul homme d'Infanterie.



Dans le tems où il desespérait de pouvoir rien tirer de elle, elle arriva à l'épouse une femme très célèbre, qui après avoir joué un très grand rôle en Saxe & à la Cour du précédent Roy de Pologne, etait devenue l'ame de la Confédération. C'était la Comtesse de Mniczek, on ne pouvait pas mieux la comparer qu'à Armide, mais les Confédérés n'étaient pas les Heros du Lasse. elle était fille du fameux Comte de Brühl, son mari était Sénateur & General de la grande Pologne, & très riche. elle avait gouverné la Pologne sous son pere, elle detestait le Roy actuel, on prétendait que c'était par dépit de n'avoir pas pu le séduire & le gouverner. n'étant plus de la premiere jeunesse, elle avait encore de la beauté, mais elle avait un genie vaste & très orné, l'âme grande, genereuse & sensible, elle possédait tous les talens, parlait parfaitement plusieurs langues, connaissait à fond les Intérêts & les Affaires de sa Patrie, & encore mieux les caracteres, elle était adouée de tous les Partis. un vie gâtait toute, ces qualitez sublimes, elle était haineuse & intrigante.

Cette Dame sans motif & esperance, car il ne lui cacha pas qu'il était prêt à tout abandonner. l'Evêque de Kaminiéc, dont elle faisait peu de cas, qui arriva sur les Entrefaites, était brouillé avec le Comte de Wenzel, elle le raccommoda; elle fit venir Pulawski, le força à reconnaître la Confédération, & à renoncer à sa vengeance contre la famille des Pototski, ou plutôt à la suspendre jusqu'après la guerre; elle soupita une intrigue dangereuse d'un nomme Czarkowski, qui voulait détacher le Prince de Radziwili; elle se servit de l'amour que Miazynski & un jeune Prince Sapieha avaient pour sa fille pour les rendre très obéissans & aux ordres que Dumouriez leur donna, ou leur fit tenir, mettre par le Conseil de Guerre. enfin, après avoir été infiniment utile, elle ne retourna à Dublin, auprès de son mari, qu'après avoir fait accepter par la Confédération & mis entre main d'exécution les Plans de Dumouriez.

Les Plans consacraient un système Politique, car il fallait donner une forme de Gouvernement à cette Masse, pour la faire agir utilement. L'aimon résida le pouvoir législatif dans la Confédération, & transféra



195  
51  
le Pouvoir executif dans quatre Conseils, dont un de Justice, un de Finances, un des Affaires Etrangères, un de la Guerre. Chaque Conseil, dont il drema les Statuts, n'estaiem composé que de six Membres, & un Secretaire, deux de chacun de trois fractions de la Republique. Le Marechal General de la Confédération estait Presidens de chaque Conseil, & de certain General en avoit l'Inspection. tous les quinze jours le Marechal General devoit donner connoissance à l'Assemblée des Decisions & des Etats des Affaires de chaque Conseil, ou Département. les membres, à l'exception des Secretaires, devoient être renouvellez tous les six mois.

On devoit en voyer le Prince Radzivil Ambassadeur Extraordinaire à la Porte, avec le Comte de Czerni, qui devoit y résider comme Ambassadeur ordinaire. Le General Sboinski, & un jeune Pototski, Castellau de Strzesek, furent envoyez résider à Vienne. un Comte Dzinski fut envoye au Duc de Saxe, pour luy porter l'Acte de la reconnaissance de son titre, & la sommation de son contingent, au nom de la Republique Confederée.

Le Conseil de Justice fut chargé de presenter à l'Assemblée generale des Projets de loy pour la sûreté des Propriétés, la repression des exces qui commettaient les troupes, & le Jugement des crimes de Rebellion, qui pouvoient en avoir, ou punition capitale, ou confiscation de biens.

Le Conseil des Finances fut chargé de presenter un mode, & des Projets de loy, sur la perception des anciens Impôts, la création de nouveaux, la confiscation des biens Domaniaux, l'Administration des Palatinats, Castellannies, Starosties, vacantes, ou confisquées, enfin sur toutes les Parties de Recette & Dépense des Revenus Publics.

Le Conseil de Guerre fut chargé de presenter des loy sur l'Organisation de l'Armée, sa paye, & sa discipline &c.

Ce qui estait le plus essentiel à obtenir, étoit l'abolition du liborum veto, vice essentiel de la Constitution Polonoise, mais auquel on parainait attacher une grande valeur. Dumouriez en obtint la suspension, presque sans difficulté.

L'Acte de la Réunion de la Confédération Generale en un seul



Corps, reconnoissant les chefs de celle de Saxe pour leurs chefs, leur fut porté à l'Armée Turque, où ils rendoient le Duc Charles de Saxe répondit à l'Ambassade de la Confédération comme il en eût contenu à Munich, et se disposa à en voter des Saxons, pour former son contingent.

Dès que Dumouriez eût réuni dans son Plan, il en envoya tous les détails, à la fin de septembre, au Duc de Choiseul, qui lui pria de lui <sup>faire toucher</sup> ~~envoyer~~ un subside de soixante mille livres par mois, pour commencer, à dater du premier Aoust, au montant que si la légereté des Polonais ne faisait pas échouer son Plan, le subside seroit infiniment plus considérable au mois de Janvier prochain, et il recut, Couvres pour Couvres, trois cent mille livres de lettres de change sur Vienne pour les cinq derniers mois de 1770, avec une entière approbation de sa conduite.

M. Durand, qui n'étoit pas dans la confidence du Ministre, trouvoit que tout cela étoit trop grand, et lui suggeroit dans toutes ses dépêches, lui ordonnoit même, de diriger tous les petits commandos des Polonais sur la Pologne, pour inquiéter les derniers de l'Armée Ruse qui étoient sur le Pruth, et tâcher de détruire leurs Magasins de la Podolie et le long du Dniepr. Les loyers de main vigoureux étoient au dessus du talent Militaires des Polonais.

Dumouriez avoit un Projet de guerre bien plus vaste, et qui soumettoit avec confiance aux Militaires instruits, qui l'ont les Mémoires. Les Russes contenoient toute la Pologne, dont la superficie étoit alors une fois plus étendue que celle de la France, avec vingt à vingt-cinq mille hommes commandés par le Lieutenant Général Weymar et depuis par le Lt. Gen. Bibikow. ils étoient divisés en petits commandos, qui courroient après les Polonais, comme les Oiseaux de Roye après les Pigeons. Le Gen. Major Zuybarow, qui depuis s'est distingué dans la dernière guerre contre les Turcs, avoit la plus forte Armée, elle étoit de 4 à 5000 hommes. un tiers de l'Armée Ruse étoit composé de troupes irrégulières à cheval. la moitié des deux autres tiers étoit de bonne Infanterie. Le Colonel Drowin, plus redoutable par ses cruautés que par ses talents, étoit le terror de la Pologne. Le Lt. Gen. Emer, fermant l'Arrière garde de l'Armée du mar. Romanzow,



1971  
occupait avec 10 à 12000 hommes, le Palatinat de Kiovie, & l'Ukraine  
& la Podolie. le principal magasin des Russes, était à Polonna. 51

Dumourier commença par chercher à se procurer des Places  
& de l'Artillerie, & à former de l'Infanterie. il avoit demandé au  
Duc de Choiseul 60 Officiers de toute Arme, six Ingenieurs, dix  
officiers d'Artillerie, 12 sergents de le corps & de celui des Ouvriers & 20  
bonshannoniers. le premier envoi qu'il reçut par m. Durand était  
la trème des Avanturiers François, cependant ils ont bien servi,  
& la plus part sont rentrés en France avec des grades supérieurs. il  
reçut ensuite 2 Ingenieurs, 2 officiers d'Artillerie, 8 sergents & 8  
Canoniers, avec une trentaine d'officiers Réformés d'Infanterie &  
de Cavalerie, tous cela venoit l'un après l'autre, & ne pouvoit pas  
arriver vite, mais dans son Plan il avoit l'Hyver devant luy.

Il engagea Putawski à reprendre la souveraineté de <sup>en</sup> Zensstokhowa,  
sur la frontière de la Silesie, & luy y réunir, & forma un corps d'Infan-  
terie de 400 hommes, qu'il y mit en garnison. il y avoit dans cette  
Place 40 pieces de Canon, il luy manda d'y en laisser 30, & d'en  
faire arranger 10 des plus legeres sur des affûts de campagne, de leur  
faire construire des sairons. il lui envoya un officier François pour  
diriger le ouvrage. Drenitz alla attaquer Zensstokhowa, fut  
repoussé & battu, & les Polonois commencerent à reconaître l'utili-  
té des Places.

Pendant ce temps là il faisoit lever 300 hommes d'Infanterie par  
Miazinski, qui l'avoit raproché de la frontière de Hongrie, &  
aussi par Wladowski, qui occupoit celle du Duché de Teschen. il  
acheta quelques Pieces de Canon en Hongrie, & en delivra une  
cinquantaine de pieces chez des Seigneurs Polonois, qui les avoient  
cachés, fit fonder des boulets pour tous les Calibres de 24. Il  
choisit ensuite un vieux Chateau, nommé Sandorona, à la  
tête du mont Krapak, dominant sur la Plaine du Palatinat  
de Cracovie. Il y établit luy même 300 hommes d'Infanterie, com-  
mandés par deux Officiers François, Labadie & la Serre, & il en fit



(17-1  
67-7)

[196]

sa Place d'Armes. dans le moment où il la fortifiait le gen. Zussarow, qui sentit de quelle conséquence il en fut de ne pas laisser former un Etablissement à Sziget de Cracovie, arriva avec sa petite Armée, l'attaqua avec succès, & fut repoussé par la Garnison, Miazinski accourut avec sa cavalerie à la fin de l'attaque, le poursuivit dans sa retraite, & vint ensuite continuer ses Travaux. Les Russes en eurent perdu plus de 250 hommes, presque tous Grenadiers. cette dernière aventure achève de donner aux Polonois une grande confiance dans les Places. ils avoient déjà deux Places fortes, les Russes manquaient des moyens de faire des Sieges, ils voyoient naître de l'Intérieur de l'Armée, & ils alloient commencer une Guerre moins vagabonde.

Il ordonna la levée de plusieurs Bataillons d'Infanterie, & pour la faciliter, il disposa un cordon d'Officiers François & Allemands, le long de la Frontière, pour recruter les deserteurs Impériaux & Russes, & à la fin de l'année il se trouva avoir soit à Landserom, soit à Briata, soit dans les villages des Monts Krapakas, 1800 hommes d'une bonne Infanterie. il acheta des Fusils en Silerie & en Hongrie, il se fit remettre un Etat de la Population des Palatinats de Cracovie & de Sandomis, il calcula qu'il pouvoit très bien y lever de 25 à 30 mille hommes. les Polonois, toujours avec la plus grande répugnance à l'Armement des Paysans, qui se vouloient laisser dans la servitude, enfin ils se rendirent à la nécessité. alors il envoya à m. de Choiseul de lui faire passer des ordres, & des fonds; il mena de au Comte de Sallan de lui expédier les 22000 fusils, & il s'en procura presque autant.

Voici après cela le Plan d'opération qu'il se proposa pour la Campagne de 1771. il comptoit sur au moins 4000 hommes de bonne Infanterie Saxonne, & un Régiment de Bourlaude. il avoit pris de 2000 hommes levés, la plus part deserteurs, il devoit y incorporer 2000 hommes du Palatinat de Cracovie d'abord, & ensuite



aussi au delui de Sandomis. Le Régiment des Dragons de la Couronne  
l'avoit joint en entier, il comptoit aussi sur un millie d'hommes  
de Cavalerie Saxonne, il ne vouloit garder avec luy que la Cavalerie  
de Miazinski, celle de Walewski, les Lithuaniens d'Orzewko, & le  
Corps de Zerniewo, ce qui luy formeroit une Escadron de plus de  
8000 hommes avec de bons Chefs.

Il vouloit laisser le Corps de Zarcemba du costé de Posen, & celui de  
Sawa sur la bane Vistule pour menacer Varsovie, & y tenir en  
éche le General Weymar.

Il vouloit envoyer Ruskowski, d'un le Corps pour aller se joindre jusq  
ua dix mille hommes, sans Infanterie, sur les Frontiers de la  
Podolie, pour inquieter les Magarins des Russes.

Il avoit dépeché un homme Russe, <sup>utile</sup> de la Sam  
ogitrie, auprès du Prince Oginski, qui estoit maître de l'Armée de la  
Lithuanie, composée de huit mille hommes d'Inceper réguliers,  
& de Corps auxaires de Biejack & Kuriloky.

Pendant qu'avec l'Armée de la petite Pologne, qui avec la  
Saxons, devoit monter au moins à 20000 hommes d'Infanterie &  
8000 de Cavalerie, il s'avanceroit sur Sandomis, après s'estre rendu  
maître de Cracovie, Oginski devoit commencer son Insurrection.  
La Confédération qui devoit venir résider d'abord dans la petite  
ville de Landricow, pour qu'on ne chicanât plus la validité  
des Actes, tenoit toute prête la Proclamation de la Polpolitie  
Russien, c'est à dire l'ordre à toute la Noblesse de monter à cheval,  
avec l'injonction d'aller joindre en Lithuanie le Gen. Oginski,  
qui avec cette Armée régulière, mais très nombreuse, qu'il devoit  
réunir à Pinsk, menaceroit de marches sur Varsovie.

Lorsque l'Armée de la petite Pologne auroit pris la bonne  
position de Sandomis, au confluent de la Vistule & du San, le Gen.  
Oginski auroit reçu l'ordre de marches à grandes journées par  
Smolensk, y passer le Dniesther, & se diriger sur Monow. toute



L'Armée Russe étoit, ou en Moldavie, ou dans les Lignes d'Anie, ou en Livonie, ou en Pologne, & il n'y avoit pas un seul Régiment, à portée de s'opposer à ce qu'il ginstri pénétrât jusqu'au Centre de la Morovie. Les Russes eussent eu la guerre cher eux, & la confédération se seroit trouvée déchargée, pendant cette excursion, de la Pologne, de l'entretien & de la nourriture de cette grande Armée irrégulière.

Lorsqu'à la Pologne, Dumouriez s'en chargeoit avec l'Armée Régulière soldée, qui se seroit renforcée de toute l'Armée de la République, qui n'attendait qu'une occasion pour desertes. Le Gen. Weymar avoit deux grands intérêts, à ménager. 1.<sup>o</sup> de garder Varsovie, & la personne du Roy de Pologne, pour ménager l'influence de la Russie sur cette Nation. 2.<sup>o</sup> ce qui étoit peut-être plus essentiel, de garder, ou couvrir les Magasins de la Podolie.

Dumouriez étoit assuré de la Ferté de Zarnic, quoiqu'il ne l'occupât point, faute d'Infanterie. Weymar n'avoit qu'un des deux partis à prendre, ou de rassembler toutes ses troupes à Varsovie, pour s'opposer aux Polonois, qui menaçoient cette Capitale; ou d'abandonner cette ville, en emmenant le Roy, pour s'âcher de gagner Kiow, & se joindre au Gen. Benn.

Dans le premier cas, Dumouriez auroit marché sur la Podolie, pour détruire les Magasins. Dans le second il auroit marché sur Varsovie, pour y établir la confédération. Il seroit résulté nécessairement de ce grand mouvement un changement de Théâtre de la Guerre, Romoncow n'auroit pas pu rester en Moldavie, voyant une incursion en Morovie, & une grande guerre en Pologne, il y seroit senti, & les Russes qui pendant toute cette campagne étoient en son troisième fort, l'y auroient suivi.

Il n'en eût coûté à la France que la Solde du contingent Saxon, & il est à présumer que ce changement énorme de position de la République de Pologne auroit occasionné dans le Nord une grande Commission, qui eût déterminé une guerre générale, comme le desiroit le Duc de Choiseul, qui se préparoit à attaquer les Anglois. Le succès de ce grand



Plan a tenu à son existence ministérielle, il fut disgracié le 22 décembre, & il fallut renoncer à tout. C'est la Dubarry qui a eû l'avantage de faire tomber le Maire du Palais, & le sort de tout le Nord de l'Europe, & peut-être de l'Europe entière, a tenu à la Passion fétive d'un, qui un Roy de France de soixante ans avait conçue pour une fille publique, que la Providence destinait à péri 22 ans après sous la Guillotine.

Ce fut dans le mois de novembre, après son retour de laudron, qu'il débatta tout le Plan au Duc de Choiseul, dans une Dépêche qu'il lui expédia par un Officier. Il était déjà mécontent de la Correspondance de ce Ministre, qui ne lui écrivait plus que des lettres de Bureau vagues dans lesquelles il lui recommandait de ne pas compromettre la France, & de laisser les Polonais se conduire comme ils voudraient. Il était alors uniquement occupé des moyens de repousser les intrigues par les intrigues, & le soin, qui dans toutes les Cours prend la moitié du tems, & les trois quarts des facultés morales des Ministres, nuit toujours aux vraies Affaires.

Une autre circonstance avait contribué à rendre la Correspondance encore plus froide. La Cour de Varsovie, dirigée par l'Ambassadeur Russe, avait voulu élever une Confédération contre celle de Dan, quand elle l'aurait vu devenue Confédération générale, & former un Corps légal, capable de pouvoir représenter la République. Le Projet n'ayant pas réussi, on imagina de faire accéder le Roy à la Confédération résidente à Sperev: c'était ainsi qu'on avait déjourné celle de Radom: c'en ainsi qu'en 1792 on vint à déjouer celle de Targowicé.

Le premier avis en vint de Versailles, par le Comte Wielhorski, qui en était d'autant plus effrayé, que le Premier Comte de Sersard protégeait hautement cette adjonction, & lui avait dit, de conseiller à la Confédération d'y consentir. C'était livrer les Confédérés aux Russes; car si le Roy se joignait à eux, ils ne pouvaient plus rester en Pays étrangers, il fallait qu'ils allèrent se joindre, & ils n'avaient ni Place, de retraite, ni Armée. Si après avoir accepté son adhésion, on les appelait auprès de lui, ils refusaient de le joindre, & c'était représenter la République Confédérée avec les faux frères, qui se



seraient joints à lui, alors les légalistes tombent, ils seraient devenus des fugitifs & des Rebelles. En fin ils acceptaient l'adhésion, il en résulterait une suspension d'armes, & les Russes qui avaient déclaré la guerre à la Russie pour maintenir la Garantie de la Pologne, les auraient regardé comme des traîtres, & c'était livrer à leur vengeance Krasiński, Potowski & trois mille Polonais qui étaient dans l'Armée du Grand Viroi.

La Confédération, comme toute grande Assemblée, avait ses despotes & ses traîtres. Le Gen. Mokranowski, homme très dangereux, arriva de Vienne, il venait de Paris, il avait apporté à M. Durand l'avis de Genard, celui cy l'avait adopté, & mandait à Dumouriez d'appuyer de son crédit la proposition d'adhésion. J'en sentais trop le danger pour commettre une pareille perfidie: tout ce qu'il put faire fut de se déterminer, s'il était consulté publiquement sur cette Affaire, à répondre que les Polonais seuls pouvaient décider de l'avantage, ou de l'inconvénient d'une démarche aussi délicate.

Mais dans ses conférences secrètes avec Pac & Bohuez, il les exhorta bien à prendre tous les moyens possibles pour faire rejeter la Proposition. Le Gen. Mokranowski était homme de beaucoup de génie, & très insinuant. Avant que la proposition fût proposée à l'Assemblée, il vint devoir lui faire un certain nombre de Partisans, & effectivement il gagna beaucoup de suffrages. Dumouriez imagina de lui opposer un Antagoniste plus fort que lui, il écrivit à Mad. de Mirczek, qu'il avait besoin d'elle, & que tout était perdu si elle n'arrivait pas avant trois jours. Cette Dame effrayée de cette lettre, crut de connaître son danger, qui obligeait le ministre français à lui écrire d'une manière aussi allarmante, arriva très heureuse après. Elle expliqua l'affaire, & elle travailla à détruire les insinuations du Gen. Mokranowski.

Cela n'aurait pas suffi, & certainement le Roy aurait été déclaré Chef de la Confédération, si Bohuez ne s'était avisé d'un coup de génie, aussi subtil, qu'audacieux. Il composa un Discours, dans lequel il exposa tous les griefs des Polonais contre l'illégalité de l'Élection du Roy & contre son entree à un titre incompétent à la Russie; il l'accusa d'être gouverné par l'Ambassa-



(IV.)  
h. 7. De Russie, & d'ôtre la cause de tous les malheurs de sa Patrie, qui ne pouvaient venir, qu'en le faisant descendre d'un trône usurpé. il comprit aussi l'Acte de Déchéance, il ne parla de ce travail à personne.

Bohuez gouvernait alors de politique cette Assemblée, une figure mâle, un grand courage, un bel organe, un style correct, une éloquence de feu, une discussion tranchante, quand on voulait combattre son opinion, le rendaient l'Orade des Confédérés. on devait le lendemain mettre sur le tapis l'affaire de l'Admission de Stanislas. Bohuez, après avoir traité les affaires courantes, revêtit leur attention, en leur annonçant qu'il valait mieux lire un travail important, sur lequel il fallait qu'ils prennent un parti décisif avant de sortir de la Séance. Il leur lit son discours avec feu, il y ajouta des Arguments, puis dans les objections qu'on lui fit. ce coup inattendu attirer le Paroissien du Roy, sans qu'aucun ôse mettre en avant la proposition, qui devait être faite le lendemain, d'un voix unanime, on décide le Trône vacant, & Stanislas déchu. j'étais si sûr, leur dit Bohuez, que votre Patriotisme vous ferait adopter ces avis à l'unanimité, que j'ai dressé d'avance l'Acte de la déclaration du Intermègne. il leur lit rapidement cet Acte, qui est une Piece sublime. il fut adopté, & signé au mitôt, sans qu'aucun membre ôse s'opposer à l'enthousiasme general. sans un homme éloquent & de pouvoir sur les Assemblées, il n'y a eû depuis Bohuez que Mirabeau & Fox, dont on puisse citer de pareils Traits.

Une Résolution aussi extraordinaire de la part d'un Corps Représentatif aussi faible, & qu'aucune Puissance ne reconnaitait, au moins publique-ment, fut blâmée de toutes les Cours. on ne voulut pas réfléchir, qu'elle n'ajoutait rien aux dangers des Confédérés, qu'elle tranchait les Trames de toutes les intrigues, dont ils étaient entourés, & que si les Turcs, ou eux, avaient des succès, elle devenait un Acte Heroïque. la Cour de France le trouva très mauvais, & comme on ne pue pas imaginer, qu'une démarche aussi hardie eût pu être faite en présence de son Envoyé, à son insçu & sans son aveu, Gerard fit signer au Duc de Choiseul une lettre ostensible, que Dumouvier ne montra cependant qu'à Pac, & Bohuez, dans laquelle il mandait à la confédération que le Roy ne pouvait que désapprouver une démarche aussi téméraire, que l'Envoyé de France aurait dû l'empêcher,



ou secrètes, & que n'ayant pas d'autorité sur une nation étrangere, étoit à son agent qu'il s'en prendrait.

Il répondit au Duc de Choiseul, qu'il étoit bien gardé de l'ice à la confédération cette lettre, parce qu'elle étoit inutile; qu'il n'avoit pas contribué à une démarche, qui étoit faite unanimement, & par un mouvement spontané; que bien loin de la déconseiller, il l'auroit appuyé de son avis, & il détailla sous les motifs les plus forts, le pria même de se souvenir de la phrase qu'il lui avoit dite en partant, qu'il ne croyoit pas aux Telescopes de 400 lieues. Le Duc ne voulut pas laisser cette lettre entre les mains de Gerard, il la reprit, & l'affaire en resta là.

L'Acte de l'Interrègne fut pu bien différemment en Pologne. bien loin d'affaiblir la confédération, il lui attira une foule d'adhérents. la Nation admira le courage de cette Assemblée, plusieurs Magnats, qui n'osoient pas se déclarer publiquement, envoyèrent à Dumouriez, à qui on attribuoit le conseil de cette démarche, des Gentilshommes avec leurs bannes-seings, il les renvoya l'année suivante, sans jamais avoir voulu les nommer, pas même à la fois; il auroit compromis des hommes respectables, s'il n'y en avoit déjà que trop engagé, qui ont été victimes de la variabilité & de la perfidie de la Cour de France.

Ainsi à la fin de l'année 1770, tout promettoit des succès à la confédération. l'ordre étoit établi dans son Assemblée générale, l'Administration étoit divisée & réglée, le Pouvoir Exécutif étoit en activité, le Libérum-Veto étoit aboli, l'Interrègne étoit déclaré, & sermoit la porte aux Intrigues de la Russie. l'Armée régulière se formoit, deux Places & celle de Ramose assurée, procuroient des retraites, 2000 hommes d'infanterie, de l'Artillerie de campagne, le contingent des Saxo-Polonois, deux ou trois hommes arrivèrent à la fin de Décembre, le parti pris de régimenter 12000 hommes, qu'on avoit sous la main, & dont on avoit déjà 1000 à 500, l'Armée de la Lithuanie prête à se déclarer, dès qu'on l'ordonneroit, celle de la Couronne n'attendant que le moment de se joindre, les Russes se trouvoient au nombre de plus de 15000 hommes en Moldavie, un grand Plan prêt à exécuter. tout fut détruit à Versailles le 24 Décembre 1770.



Dumouriez n'a pris le funeste Evénement que le 8 Janvier de lors il prit qu'il fallait renoncer à tous ses Plans, & que la Pologne etoit perdue. La Cour de Vienne montra de puis longtems de la veuasion pour la Confédération. Dans le mois d'Octobre précédent, elle avoit envoyé le Comte de Thöroczek, Somminaire Imperial, prendre possession du Comté de Lips, & s'etoit en suite depuis très longtems entre les Rois de Pologne & de Hongrie, & pour une possession de plusieurs Siècles sembloit avoir confirmé l'Édroit aux Polonois.

Elle avoit établi un Jordon de ses Troupes en une quarantaine de régiments, qui plusieurs fois avoient occasionné la disgrâce de quelques Detachements Confédérés, pour suivis par les Russes, à qui on refusoit impitoyablement l'Asyle, sous prétexte du danger de la Peste. Le Roy de Prusse & le Roy des Romains étoient abouchés, au Camp de Neustadt, & d'après une lettre interceptée, & en chiffres, écrite au Roy de Pologne, Dumouriez avoit pénétré qu'il étoit question de partager le malheureux Pays: il avoit été si sûr de ses conjectures, qu'il avoit envoyé au Duc de Choiseul un Copy de la Pologne, sur laquelle il avoit tracé, en trois couleurs différentes, les Portions que les trois Puissances envahiroient, à peu près, comme cela a été licu. Le Ministre avoit traité ses conjectures de chimères.

Il avoit fait plus. Il avoit fait remettre à l'Imperatrice, par le Comte de Mahoni, Ambassadeur d'Espagne, un Mémoire anonyme, sous le nom d'un Polonois, pour prouver à cette Souveraine, que son véritable intérêt n'étoit point de défendre ses Possessions au delà des limites naturelles, & impénétrables de Monts Krapack, qui n'avoient été en Pologne, par y sous ouvert & sans place lui attireroit des Guerres continuelles, avec la Russie & la Prusse, qu'il seroit plus utile pour elle, plus glorieux, & plus juste, de empêcher l'usurpation de ces deux Puissances, en se courrant les malheureux Polonois, & profitant pour cela du tems, où la Russie étoit occupée de la Guerre des Turcs.

Quand même la Cour de Vienne, qui alors étoit siigneusement



la guerre, eût adhéré à ces considérations essentiellement vraies, la Révolution Ministérielle de la France ne luy (aimait) plus d'autre parti que de consentir au Passage de la Pologne, quelle n'aurait pas pu empêcher, sans s'engager dans une Guerre, quelle ne pouvait pas soutenir seule, & dans laquelle elle ne pouvait plus compter sur les secours de la France.

Un des moyens qu'avais employé la Sution, dont la Dubarry étoit l'instrument, pour perdre le Duc de Choiseul, avoit été de persuader au Roy, qu'après avoir eu la gloire d'un Roy Conquerant, il seroit honorable pour lui de devenir un Roy Pacifique, que la confiance de tous les Rois en lui le rendroit l'arbitre de toutes les querelles, & du sort de l'Europe. Loui-  
XV, au moyen de sa correspondance secrète, se croyoit un grand Politique, ainsi Dumourier fut bien persuadé, que l'on s'apprivoiser son Plan, qui ne convenoit plus au Système pacifique, on lui en feroit mauvais gré. trois lettres qu'il reçut de Séviers, de M. de Charvatin & de l'Abbé de Ville, luy prouvoient qu'il ne s'étoit pas trompé; sans s'être donné le mot, ils luy conseilloyent tous les trois de résilier son Plan, & d'attendre de nouvelles instructions, ce qui, vû le cours donné aux Affaires, étoit devenu très difficile. Après le parti de se restreindre sur l'emploi de l'argent qu'il avoit entre les mains, & sur tout acte en qualité d'Agent de la France, mais de continuer avec le même zèle sur tout ce qui ne compromettoit que les Polonois & lui personnellement.

Jamais le Cabinet de Versailles n'a montré une plus grande perfidie, jusqu'à lors lorsqu'il changeoit de Système, il ne continuoit à tromper que les Puissances, avec lesquelles il traitoit; dans cette occasion le Duc d'Aiguillon, qui étoit devenu Ministre des Affaires Etrangères, chercha à tromper aussi l'Agent de France, parce qu'il vouloit le perdre, en l'enfournant dans son Plan, devenu incohérent. Il vouloit en saisir l'Agent, jeter du ridicule sur les choix de l'Exministre, & sur son Système Politique.

Il écrivit une lettre amicale à la Confédération, qui eut sur quelque-  
-ment avait reçu d'avance le contrepoison, il luy manda que le change-  
-ment de Ministre n'en apportoit aucun au Système adopté relativement



à la confédération de Pologne, & il le porta à Louviers, mais en même temps il  
 se présenta à l'ambassade de Venise le Baron de Zuchmantel, Secrétaire Gen.  
 célèbre par la défense de Ziegenhagen dans la guerre de sept ans, ami de  
 Dumouriez, Ministre de France à Vienne, qui serait chargé de presser la  
 levée du contingent Saxon-Soussaxon, il ne lui donna point de succours,  
 & il fut obligé de mesurer pour faire manquer le contingent. Il fit aussi soumettre  
 le conseil de guerre de Vienne d'un Achat que les Confédérés avoient fait de  
 13000 fusils de l'armement des Comitats de Hongrie, sur lesquels on avoit payé  
 mille Ducats d'avance, les fusils furent arrêtés, & l'argent fut perdu. Il  
 dépendit au Comte de Soltand de suivre le Marché des 22000 fusils Bavaurois, &  
 il priva la Pologne de cette ressource précieuse & assurée.

Zuchmantel & Soltand donnerent aux mêmes Lettres à Dumouriez,  
 & luy témoignèrent leurs regrets. M. Durand le conduisit avec luy avec une  
 franchise fort noble, n'osant pas se compromettre par des avis par écrit, il  
 se pria de venir passer trois jours à Vienne; y étant arrivé le 20 Janvier, le  
 Ministre honnête homme l'avertit de se tenir sur ses gardes, & de rompre son  
 grand projet, qui ne convenoit plus aux circonstances; pour le convain-  
 cre, il luy montra les Dépêches du nouveau Ministre, qui le traitoit de  
 chimera, & qui luy ordonnoit d'y mettre un frein.

De retour à Exeter, il reconnut l'incertitude de changer ses Plans; mais  
 étant encore trop jeune pour avoir acquis une connoissance profonde des  
 hommes, il n'en devoit tenter d'éclaircir le Ministre. Il fit une courte Analyse  
 intitulée, Précis des Affaires de Pologne, croyant bien faire, il eut l'impre-  
 sion de l'admirer à Linguet, qui l'avoit connu Défenseur de d'Aguiillon, &  
 qu'il croyoit lié avec luy. par là il était sûr qu'il luy serait remis en main  
 propre, & appuyé de l'Observation de Linguet, qu'aini il traiterait le Canal  
 de Gerard. Dans ce petit écrit, il ne traitait absolument que l'Affaire de la  
 Pologne, mais il prouvoit qu'en continuant selon le Plan approuvé & arrêté,  
 on pouvoit sauver les Confédérés, leur faire jouer un grand rôle National, & que  
 la France ne serait point compromise, & en serait quitte pour peu d'argent.  
 Il conduisit par prière le Ministre de luy donner un Successeur, & n'en changeoit  
 de Plan, parce qu'il ne pouvoit pas changer de conduite, sans être taxé de  
 perfidie, ce qui retomberait sur le Ministre même.



Linguet remit exactement la Dépêche, mais quand même elle eût été en un plus convaincant, la voye par laquelle elle paroissoit luy aurait fait perdre tous son crédit. le Ministre ne répondit qu'à la dernière Phrase, il luy manda qu'il seroit trop bien le Roy, pour qu'on lui permit de se retirer, ayant acquis une parfaite connoissance des Affaires de la Confédération. alors, comme d'une toue, ses embarras, il ne vouloit pas avoir des chicanes de Comptabilité, il demanda un Commisnaire des Guerres pour cette partie, lequel luy fut refusé.

Il lui paroissoit fort dur d'abandonner ses pauvres Confédérés, qui sembloient avoir changé de caractère, pour lui donner une entière confiance. cependant ils étoient alors mécontents de luy, parce qu'ils n'avoient qu'il avoit reçu de l'argent, & qu'il ne leur en donnoit pas, ne l'employant qu'en achats d'Armes & de Munitions. Il avoit refusé au Comte de Pac, vingt quatre mille livres, qui l'aurait eu la bonté de demander pour luy même, & douze mille livres pour des pauvres Marockais, à qui leurs voluptueux Confères avoient la dureté de refuser des habits. Il reçut ordre de M. Durand de donner cent trente six mille livres, lequel fit avec beaucoup de regret, ne jugeant pas que ce dût être l'Employ du Subside. les anciens Pensionnaires surtout criaient hautement, & operoient bien faire rétablir leurs Pensions par le sieur de Serand, que l'ignorance & les insinuations du Duc d'Anguillon l'aisaient être le vrai Ministre des Affaires Etrangères.

Il se déplaisoit à Epresis, & sur occasion l'en fit sortir pour ny plus rentrer. Rutawski étoit venu passer quelques jours à Epresis dans le mois de Février. c'étoit un jeune Chef très brave & très entreprenant, mais aimant l'indépendance, volage dans ses Projets, ne sachant s'arrêter ni à une autorité, ni à un Plan fixe, ignorant la guerre, & enorgueilli par quelques légers succès, que ses Compatriotes, grands Exagérateurs, élevaient au dessus de hautes fais de Jean Sobieski. Il avoit d'abord été en opposition au système de Guerre régulière, parce qu'il étoit qu'un très petit Gentilhomme, & sans fait par son heureux succès, le chef, & presque le Propriétaire d'une petite Armée, il n'avoit que le nouveau système ne le fit rentrer en ligne, & ne le soumit aux ordres du Régimentaire général Prince de Sapieha, homme très incapable & qu'il



(IV.)  
ch. 6.

1705 58

méprisait, ou à ceux de son côté, le Comte de Potocki. Dumouriez l'avait ras-  
suré à cet égard, en lui promettant de lui réserver un commandement plus  
glorieux, & indépendant, & plus digne de son audace, la Podolie, par le moyen  
il le soutiendrait, & en même temps tirait de ses mains l'importante Place de  
Krenstochow, qui par son éloignement, tenait sous l'autorité directe de  
la Confédération.

Zarembo, à qui il avait envoyé un Officier intelligent pour lui expliquer  
le changement de système, qu'il voulait introduire, paraissait au my & d'ho-  
-res de bonne foy, il avait envoyé à la Confédération des témoignages de  
Soumission, & à l'Agent de France des promesses de seconder fidèlement la  
partie du Plan de campagne, qui lui serait confiée. Qu'on à Walewki & à  
Miaczinski, ils eussent dans leurs services, ils étaient fort contents  
de l'assurance de leur petit Corps, & flattés de devoir jouer un rôle impor-  
-tant dans les opérations de l'Armée régulière. On était parfaitement sûr du  
Comte Oginski, & la seule inquiétude qu'il put avoir à son égard, était qu'il ne  
se hâtât trop de se débaucher, & qu'il ne se fit opprimer particulièrement, avant  
que le grand mouvement combiné pût être exécuté à la fois. Tous ces Offi-  
-ciers Militaires, & tous les uns des autres, desirait un Commandant étranger, &  
Dumouriez, qui n'était encore que simple Colonel, n'aspirait pas à une Place  
aussi haute, seu avait fait innuier pendant l'hiver de se réunir les vœux  
sur le Prince Charles de Saxe, & il avait tenu à rendre les vœux presque uni-  
-versels.

Mais il fallait orner cette Armée, le Prince en approchait. La Confédération  
recevait de temps en temps quelques secours d'argent, mais ils étaient faibles,  
& aussitôt dissipés par l'infidélité, ou la prodigalité, de ses Offi-  
-ciers. Bien loin de solliciter une augmentation du médiane Subside de la France, Du-  
-mouriez, pour sa propre sûreté, en était devenu très avare. Il fallait des  
fonds pour former l'Armée.

Cinq à six mille hommes commandés par Miaczinski & Walewki,  
bordait les Montagnes depuis Rabka, jusqu'à Biata, en avant de  
Billitz frontière du Duché de Teschen; ils y étaient entanés dans  
Bimla, Wlogidowin, Kenta, Sucha & quelques autres Bourgades. Pour  
envoyer les Paysans, il fallait s'en tenir dans la plaine bordée par la Vistule.



Deux grands Intérêts nécessitaiem ce mouvement. 1.<sup>o</sup> de fournir une  
Plaine riche, pour nourrir 5 à 6000 Chevaux, qui souffraiem beaucoup  
dans les Montagnes arides, faire promptement la levée de l'Infanterie par  
une conscription Militaire, & fournir par Zator, Osvecim & Bobrecq,  
une communication avec la grande Pologne. 2.<sup>o</sup> se procurer des Fonds  
amurés, & considérables, en se rendant maître des Riches Salines de Bochnia  
& Williska.

J'avois médité pendant tout l'Hiver le Plan important, mais il ne  
falloit pas le manquer, s'il le falloit d'une si grande conséquence & si  
décisif pour la conduite ultérieure de la Guerre, qui n'avoit jugé aucun  
des Chefs capable de le conduire; ils en étoient eux mêmes d'accord, & ils  
estoiem convenus avec luy, qu'il se chargerait luy même de son Exécution.  
En conséquence il avoit promis de se rendre dans les premiers jours de Mars  
à l'Armée, & dans ce prendre ostensiblement le commandement, de la  
diriger. pour mieux en amuser l'obéissance, il devoit en mener avec luy  
quatre Membres du conseil de Guerre, pour signer les ordres qui auroient à  
donner.

Ayant engagé sa parole, il ne crût pas devoir s'y arrêter par la Révol  
-ution Ministérielle de France. il eut la précaution de prévenir de la Dém  
-arche le Duc d'Anguillon, en luy en faisant sentir toute l'importance.  
il luy mandoit qu'elle devoit être déclinée; que si elle manquoit, la Confédé  
-ration, n'ayant pas acquis une Consistance Militaire, ne pourroit pas se  
-prendre avec une Existence Politique assez considérable, pour que ses Intérêts  
pûnent entrer en considération dans les Négociations, qui termineroiem cette  
Guerre; qu'après la France, qui n'useroit pas mise à découvert, n'ayant jamais  
reconnu publiquement la Confédération, pourroit se servir tout doucement,  
sans donner la Garantie, ni employer sa médiation que pour faire obtenir  
des conditions particulières d'accommodement à ceux des Membres, à qui elle  
prendroit un Intérêt personnel: qu'au contraire si les Polonois s'associeroiem,  
leur Division pourroit être pour elle le plus sensible, quelle donneroit aux  
Russes, & serviroit à diminuer les dangers de Turcs, qui commencent à



Saisis en Moldavie. il terminait cette Dépêche par conjurer le Ministre  
d'accepter sa Demission dans tous les cas, & de luy envoyer promptement un Sec-  
-reter Militaire & Politique en même tems, auquel il remettrait à son arri-  
-vée les Affaires, dans l'Etat où elles se trouveraient. 58

Après avoir pris cette précaution, qui fut fort appuyée par M. Durand,  
il partit, dans les premiers jours d'Avril 1771, pour entrer en Pologne, avec  
sept ou huit Officiers Français, & un douraine de Domestique, armés & habillés  
en Hussards. Il dirigea sa route d'Argent sur Billitz, & il laissa auprès de la  
Confédération un de ses cousins, nommé Chateaufort, c'était un jeune  
homme plein d'esprit & d'instruction qu'il avait adopté comme son fils, qui  
en avait les sentiments, & dont il s'en faisait un ami solide. il n'eût alors  
que 18 ans, & sortait du Collège; son cousin avait obtenu pour luy, du Duc de  
Choiseul, une Sous-Lieutenance de Dragons au Regiment de Justice, & l'avait  
employé comme son Secrétaire. plein de fidélité & de prudence, d'où il d'un  
caractère modéré, doux & sensible, Chateaufort avait gagné la confiance  
le Duc de Polonais, & s'était mis en état de le remplacer. il obtint cette  
année-là l'Ordre de la Croix de l'Épée, mais n'ayant pas voulu se rendre  
à la Confédération, après le départ de son cousin, désertant par philosophie  
le métier des Armes, quoique courageux, il prit en arrivant en France la  
carrière des Consuls, & il a fini par être peu de tems Résident à Genève,  
place qu'il n'a pas voulu conserver sous le règne de l'Anarchie. peut-être  
que cet honnête & excellent homme languit après lui dans les cachots  
des Jacobins avec le reste de la famille du Général Dumouriez!

Le Gen. Suwarow occupait tout le Palatinat de Galicie, depuis Bro-  
-becq jusqu'à Napolomuce, sur la Rivière de Donayese, avec 6 à 7000  
hommes, cette Rivière, qui n'a qu'un cours de quelques lieues, prend sa  
source au dessus de Nowitang & se jette dans la Wislule vis à vis de  
Nowe-Miasto. en Été elle a très peu d'eau, & est guéable presque par tout.  
dans cette Saison elle était très profonde, à cause de la fonte des Neiges &  
des grandes Pluies, mais ayant beaucoup de pente, son écoulement  
était très prompt. Il y avait dans Cracovie une garnison d'environ mille



hommes aux ordres du Colonel Obsoleswitz. deux Regiments de Suiſſes cantonnaiens dans le Bourg de Scawinaja deux lieues en avant de Cracovie, le reste de sa Cavalerie & de son Infanterie s'étendait à Zator, Orwiécim & Brobecq. un Bataillon de 500 Grenadiers était barré au del nous de Salvary, qui en le Débouche de Landroun à Cracovie. un autre Corps pareil occupait une autre Palanque en avant de Kente, qui occupait les Confédérés, les Cosaques, les Dragons & quelques petits Postes d'Infanterie & de Médicaires, assuraient la communication de ces Quartiers, pour la disposition, bien entendue, bloquait parfaitement les Polonais. elle tenait 14 lieues de long depuis la frontière du Duché de Teschen jusqu'à la Donayesc, & deux, trois, quatre ou six lieues de large de cette plaine riche & fertile. Il fallait sept ou huit Quartiers, ce qui n'était pas aisé avec de la Cavalerie Polonaise, indisciplinée, accoutumée au pillage & à la fuite.

La disposition que fit Dumoulin lui réussit parfaitement. il envoya à Zarémba l'ordre, qui fut exécuté très ponctuellement, de partir avec son Armée de Posen, où il se tenait, de marcher par Rawa, & d'aller à Radom à la fin du mois d'Avril, menant au presqu'également Varsovie & Cracovie. Pulawski eut ordre de partir de Crénstochow avec dix pièces de canon, trois cent hommes d'Infanterie & quatre mille hommes de Cavalerie, de marcher par Saverie & Hipowice, pour forcer le passage de la Vistule à Brobecq à la même époque, pendant que Malzewski avec deux pièces de canon, quatre cent hommes d'Infanterie & deux cent de Cavalerie, partant de Biala, marcherait aussi sur Brobecq. un Regiment de trois cent Hussards, aux ordres du Colonel Schütz, très bon Officier, qui depuis en partit au service de Russie, débouchant près de Kente par un petit défilé, mal gardé par les Cosaques, devait en même temps aller marquer Orwiécim. Misziuriski partant de Landroun, avec deux pièces de canon, trois cent hommes d'Infanterie & quatre mille hommes de Cavalerie, devait forcer le passage de Calwari, & marcher droit sur le sautoir de Scawina.

Il fallait beaucoup de vitesse, de rapidité & de précision dans ce grand



mouvement; rien ne manqua. Il fallait aussi rompre les fatigues l'ennemi, & on y réunit les Russes, etaiem d'excellents Soldats, mais ils avaiem dans ce tems-là peu de bons Officiers, excepté leur Chef, & on n'avait pas choisi les meilleurs pour faire la guerre contre les Polonois, qu'on méprisait. Dumouriez fit assembler des Paysans sur un front de la lieue, les plaça à tous les débouchés de la Plaine, fit allumer des feux toute les nuits, fit donner à tous les débouchés de fausse Alerte, par de petits Detachemens, qui semblaient vouloir pénétrer dans la Plaine sur toute le front. Les premières nuits les Russes furent en vigilance, leur Cavalerie montait à cheval, leur Infanterie passait la nuit en bataille, eux memes entrèrent dans le Défilé, pour aller au devant des Confédérés, qui fuyaiem devant eux. enfin ils se fatiguerem de ce Divouais inutile.

Il avait apri par les Juifs, les meilleurs Espions qu'on puisse avoir en Pologne, que la nuit du 29 Aout il devait y avoir un grand bal à Cracovie, il se donna que tous les principaux Officiers s'y trouveraiem; déjà depuis trois ou quatre nuits les Russes s'allarmaient plus de ses mouvemens nocturnes, ce fut cette nuit qu'il prit pour attaquer le Défilé le lui eux gardé. presque toute sa cavalerie était partie sous la Palanque des Grenadiers, quand un peu avant la pointe du jour les Sentinelles donnerent l'Alarme. les Grenadiers sortirent, mais voyant une longue Colonne, que la nuit multipliait encore, ils tirerem quelques coups de Fusil au hasard, évacuèrent le Poste par derrière, & coururent se réfugier à Zator, d'où ils se replierem encore à l'Abbaye de Timice, où ils passèrent la Vistule.

La déroute de la Cavalerie Polonoise se porta au grand galop à Cracovie, & y entra avec de grands cris, qui avertirent la République Russe de son danger, elle se sauva, cependant on tua plus de cent hommes, & presque le double de chevaux. Enfin à 9 heures du matin toute la Plaine appartenait aux Confédérés, & il ne restait pas un Russe à la Rivière droite de la Vistule. L'Attaque de Pulawski & Wielawski, avait pareillemens réuni, ou plutôt il n'y avait pas eu d'attaque. il semblaient que les Russes s'attendirent pour puis par tout.

Sur les midy Dumouriez fit attaquer le Pont de Cracovie, pendant qu'il faisait construire une petite Redoute sur une hauteur, nommée



Kremionki, près de la maison du Péage. ce jour là il fit partir un fort détachement pour Népolomuce. le lendemain il alla visiter les bords du fleuve, & ayant trouvé l'Abbaye de Tyniec très bien placée, à une lieue au dessus de Cracovie, il la fit fortifier, & y mit 400 hommes d'Infanterie & 6 pièces de Canon. il alla ensuite visiter les Salines. Il fit arranger le château de Bobrecq, & y placa 200 hommes d'Infanterie & 4 pièces de Canon, & 100 hommes dans la redoute de Kremionki. ainsi en peu de jours il eut son Infanterie postée dans cinq lieux fermés, & suffisamment garnis d'Artillerie pour ancrer les Ruines. les Postes étaient Landronn, Tyniec, Włodzgowice, Orwiecim & Bobrecq. Il chargea Pulawski de la défense de la Donayen, Miaczinski de celle des Mines de sel & de Landronn, & Walewski de celle d'Orwiecim & Bobrecq, & il se rendit à Hiata avec les conseillers de guerre, pour travailler à la levée de l'Infanterie.

Mais les succès des Polonais leur avait tourné la tête. il semblerait qu'ils eussent déjà conquis la Pologne. ils dépouillaient les habitants, & commettaient mille excès. ils vénéraient les plus grands Seigneurs, le Comte Wicłopolski, le Comte Dumin & autres. ils battaient les Paysans nouvellement en cote, & haïssaient avec mépris l'Infanterie Etrangère. les Officiers commençaient à se quereller. au lieu de permettre que deux Membres du Conseil des Finances prissent l'Administration des Salines, les Officiers se partageaient la provision même qu'on y trouva, & vendirent à vil prix, à des Juifs & à des Polonois, pour se partager cet argent. ils ordonnèrent aux Commisaires des Salines de force les travaux, en ayant vendu plusieurs mille Tombeaux d'avance. ils en vinrent entre eux aux plus violentes querelles & aux coups de Sabre. leur manière de servir & de garder les Postes était dans le même genre. les Towariuzs ne voulaient pas monter la Garde, quand ils étaient commandés, ils envoyaient des Paysans garder la Rivière, & venaient à boire & à jouer dans des maisons, leurs chevaux défilés. pendant ce temps là leurs Officiers se tenaient dans les châteaux voisins, dans les festins, les bals & les jeux de charand.

Dumouriez jugea qu'avec cette conduite leur succès ne serait pas long, & qu'il le payeraient cher. il était content que de Walewski, lequel



seul tenait sa troupe un peu en ordre. il convoqua les trois (pres à Driala) <sup>10</sup>  
 c'étoit la misere qui les avait rendus souples, leur succès leur avait fait  
 reprendre tous leurs orgueil. il leur proposa de mettre mille gentilshommes  
 à pied, & leurs faisant un ser, & de leur donner à chacun une bande  
 de 10 hommes à commander, sous le nom de Decorions. ils rejeterent  
 cet avis avec indignation, & auraient même insulté l'Envoyé de France  
 si ne s'étoit pas montré encore plusieurs qu'on y. La déte avoit tenu au conseil  
 les, comme aux autres, excepté à un nommé Wibranovitch, qui se montra  
 toujours sage. ils demandèrent insolument de l'Argent, & voulurent forcer  
 Droumour à faire transporter la laine de Dribbitz à Driala, disant qu'elle  
 leur appartenait, puis que le Roy de France l'avoit envoyé pour eux.  
 il le leur refusa, & leur dit tout net qu'ils ne méritent, ni l'Argent, ni  
 l'intérêt de la France. 200 hommes d'infanterie & une vingtaine  
 d'Officiers Français, qu'il avoit à Driala, leur suffisoient pour les contenir.

Les Nouvelles, qu'il recevait d'Epérie n'étoient pas consolantes. aussitôt  
 après son départ la disorde s'étoit mis dans la confédération, qui,  
 oubliant sa dignité, en étoit venue aux coups. les Comman dans Imper-  
 iaux avoient été obligés de s'en mêler, du Marchaux avoient été mis  
 en prison. d'un autre côté les mal intentionnés, leurs insinuations, que  
 la France avoit changé de système, qu'elle les joüoit, & allait les aban-  
 donner. plusieurs deserteurs, d'autres se retirerent dans d'autres Villes,  
 d'autres travaillèrent à faire leur Paix. tous rennaît dans une confé-  
 sion pire que celle dont illes avoit tirés, & pour le coup elle devoit  
 être inremédiable.

Alors Pac & Bohuez crurent que pour diminuer les maux il  
 falloit changer la Résidence, on pria M. Durand, & on chargea le Gen.  
 Stoinski, de solliciter la Cour de Vienne, pour quelle accordât à la confé-  
 dération la permission de se rassembler à Dribbitz, dont il n'auroient  
 qu'un Ruineau à payer pour faire leurs Actes à Driala, sur les popula-  
 tions, ouverts par les petites Places, & par l'Armée: cela étoit très-  
 raisonnable. ils l'obtinnent; mais quand il fallut partir, leurs nom-  
 breux Décaniers ne voulurent pas les laisser aller. alors ils se mirent



en fete, que l'argent du subside devait servir à payer leurs dettes. on en envoya à M. Durand, qui renvoya l'Affaire à Dumouvier, soluy oy respon. on porta les plaintes au Duc d'Anguillon, les Chefs Militaires en avaiem fait auras. toute monde se plaignait de la dette de cet Envoyé, qui de son côté rendit compte de tout au Ministre dans deux autres Dépêches, demandant toujours à être relevé, & annonçant que remplace, ou non, il partirait le premier Septembre, parce qu'à lors la confédération tirerait à sa fin. le Duc d'Anguillon trouvoit que tout allait bien, car tout empirait, & estoit l'Envoyé à la postérieure, il lui annonça cependant, qu'il mettrait sous les yeux du Roy l'offre réitérée de sa Deminion.

La confédération tira quelques aumones de la Saxe, fit des billets, & se mit en fin en route pour Brilitz, très ulcéré contre Dumouvier, qui l'étais au moins autant avec elle, & lui reprochait dans toute netteté le scandale de sa conduite. qu'on aux Chefs militaires, il les menageait encore moins. ayant après que Pulawski s'estoit vanté qu'il l'enleverait, le conduirait à Zenssochow, & se feroit à donner del'argent, il lui dit en plein conseil, Pulawski, ne vous avisez pas de faire une pareille tentative, je vous brulerai la cervelle à la tête de vos loyaires. on le craignait, parce qu'il avoit fait juger à mort trois Towaritz, qui après avoir violé une femme, luy avaiem coupé un bras. ayant après que l'Armée de Pulawski, dont il etaiem, jurait qu'elle ne souffrirait pas le jugement, il l'avoit fait mettre en bataille sur trois côtes, & fermant le qu'on avec 20 hommes, d'infanterie & 2 canon chargés à la bouche, à la tête de laquelle il etait placé, ayant à côté de luy Pulawski & Miazynski, pour lui trois dékagis, il avoit fait exécuter la sentence sur le plus coupable, nommé Doni Korcki, & avoit demandé de la grace des deux autres au nom du Roy de France. cet Acte de fermeté l'avoit rendu terrible, mais il etait encore plus hoi. il en souciait peu, & estant résolu de les quitter, s'en vint, si ne



1171  
renvoyait pas à les faire occuper, en cas qu'il parvint à former une Armée, ce qu'il n'espérait plus. 61

Le mois de May & la moitié de Juin s'étaient passés dans les disputes, lorsque ses espions lui rapportèrent que Zuznarow attendait un Renfort, qui marchait de Sandomis sur la Donayec, & que luy même se préparait à faire un mouvement. Il envoya Pulawski sur la Donayec & Miaczinski à Siawina, qu'il donna comme point central d'un rassemblement de ses Livanses. Le 8 il reçut un avis de Pulawski, qui lui mandait, que c'était un faucon allaime, qu'il n'y avait pas un Ruisseau à la rive droite de la Vistule, du côté de la Donayec, que cette Rivière était toujours très haute & inguéable; il le méfia de ce rapport, connaissant la négligence des Polonois, & ayant des avis contraires sur les deux objets.

Il envoya Walewski avec 400 hommes de Cavalerie à Dyniec, & donna ordre au Col. Schiur, qui était à Sucha avec son Régiment de Mousards, de s'avancer à Siawina. Il occupa, le jour la 18. 19. à préparer un Convoy d'Artillerie, & faire des dispositions pour aller joindre. Le 20 il vint coucher chez le Comte de Dunin à Zator, il reçut la nuit un avis de Miaczinski, qui lui mandait, que la Donayec était abandonnée, qu'il ne savait pas ce qu'était devenu Pulawski, qui en menait plus de 6000 hommes, que l'ennemi n'aurait sur luy, qu'il se tenait à la hauteur de Pracovie près de Kremionki avec 500 Chevaux, mais que Zuznarow rétablirait son Pont.

Il monta à cheval sur le champ, négocia avec luy que son Esorte Française, & se porta droit à Siawina, il y trouva l'ennemi. Il alla du côté de Kremionki, il vit Zuznarow qui passait la Vistule. Il trouva une compagnie de Cosaques dans un village, leurs Chevaux débottés, & buvant, l'ennemi n'en était pas à un quart de lieue, il les emmena, des Prussiens luy dirent qu'ils avaient vu une troupe marcher du côté de Salvary, il s'y porta, depuis Miaczinski, & vint à Schiur.

Un officier de Pulawski arriva, & luy remit une lettre de



Chef, qui luy mandait, que voyant les ennemis parer la Donayec, il  
 avait pris le parti de gagner les Défilés, pour les tourner par derrière.  
 il luy renvoya son Officier, avec le conjurain de revenir sur ses pas.  
 il renvoya deux autres Messagers. non contents de cela, il dit à Miac  
 iuski de tenir dans les Défilés, & de se retirer lentement sous  
 Landorowm, où il se rejoindrait. Il remonta à cheval, & courut après  
 Pulawski. quand il eut fait cinq lieues, il recut une lettre insou-  
 te de sa Chef, qui luy mandait qu'il n'avait aucun ordre à recevoir  
 d'un Étranger, qui <sup>pretendait</sup> vouloir faire la guerre à la moisie, & que si luy  
 le sçavoit, il n'aurait venir à Zamora, & à Leopol, où il va. cette lettre  
 était datée de Rabka, à 10 lieues de Landorowm.

N'ayant plus l'espoir de le ramener, on deluy fit entendre ces rai-  
 son, il revint sur ses pas, & trouva que le Colonel Schütz était tranquil-  
 lement retiré dans son Quartier de Sucha, & qu'il avait un billet de  
 Miac iuski, qui luy mandait qu'il était abandonné, & qu'il ne  
 luy restait pas 200 Chevaux. Pulawski parti, Miac iuski devait  
 encore avoir plus de 5000 Chevaux. Walewski avait très bien man-  
 oevré, après avoir la defection de Pulawski, & la déroute du reste,  
 il avait attiré Zuzarow sur Tyntec. ce gen. avait toute le 20  
 de l'étéves, après avoir pris, & repris deux fois une redoute, il y  
 avait tué 200 morts, & était pour ainsi dire entièrement sur l'avant.  
 ce jour là Dumouriez, après avoir fait en fin partir Schütz pour  
 rejoindre Miac iuski, ainsi que quelques autres corps, qu'il avait  
 détachés, avait été forcé de partir quelques heures à Sucha, pour  
 laisser reposer ses chevaux, qui avaient fait plus de 60 lieues en trois  
 jours. il arriva à Landorowm le 22 Juin à 7 heures du matin. Wal-  
 cewski y arrivait de son côté, suivi de toute l'Armée de Zuzarow.

Le château de Landorowm termine d'un côté un hauteur d'un  
 quart de lieue de long, sur 500 pas de large. la ville en au dessous  
 du château, il y avait dans l'un & l'autre une garnison de  
 600 hommes d'Infanterie, avec 20 pièces de canon. de l'autre



cette hauteur en une pente, à très facile, avec un pays boisé, qui conduit à Sucha. en arant vs sur son flanc droit son duc, en rompement, impénétrables, heries de bois de sapin. Dumouriez fait inspection de l'armée, qui s'est réduite à mille hommes de cavalerie. il avait 200 chevaux à pied, commandés par des officiers français, il en jette 100 dans le bois de sapin en avant de son front, & 100 dans le bois de sapin de sa gauche, où il place deux Princes de son nom. sa gauche appuyée à la droite, son champ de bataille dominait une hauteur, qui lui faisait face, où le canon du Chateau de Landroun portait en plein celui des Russes, d'un plus faible calibre, n'arrivait qu'à 200 pas en avant de la ligne des Polonais.

Zuwarow fait un mouvement, qui devait le faire battre. il avait environ 3000 chevaux & 2400 hommes d'infanterie. il laisse son infanterie sur la hauteur, & fait descendre sa cavalerie dans le ravin, pour remonter ensuite dans la forêt de Sapin. Dumouriez envoie dire à ses chevaux de s'aplatir dans le bois, de laisser passer cette cavalerie, qui allait monter, dispersée & rompue, & de se porter à l'annonce aux Polonais que la victoire en à eux, qu'ils que cette cavalerie arrivait sur la hauteur, ils n'ont qu'à la charger, sans leur donner le temps de se former. ils leur promettent de nouvelles.

Deux superbes Régiments Russes, St. Delibouze & Astrakan, par ailleurs, ils étaient tout débâchés. il veut se mettre à la tête des Lithuaniens d'Orzowko, avec le Prince Sapicha, ses laches, fuyent, manœuvres eux mêmes Sapicha, jeune Prince plein de courage, Orzowko & quelques braves russes. Il tourna sur l'un d'eux de Schicht, qui au lieu de s'abriter, font une décharge de leurs carabines, & prennent la fuite. les Russes, étouffés eux mêmes, de leurs succès, n'avaient pas, & étaient occupés à se former. Miasinski furieux, rallie quelques braves Towaricz, se jette au milieu des Russes, en démonte, blessé & pris. Watowski, qui fermait la gauche, se retire en bon ordre derrière Landroun. tout le reste se débâche. les cosaques pour suivent pendant plus d'une demi lieue cette cavalerie, qui ne tue pas



quatre hommes aux Russes, & qui en perd 300 tués, blessés, ou pris.

Ressé seul sur le champ de bataille avec son petit Escadron François, Dumouriez se garde bien de se jetter dans le troupeau des fuyards, il prend un chemin dans le bois, sans être suivi, & il arrive à Sucha sur les Midy, il y trouve le Regiment de Hussards de Schür, qui n'a voit pas beaucoup souffert. Cependant les Chasseurs François avoient tourné par les bois, & s'étoient jeté dans la troupe, qui se mit à couronner vive ment la cavalerie ennemie, qui fut obligée d'abandonner bien vite ce champ de bataille d'augereux, emmenant les prisonniers & les deux Pieces de Canon, qui après avoir tiré quelques coups, presque à bout portant, furent abandonnés, l'officier n'ayant pas eu le spirit de les précipiter dans le Ravin.

Voilà ce que les Russes & les Polonois appellerent alors la bataille de Landoroum, elle dura une demie heure, & les Russes ne perdirent de monde qu'à leur retraite, par le Canon de Landoroum, & le lendemain, en voulant insulser cette Place, où il y avoit plus de 300 hommes d'Infanterie & 4 à 500 de Cavalerie. Walewski eut même l'air de descendre dans leur retraite, & de descendre dans la Plaine avec eux. Zuziarow retourna devant Ty nice, qu'il ne put pas prendre, mais Oswia cion & Probocq furent évacués. Walewski se retira à Biala, que Oranowski vint & masqua avec 1200 hommes de cette même Cavalerie de la Couronne, qui avoient joint les confédérés, & ils avoient été vainqueurs. Le Gen. Stampa forma avec le Cordon Autrichien, fit intimés aux Russes de ne pas attaquer Biala, ce qu'ils ne pouvoient pas faire, sans que leur Drouk, endommagés sur le Cordon Autrichien, qui est de l'autre côté de la Riviere.

Dumouriez voyant toutes ses esperances trahies par la Défection de Pulauski, qui alloit se faire battre à Leopold, & à la dé surprise de Zamorsc, qui ne voulut pas lui ouvrir les Portes, & vint par le même chemin, & par le long des Montagnes par Kente, & Probocq, & se retourna à Czestochowa, ayant fait 150 Prisonniers,



alors fort honnêtes & respectueux, mais il était trop tard. Dumouriez  
avait perdu les trois chefs, sur lesquels il comptait le plus, Sapieha &  
Otreswko tées, & Miazowski prisoniers. la Division de ce dernier s'était  
dispersée, au point qu'il ne restait que 4 à 500 hommes, mal en ordre,  
& mal commandés. il n'y avait donc plus alors à opposer aux Russes,  
dans la petite Pologne, que l'Infanterie d'Alep près 2000 hommes,  
le Corps de Zarembo était resté entiers, mais il le convainçait trop vite  
& trop prudemment, pour s'exposer avec de pareils Compagnons. Walewski,  
avec les restes de Miazowski, n'avait pas plus de 2000 hommes, à cheval  
les Salines étaient perdues, sans que l'on eût rien eu profiter. le Contin-  
gent de Soultandé, l'Infanterie du Palais national de Cracovie, étaient  
devenus des chimères. bien loin que l'argent qu'il avait à Bristol eût  
suffi à solder, & nourrir les garnisons, il n'y en eût fallu trois fois autant.  
D'ailleurs, il était oucé de la conduite Politique & Militaire des Polonois.

Il prit le parti de tout abandonner. il se rendit à la maison  
de soultandé la plus voisine d'un lieu nommé Sistrka, où le  
Gen. Emerick Esterhazy, avec qui il s'était lié, vint le voir, ainsi que  
plusieurs autres Seigneurs Hongrois: de là il rendit compte de tout  
au Ministre, s'en référa au Général qui avait annoncé dans ses dépêches  
précédentes, surtout en parlant pour l'Armée.

Qu'on se rappelle l'opinion, il avait annoncé sa pleine Assemblée de  
la Confédération, qu'il allait tenter de faire prendre une marche  
régulière & vigoureuse à leur partie Militaire; il les avait armés,  
avec serment, que s'il était secouru, il se sacrifierait tout entier,  
comme s'il était leur Compatriote; mais que si les Chefs & les Troupes  
se conduisaient comme par le passé, & n'obéiraient volontairement  
à l'exécution de ses bonnes intentions, il les abandonnerait entière-  
ment. il avait même eu la précaution de laisser ce serment par-  
écrit. non seulement les Troupes, mais les Chefs, & les Conseillers eux  
mêmes, chargés de coopérer avec lui, avaient renversé ses Plans.  
Ainsi il écrivit à la Confédération qu'elle n'avait qu'à se retirer.



Le serment qu'il luy avoit <sup>consigné</sup>, que fidèle à sa parole, il se regardait comme déchargé du soin de conduire à l'avenir les Affaires Militaires, qu'il attendait son rappel à la Campagne, ayant besoin de repos, qu'il étoit persuadé que le Successeur, qui sans doute arriveroit bientôt, mais certainement plus complaisant, & plus à leur gré que luy; n'alloit effectivement attendre les ordres du Ministre à la Campagne, cher le Comte Pototki Marquis de Stalioz, à qui luy il étoit lié.

La Confédération fut continuée, on luy en voya une Députation, on engagea Pulawski à luy demander ses ordres de bouche & par écrit, & à se soumettre à ses ordres; alors il leur procura facilement, qu'il n'avoit jamais eue la prétention de leur donner des ordres directs, qu'il avoit toujours fait revêtir son avis de la signature du Conseil; il dit à Pulawski & aux Députés qu'il avoient, qu'il avoit eu tort de vouloir leur donner un système de guerre, auquel ils ne pouvoient pas se plier, & que n'entendant rien à leur manière de faire la guerre, il ne devoit plus s'en mêler.

Cependant il écrivit à la Confédération qu'il ne falloit pas se décourager, qu'ils avoient des Places & un petit fonds d'Infanterie qu'il falloit augmenter, qu'il leur comptoit encore, sans l'Armée d'Allemagne, plus de 15000 hommes de bonne Cavalerie, qu'ils étoient en meilleur état qu'à son arrivée aux Prussiens, que les Russes, n'ayant pas reçu de renfort, & ne pouvant pas prendre leurs petites Places, si ils en arrivoient encore d'autres, ils pourroient peu à peu regagner du Pays, & au moins se soulever de manière à négocier.

Le Comte de Paç & Bokucz vinrent le trouver. il leur parla en ami, leur dit que leur position étoit désespérée. Bokucz en convint. retournez vous seu de id, vers le Duc d'Aiguillon & M. Duxand, non pas pour vous y presser, car cela est impossible, mais pour faire votre Paix. Enfin il se rendit à leurs prières & il rejoignit la Confédération, non pas pour continuer la Mission, car il persista à ne plus donner, ni argent, ni Conseil, mais pour ne pas donner à la Cour de Varsovie l'attribution



De cette Rupture. <sup>1731</sup> effectivement leurs Affaires étaient désespérées, car dans cette campagne les Turcs furent chassés de la Moldavie, & furent toujours à faire la Paix.

Il fut réellement affligé de la tournure malheureuse de cette Affaire, il demanda à son amie Madame de Mniszeck, que le chagrin consuma comme il plaignait les malheureux Polonois, malgré leur fautes & leurs vices, cette commisération était d'autant plus juste, que le Duc d'Angoulême n'est tombé à leur disgrâce par un raffinement de perfidie & de méchanceté, sans être utile.

Dès le commencement de cette Minion, Dumouriez avait toujours demandé qu'il était sûr du comte Oginski, qui commandait un corps de Troupes de l'Armée de Lithuanie d'environ 5 à 6000 hommes, sans compter une grande partie de la Noblesse de ce grand Duché. Le prince Wietkorski, beaucoup d'Oginski, donnaient à Paris les mêmes assurances. mais en même temps Dumouriez avait représenté que l'exemple de ce qui venait d'arriver au Prince Radziwil, qui avait perdu, presque sans combattre, ses Places fortes en Lithuanie, que le Prince d'Aschkoff à la tête d'un petit corps de Troupes Russes, avait enfermées, puis s'était capitulé dans la forte place de Minskie, avec le comte de Paç, quoiqu'ils fussent du double plus forts, que les Arméens, devait rendre très incertain sur le choix du temps à prendre pour l'insurrection de la Lithuanie.

Que quand même, le comte Oginski, à la tête de Troupes plus régulières, ferait une plus noble résistance, comme il se trouvaient de l'Armée de Weymarn d'un côté, comme on pouvait faire marcher contre eux des Troupes, ou de la Livonie, ou de l'Ukraine, ou de la Moravie, sa perte serait toujours inévitable, si son insurrection était partielle, & non seulement elle ne faisait pas partie d'un Plan général d'attaque, mais si les Troupes de la grande & de la petite Pologne n'étaient pas arrivées à une certaine hauteur, pour pouvoir, ou se dégagez par des secours directs & une jonction, ou se soulager par une diversion qui occupât les Russes ailleurs; que déterminerait trop tôt l'insurrection



Du Comte Oginski, seroit le conduire, ainsi que tous ses Partisans, à une perte infaillible :

Que la Pologne n'avoit déjà que trop souffert du peu d'ensemble de ses Confédérations faibles, qui avoient été abattues l'une après l'autre ; que le Ministère de France devoit agir comme un bon pere avec cette Nation, qui seroit jetée dans ses bras ; qui ne pourroit pas lui donner un appui durs & formidable, il devoit luy donner de bons conseils, où la force & la prudence s'unissent réunis ; que si on ne pouvoit pas faire acquies à la Confédération Polonoise une Manière Puissante, capable de conquies la liberté, il étoit de la Générosité paternelle du Roy de France de sauver le plus qu'on pourroit d'Individus, en les empêchant de courir à leur perte par une Injurie inutile ; qu'il valoit mieux les réserver pour un autre tems, & attendre d'autres circonstances ; qu'une conduite contraire n'auroit été qu'une folie Machiavelique, qui sacrifioit une Nation entière, & honoroit notre Politique.

Ces sages représentations avoient suffi pour le Duc de Choiseul, qui cependant ne vouloit arriver à une guerre générale, mais elles furent inutiles, auprès du Duc d'Orléans, quoiqu'il affectât un système opposé, elles semblerent même aiguës, & la duplicité de Choiseul avoit un Frere nommé Renneval, son oncle alors, ou Résident à Danzig. Il se chargea de traiter séparément avec le Comte Oginski, pour l'engagement de se déclarer non content de ce premier moyen d'Orléans, en voya auprès de ce Seigneur un Colonel Français, le Chevalier de Murinais.

Du moment renouvella en vain ses représentations ; il fit avertir directement le Comte Oginski de l'inutilité du danger qu'il alloit courir, il manda à Wielhorski de tâcher de sauver son beau-frere & la Lithuanie, en l'empêchant de se livrer à ces perfides insinuations. tout fut inutile. on put précisément le voir où les



malheur de la Pologne <sup>1129</sup> et étoient à vices irremédiables, pour lors Oginski à se déclarer au mois de septembre. le Chef fit son insurrection imprudente. le Colonel Albricew, à la tête d'un Millier de Russes, ne fit que se montrer à Linsk, où il faisoit son rassemblement. Il n'y eut pas même un combat, tout le parti se donna devant Albricew, le malheureux Oginski s'enfuit à Danzig, & la dernière renouée de la liberté Polonoise fut anéantie.

A la fineste Epoque de la déroute de Landorou, la conduite de Dumourier étoit entièrement opposée à celle du Ministre, il avoit renvoyé plusieurs Magnats, leurs Manseings, & leurs conxillans de ne pas se compromettre inutilement, il avoit invité le Prince Minczek, Paz, Bohuez & quelques autres, ou de faire leur paix avec la Cour de Varsovic, ou de se procurer des secours auprès de celles de Petersbourg ou de Vortlin, ou de Vienne, pour sauver leurs familles & leurs propriétés, il étoit même le Chef de la confédération en garde contre leurs propres illusions, & les fausses esperances qu'ils revoient. Il étoit persuadé, & il le plus que jamais, que la Vraie Politique doit être franche & vertueuse, & qu'on sert mal sa propre cause, en employant la perfidie & la fauconete avec les Nations Etrangères.

Il reçut bientôt après la nouvelle que le Duc d'Aiguillon lui avoit nommé pour successeur le Baron de Viomesnil, Marechal de Camp, plein de talents Militaires & d'esprit. ce General a un caractère noble, généreux & franc. une belle figure, une grande amabilité, un courage invincible, une Etoile très heureuse, de grandes actions l'ont justement élevé aux honneurs Militaires. il est approuvé le meilleur General de l'Armée du Prince de Condé. contre les Anarchistes Français. on lui avoit donné à son départ des <sup>impressions</sup> ~~impressions~~ très défavorables à l'Agent d'Espagne, & une Instruction, qui dans les mains d'un homme moins juste & moins honnête, auroit servi à le perdre.

Plus communication de cette Instruction d'une manière fort extraordinaire. il y avoit dans les bureaux de Berard un homme qui n'estimoit



171.  
ch. 8.

pas son Chef. & comme n'avaient jamais vu Dumourier & ne le connaissait pas. il étoit parvenu depuis longtems pour le succès de la Révolution de Pologne. il n'aurait entre vu l'Espoir que depuis les dépêches de cet Envoyé. il les relisait continuellement, & se lais attrait à leur auteur. il étoit souvent fou de désirer des Dépêches, qui courraient un Plan, qui luy parait le meilleur. il avait eu une grande joye lors du premier succès de l'invasion du Palatinat de Cracovie; il avait perdu tout courage après l'Affaire de Landisromm) mais bien loin de se jeter à malheur sur l'Allemagne, il le plaignait, & le justifiait. il fut indigné de l'Instruction qui devoit le perdre, & il eut la hardiesse de luy en envoyer une copie sans lettre; ce ne fut qu'après quatre ans après qu'il lui avoua que c'étoit à luy qu'il en avait l'obligation.

Cette Instruction donnoit de fausses notions, propres à tromper le Gen. Viomesnil. on lui peignoit, comme considérable, l'Etat des forces de la Confédération, on parloit de l'Époque qui avait précédé la déroute de Landisromm. ainsi on lui défilait 2000 hommes de cavalerie, 1000 hommes d'infanterie, avec le poids au moins de la triple, ou quadruple, cinq ou six Places, contre lesquelles, les Russes avoient échoué, & plus de 150 pièces de canon. on lui annonçoit, outre tous ces moyens, l'insurrection prochaine de la Lithuanie, & presque la certitude de la défection de toute l'Armée de la Couronne, qui viendrait le joindre. ainsi on présentait à son activité un tableau Magique de 50 à 60000 hommes, qui ferait sortir de terre un coup de baguette, avec un Sénat Auguste très uni, passage en plusieurs Conseils, tenans des Envoyés dans presque toutes les Cours.

On venoit ensuite à l'Article de Dumourier, on commençoit par quelques éloges perfides, on avouoit que ses idées & ses soins avoient contribué à amener les États brillans, mais on attribuoit tous les mauvais succès à son inexpérience, sa pétulance, son opiniâtreté & ses Projets gigantesques. on annonçoit à Viomesnil, qu'il trouveroit, jointes à l'Instruction, beaucoup de pièces, qui étoient des Plaintes, & des Délations contre les Envoyés, les uns des Membres de la Confédération, il y en avait de Paç luy même, les autres des Chefs Militaires Polonois, d'autres enfin



d'un vausurier françois, qui avoit été de luy une Solde & des grades, copier & en améliorer leur sort, en les salomniant peu du nouveau Ministre. comme la plus part de ces plaintes portaient sur le refus d'argent, on paraitoit inquiet de l'emploi qu'il avoit pu faire du Subside, & on chargeoit Siomemil de luy faire rendre un compte scrupuleux. le reste des plaintes, portait sur abus d'auctorité & de propos durs.

Dumouriez qui ne vouloit perdre aucune des pièces de l'Affaire de Pologne, dont il pouvoit avoir un jour besoin, & que Siomemil, qu'il ne connoissoit pas, pouvoit avoir ordre de luy enlever, en fit une liasse, qu'il confia à son fidele cousin (Chateaucneuf, & il le fit partir pour Vienne, sous prétexte d'aller au devant du Successeur, qui vouloit le ramener; mais se cassant sur sa santé qui à cette époque estoit très délicate, & d'après le Ordre de son cousin, il continua sa route pour France, où il déposa les Papiers en lieu sûr. Ils sont devenus la Proye des Anarchistes, ainsi que les Mémoires sur la Pologne & des Notes sur la Hongrie, qu'il avoit rédigé, dans ses momens de loisir.

Il n'avoit conservé que les Pièces justificatives de comptabilité du Subside. Siomemil arriva à Brillitz dans les premiers jours de Septembre, il fut d'abord très froid, & très réservé, avec son prédécesseur, qui en d'après son caractère, attendoit tranquillement le moment de la confiance. après avoir entendu les délateurs, après avoir cherché de tous côtés à vérifier le beau tableau de forces & d'espérances, que luy présentait sans compense & sans objection, ne trouvant, ni une bonne tête dans les Polonois, ni ensemble dans leurs Assemblées, ni Plan, ni Armée, ni argent; il se tira à l'honneur & à la franchise de son caractère, & il vint un matin chez Dumouriez, avec un Ingenieur nommé Menouville, homme de grands talents, qui avoit toute sa confiance, & qui la méritoit; alors, se levant de son côté à sa franchise naturelle, l'explication fut très cordiale, & à fond de l'amitié, qu'ils eurent depuis. Il ne luy cacha pas, qu'il n'avoit que son instruction & qu'il étoit dirigé contre luy, & qu'en conséquence il avoit pris la précaution d'envoyer tous ses Papiers en France; mais il l'assura que cela ne nuirait point à tous les Renseignements qu'il pourroit desirer, parce qu'il étoit



siur de sa Mémoire. Il en était effectivement si sûr, qu'en 1794, vingt trois ans après, ayant eu la tête occupée de beaucoup d'Affaires plus importantes, encore, sans une seule piece, sans carte, les noms propres, les lieux, les positions, les détails des intrigues & des Affaires, les Epoque, se pressurent avec ordre & vérité à mesure qu'il eut.

Alors il lui détailla l'Etat de nullité où il avait trouvé la Confédération, l'Etat solde où elle avait existé un moment, en suivant les Plans, l'Etat desespéré où elle se trouvait réduite par son inconduite, les Dangers de la Politique française trompeuse de la Cour de France, l'influence des disgrâces de l'un, qui acheverait la ruine de cette chimérique révolution, & la sûreté du Partage très prochain de la Pologne. Il finit par luy conseiller de ne pas compromettre sa réputation Militaire, en se mettant à la tête de pareilles Troupes, ce que luy avoit pu, & d'y faire, n'étant que soldat. Il lui remit ensuite l'Etat de la Dépense, qui ne montoit qu'à 185000<sup>fr</sup>, il lui lairait 100000<sup>fr</sup> en faim sur l'année 1770, & la totalité de 1771, à laquelle il n'avait pas touché.

Vionnemil ou Menonville furent étonnés de ce tableau. Le General lui fit les plus grandes instances pour rester avec luy, lui promettant de le faire faire Brigadier, il s'y refusa constamment, & le Baron de Vionnemil doit se souvenir de sa réponse; il luy dit, que s'il avait avec luy des Troupes Françaises, il resterait de tout son cœur à ses ordres, ne dut il commander que 50 Dragons, mais qu'il y aurait mené en chef les Affaires Militaires & Politiques de la Confédération, il ne pouvoit pas être employé subalterne avec les Polonois, qui étaient allies, luy fier, qui serait compromis à tous moments, & deviendrait inutile. Le General se rendit à cette raison, lui demanda des Notes, qu'il luy donna, ainsi que ses chevaux & ses Equipages, qu'il luy vendit en partant.

Vionnemil eut la probité de mander au Duc de Sigüillon, quels Plans de Dumouriez étaient excellents, & que s'il on les avoit suivis tout aurait été réuni. Il luy avait remis certaines Pieces un Projet pour suspendre le Chateau de Cracovie. Le Projet était très bon, il le gardait de puis deux



moi, n'avait reçue pour le temps où il avait plus d'infanterie, ainsi que le projet de la surprise de Zamosc, qui devait lui être livrée. il voulait faire marcher ces deux Corps de main, n'ayant rien de la Lithuanie, avec son établissement à Sandomis. leur exécution particulière lui paraissait plus nuisible qu'utile.

Après son départ, Viomesnil, suivant son caractère d'entrepreneur, & sa confiance en son étoile, espéra tirer les Polonais de leur apathie, & leur rendre l'activité & l'énergie qu'ils avaient perdue, fit exécuter la surprise du château de Cracovie par le brave Choisy, mort depuis Lieutenant Général, qu'il avait amené avec lui, ainsi qu'une vingtaine d'excellents Officiers de troupes légères. les Russes vinrent les assiéger. jamais Viomesnil ne put parvenir à réunir la cavalerie Polonoise pour secourir la Place. Choisy, après avoir soutenu un siège mémorable, qui a fait un honneur infini aux Français, & qui est une des époques brillantes, si communes dans leur Histoire Militaire, fut obligé de capituler, après avoir défendu cette Vicoque pendant deux mois. la Pologne fut partagée par le Traité de Vienne, & Viomesnil revint en France, ayant rempli une Mission pénible, infructueuse & désagréable.

Tels sont les principaux Traits de la Révolution de Pologne, auxquels Dumouriez a eü part, & sur lesquels il n'est un peu étendu, pour suppléer aux Mémoires qu'il en avait rédigés, & qui sont perdus. les Polonais sont encore plus à plaindre qu'à blâmer. les Nations qui ont démembré leur vaste territoire étaient toutes, Garantes de leur Constitution & de leur liberté.

La Nation Polonoise est brave, généreuse, polie & sociable. à cette époque, l'esprit, les Talents & l'activité étaient tombés en quenouille. les Femmes conduisaient les Affaires, montraient de l'énergie, pendant que les hommes menaient une vie voluptueuse & galante. Dumouriez, pour les prendre au Duc de Choiseul, les nommait dans une de ses Dépêches les Asiatiques de l'Europe. ils avaient le plus grand desir de la liberté. ils



sacrificains sans balancer à cette passion leur fort une or leur vie. mais leur  
Système Social, & leur Constitution s'opposait à leur Effort, & les faisait  
tourner comme eux mêmes. leur Agitation était un Ouragan, qui alle  
- mais les Ateliers voisins, où se forgeaient leurs Fer.

leur Esclavage durait déjà depuis 70 ans, c'en à dire depuis que Pierre  
le Grand avait opéré la création de l'Empire de Russie. c'en de lors qu'il  
aurait fallu faire des Confédérations, & être soutenus par les Princes,  
intéressés à s'opposer à l'accroissement de ce nouveau Peuple. Ils comba-  
- traient pour leur Constitution; pour conserver leur liberté, ils eût fallu  
qu'ils commencent pas la détruire. la Constitution Polonoise est  
une Aristocratie pure, mais dans laquelle les Nobles nourrissent pas un  
Peuple à gouverner, car on ne peut pas donner le nom à huit à dix Mil-  
- lions de Serfs, attachés à la Glèbe, qui n'ont aucune existence politique,  
& dont l'Esclavage se vend, s'achète, se troque, s'hérite, & suit toutes  
les Mutations de propriétés, comme les animaux Domestiques. le Corps  
Social des Polonais est un Monstre composé d'une Réunion de Tête &  
d'Estomachs, sans bras & sans jambes.

leur Régime, leur Code legal, ressemble à celui des Colonies à sucre,  
qui par la même raison ne peuvent pas soutenir l'indépendance. la  
Nation Polonoise ne consistait donc, avant le Partage, que dans un Corps  
Social de huit à neuf cent mille Nobles, répandus sur une surface, qui  
avec un autre Régime, aurait pu nourrir cent Millions d'hommes  
libres.

les Spartiates avaient bien leurs Cultivateurs, leurs Esclaves, comme les Pol-  
- mais leurs Paysans Serfs, mais les Spartiates, occupaient un Territoire  
très étendu, ils avaient des mœurs austères, des loix dures, & un gouverne-  
- ment très bien ordonné. les Spartiates armaient leurs Esclaves, & en ser-  
- vaient à la guerre, & remplaçaient la diminution des Citoyens, quand la  
guerre dépeuplait trop la Cité, en élevant un certain nombre de ces mêmes  
Esclaves à l'état de Citoyens. les Nobles Polonais n'ont jamais pu mettre les  
armes à la main à leurs Serfs, & ne les élevaient jamais à l'honneur de la



à Sparte, les biens étaient en commun, les citoyens étaient égaux, les Rois étaient toujours indigènes, & héréditaires, les Ephores modéraient leur autorité, il n'y avait aucun moyen de corruption. En Pologne, les charges héréditaires, les Palatinats, Castellans, Starosties, mettaient une inégalité immense entre les citoyens, c'en à dire les Nobles, chaque Election de Roy était un Rangrègement de corruption & de vénalité, & dans le couran de l'année les Diets orageux, & fameux liberum Veto, achevaient d'affaiblir la République, en la jettant par ses formes constitutionnelles mêmes, dans le désordre & l'Anarchie, jusqu'aux Confédérations, étaient un moyen d'affaiblissement, par leur propre légalité, & par l'habitude que les Polonais s'étaient faite de s'en jouir, & de n'en faire une source d'insignes & de manèges.

Il fallait donc, si les Polonais voulaient être libres, que dès le commencement du siècle ils abolissent leur constitution, se donnaient une forme de citoyens proportionnée à leur territoire, en rendant libres leurs Cultivateurs, alors leurs vertus se seraient déployées, ils auraient formé une Nation respectable, car leurs vertus sont à eux, & leur vie appartient à leur insoutenable Constitution.

Les Partis envahis de la Pologne ont gagné en échangeant de l'Autre celle qui reste forme encore un territoire assez considérable, pour figurer comme Puissance, si elle admet un Régime social libre, qui en rendant Citoyens tous les hommes qui cultivent son Sol, les intègre tous à l'existence Nationale. c'en un grand effort, mais il en a été un autre nécessaire, ils veulent conserver une Nation Polonoise, ils ne prennent pas d'eux mêmes ce parti décisif, rien ne peut empêcher que le Partage, soit complet. alors la République, ou Royaume de Pologne sera effacée des Annales de l'Europe, comme l'Empire des Assyriens, l'Empire Romains & tant d'autres, des Annales du Monde. être un mal? ou un bien? la Providence peut seule le décider. les hommes sont des enfants, qui jouissent sérieusement de leur existence, jusqu'à ce que sa Déité immuable, bon gré, mal gré, fixe leur Sort.



Chap. 9. Retour en France.

Dumouriez se sépara à regret du Baron de Vioménil, & de quelques Polonais, surtout de Bohuez, qui est mort en France peu d'années après, il était venu y prendre un Asyle. cet homme avait un grand caractère, & un génie vaste. si la Confédération eût réuni, il aurait gouverné, & changé, la Pologne. Dumouriez partit avec le Comte de Segur, Capitaine de Dragons, & le Camp de Pirna, n'étant point parti d'arriver, & dans même son détachement mal reçu, il allongea sa route pour faire un voyage d'instruction, repassa par la Hongrie, où il laissait beaucoup d'amis, traversa la Bohême, pour visiter les Honneurs de gloire du grand Frédéric, vit en Saxe le Camp de Pirna, séjourna à Dresde & à Leipzig, revint à Francfort, d'où il retourna en France par Bruxelles & Mons, se repose quelque temps à St Quentin cher sa sœur l'Abbesse de Ferbaques, & arriva à Paris que dans les premiers jours de Janvier 1772. le Comte de Ségur, m. de Chauvelin & Savier lui annoncerent que le Ministre des Affaires étrangères, de l'époque contre lui, il avait eu la délicatesse de ne point prendre ses Appointements sur le Subside, il lui en était dû neuf mois, ou 27000<sup>fr</sup>, il avait mangé dans cette malheureuse Mission près de quarante mille francs de son Patrimoine.

Il alla à Versailles & demanda une Audience au Duc d'Anguillon, elle lui fut accordée, & elle fut très orageuse. le Duc, qui n'avait jamais vu, prit la parole, & lui dit d'un ton orgueilleux & irrité. — ah, vous voilà. je pense que vous ne vous attendez pas à de récompenses. — je vous avais trop joué, Monsieur le Duc, pour me mettre dans le cas de vos sollicités. — hé bien, vous n'en avez point, le Roy en tient moi tout de vous. — il me semble cependant qu'il doit être satisfait du rapport du Baron de Vioménil. — non, Monsieur. j'ay trois griefs contre vous. — Quel est le premier? lui dit fierement Dumouriez. le Duc dit que de la question & d'un ton fier, répondit en italien de colère. vous vous avisez de m'interpeller, sachez que je peux vous punir. — je ne suis pas assés fou, Monsieur le Duc, pour me connaître votre pouvoir. je n'ai pour tout Patrimoine que ma conduite. vous dites que vous avez trois griefs contre moy, vous paraissez très irrité, je vous prie de me dire



quel est le premier grief? — Monsieur, vous avez fait des Plans fort & gigan-  
tesques — ce grief ne tombe pas sur moy, le Roy & son Conseil les ont agréés,  
vous même les avez approuvés, j'ai vos lettres. quel est le second grief? —  
le second, Monsieur? vous avez traité brutallement & indeciblement une  
Assemblée, représentant une Nation, & des Nobles Polonois. — cela en France,  
Monsieur le Duc, on vous en a imposé. cependant distinguons, j'en ai  
jamais écrit, & parlé à la justification, qu'avec respect, pour tâcher de l'élev-  
er à la hauteur de sa dignité; mais je conviens que plusieurs fois j'ay été  
obligé de traiter durement les Individus, même, grands Seigneurs. j'ay  
même à Savina & à Landroun, rallié à coups de plat de péi des fuyards,  
sans m'inquiéter s'ils étaient nobles, ou non, j'en ai fait ce que ce que  
le Baron de Viomenil sera forcé de faire, & ce que vous eussiez fait à ma place.  
je vous avoue que ce grief ne mérite pas votre attention. quel est le trois-  
ième grief? — on pour le coup, vous êtes un insolent, vous me bravez. vous  
êtes une créature de M. de Choiseul. — je suis créature de Dieu & de mon  
Espée, cette Epithète ne conviend qu'à vos valets, & je me retire. Il ouvre la  
porte, le Duc luy dit — je vais vous faire mettre à la Bastille. — vous le  
pouvez, mais ce ne sera pas vous qui m'en ferez sortir. — vous avez le té-  
té boudé. — Monsieur le Duc, je ne conuais que les balles plus dures que  
mon téte. mais pour quoy me traitez vous si mal? — le Duc prend un air  
plus calone, & luy dit assez gracieusement. je suis juste, vous m'avez mandé  
que vos Appoinsemens, vous sont dus, je vous les fais payer exactement,  
mais n'attirez rien de plus de moy. — Eh bien, à la bonne heure, je n'ay  
été que prêt aux Affaires, Étrangères, j'en ai aimé, j'en ai malades à  
mon Ministre. huit jours après, les appoinsemens furent payés.

En sortant de cette vive conférence, il descendit sur le champ chez le  
marquis de Monteynard Ministre de la Guerre, qu'il n'avait jamais vu  
non plus. le Ministre était enfermé dans son Cabinet. le valet du Chambr,  
après l'avoir annoncé, vint luy dire, qu'il revint un autre jour, qu'on n'avait  
pas le tems de luy parler. il était très encolere, il porta la Porte, la referma  
sur luy, & interrompt M. de Monteynard, qui avec un froid glacial,



luy demanda pour quoy il force la Porte d'un Ministre. vous me voyez  
rien enu, luy dit il, et outre moi, vous venez si j'ay tort. il luy raconte  
vivement la Scene qui venait d'avoir avec le Duc d'Aiguillon. pen-  
-dans ce récit la figure calme de M. de Monteynard s'anime, il le  
placait, et l'anime qui ne trouvera pas en luy la même injustice.

M. de Monteynard detestait le Duc d'Aiguillon. tout l'ancien  
parti du Duc de Choiseul, surtout le Prince de Condé, qui l'avait porté au  
Ministère, le soutenait contre luy. la Conférence devint très longue, et  
quatre jours après il l'attacha avec 3000<sup>es</sup> d'Appointements à la Legion  
de Lorraine, dont était Colonel le Comte de Vionneville, frère du General chargé  
de la Mission de Pologne, avec lequel il était lié depuis la Corse. de lors la  
confiance établie entre le Ministre et luy sur beaucoup d'objets.

Il raconta son aventure au Comte de Broglie et à Javies, on en fit  
un article de la supposition de l'écrite, qui divertit Louis XV. le Roy detestait  
le Duc d'Aiguillon, et ne faisait aucun cas de ses Talents, il était cependant  
plus à son aise avec luy qu'avec le Duc de Choiseul, dont la tranchante  
superiorité l'avait toujours gêné.

Il partit tout l'année 1772 avec Paris et Versailles, où il avait loué  
un petit appartement à la mort de son oncle. Néanmoins attaché à la  
suite de la Legion de Lorraine, il n'était assés à aucun service. le pen-  
-dant ce loisir n'était pas sans occupation. son premier travail fut une  
Instruction pour les Troupes legeres, c'est un Traité pratique de la petite  
guerre, et de tout ce qu'un Officier doit apprendre pour devenir bon Partisan.  
il fit attaché un de ses élèves, nommé Monsigny, comme Capitaine de Dragons  
à la Legion de Lorraine pour faire exécuter cette Instruction. elle y eurent, et elle  
aurait fini par être universellement adoptée, par la Réforme que M. de  
St Germain fit dans les Corps en 1774.

Il fut ensuite chargé par le Ministre de l'Examen d'un nouveau Traité  
sur les Hopitaux Militaires, donné par un Medecin nommé Colombier. cet  
ouvrage comprenait deux Parties, l'essence et l'Hygiène Militaire, l'autre  
Medicine Militaire. cela entraîna des Disputes, des Experiences dans des



1129  
Hospitiaux qu'on établit expressément le Régime de, artians Administrateurs  
Des Hospitiaux Royaux, et de la vieille Médecine l'empporta, et cela ne prouva  
que quelques légères Améliorations, et la Réforme de quelques gronabus, qui  
lui firent des Ennemis, pour avoir touché Colombes, qui d'ailleurs exact  
un homme dangereux, et un amer mauvais sujet, mais fort instruit.

Il fut chargé d'un autre Travail, qui luy prit six mois. il avoit rapporté  
de ses voyages des Mémoires sur l'Etat et les Ordonnances Militaires du Portugal,  
de l'Espagne, de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche. M. de Monteynard, à qui  
il les montra, luy ordonna d'en faire une Analyse comparative et raisonnée,  
qui deviendrait en six Colonnes, y ayant inséré la France. Le Roy rocherneur  
raisonné des Ordonnances, avec des discussions sur les différences de chaque  
Genie national, qui y néceussent des variétés, ou des oppositions, rendaient ce  
ouvrage instructif, il en perdit.

M. de Monteynard étoit un Ministre médiocre, mais très âgé et très  
honnête homme, et très appliqué. il avoit fort bien fait la Guerre, et étoit bon  
officier d'Etat Major, et connoissoit bien les détails des Armées; mais hors de  
son affaire Militaire il ne savoit rien d'autre. il n'étoit pas d'âge à  
étudier le droit public et les Jurisdictions des Nations, il n'en auroit même pas  
eu le temps. connoissant sa faiblesse à cet égard, il en parloit souvent à  
Dumouriez dans leurs conférences particulières, et les vaillans fréquemment  
ensemble sur cette matière, et pour la luy rendre plus intelligible, il fit pour luy  
un petit ouvrage intitulé Tableau spéculatif de l'Europe, dont Louis XV eut  
une copie, qui luy donna pour l'Auteur une prédilection, qui lui valut la  
Graville.

Ce fut aussi cette même année qu'il ébaucha avec Guibon et de Kille,  
l'ancien Régimeur de Vines de la Lotte, un travail sur les Etats Généraux, dont  
les gens prévoyans jugeoient alors qu'on auroit besoin. aucun des trois  
ne pouvoit imaginer qu'un jour cette Renouëlle précieuse seroit la cause de  
maux épouvantables de la France.

Tous les hommes de la Société spirituelle, saine et aimable de la  
quelle il vivoit alors sous mort, heureux la plupart de ceux qui n'ont pas  
vu la Révolution! ceux qui à fréquents depuis, et d'ailleurs, (Champfort, et  
autres, en ont été les tristes victimes. tous ses amis, ses parents, ses compagnons  
- 011



Armes sont manœuvrés, ou errants. Le Paris, le purgator de l'esprit & de la philosophie, en devenu le cloaque de tous les crimes. le sang a inondé toutes les rues où il a marché. le pillage a devasté toutes les Maisons où il a vécu. il n'y renouvellerait pas un visage de connaissance. la licence atroce y tiens tous les habitants dans la terreur. excepte les Sansculottes, tout le monde crie, vive la liberté, en tremblant devant la Guillotine. il cherche sa Patrie, il ne voit que des Décombres. il cherche des Français, il ne voit que des Sauvages féroces, couverts de sang. malheureux Emigrés, cessés de vous reprocher les uns aux autres tous les maux qui vous accablent. tous les Français de tous les Partis ont des torts, & ont fait des fautes. qu'une indulgence mutuelle les prépare à se réunir, quand le déluge de sang & de crimes sera passé. N'entropâgés pour espérer voir la France regénérée, quelque soit le sort qui l'attend, il mourra libre, car on ne peut pas enchaîner son âme, & son dernier vœu sera pour sa Patrie & pour ses compatriotes, de quelque opinion qu'il soyent excepté pour les Séditeurs & les Tyrans.

### Chap. 10. Révolution de Suède.

#### Chap. 10

Le Marquis <sup>Comte</sup> Dornu & le Duc de Crillon vinrent cette année à Paris. Dumouriez vit souvent le premier avec la reconnaissance & l'attachement qu'il lui devait; il vit beaucoup le second qui était très gay & très aimable. il avait été le camarade du Duc d'Aiguillon dans le Régiment du Roy, & il était fort lié avec lui; il se mit dans la tête de donner à ce Ministre des sentiments plus favorables pour Dumouriez, & d'attacher ce dernier à ce Ministre. Il y avait six mois qu'il était à Paris, sans avoir remis le pied chez le Duc d'Aiguillon. on venait de récompenser tous les Officiers qui étaient de retour de la Pologne, tous avaient eû des grades supérieurs. M. de Nonnegard n'avait pas eû le courage de profiter de cette occasion pour procurer le grade de Brigadier à son Institututeur, un Politique, qui avait supporté cette injustice avec une patience très philosophique,



quoique M.<sup>r</sup> de Broglie n'eût pas voulu, qui y étaient plus sensibles que luy, eurent tenté de le faire comprendre dans cette petite promotion. Le Duc de Crillon en parla au Duc d'Aiguillon, & quelques jours après il reçut une lettre très gracieuse de ce Ministre, avec une Ordonnance de 5000<sup>l</sup> sur les Fonds des Affaires Étrangères. il luy mandait de venir le trouver, & avait laissé gracieux, Dumouriez qui regardait cette gratification comme un affront, avait l'air très fâché. il prit l'ordonnance de sa poche, & la luy remetta entre les mains, il luy dit, Monsieur le Duc, je vous remercie de votre bonne intention, mais je n'ay rien demandé, j'en ai trop, ou trop peu. le Duc fut pénétré, mit l'ordonnance sur son bureau, & répondit d'un air contraint: c'est bon. Dumouriez se retira, & il ne s'en jamais revu.

Ainsi la Démarche du bon Duc de Crillon ne servit qu'à les brouiller davantage. quelques jours après Crillon luy dit: j'ay revu le Ministre, il en fut très courroucé, il dit que vous êtes un Britomar. — qu'est ce qu'un Britomar? demanda-t'il. — c'est un homme fier, & d'un caractère indomptable, fameux dans le Roman de Cassandre de la Calprenède. — Eh, où est le Duc d'Aiguillon à s'il pût une aussi riche érudition? — nous n'avions pas de haute lecture au Régiment du Roy, & je suis persuadé, tout Ministre qu'il est, qu'il n'a jamais lu que des Romans. cette conversation ne fut pas perdue, Louis XV la lut dans sa correspondance. Dumouriez sur le Roman de Cassandre, & fut ainsi content du caractère de Britomar.

Cette année le Roy de Suède changea le Gouvernement de sa Patrie, cette Révolution, conduite avec beaucoup d'adresse & de secret, ne coûta point de sang, mais elle a préparé tous les troubles, les guerres, les sorcelleries, les forçats, dont ce Roy a été la victime, & qui agitent encore ce malheureux Royaume. Louis XV aimait très ce jeune Monarque & on prétendait qu'il luy avait tracé le Plan qu'il a suivi; & qu'il y a de sûr c'est que le Comte de Broglie, ami des Schiöffer, confident de Gustave III, avait beaucoup travaillé l'année précédente sur la Suède. on craignait que le parti d'Axel Torren, qui était à la tête de l'Opposition,



n'appellât la Russie, & il étoit question en ces dévroyes, ou les 7 millions, ou les 7 mille hommes, du traité entre la France & la Suède. on n'avoit pas d'argent, M. d'Aiguillon vouloit y envoyer la Brigade d'Allemagne, dont il vouloit donner le commandement au Marquis de Camille, depuis Marechal de France & Ministre de la Marine, qui n'étoit pas faché d'être délaigné.

Le Marquis de La Rivière avoit une belle figure, l'héritage du Marechal de Broglie l'avoit rendu très riche. il étoit grand braverilleux, il avoit fait la guerre d'une manière très brillante, il avoit gagné une bataille, & il réunissoit plusieurs grandes Places Militaires. il avoit été des fois au Ministère & faisoit ombre au Duc d'Aiguillon, qui avoit moins de Talents, mais autant d'ambition, que son grand oncle le Cardinal de Richelieu, visoit au premier Ministère.

Il agissoit des moyens de transporter ces Troupes de France en Suède par terre, cela étoit impossible; par Mer, on en ne pouvoit pas le faire sans la permission des Anglais. on envoya à Londres un Lieutenant General, nommé Martanger, homme d'esprit de société. le Ministre Anglais se fit prier, mais enfin permit le passage, à condition qu'il n'en feroit sur des Transports Anglais & sous l'escorte de leurs fregattes, & que cela se traiteroit à l'insu du Ministre de la Guerre. Dumourier, l'apprit du Comte de Broglie & de Savières, qui se moquoient de l'embaras du Duc d'Aiguillon. il alla trouver M. de Monteynard, qui fut fort surpris de cette nouvelle, & qui jura qu'il ne permettrait pas, que les Troupes Françaises partissent d'une manière aussi honteuse. il avoit raison, mais il falloit motiver son refus, & substituer un autre moyen.

Dumourier se rappella que pendant qu'il étoit en Espagne, un Colonel, nommé Lamy, étoit chargé du recrutement du régiment au service de cette Couronne, qu'il avoit un dépôt de Recrues, établi à Hambourg, qui fournis-  
-sait tous les ans plus de six cent, & quelque fois deux cent Recrues. Il composa un Mémoire au nom du Ministre de la Guerre, dans lequel après avoir démontré la nécessité de fournir au Roy de Suède le subside en hommes, & point en



argent, il tomba sur la négociation honneur du Duc d'Anguillon avec l'Angle-  
-terre, qui avait amené de la part de la Cour de Londres une Proposition inad-  
-missible, & il proposa de fournir le Contingent de sept mille hommes, sans en-  
-trec un seul de France.

Il demandait qu'on choisit un bon Lieutenant General de Fort une, &  
deux Marchaux de Camp pareils, un nombre proportionné d'officiers de tous  
grades & de toute arme, qu'on les enyooyât se réunir à Wismar, que plusieurs  
d'eux fussent placés en stations fixes, à Liege, à Hambourg & dans d'autres lieux,  
qu'on fit répandre une Amnistie pour tous les dévotés, qui seroient du  
service étranger, se rendraient à un destination Dépôt, ou en droiture à Wismar.  
on saurois par ce moyen la honte de la dépense du transport par l'Angleterre  
- ce, on empêcheroit un démembrer de l'France, on rendrait à leur Patrie  
sept à huit mille hommes, qui auroient bien mérité leur pardon.

M. de Monteynard alla porter ce travail au Roy qui en fut très content.  
au bout de deux jours il lui <sup>demanda</sup> si quel qu'un ne luy avoit pas suggéré cette  
idée, & proposoit sans hésiter que c'étoit Dumouriez. Le bien, dit le Roy, qui il se prépare à partir pour Hambourg, j'adopte le Plan, mais il faut qu'il  
aille luy même examiner sur les lieux si c'est praticable, & bien de temps il lui  
dra pour l'exécution, je veux que d'Anguillon ignore cette Mission. M. de Montey-  
-nard rapporta à Dumouriez les ordres du Roy, & luy en luy fit une objection très  
naturelle: tous ce dont vous me chargez là en du renom du Ministere des Affaires  
étrangeres, le Duc d'Anguillon vous en fera la querelle, il en plus puzissant que vous  
vous serez abandonné du Roy, renvoyé du Ministere, & moy je serai perdu, faites  
au moins une démarche auprès du Roy, & dites lui l'objet de ma répugnance.  
M. de Monteynard, frappé luy même de ces Reflexions, alla trouver le Roy, qui luy  
dit impatiemment: je veux, priez moi Dumouriez. le sois même effrayé pres-  
enté à l'ouïr, & qui lui dit, partez pour Hambourg & exécutez les ordres de Montey-  
-nard, & sans attendre la réponse, il se retira.

Il n'y avoit plus de réflexion à faire, & partit au mois de Juin; Instruction,  
Chiffre, Rapport, argent, il recut tout de son Ministere. il arriva à Hambourg.  
les deux factions se bled des Chapreaux & des d'ordonnés, & d'autres accomodés pour  
dans l'Intervalle, tout estoit pacifié. il fut très content, d'être d'charané; la Mis-  
sion étoit finie, il recut hors de danger. il avait entretenu sa correspondance.



avec son Ministre, qui l'instruisait de tout ce qu'il voyoit & apprenoit. Il y avoit  
très bonne Société à Hambourg, & il s'y amusa bien. Il n'avoit jamais vu  
la Prusse, Guibourg étoit alors à Berlin, il lui écrivit pour qu'il prévint le  
grand Frédéric du desir qu'il avoit d'aller l'admirer; le Roy qui le connois-  
sait de réputation, depuis la Mission de Pologne, consentit à le recevoir. Il écrivit  
à Savier de luy envoyer une lettre de Recommandation pour le Prince Henri,  
qui avoit beaucoup de bonté pour luy.

Pendant son séjour à Hambourg, il étoit entouré d'espions du Duc d'An-  
gillon, on avoit arrêté plusieurs lettres qu'on luy écrivoit, entre autres  
deux outrois du Comte de Segur, qui luy mandoit très imprudemment la  
présentation de la Duchesse à la Dauphine, & plusieurs sales intrigues  
du Servant du Roy. Entin au mois d'Octobre 1773, deux jours avant l'ép-  
oque fixée pour son départ pour Berlin, il fut arrêté à minuit dans son  
lit, par l'Envoyé de France, un vicomte Baron de la Houze, avec lequel  
il vivoit intimement, qui luy presenta un Inspecteur de Police, nommé  
d'Hemery, homme fort aimable & fort doux. Il auroit pu faire des  
plaintes dans une ville libre, & réclamer sa liberté: mais de son inno-  
cence, il se rendit à l'Hôtel de France, où il resta onze jours, toute la ville  
vint le voir, & jamais cette maison n'avoit reçu plus nombreux Comp-  
agnie. Il partit avec son Exempt, qui avoit deux compagnons, & luy  
deux Domestiques très braves. Il auroit pu s'en séparer à Wezel, ou dans  
le Brabant, il continua sa route tranquillement, & il entra à fin  
d'Octobre à la Bastille.

fin du I. Livre.

Imprimerie.

Leintz  
le 6. Septembre 1774



Mémoires de la Vie  
du Général Dumouriez

---

Libre II

---

Supplément  
à la fin



## Table des Chapitres

Pages

Chapitre 1. La Bastille . . . . .	143
Ch. 2. Chateau de Caën. Mariage . . . . .	172
Ch. 3. Missions Particulieres. 1775. 1776. 1777. . . . .	182
Ch. 4. Commandement de Cherbourg. Guerre d'Amérique . . . . .	192
Ch. 5. Port de Cherbourg . . . . .	214
Ch. 6. Reflexions. . . . .	<u>245</u>



## Chap. 1. La Bastille.

Jusqu'en 1773 la vie de Dumoulier avait été errante & agitée, toutes les études, tous les travaux, toutes les commissions, dont il avait été chargé, portaient sur des Intérêts étrangers, sur des objets extérieurs, la France était le Pays qui avait le moins habité, qui connaissait le moins. à cette Époque commença pour luy un genre de vie tout différent, plus posé, plus sédentaire, où tout entier occupé des Intérêts directs de la Patrie, revêtu d'une Place qui fixait ses idées, qui exerça suffisamment son goût pour le travail, satisfait de son sort, autant que l'homme peut l'être, il s'occupe au milieu de ses livres & de ses Ateliers d'un Objet bien plus important pour la France, bien plus satisfaisant pour sa Philantropie. Il fallait un bouleversement pour le tirer de cet état tranquille & sage, il en arriva, & il se trouva après en se replonge dans une vie errante & agitée, lorsqu'il a atteint l'âge du repos.

En lisant avec attention les Mémoires de sa vie, on verra que toujours mu par le besoin de refaire un État, par l'horreur de l'oisiveté, par la soif de s'instruire, il avoit plus d'activité que d'ambition, plus de desir d'agir, que de paraître. on l'avoit refusé des grades supérieurs d'abord en Espagne ensuite en France, l'Empereur même que luy avait fait le Duc de Fiquillon par la promotion d'un officier qui avoient servi sous luy en Pologne ne l'avoit pas même emu. on est plus insensible à l'avarice, il n'étoit aperçu dans les Minions brillantes qu'il avoit eues, il avait rejeté souvent les sollicitations qu'on luy faisoit de vendre son crédit auprès de deux Ministres, dont il avait eue la confiance. Il avait refusé trois Mariages, fort riches, qu'on luy avoit offert à Paris, parce qu'on calculoit son avantage, une Pension de 2000<sup>l</sup>, des appointemens pareils, estoient toute ce qu'il avoit acquis, mais il les avoit bien gagnés, & il en étoit content. Il n'avoit rien à se reprocher. Sans avoir de dégoût pour la vie, il y étoit peu attaché, ainsi il ne sentit ni inquiétude, ni chagrin en entrant en prison.



Il arriva à la Bastille à neuf heures du soir. il fut reçu par le Major, vieillard pedant & janséniste, qui le fit fouiller exactement, & lui fit prendre son argent, son couteau, & jusqu'à ses boucles de souliers. à ce dernier article il eut la curiosité d'en demander la raison. le Major luy dit finement qu'un prisonnier avait eu la malice de s'étrangler, en avalant un anillon. après cette belle remarque, ce Major eut l'honorable imprudence de luy laisser ses boucles de jarnetiers. il ne l'en avertit pas, & comme il avait grand faim, il demanda à souper. on lui dit qu'il était bien tard. effectivement la visite & l'enregistrement des effets, avaient pu une heure & demie. il pria le Major de luy envoyer chercher un Poulet chez le Traictier. voisin — un Poulet? dit le Major. savez vous que c'est aujourd'huy Vendredi? — vous êtes chargé de ma garde, & non pas de ma conscience. je suis malade, car la Bastille est une maladie, ne me refusez pas un Poulet. D'Henry, qui était présent, convainquit le Major, qui envoya chercher le Poulet.

Alors on le mena dans son Appartement. c'était une grande Chambre Octogone, d'à peu près quinze pied en tout sens, & d'un moins vingt cinq de hauteur, dont l'unique fenêtre de 22 pieds de haut, & ouvrant en trois parties, était un créneau étroit, d'au moins 15 pieds d'épaisseur, avec 2 rangs de fortes barreaux de fer. Un vieux lit de serge fort sale & fort mauvais, une chaise percée, une table de bois, une chaise de paille & une cruche en faïence tout l'ameublement. un Potte-à-Feu, ou Gêdic, triangulaire & très-roté, lui alluma du feu. luy laissa une chandelle, & alla luy chercher à souper. il alla lire, en attendant, toutes les inscriptions qui étaient sur les murailles. Il y trouva beaucoup de noms, de sentences, des prières, & quelques grossièretés, qui luy firent juger que ce triste séjour n'avait pas toujours été habité par gens de bonne



Le lendemain il fut réveillé par l'horrible bruit des énormes Clefs de son Geolier, qui ouvrit deux grans portes, garnies de lames & de bandes de fer, qui l'enfermoient. il lui apporta du pain & du vin pour son déjeuner, & luy dit des habilles, parce qu'à 9 heures le Gouverneur voulait le voir. cet homme, à qui il demanda si luy avoit point de meilleure chambre, luy dit que c'était une des meilleures de la Tour de la Liberté, car par un raffinement de barbarie, on avoit donné ce nom à une Tour de la Bastille. ainsi comme la chambre étoit au troisième étage, elle s'appelloit la troisième Liberté. Il diren s'adressant au Geolier, il me semble que dans ce charmant séjour, on a joint la fine plaisanterie à l'horribleté. ce Rapport fut rapporté par le Geolier, & à cette occasion il a été qu'on tenoit un gros Registre, dans lequel on inseroit tous les Desours des malheureux - es victimes du Despotisme Ministeriel. cela devoit faire un livre bien bizarre.

A neuf heures, un Père Major vint le chercher avec son sergent & quatre Juravals, & le mena dans la Chambre du Conseil, sans qu'il pût obtenir réponse à aucune de ses Questions. un moment après entra un vieillard en robe de chambre, c'étoit le Gouverneur, nommé le Comte de Jumilhac. jamais homme n'a eu un caractère moins analogue à son affreux Emploi, il l'avoit accepté, parce qu'il se fixoit à Paris, avec soixante mille livres de Rente; il se conduisit avec tous les autres prisonniers, comme avec Dumourier, ils devoient bénir la Providence de ce quelle l'avoit destiné à ce triste Gouvernement. c'étoit un ancien Militaire & un homme de plaisir, il étoit bon, sensible & poli. il ne se mêloit point du détail de la maison, son Major étoit son Intendant. il luy aprit que le Roy payoit 15<sup>fr</sup> par jour pour luy, & 3<sup>fr</sup> pour chacun de ses Domestiques, qu'à son dans le cas où il ne seroit pas bien traité, il n'auroit qu'à se plaindre à luy. Dumourier, en entrant en prison, avoit



voulu renvoyer ses domestiques qu'on n'avoit pas ordie d'arrêter, ils avoient absolument refusé leur liberté, préférant suivre le sort de leur maître, ils avoient esperé être dans la même chambre que luy, ce qui n'arriva qu'après trois mois après, l'un en aprent un marié, & l'autre en mort.

Jumilhac luy apus ensuite, qu'en consequence du Regime de la Bastille, il étoit au secret, jusqu'à ce qu'il eût subi un premier Interrogatoire, c'est à dire, que personne ne pouvoit luy parler, ni répondre à des questions, ce fut à cette occasion qu'il l'avertit du Regime, où on inservait toutes les paroles des prisonniers, & qu'il luy repeta ce qu'il avoit dit au Secret, tous ils riens ensemble, il luy dit, que pendant le tems du secret il n'étoit permis de luy donner, ni plume, ni encre, ni aucun livre, pas même un livre de prières. mais ajouta il, vous êtes trop intéressant pour que je vous laisse souffrir de ce Regime trop sévère, je suis trop riche pour meurer jusques chez vous, je vous ferai descendre tous les matins dans cette Salle, en y apportant les deux Volumes & cachés les quelque part. Certain deux Romans nouveaux. il l'embrassa très tendrement.

Jumilhac étoit beau frere de M. d'Estin, Ministre d'Etat, & l'Économé des petits agiotages particuliers de Louis XV. il en a présument que ce Ministre avoit eu ordre de parler à son beau frere, pour adoucir le sort d'un homme, qui n'étoit en prison que pour luy avoir obéi. La prison & le Procès ridicule qu'il a subi, sont une des Anecdotes les plus caractéristiques du Regime de ce Monarque faible, diminué, & finalement bon & juste. Le Regime du secret dura huit jours, pendant lesquels il vit tous les matins son bon Gouverneur, qui ne le laissa pas manquer de livres, & qui luy contait toutes les anecdotes des filles de Paris. il pouva l'attention, jusqu'à lui envoyer des Citrons & du sucre pour



faire de la limonade, une petite provision de café, du vin étranger,  
et tous les jours un plat de sa table, quand il mangeait chez lui. ces  
attentions ont duré pendant six mois, et ils se sont séparés amis  
intimes.

Le premier Acte de la Révolution a été de détruire la Bastille, com-  
me un insupportable monument du Despotisme, parce que le  
premier cri de la liberté a été contre les lettres de cachet, et contre  
la suppression Tyrannique des Citoyens, qu'on faisait disparaître,  
sans l'intervention des loix. Et les Monstres Anarchistes ont  
rétabli toutes ces exécrables, l'enlèvement arbitraire des Citoyens, le  
Régime du secret, avec un raffinement de cruauté, qui n'a jamais  
existé sous les Rois! on juge publiquement les prétendus coupables,  
mais être amené devant un Tribunal Révolutionnaire, c'en  
être condamné d'avance. une Populace féroce entourée de juges  
gromiers et barbares, et boit d'avance le sang de l'accusé, surtout  
s'il a le malheur d'être noble, ou riche. Des bravos, des applaudis-  
sements suivent toujours la condamnation! ce n'est point que  
l'Anarchie a dégradé l'humanité! on trouve même  
la Guillotine trop lente. à Lyon des Canons chargés à cartouches  
font voler en pièces des bandes entières de malheureux, de la  
Cavalerie achève à coup de sabre de massacrer ceux qui palpitent  
encore, et qui expirent sous un double tourment, au milieu de  
l'hydre et de la joye des cannibales. à Nantes on a renulé 200 Pères  
dans un bateau, et on le coule dans la Loire. on fait des faisceaux  
de trente ou quarante malheureux, et on les précipite dans les  
Rivières pour épargner les Munitions! et le Français ayant  
renoncé tout principe d'humanité, de Religion, de loix, adore, dit-il,  
la raison!

Excitant ces horreurs, ce n'est pas à la Nation entière qu'il s'en  
prend. il aime, il plaisir ses compatriotes, ou opprimés, ou abusés.



Il en persuade qu'ils reprendront leur ancien caractere, & que dans vingt ans ils liou avec indignation cette partie de leurs Annales, de ruiner cette secte abominable qui a fait de la sucratresse & de la cruauté ses principes Constitutionels, & ne prononceroit qu'avec effroi le nom de Marat & de ses infames adorateurs. ce n'est qu'alors que la France senaitra de ses Cendres, & reprendra en Europe le rang dont elle s'en dégradée, pour se donner une existence, aussi misérable, que criminelle. Français, si mon rang pouvoit vous rendre votre dignité & votre bonheur, je le saurais avec bien de la joye, je mourrais content!

Ce ne fut que le neuvième jour qu'on les fit descendre dans la Chambre du Conseil, où il trouua autour d'une table trois Commisaires & un Greffier. après qu'on luy eût fait prêter serment, & qu'on eût écrit son nom & ses qualitez, il eut à son tour la curiosité de les connoître. le Président etoit un vieux Conseiller d'Etat, nommé Marville, homme de esprit, mais grognier, & goguenard. le second etoit M. de Sartines Lieutenant de Police & Conseiller d'Etat, homme fin & très poli. le troisieme etoit un maître des Requêtes, nommé Villeneuve, homme très faux & grand chicaneur. le Greffier qui avoit plus d'esprit qu'eux, etoit un Procureur au Conseil, nommé Beaumont. Dumoulier avoit luophé l'histoire de France pour ne pas connoître tout le danger d'une Commission arbitraire. le celebre Cardinal de Richelieu, grand oncle & modèle du D. Aiguillon, en avoit fait un usage redoutable. Il fut donc de voir prendre ses précautions.

1°. Il signifia à ces Memures, qu'il ne regardoit le travail qu'ils alloient faire que comme une Instruction, que c'estoit dans cette confiance qu'il consentoit à répondre à leurs Questions, bien persuadé



que le Roy étoit trop juste pour luy refuser un jugement dans un Tribunal légal. il dicta ce qu'il venoit de dire, en forme de Déclaration. on luy refusa d'abord cette Inscription. les Memes se recrièrent contre sa méfiance. Villavaux dit. Monsieur, voyez vous que nous sommes icy pour vous surprendre — combien a-t-on dû se plaindre, & se plaindre il gayment. on se mit à rire & la Déclaration fut inscrite.

2<sup>o</sup>. Comme M. de Marville vouloit dicte les réponses de l'accusé, il défendit au Greffier d'écrire rien en son nom, que ce qu'il dicteroit luy même. le Président insista, & luy dit que c'étoit contre l'usage. il ignore l'usage des Commissions, mais j'en veux être condamné, ou absous que de ma propre bouche. si vous ne m'accordez pas une chose de droit naturel, je me retire. — hé bien, nous vous jugeons comme un muet volontaire — vous n'êtes point juge, vous n'êtes que comme les autres, vous serez plus puni que moy, car vous ne saurez rien, & on en nommera d'autres. on se mit encore à rire & on le ceda.

3<sup>o</sup>. Il fit inscrire une Protestation contre toute sollicitation, ou protection en sa faveur de la part de Parents, amis, ou Supérieurs, & il ajouta qu'il se consolait facilement de ce qui luy arrivoit, parce qu'il esperoit que le Roy se feroit rendre compte de ses Interrogatoires, & qu'il connoitroit quels étoient ses vrais Services.

Alors on luy demanda, s'il n'avoit pourquoy il étoit à la Bastille — je m'en doute, répondit il, mais voilà une question qui sent l'Inquisition. alors, Monsieur, je défens la Place, est à vous à briser les premiers. on rit beaucoup, & en general les Séances de ce Procès ont toujours été très gayer. alors on luy demanda pourquoy il vouloit aller en Prisme. il répondit que c'étoit pour voir un grand Roi & de belles Troupes. — pourquoy aviez vous une lettre de faveur pour le Prince Henry? — parce que j'en ai demandé à sa Majesté, pour que le Prince a des bontés. — il l'aicé vous pas pour faire à cette



Cours des Propositions? — quelles Propositions & de quelle part? — De la part du Comte de Broglie, ou du Duc de Choiseul. — non, & si vous ne vous expliquez pas plus clairement, je ne vous entens pas. — on sait, Monsieur, que vous desirés la guerre, ainsi que le Duc de Choiseul & le Comte de Broglie, & vous pouvez avoir été chargé de leur part de chercher à troubler l'Europe — je ne sais ce que desirés M<sup>rs</sup> de Choiseul & de Broglie, mais dans toutes les jectures vous les voyez pour négocier en leur nom. D'ailleurs, comment vous le Roy de Prusse? comment a-t-on pu imaginer, qu'en cas que deux Seigneurs François furent amis & alliés, & moy amis fou, pour aller entre eux, sans Mission, des négociations de quelque genre que ce fût, il aurait la complaisance de changer, ou plutôt la Politique sur la justification d'un simple Colonel François? tout cela en absurde. — avez vous jamais écrit au Roy? — à quel Roy? — au Roy de France? — jamais, mais quand cela seroit qui oseroit en faire un crime? — luy avez vous jamais parlé? — jamais.

Ce fut là tout le premier Interrogatoire. il s'établit ensuite une conversation fort gaye dont il profita pour demander des livres & des plumes, & qu'on luy fit la barbe. Sartines, qui comme Lieutenant de Police avoit l'inspection de la Bastille, luy dit que cela le regardoit. alors très inconsidérément il luy dit, Monsieur, j'ay six mille volumes à Versailles, permettez moy de vous donner une liste de livres qu'on pourra me faire venir. M. de Sartines luy dit froidement: vous ne vous rapelles pas qu'en partant vous avez pris madame votre tante de vendre vos meubles & vos livres, vous n'y avez plus rien. Dumoulinier baissa la tête, & ne répondit rien; il avoit qu'on avoit mis le scellé sur son appartement, & ce ne fut que le lendemain



que M. de Sartines lui dit qu'il avait fait le mensonge, pour empêcher  
ses confidés d'arrêter ses Meubles. C'était un service essentiel qu'il  
luy rendait.

En sortant de la Conférence, Jumilhac, qui l'attendait, & qui de  
l'Antichambre, avait entendu alternativement disputer & rire,  
qui voyait tout le monde sortir d'un air gay, le questionna beaucoup,  
il luy raconta ce qui s'était passé, alors le Gouverneur (Instruisit à  
son tour de choses fort importantes. il luy aprit d'abord que le Comte  
de Broglie, ayant eu une dispute très violente avec le D. Aiguillon,  
est luy ayant écrit une lettre très déplacée, avait été exilé à la terre  
de Ruffec en Angoumois; que Savier & Segur étaient aussi à la  
Bastille, ainsi qu'une vieille Comtesse de Barnaval maîtresse de  
Segur; que le Duc d'Aiguillon avait voulu y faire mettre M. le  
Grand, Guibert, de Touche & tous ses amis, pour faire croire qu'il y  
avait une grande intrigue; qu'on cherchait le Baron de Bon, Mar-  
echal de Camp, ami du Comte de Broglie; qu'on répandait dans  
Paris, que Guibert & Dumouriez avaient été envoyés en France,  
pour engager Frederic à faire la Guerre; qu'on disait que le Duc  
de Choiseul était chef du Parti, Savier le Conseil, est luy un Agent  
principal: que le Roy avait dit que D'Aiguillon, s'y cachait le nez,  
et que tout cela n'était que des folies; que M. de Chauvelin l'apuyait  
fortement près du Roy. malheureusement il mourut quelques jours  
après d'une attaque d'Apoplexie, près les yeux de Louis XV, qui y fut insen-  
sible: que dans le Conseil, il avait pour luy M. de Soubise & Berton:  
que des trois somminaires, Mauville était neutre, Sartines pour luy, &  
Villeneuve entièrement contre. Dumouriez le pria d'engager M.  
Clerin à prier le Roy, de se faire présenter les Originaux des Intenoga-  
toires, & non pas les Extraits.

Bien content de ce qu'il avait appris, il remonta chez luy, & se



serait d'abord de Cardillon d'une de ses boucles pour écrire son Interrogatoire sur la muraille, chaque phrase en une langue différente, & en abréviation, & depuis il a continué à prendre cette précaution, dont il s'en bien trouva pour les retours de questions d'un Interrogatoire à l'autre. Il réfléchit ensuite sur tout ce qu'il venait d'apprendre, & jugea, ce qui était vrai, que Desguillons plaiderait le faux pour decouvrir le vrai, que sachant qu'il existait une correspondance entre le Roy & le Comte de Noglie, n'osant pas faire de questions sur cet article sacré, il espérait par la suite du procès, en apprendre des détails. Il avait entre les mains la preuve de la Mission du Ministre de la Suède, le Chiffre, l'Instruction, le Passeport, & ne sait cependant pas sur cela qu'il faisait diriger l'Interrogatoire, mais sur la permission d'aller en Prusse, & sur la lettre de Recommandation de Savier pour le Prince Henry.

Quant à Savier, on dirigea différemment le Procès contre luy, on l'interrogea sur un grand traité Politique très connu, qu'il avait composé sur les Intérêts de toutes les Puissances de l'Europe, & on luy porta très légèrement du voyage de Prusse. Quant à Segur, comme il n'était que Colporteur de correspondance, on le traqua fort mal pour la lettre qu'il avait écrite contre la Dudary, & pour les chansons, ou plaisans cris du temps qu'on trouva chez luy. ainsi le Roy ne le trouva point, le Desguillon, qui avait voulu faire une grande Affaire, après un grand éclat, se trouva très embarrassé, & si le Marquis de Monteynard, qui ne se remua pas, & qui comme se disait gayment Dumouriez à M<sup>rs</sup> de Sauternes & jumilhac, avait la contenance d'un Papar qui vend dans ses nids la corde avec des Sabots, avait eü du nerf, & avait eü l'avis du Prince de Conde, son Protecteur, Desguillon eût été perdu. on a vu que le Projet de ce dernier avait été de faire couper la tête au Comte de Noglie, & aux trois missioniers, pour imiter son grand oncle, mais quelque faible que fût le Roy, il n'eût pas permis comme Louis XIII par le Cardinal, ainsi le Procès ne pouvait jamais que dégénérer en une injurie puante.



Ces Reflexions le ramenerent à sa son-dort. le lendemain. 11. de  
Sardines vint le voir, ce qu'il a fait & auroit tous les huit jours. il le  
gronda de l'imprudene de la veille sur sa bibliothèque, lui recommanda  
de s'Discret, prit une liste des livres qu'il demandoit, les lui enooya, lui  
fit donner plume, encre & papier. de-lors il fut heureux, il reflectit  
beaucoup sur cette recommandation de s'Discret. ce n'est que depuis,  
qu'il a eu le mot de cet énigme. pendant tout le Procei, le Roy a eu peur  
qu'il ne déclarât que c'étoit par son ordre qu'il avoit voyagé. il s'en est  
bien gardé. il jugeoit qu'il l'auroit dé-savoué, & alors il eut été sacrifié.  
Le jour de Montegnard en eut la preuve. Louis eut la faiblesse de le  
renvoyer, & de donner sa place à D'Aguiillon, plutôt que d'avouer que  
ce Ministre n'avoit agi que par son ordre. quelle petitesse dans un  
Roy. combien sa confiance étoit dangereuse. le même Louis XV. con-  
-nuoit à encrever sa correspondance avec le Comte de Broglie, qu'il  
tenoit exilé à Ruffec.

Dumoulin ne s'ennuyoit point à la Bastille. il avoit partagé  
ses lectures en quatre matieres. mathematiques, Histoire & Politique,  
Morale, & Voyages. ce dernier genre de lecture en surtout le plus conso-  
-lant quand on est privé de sa liberté. il jette sur cette vie solitaire &  
monotone un interet changeant, qui fait passer les heures avec rapidi-  
-té, & il a sur les Romains l'avantage de leur en une instruction utile  
pour le reste de la vie. c'est à la Bastille qu'il s'en perfectionne dans  
l'art de vivre seul. il n'a fait qu'y fortifier son goût de se communi-  
-quer sans reserve. en ne peut de personnes, mais de porter l'empreinte  
de taciturnité & même d'ennuy dans les grandes Assemblies, & dans  
les fets. Il y a appris à se passer des hommes, & cependant son caractere,  
gay & ouvert, la presene de la Misantropie, qui en souvenoit le resultat  
de l'habitude de vivre seul. enfin il s'y en habitue à se passer, même  
pour longtems, de ses meilleurs Amis. mais il y a surtout acquis une  
repugnance invincible pour le grand monde.

Ce ne fut qu'au bout de quinze jours que les somniculaires revin-  
-rent



Ilz ne parlerent plus du voyage de Prusse, il leur en fit la remarque. il me semble, leur dit il, que vous abandonnez votre premiere attaque, voyons où vous arrivés, votre feu. il reievit. on luy presenta alors ses Instructions, Passeports & Chiffres. on luy demanda ce qui avoit executé à ces egard. — Rien, repoudit il, car la Révolution de Suede s'en achève paisiblement. au reste, Monsieur, je n'ay rien à vous répondre sur cela. j'ai rendu compte à mon Ministre, c'en à luy à rendre compte au Roy de ce que j'ai pu executer par ses ordres, cela le regard de seul, soit à mes lettres. il n'étoit pas fâché de mettre les deux Ministres aux prises, esperant qu'alors Monsieur n'ad le defendrait, pour se defendre luy même.

Il se fit un silence assez long, pendant lequel Villereaux parla long tems bas à Marville, qui tous d'un coup d'un ton sérieux & même brutal, & d'une voix troublée, luy dit: hâïris vous le Duc d'Anguillon? Dumourier se leve, prend un Pan de son habit à deux mains, le luy porte sous les yeux, & luy dit gayment: si vous voulez lire au travers de mon habit? M. de Sartines & le Greffier éclatent de rire. Marville plus en colère luy dit, Monsieur, on puaît les Plaisants, répondre à ma question. Dumourier reprend un ton grave. reflechissez y, Mr de Marville, vous ne pouvez pas de jeu se mouvoir me faire une pareille question. — Monsieur, je vous en donne d'y répondre. — Ores la faire écrire, & j'y répondrai.

Alors tout le monde parle à la fois. M. de Villereaux dit: elle n'a pas besoin d'être écrite. — elle le sera, je l'exige. — comment vous exige? — ou quelle le sera. — non. nouveau tapage. Dumourier impatient se dit à M. de Villereaux. j'ai icy deux Conseillers d'Etat, vous n'êtes que maître des Requêtes, vous pouvez touz au plus souffler, taisez vous. — vous êtes un téméraire ~~par~~ & vous un bouillon. — ensuite se tournans vers le Greffier homme très aimable, & très gay, il luy dit: au moins, Monsieur, n'allez pas écrire toutes ces sottises. — je n'ai garde. dit le Greffier, en rians. M. de Sartines, qui n'avait pas perdu



son air compassé, froid & souriant, dit à Marville, effectivement Monseigneur a droit d'exiger qu'une question lui érite avant d'y répondre. — he bien dit en jurant Marville, tout bouffi de colère, elle le sera. haïmes vous le Duc d'Anguillon? — je n'aime, ni ne haïs le Duc d'Anguillon, que je connais fort peu. mais puisque j'ay l'épée, en me défendant, de faire connaître au Roy, comment il en seroit par son Ministre des Affaires Etrangères, je vais déposer dans cet Interrogatoire huit griefs contre sa conduite. Minis-  
-terielle — on ne vous demande pas cela. dit Marville. — vous n'avez pas droit de m'inscrupre. je suis le maître d'y répondre. & d'y insérer ce que je veux. elle en plus directe que vous le pensez & vous seriez un mauvais Serviteur du Roy, si vous y mettiez obstacle. alors il dicta huit griefs très forts, dans lesquels il relève toutes les fautes mes-  
-ures Politiques du Ministre. cette réponse étoit de dix pages. on cauta ensuite amicalement, & on luy proposa de supprimer toute la séance; il le refusa, & on signa. en se séparant, Marville entièrement ap-  
-paissé, dit. ma foy, s'ils ont cru trouver un Poulter, ils l'ont pris bien coriace.

Il étoit déjà depuis six semaines en prison. il ne s'ennuyoit pas, graces aux livres qu'on ne luy refusait pas, & qu'on faisait venir à son choix. il avoit tous les jours, une heure de promenade, ou sur le haut des Tours, d'où il découvroit tout Paris, ou dans la Cour, qu'il préferoit, par ce que, sous prétexte du froid, il entra dans la chambre du Conseil, & haïsait les Garçons, ce qui étoit très défendu. mais un vieil Aide Major, nommé Falconnet, le plus humain de tous les hommes, affectoit de les laisser négligement sur la cheminée à l'heure de la promenade. Il voyoit M. de Sartines tous les huit jours, le Gouverneur presque tous les jours, il avoit apaisé le Major, qui jadis ennemé étoit un bonhomme, il étoit très aimé de toute la Compagnie d'Invalides, & les connoissoit tous par leur nom, plusieurs avoient fait avec luy la guerre de sept ans. c'étoit une Compagnie composée toute de Bras-



Officiers, ayant del'élévation & del'honneur. Enfin il était aussi heureux qu'on peut l'être en prison, lorsque sa position pensa devenir très mauvaise par une de ces aventures, dont il n'y a que trop d'exemples dans les prisons.

Son Portedef, était un homme très grand & très fort, très brutal & très insolent, il n'avait jamais voulu faire son lit, ce dont il se conçoit facilement, & il ne perdait pas une occasion de luy dire des duretés. Occupé de son Procès & de ses études, il résolut de se tenir à patienter, & à ne pas se plaindre, il vint même souvent des brutalités de ces traî Geoliers de Comédie. La saison était devenue plus vicieuse & froide, cette chambre était glaciale, il pria le Major de faire venir un Vitrier, pour coller en papier les deux panneaux supérieurs de sa longue croisée. cela fut accordé, le jour est décidé. tout fait époque pour un prisonnier, les plus petits Evénemens l'af- fectent, surtout quand son ame est entièrement occupée à se vider contre les plus grands.

Le Vitrier ne vient point. trois jours de suite on le luy promet, trois jours on luy manque de parole. enfin un matin il demande avec beaucoup de douceur au Portedef, pourquoi le Vitrier ne vient point. celui cy dit ton le plus brutal: Et, f. on a trop de bonté pour TOY. surpris, il le regarde fixement pour voir s'il en jure, il ne l'était pas. il luy dit qu'il va se plaindre. cet animal le maltraita de paroles en s'avançant vers luy. il luy avait pas d'égalité entre ce Colosse & Dumourier, qui est très petit, mais nerveux & adroit. en ce moment la colere le surmonte, il court à son feu, prend un Tison enflammé, & il l'en frappe sur la Poitrine. il vint tous les deux à la fois, la garde arrive, il reprend son sang froid, & demande à être conduit à l'Etat Major avec le Portedef.

Le Major l'écoute froidement, & lui dit qu'il a eû tort de battre un homme du Roy, qui devait porter ses Plaintes. —



comment, Monsieur, devai-je attendre qu'il m'eût battu? — il ne l'aurait pas ôté. — heureusement, Monsieur le Major, que vous n'êtes qu'un subalterne. j'en sors par de telle chambre, qui je n'aye parlé au Gouverneur. — Monsieur, il me semble que vous voulez donner des ordres icy. — non, mais je n'en reçois que du Gouverneur, & j'en ai mes faire respecter partout. les Invalides de restai en le Major, un sergent de détache, & couru avertir M. de Jumilhac. pendant ce jour même le Major avait ordonné aux prisonniers de remonter dans la chambre, & celui cy tenant fortement la table embrassée, j'aurais qu'il se laisserait plus tôt hâcher. le bon Aide Major & les Invalides tâchaient de calmer les deux partis.

Jumilhac entre, Dumouriez va se jeter dans ses bras, & lui conte son Aventure. il le prie en même temps d'entendre ce que le Portefeuille dira pour sa justification. celui cy a la bêtise d'avoies qu'il s'est servi du mot Joy, le Gouverneur indigné ordonne au Major de le carner. le malheureux se jette à genoux, il était pere de famille. Dumouriez demande sa grace, le Gouverneur veut au moins qu'il soit au carnot, il le carner, insiste, & obtient sa grace entière. Jumilhac se raccomode avec le Major, les Invalides s'attachent encomples à luy, & Delor, c'était le nom du Portefeuille, de vins le Domestique le plus attentif qu'il a eue. le Vitrier vint le même jour.

Le lendemain M. de Sartines luy fit compliment sur sa prudence, & plus encore sur son humanité, le Roy en fut instruit, car il a su tous les détails, de la prison de son patient. ce Monarque, quel ennuy & la Satiété rendaient malheureux, se faisait donner tous les matins une note de la Police sur toute, les aventures de Paris, même les plus futiles. si à sa mort, les Jacobins avaiens mis la main sur ces petites feuilles, & que selon leur coutume, ils les eussent fait imprimer, il y aurait eu de quoi deshonorer la moitié des familles de Paris. au rene Louis XV était très discret & très indulgent, il avait besoin luy même de l'indulgence



universelle; ainsi n'est-il que mépris, mais point hâi.

Quelques jours après les Comminaires arrivèrent pour la troisième séance. après un quart d'heure de conversation, ce fut M. de Sartines qui parla. Il commença par faire un grand éloge de l'esprit, de talents, des grandes connoissances du prisonnier, ensuite il luy dit d'un ton fort révere: doüe de toutes les qualités, que nous avons reconnu en vous, Monsieur, vous devez juger, vous même que vous êtes coupable du crime de lèse Majesté au premier Chef, vous n'ignoriez pas que tout acte Ministeriel passe au conseil du Roy, que rien ne le décide que d'après son consentement; ainsi c'est directement sur sa Majesté que porte toute la Diatribe, que vous vous êtes permise contre le Duc d'Aiguillon

Il se tut, & déjà ses deux collègues, voisins ~~de~~ de la confusion de Dumouriez, qui sans même les regarder, s'adiresserent sur le champ au Grefier, & répond, J'ai appris du Roy luy même à distinguer sa Personne sacrée de celle de ses Ministres, & à mettre sur leur propre compte leur bonne ou mauvaise Administration, car depuis dix septans que je suis au service, sa Majesté a disgracié, ou renvoyé vingt six Ministres. M. de Villevaux voulut se jeter dans une dissertation. M. de Sartines luy répondit vivement: Eh, Monsieur, laissez vous interrompre toujours les séances par vos Sophismes, vous ne venez pas icy sur des Chances de Logique. vous n'avez rien à ajouter, à l'épée de question de M. de Sartines, ni moy à ma réponse. alors entrainé par un mouvement rapide, il s'éboudi avec attendrissement sur son dévouement à la Patrie, & sur son respect pour le Roy. les larmes vinrent aux yeux de M. de Sartine, Marville & Beaumont, luy même eut son ému, & cette séance, qui était apretée pour luy faire peur, se termina par des Eloges, car le reste de la conversation n'eut rien d'intéressant, & il ny eut que cela de décrit.



Ce Roi, en se développant, devenait de moins en moins, d'ange en le hâtant plus qu'une intrigue de Louis, qui desoit, ou renouveau d'Arguillon, si le parti du Prince de Condé était avec lui pour soutenir Monteynard, ou finir par le sacrifice de Monteynard, si l'obéissance de la Dubarry continuait à dominer Louis XIV. Dumouriez, dans le dernier cas, s'attendait à être victime; mais comme les intrigues n'ont jamais été accompagnées de cruauté, il ne craignait ni pour sa vie, ni pour son honneur. il était jeune, il prévoyait une vexation par tagere, contre laquelle il s'armait de sa philosophie & de ses études. Tot, ou tard, il devait sortir de prison, & ne pouvait par la suite qu'y gagner. aussi n'éprouvait il, ni inquiétude, ni ennuy. Il ne rentrait que quelques tourmens passagers, que luy donnoit la force de sa complexion, mais n'ayant alors aucun attachement fixe, ce n'étaient que des desirs vagues, que la lecture faisoit passer très vite. le Temps de sa vie n'a point d'autour été malheureux, il a <sup>été</sup> ~~passé~~ très rapidement.

Il y avait près de deux mois qu'il était prisonnier, lorsqu'il eut son quatrième & dernier interrogatoire. les Commisaires firent une récapitulation légère du peu qui avoit été dit dans les précédents. ensuite Marville luy annonça que Savier & Segur étaient à la Bastille, & que le Comte de Broglie était exilé. il joüa l'étonné pour ne pas trahir son ami Jumilhac. Marville luy dit ensuite — Quelle Liaison avez vous avec le Comte de Broglie? — elle qu'un Colonel peut avoir avec un General d'un grand mérite, frere d'un Marechal de France célèbre par ses victoires. — quelle Liaison avec Savier & Segur? — très ancienne. j'ay cherché à profiter des lumieres du premier, depuis longtems pour m'instruire dans la Politique. j'ay connu le second en Espagne, c'est un brave homme, il a été mon Aide de Camp en Pologne, & il est revenu à Paris avec moy. — connaissez vous une certaine Comtesse de Bernaval? — point d'autour, j'en l'ai vüe qu'une



Sois, mais j'en ai que c'est une vieille amie de Segur. — c'est vous en relation avec ces personnes? — jamais avec cette Dame, très peu avec Savier, davantage avec Segur, qui était chargé de mes affaires d'intérêt à Paris. — hé bien, Monsieur, voyez l'offreuse correspondance que vous aviez avec luy. — sont ce des lettres de moy? — non, mais ce sont les siennes, qu'on a interceptées. — en ce cas, j'en les ai jamais reçues. permettez vous que je les lise. — oui.

Il les lit froidement, & dit: ces lettres sont très impudentes, elles ressemblent à l'écriture de Segur, mais on peut les avoir supposées. — Il les a avouées — tant pis, mais qu'est ce que cela a de commun avec moy? — comment, Monsieur, vous ne trouvez pas qu'un homme à qui on peut écrire de pareilles lettres, doit être au moins soupçonné de manquer de respect pour le Roy? — non, Monsieur; mais j'ai trouvé que vous même manquez de respect pour la Majesté, en vous permettant un pareil interrogatoire, qui blesse sa dignité. respectons ses goûts, ses plaisirs, les secrets de son intérieur; je m'oppose à ce qu'on écrive de pareilles impudences, & si vous persistez, j'en trouverai moyen de luy faire passer ma réclamation. au commencement de la commission, vous aviez l'air de pouvoir me trouver des crimes d'Etat, n'y pouvant point parvenir, on veut m'attaquer par des ordures, & on veut compromettre le Roy. si on écrit un mot de ces sottises, je vais faire une protestation, dont on se souviendra.

Il n'y avait encore rien d'écrit. Marville, après un moment de réflexion, luy dit, Monsieur vous avez raison, vous êtes un homme parfaitement intègre, & un bon serviteur du Roy. notre mission est finie. Savier, avec beaucoup d'esprit, a été faible un moment. Segur en un fou enragé, que je vous exhorte à éloigner de vous. il avait raison; Segur avait vomie ces horreurs, & c'est à



1161 84 83  
 la bonté de Louis XV qui a été si libérale. cet homme atabulaire est allé  
 en 1789 se procurer une mort funeste en Espagne, par des Pamphlets &  
 des propos contre la Cour de Madrid. alors Dumouriez avait depuis long  
 tems suivi le Conseil de Marville, & avait com. de le voir.

Telle est la fin du Procès de la Bastille. les commissaires se séparèrent  
 de luy avec beaucoup de compliments, mais Marville luy en réservait  
 un facheux. vous avez du courage, luy dit il, d'un ton goguenard les  
 déploré, je ne vous cacherai pas que M. de Monteynard vint d'être  
 disgracié, que le Duc d'Anguillon en plus puimant que jamais, qu'il  
 revint aux Affaires Etrangères le Département de la guerre, que vous  
 voilà sous sa coupe, ainsi prenez votre parti, & attendez vous à restes  
 en prison au moins dix ans. Dumouriez luy répondit, Monsieur de  
 Marville, vous avez sûrement lu les Fables de la Fontaine, rapel  
 les vous celle de l'Empereur, du Charlatan & l'âne. dans dix ans la  
 moitié de vous autres ne sera pas en vie, bien loin d'être en place. vous  
 avez plus de soixante dix ans, avis au lecteur. Marville l'embrassa,  
 & dit, il est toujours le même jusqu'à la fin.

Remonté chez lui, il fit des Reflexions fort saines sur cette nouvelle.  
 mais comme elle étoit depuis longtems une des Hypothèses de son  
 Calcul, il ne s'occupa que des moyens d'adoucir sa prison, qu'il jugeoit  
 devoir être à longue. Il étoit sûr de l'amitié de Jemilhac, qui ne  
 changera point de conduite. il doutoit d'avantage de Saxines, en  
 quoi il avoit grand tort, car il luy a rendu ses services les plus réels  
 jusqu'à la fin. Il s'occupa des moyens de réunir dans deux Projets,  
 qui luy tenaient fort à cœur. l'un de changer de chambre, pour être  
 mieux logé, l'autre d'avoir ses Domestiques avec luy; il y avoit  
 souvent pensé auparavant, mais l'espoir d'être bientôt libre l'avoit  
 fait toujours retarder ses sollicitations.

Il en parla à son ami Jemilhac, qui luy dit qu'il ne pouvoit  
 rien prendre sur luy, & qu'il le renvoya à Saxines. celui cy luy dit, que



pour pouvoir faire ce changement, il luy fallait une autorisation du Ministre de Paris. le Ministre etait S<sup>r</sup>. Florentin, Duc de la Villiere, le plus vil, & le plus permanent des Ministres de Louis XV, oncle de D'Aiguillon, dont par consequent il n'avait rien à esperer. Il dit à M. de Sartines en riant: mais machambre en bien vieille, si y arrivait quelque accident qui la rendit inhabitable, que feriez vous? - en ce cas, vous changeriez de chambre tout de suite, & comme cela n'en pas dangereux, je m'engage à vous donner le meilleur Apartement de la Bastille. - voulez vous bien, en vous en allant en donner l'ordre à M. de Sumilhac - volontiers. - me le promettez vous? - je vous en donne ma parole.

Il occupa auroit d'un Projet très extraordinaire, ce fut de débiter la chambre. les murailles etaients trop épaises pour imaginer de les entâmer, surtout n'ayant aucun ouïl de fer. les Poutres etaients garnies de barres, & de lames de fer, il eût été au dessus des forces de les rompre, il ne vouloit pas d'ailleurs avoir l'air d'un homme qui cherche à fuir. Il avoit remarqué que l'âtre de la cheminée, sur lequel posoit son feu etait incliné. cet Atre etait composé de deux grosses pierres, se joignant ensemble par le centre, sur une poutre que l'extrême chaleur avoit fait charbonner, ce qui occasionoit un grand serrement. Il réfléchit que dans cette pareille affaire il devoit y avoir un vuide.

Un matin, ou plutôt une nuit, car il n'était que deux heures, il leva les fardeaux de son plancher, atteignant à l'âtre, il vit la Poutre, il reconnut avec joye qu'il ne seroit pas trompé dans sa conjecture, il dérangea son feu, se fit un brelas d'une buche, & déplaça les gravats, sur lesquelles posaients les deux Pierres, fit un trou, le vuïda avec ses mains, & à coups redoublés, il parvint à enfoncer le Plafond de la chambre au dessous de luy.

Ce travail ne dura gueres plus de quatre heures, mais luy



procura un spectacle effrayant. c'était un homme d'environ cinquante ans, nud comme la main, avec une barbe gris-bleue très longue, des cheveux hérissés, qui heurtant comme un Enragé, lui lancait par le trou le gravat qu'il avait fait tomber. il voulait parler à ce malheureux, il était fou. il a su depuis qu'il se nommoit Eustache Jarey, Gentil-homme picard, Capitaine au Régiment de Piémont, enfermé alors depuis vingt deux ans à la Bastille, pour avoir fait, ou colporté, une chanson contre la Pompadour.

Il acheva de jeter les deux grosses Pierres et les gravats, se lava les mains le mieux qu'il put, car il avait les doigts déchirés & tout sanglant, vint au Sentinelle externe, par sa fenêtre, d'avertir le Postes. on arriva. alors il dit que la cheminée venoit de tomber sur son voisin le fou. on le mena à l'Etat Major, le Gouverneur y vint, il luy raconta avec une grande apparence de naïveté l'accident qui était arrivé, il l'attribua à ce que la Poudre, calmée depuis le long temps qu'elle supportait le feu, n'avoit pas pu soutenir davantage le poids des deux grosses Pierres. Jumilhac répondit sur le même ton, dit qu'il falloit envoyer des Maçons dans cette chambre, & ordonna qu'il fût logé dans la chambre de la Chapelle. pendant qu'on arrangeoit cette chambre pour le recevoir, resté seul avec son ami, il luy montra ses doigts, & luy avoua son espiglerie. ce excellent homme l'embrassa & lui dit très agréablement. non en fâché, je serai toujours votre complice pourvu que je sois votre confident.

Ce nouvel Appartement avoit une Antichambre. c'était une fort belle chambre de 26 pieds de long, sur 18 de large, avec une fort bonne cheminée. il n'y avoit qu'une fenêtre, ce qui la rendoit obscure. auprès de la cheminée étoit un excellent lit, très propre, qu'on avoit fait faire pour une Demoiselle Tiraquin, maîtresse de Louis XV, qui y avoit passé un mois, pour avoir eu trop d'ambition. le Major, en y installant Du Mourier, luy dit, pour luy montrer son érudition, & peut-être un



peu pour le matter. Monsieur le Colonel, c'est la plus belle chambre  
du chateau, mais elle porte malheur. Le Comte de Tol, le Mare-  
chal de Biron, le Chevalier de Rohan & le General Lally, qui  
l'ont habitée, ont porté leur tête sur l'Échaffaud; il luy répondit,  
en luy sursautant au nez; Monsieur le Major, j'espère que vous ne  
croyez pas me faire peur. Depuis lors il a toujours été ami avec  
le Major, nommé Chevalier, deux ans après il luy fit augmen-  
ter de 400<sup>l</sup> une Pension qu'il avait.

Il y trouva beaucoup moins d'inscriptions que dans la trois-  
ième liberté. Il y avait quelques pensées très fortes du fameux la  
Boëtie, quelques sentences Anglaises de l'Infortuné Lally  
& des paraphrases de Précaux de M. de la Chalotais. Il y trouva  
aussi le nom d'un Duc de Courlande, Charles de Biron, qui y avait  
été quelque temps avant luy. ce fut sous un des Paraphrases de la  
Chalotais, que Dumourier grava les quatre vers.

N'adrien point au ciel une plainte importune,  
& quelque soit le cours de ton sort incertain,  
apprends de moi, quel l'Infortune  
est le Creuser du cœur humain.

En 1786 le Comte d'Artois, et au à Cherbourg, a copié dans son  
Portefeuille ce Distique, dont on peut s'appliquer le bût moral, même  
ailleurs qu'en prison, dans les calamités méritées, ou non mé-  
ritées, qui avallent notre chétive existence. Si ces Mémoires tombent  
sous sa main, il pourra se rappeler ce Distique. à l'époque où il  
l'a reçu, il était bien loin d'imaginer, qu'il pourrait un jour s'en  
faire à luy même l'application.

Dumourier fut tout consolé, dès qu'il se vit en possession de cette  
chambre commode & chaude, ayant un privé en dehors, & pou-  
vant être tenue propre. Elle ne ressembloit point à une Prison.



les doubles Portes de fer étaient dans l'Anti-chambre, & une simple porte de bois fermait sa chambre, il pouvait même l'ouvrir, pour allonger sa promenade. son nouveau Geôler, ancien Domestique de Junilbac, était un homme doct, poli, & causeur, qui luy raconta les Anecdotes de tous ceux qui avoient habité cette chambre, depuis quinze ans, qu'il en était Portefeuille de la Tour de la Chapelle.

le Prédécesseur de Dumourier était un jeune homme, qu'on avoit fait moine par force, qui ayant protesté contre ses vœux, pour se retirer dans sa Succession, & pour épouser une jeune personne qu'il aimoit, avoit passé deux ans à la Bastille, d'abord dans les cachots, ensuite dans cette Chambre, où il avoit composé des Mémoires, très attendris sans, qui luy avoient valu sa liberté; il en avoit donné un Exemplaire à son bon Geôler, que Dumourier luy avoit bien de l'intérêt. ce pauvre malheureux avoit été un an & demi sans plumes, ni encre.

cela fit imaginer à Dumourier de n'en pas laisser manquer ses malheureux Successeurs. il y avoit, aux quatre coins de la chambre, quatre Colonnes, qui s'élevoient jusqu'au Plafond, qui n'avoient pas plus de neuf pieds de hauteur. chaque Colonne était surmontée d'une figure de Sphinx. il grimpa sur des tables, & des chaises, & il porta sur le dos de ces quatre Sphinx, qui laissoient un vuide, des Cailloux d'huîtres, des rouleaux de papier blanc, & des plumes traitées. il se sentoit sa vie félicité d'avoir eü cette idée si utile & si saine.

M. de Sartines vint le voir dans les appartemens, & lui de bon cœur dut tout qu'il avoit joué pour se le procurer. enfin quelques jours après son installation, il obtint d'être réuni à ses deux Domestiques, qui avoient aussi veü séparément, & été traités à merveille, quoiqu'ils n'eüssent ceü de les recommander. on les avoit interrogés

† plumes d'encre.



sur la conduite de leur maître à Hambourg. le valet de chambre avait répondu par les plus grands éloges. le postillon les avait fait rire, en leur racontant ses propres fredaines, le cabaret, les filles, le jeu, & se plaignant de la vie très différente qu'on lui faisait mener. la réunion de ces trois personnes fut très tendre, la prison les rendait égaux, il les reçut comme deux amis qui lui arrivaient. on fit deux Appartements de la grande chambre, en la séparant avec un drap, & les deux Domestiques couchèrent dans un lit que l'on tendit. de ce moment la table fut commune, & ces pauvres malheureux, qui avai-ent jeûné, s'entrevoirent très bien.

Il avait pris l'habitude de se faire apporter à la fois son dîner & son souper, tous les jours, entre trois & quatre heures. son valet de chambre, qui était bon cuisinier, faisait des ragoûts. on était fort bien nourri à la Bastille, il y avait toujours cinq plats pour le dîner, trois pour le souper, sans le dessert, ce qui sem-ble en ambigue, paraissait magnifique.

Il négocia par long-temps le plaisir pû d'avoir quelqu'un avec qui causer & rire, souvent ses deux compagnons lui furent à charge. le valet de chambre était mélancholique, & il était obligé d'avoir la complaisance de se distraire de ses études, pour amuser ces deux hommes, il leur ap-rit plusieurs jeux de cartes, il enseigna même les échecs à son valet de chambre. il leur lisait une heure le matin, deux heures le soir de Romains, & surtout des voyages. il se promenait avec eux; mais, en tout, il était moins heureux alors, que quand il avait été seul; leurs regrets le faisaient souvent souvenir qu'il était en prison, & que leur société était forcée. En général pour supporter la solitude, il faut avoir des caractères, une éducation & un Esprit analogues. les Navigateurs connaissent cet Ennuy d'une



réunion contrainte, & dans les longs voyages ils finirent presque toujours par se trouver mutuellement à charge. cependant l'attachement de ces deux Domestiques & leur zèle pour leur Maître <sup>ne</sup> n'a pas varié un moment. ils avoient fait avec luy la guerre de Corse & de Pologne, ils étoient fidèles & braves, & sans son mariage, il les auroit conservés toute sa vie.

Il resta huit jours dans son lit, perclus d'une attaque de liétique, provenant du passage d'une vie très active à une vie trop sédentaire, & de la privation des plaisirs, à un âge, où ils sont sous un besoin. leurs soins le soulagerent, & il fut fort heureux de n'avoir pas été attaqué de cette infirmité dans sa mauvaise chambre, & lorsqu'il étoit seul. depuis leur réunion, il avoit changé l'heure de sa promenade, il l'avoit mise à midy. les Prisonniers remarquèrent tout, & profitent de tout: jusqu'à l'ordon, uniquement occupé de son Procez & de ses lectures, il n'avoit eu aucune curiosité sur ce qui se passoit dans la maison. il devint plus curieux.

On étoit en hyver, & tous les samedis on apportoit au pied de chaque tour autant de tas de bois qu'il y avoit de chambres occupées, par ses observations à cet égard il calculoit combien il avoit dans chaque Tour de compagnons d'infortune. tous les jours à l'heure de midy on mettoit aussi au pied de chaque Escalier autant de paniers contenant des plats, qu'il y avoit de Prisonniers. ils étoient alors peu nombreux, car il n'y en a jamais eu de son temps plus de dix neuf, & pendant plusieurs jours ils n'ont été que sept. ainsi cette terrible Bastille, au moins à cette époque, n'en gloutinait pas autant de malheureux qu'on le croyoit. depuis que les Jacobins s'en mêlent, malgré les démissions continuelles, les Cachots de Paris contiennent toujours entre trois, quatre & cinq mille infortunés, dans la vie se tenir qu'à un fil.



Sei Domestiques luy firent faire une autre remarque imp-  
-ortante. les Personnages marquants, etoient serois en sayance,  
les autres en Esain. les premieres decouvertes, qu'il n'aurait jam-  
-ais fait tout seul, le conduisirent au projet d'ouvrir une correspon-  
-dance avec Savies, les pour Segus les Commissaires & Junithac  
même, l'en avaiem degouté, il esait fâché de savoir qu'il s'ouf-  
-frait pour luy, mais il ne voulait pas se compromettre avec cet hom-  
-me dangereux. Il fut aidé dans son projet par une circonstance  
heureuse. il vit un jour un Portefet chargé d'un sac à son gros  
pour la Tour de la Bertrandiere, il luy demanda ce qu'il y avait  
dans ce sac. des lentilles, dit le Portefet - il faut que votre Prisonier  
aime furieusement les lentilles. - il en mange à tous ses repas.  
Il savait que Savies aimait beaucoup ce légume, il ne douta pas  
qu'il ne fût dans cette Tour.

Le lendemain il tailla avec un morceau de vene sans un  
Charbon, dont il fit un rayon. il y avait trois tas de buches au pied  
de la tour, il écrivit en Anglais sur le côté d'une buche. je suis  
dans la chambre de la Chapelle. répons moi. il fut huit jours sans  
réponse. enfin sur son tas de buche, il trouva une réponse en  
Anglais. alors il écrivit dans un petit brillet son premier interroga-  
-toire & sa premiere réponse, & les mit dans la fente d'une buche.  
Savies, car c'est luy, répondit de même, & ils s'instruisirent  
mutuellement.

Il aprit de luy qu'on avait cherché à luy faire avoies qu'il  
estait l'auteur de la correspondance du Comte de Broglie avec le  
Roy, qu'ils s'étoient serois ensemble de s'unir pour engager  
Mouteynard à leur voyer d'abord en Suede ensuite en Prusse,  
dans le espoir de faire engager une guerre: que malgré sa brouille  
-rie



connue avec le Duc de Choiseul, on l'avait accusé d'avoir par trois jours incognito à Chanteloup, en allant l'été précédent aux Ormes cher M. de Voyer, & à Ruffec chez le Comte de Broglie: qu'on l'avait accusé d'être l'auteur d'une chanson contre la Du Barry, & d'avoir faite cher M. de Le Grand, qu'elle avait été au même point d'être mise à la Bastille, & qu'on l'avait interrogé sur elle: qu'il avait prouvé par le tems où la chanson avait été faite, qu'il n'avait pas pu en être l'auteur; que dans le cours de son interrogatoire, M. de Marville luy avait dit qu'on avait reconnu son innocence sur le fait de la Chanson, qu'on en avait découvert, & puni l'Auteur.

Ainsi le Procès qu'on avait fait à Savies n'était pas plus grave, ne pouvait pas ni des faits ni eux prouvé. D'Arguillon avait espéré trouver le fil d'une grande intrigue, qui n'existait pas, mais il avait tiré un très grand parti de cette Affaire, puis qu'il avait forcé Louis XV, qui ne le craignait, ni ne le estimait, à chasser M. de Noailles, pour y respecter la probité, & à luy donner le Ministère de la Guerre, ce qui l'élevait au même rang de pouvoir que le Duc de Choiseul, qu'il avait eû le plaisir d'abattre. Il n'était pas cependant entièrement satisfait, parce que son âme haineuse & son ambition luy avaient fait desirer d'exercer des vengeances Cardinales, & remplir le même rôle que son grand oncle. Il fallut qu'il se contentât de tromper son maître, ne pouvant pas le dominer.

Dumouriez employa le tems de la Bastille à se fortifier dans tout ce qu'il avait appris. il y fit un Ouvrage avec étendu sur la guerre intitulé Principes Militaires, ou Traité des Legions, avec l'emploi & le mélange des Trupes & une nouvelle Tactique adaptée à ce genre de Troupes. Il en reprit un autre ouvrage très étendu, qui cependant n'était qu'un Discours Préliminaire. Il avait un



jour lu dans le Dictionnaire de Bayle, à l'Article Perrot d'Abblancourt, que les excellent Traducteur, aimant passionnement la lecture des voyages, avait entrepris sur la fin de sa vie de faire un Traité sur les voyages. Bayle regretta ce ouvrage.

Dumouvier, à qui l'opinion donnait un goût presque désolé - donné pour le genre de lecture, se fit le Plan d'un très grand Ouvrage moral; c'était de prendre par siècle la lecture des Voyageurs sur chaque Pays, par exemple la Chine, de comparer le génie, la progression des Arts de chaque siècle, tant de la Nation chez laquelle se fait le voyage, que de la Patrie du voyageur. il fallait pour cela extraire chaque voyageur avec soin, & les comparer entre eux. il fallait être à la Drastille pour entreprendre un pareil ouvrage, auquel il donna pour titre Essai Philosophique sur les Voyages. Il fit aussi un Mémoire Politique & Commercial sur Hambourg & la Drame Saxe. une Traduction en vers français du 25<sup>me</sup> Chant du Morgante Maggiore.

Il ne s'ennuierait pas, mais il voulait être libre, & il remettais toutes les quinze jours à M. de Sartines une lettre pour le Roy, dans laquelle il le supplioit, le Prier etant instruit, de luy faire donner des Juges, pour que son sort fût décidé légalement. Enfin un jour le Roy prit le parti d'ordonner au Duc d'Aiguillon, de faire le rapport de cette Affaire au Conseil, il luy dit en même tems: ils ne sont pas coupables, il y a trop longtems qu'ils souffrent. D'Aiguillon, en fin courtois, sentit ce que cela voulait dire. il fit un Rapport fort doux, Dumouvier l'a eue entre les mains; il dit à son article, que c'est un bon Officier, mais d'une activité trop pétulante, fier & dur, un peu bordonné & dangereux; il opina à ce qu'il fût exilé hors de Paris pour trois mois,



<sup>connais</sup> par lequel y <sup>est</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> ~~est~~ trop de monde, & que sa réunion avec la Société  
Parisienne occasionnerait encore de nouvelles traheries. Le Prince  
de Soubise prit la défense de Dumouriez, & rendit témoignage de ses  
bons services dans la guerre de sept ans. Le Roy dit, j'en suis que c'est un  
bon Officier, & j'veux qu'il conserve son Etat & son Traitement. Le Duc  
d'Anguillon amura, que bien loin d'avoir de la ranune contre luy, il  
proposerait à S. M. de l'employer convenablement au bout de certain  
mois. il eût été bien plus noble à luy de le proposer tout de suite.

On délibéra ensuite sur le lieu de l'Exil. Le Roy dit, qu'on le metta  
au château de Caën, c'est une bonne ville, il aura la Normandie pour  
prison. on mit Favier très remué au château de Douleus. J'egus  
fut dans un fort dans les Pyrenées, & le Comte de Broglie resta à  
Ruffec.

Telle fut la fin de la grande Affaire de la Bastille, qui n'était  
qu'une intrigue niaise de Louis, de Dumouriez a joué le Rôle du  
Page de Louis XIV, qu'on fouetterait, pour corriger son maître. il n'y  
avait dans cette Affaire, ni conjuration, ni serôt, ni mystère. & il y  
a eu quelque intrigue à Paris, Dumouriez, qui était à d'empire  
l'ignorait. sa Mission était simple, & ne jous à Hambourg  
n'a été occasionné que par la pacifique terminaison de la Révolution  
de Suède. son Projet de voyage de Prusse était un desir national de voir  
de près un Roy, qu'il admirait sous toutes les rapports. il n'avait aucune  
concordance avec le Comte de Broglie, & avec Favier, qui même  
ignoraient sa Mission. le Comte de Broglie & Monteynard étaient  
brouillés ensemble. le Comte de Broglie & Favier étaient brouillés  
avec le Duc de Choiseul; Dumouriez de son côté n'avait eus eus  
aucune relation avec le grand Ministre, quoiqu'il luy fût très  
attaché.



C'est ainsi que le Public est trompé souvent sur l'importance des Affaires des Cours. C'est ainsi que se passent souvent les journées destinées à régler les Empires. Des Traictez de Jeuneletés, dont on fait des Monstres aux Rois, qu'on ne cherche toujours qu'à tromper & quelque fois à effrayer. les Rois ont une manière sûre pour juger les Procès, & n'être pas dupes de leurs Enours. C'est de calculer l'intérêt personnel de l'accusateur, & les Talens de l'accusé. si le dernier a du mérite, il y a tout à présumer que l'accusateur veut élever un mur de Calomnie entre luy & son maître, de plus que le mérite ne l'écrase. peu de Rois prennent ce moyen pour connaître la vérité. l'Homme sage se défend quand il en accuse, mais ensuite il fuit le séjour du Mensonge, & les malheureux Monarques en sont enuvelés. on murmure contre eux, on a tort. ils ont la faiblesse attachée à l'humanité, & le Prisme au travers duquel on leur présente les hommes & les choses, ne les leur présente qu'avec de fausses couleurs.

## Chap. 2. chateau de Caen. Mariage

Il y avait six mois, moins deux ou trois jours, que Dumourier vivait dans cette retraite, lorsque M. de Sartines vint luy annoncer sa sortie de la Bastille, pour aller au chateau de Caen. cela ne luy fit aucun plaisir, il trouvoit Louis XV bien faible, & un bien mauvais apuy pour ceux qu'il estimait, & protegeoit, puisque toute la grace qu'il luy prouvoit, etoit un changement de prison. il ne communiqua point cette Reflexion à M. de Sartines, qu'il remercia très affectueusement. il passa une grande partie de la journée avec le Gouverneur, que très réellement, il regrettait, & auquel il a depuis marqué sa reconnaissance tout le tems qu'il



a vécu. Il écrivit au bas de chaque colonne, cherchez le mot de l'énigme tout en haut. il laissa sur le dos d'un des Sphinx une petite instruction sur la manière d'écrire sur les Duches. il récompensa ses Portedef, il fit aussi une petite Gratification à quelques uns de ses amis invalides. En luy rendant ses effets, on exigea de luy la signature d'un serment, par lequel il s'engageait à ne jamais rien reveler de ce qu'il avait vu, ou éprouvé, à la Bastille, il le regarda comme une formalité, qui ne l'engageait à rien. M. de Sartines, soit de luy même, soit par ordre, avait permis qu'il emportât ses Papiers, sans être visité.

Un Exempt de Police vint le lendemain le chercher de très bonne heure, & eut l'honnêteté de luy remettre ses armes, cet homme se nommait Mares, & étoit très aimable. il n'avait avec luy qu'un seul domestique, ou Archer, déguisé. Ils prirent la route de Saën, où ils arrivèrent le troisième jour, à sept heures du matin. le commandant du Château, nommé le Chevalier de Canchy, avait été prévenu, & à Midy l'appartement qu'il luy destinait étoit préparé dans sa propre maison, il consistait en plusieurs chambres, soit propres, avec un très joli jardin particulier. il fit prix avec luy pour sa nourriture & celle de ses gens, à deux cent cinquante livres par mois. cette Pension étoit plus considérable que les appointement, de ce Major, qui étoit un excellent homme.

Il se trouva là comme à la campagne, le Château étoit spacieux, en bon air, bien planté, & il y avoit bonne compagnie. il y en eut une pour la vie avec une femme infiniment aimable, la Viennoise de Mathan, qui y tenoit une grande maison. il n'étoit point du tout gêné, & étoit quand il vouloit du Château, pour aller en ville, ou à la campagne, il aurait peu profité de cette liberté, trouvant dans son Château plus de remoures qu'il ne luy en fallait, s'il n'avait eü sa cousine dans la même ville. On a raison de dire que les actions, qui décident de notre vie, sont écrites d'avance dans le livre des Destins.

Depuis douze ans ces deux personnes étoient séparées, sans



pouvoir imaginer quelles se reverraient, jamais, M<sup>lle</sup> de Broisy avait pris le voile, ensuite forcée par sa mauvaise santé à renoncer à un Etat trop rigoureux, elle s'était retirée dans un couvent nommé les Repenties, où elle vivait dans la pratique, & avec la célébrité, de la plus haute dévotion. après avoir refusé deux fois les sollicitations de son cousin, elle permit en apprenant qu'une lettre de cachet l'amenerait au château de Caen, mais regardant cette circonstance comme une épreuve que Dieu luy envoyait, elle sarma de toute la force de la Religion pour se défendre contre une ancienne Passion, qu'elle croyait cependant bien éteinte, & le bataillon des Jésuites & des Dévotés vint l'entourer pour soutenir son courage.

De son côté, il ne pensait qu'avec répugnance à la nécessité de revoir une parente aussi dévote, qu'il avait tendrement aimée, mais dont il s'était entièrement détaché sur ses propres instances. il jugeait que dans une ville de Province, où sa Cousine avait acquis dans son genre autant de célébrité que luy, tout le monde aurait les yeux fixés sur leur conduite, & qu'il deviendrait le sujet de toutes les conversations. il maudissait le choix qu'on avait fait, précédement du Château de Caen, sur tous ceux du Royaume, pour le jeter dans cet embarras. on avait fait courir le bruit dans le Pays, que la haute dévotion de sa Cousine & toutes ses maladies n'étaient provenues que du désespoir d'avoir été abandonnée. s'il ne la voyait pas, il devenait un Monstre, surtout aux yeux des Femmes. D'ailleurs pourquoi ne pas l'avoir? il n'en était plus amoureux, elle était sa Cousine Germaine, elle avait réellement souffert pour luy. ces Pensées, & beaucoup d'autres, l'agiterent pendant trois jours, sans qu'il pût rien résoudre.

Le quatrième, après l'avoir fait prévenir, il arriva chez elle à dix heures du matin, elle était seule. ens'abordant, ils se présentèrent comme deux criminels, il ne put que luy dire; oh comme tu es changée! mais jetaime toujours, & il se jeta dans ses bras.



Effectivement il ne retrouva plus la même figure. la petite Verole avait  
 gromi tous ses traits, elle avait trente ans, & elle était d'une maigreur  
 effrayante. après s'être un peu calmé, ils raisonnèrent sur leur position  
 mutuelle, & convinrent de se voir rarement, jamais on ne s'en fit  
 de protestations d'amitié plus réelle, en arrangeant tous les moyens  
 de vivre peu ensemble, & surtout de se peu fréquenter. se trouvant  
 soulagés par cette délibération unanime, ils reprirent leur ancienne  
 familiarité, il dina avec elle & une de ses amies, & il <sup>retourna</sup> au château  
 bien content de ce qui avait été décidé.

La Legion de Lorraine, à laquelle il était attaché, était en quar-  
 tiers à Salaise. le Corps des Officiers vint lui faire visite, conduit par  
 le Comte de Viomesnil Colonel, Cadignan Colonel en second, Choisy  
 Lieutenant Colonel, qui était revenu de Pologne avec le sordon rouge  
 & le grade de Brigadier, & Villereaux Major. Viomesnil lui amena  
 des Chevaux, & l'engagea à joindre la Legion à Salaise pour passer  
 quelque tems avec eux. le Che<sup>e</sup> de Canchy ne s'y opposa point, & il  
 partit, très content de s'éloigner de sa Souveraine. il y passa huit jours av-  
 ec ses camarades; le Capitaine Montigny, qui l'avait fait attacher  
 à ce Corps, pour y établir son Instruction des Troupes légères, y eut mis  
 tout bien. il eut le plaisir de voir son système adopté, sur lequel  
 il fit faire des simulacres raisonnés de petite guerre, il y fit quelques  
 additions; & au bout de huit jours, il projetait d'en être encore huit aut-  
 res, lorsqu'il apprit que sa Souveraine venait de tomber malade d'une  
 Fièvre Milliaire, & que cette maladie prenait un tonneur fort  
 dangereuse.

Au mitôt il retourna à Caen. le Coureur où elle vivait n'était point  
 docteur. il s'établit garde malade auprès d'elle pendant vingt huit  
 jours. il entra dans sa chambre tous les jours, à sept heures du Matin  
 & n'en sortait qu'à huit heures du Soir, elle ne prenait rien que de sa  
 main. il avait conjecturé, ce qui était vrai, que cette maladie, dont



ependant elle avait le germe, l'ayan déjà eu sept fois, & cette Mod-  
-adie etant Epidemique à Caen, luy estoit occasionnée par la Résol-  
-ution, que leur réunion avoit produite sur cette âme sensible &  
-vive, & par la violence des combats intérieurs & des efforts qu'elle  
-faisait pour se vaincre. il n'étoit plus amoureux, mais une  
-estime très tendre avoit remplacé cette passion fougueuse. il  
-prit la résolution de terminer par le mariage son état pénible  
-pour tous deux. il ne luy restoit plus que 1000<sup>l</sup> de rente de son Pat-  
-rimoine, qui joint à 6000<sup>l</sup> de traitement, ne luy faisoient  
-que sept mille Francs. elle n'avoit que 1200 livres de rente; mais  
-sa mere etant âgée, ils avoient l'espérance d'au moins sept à huit  
-mille livres de rente de sa Succession. il attendit sa convalescence,  
- & alors à force de raisonnement, il obtint d'elle son consentement.  
- Il fut obligé de devenir Théologien & Casuiste, & de disputer avec  
- les principaux Docteurs de Caen, pour lever les scrupules de sa conscience.

La Baronne de Schonberg, sa sœur, luy avoit donné une très  
- forte preuve d'amitié, en sollicitant pour luy auprès du D<sup>u</sup> d'Aiguillon,  
- mais avec beaucoup de noblesse. le Duc eut la bonté de luy dire,  
- un jour qu'elle le prenoit vivement: Madame, vous avez tort  
- d'être si inquiète pour votre frere, il se divertit très bien à la Bastille,  
- il est toujours gay: elle luy répondit avec beaucoup de dignité. he bien,  
- Monsieur le Duc, j'en une preuve qu'il n'a rien à se reprocher, &  
- ce n'est un motif pour vous de vous montrer juste, en luy rendant  
- la liberté. cette noble franchise l'avoit brouillée avec ce Ministre  
- tous puissants, & Dumouriez cite avec plaisir le trait de M<sup>de</sup> de  
- Schonberg, pour l'aimable noblesse & reconnaissance qu'elle eut  
- son autre sœur, Aben de Servaques, résidoit à St. Quentin,  
- ville très agréable; aimant passionnément son frere, de laquelle  
- eut après la résolution qu'il avoit prise de épouser sa cousine,



Ch. 2. elle l'engagea à venir demeurer en cette ville, & fit meubler une fort belle maison pour le recevoir.

L'Assiduité de ses soins pour M<sup>lle</sup> de Broigny fut le sujet de toutes les conversations de la Ville, tout le monde le loia, & y prit intérêt, surtout sa bonne amie Mad. de Mathan. il ne voulut pas permettre qu'elle passât sa convalescence dans une chambre mal aérée, dont tous les meubles étoient imprégnés des Miasmes de sa dangereuse maladie. il luy loia un appartement à la campagne, à un lieue & demie de Caen, & il l'y établit avec une vieille Dame pensionnaire du même Couvent, il leur donna son valet de chambre pour les servir. il étoit bien aise au mi de la soustraire aux importunités des Prêtres & des Dévôtes, qui ne pouvaient que troubler son repos, mais changer sa volonté, & lorsqu'il se vint près du terme de l'expiration de sa lettre de cachet, & que sa Cousine eut repris ses forces, il l'envoya chez sa mère, à qui ils avoient tous deux fait part de leur résolution.

Peu de jours après le départ de sa Cousine, Louis XV mourut, & tout le Ministère fut changé. par une circonstance aussi bizarre un Professeur de Rhétorique de Caen, l'abbé Berenger, fut chargé de faire le Panegyrique de ce monarque, il fallait citer quelques traits de la vie de ce Prince, on lui conseilla de consulter le prisonnier du Château, qui étoit homme de lettres, & ayant passé sa vie dans les Affaires Publiques, luy donnerait de bons renseignements. l'abbé Berenger vint le trouver, & il luy aida à faire en latin le Panegyrique du feu Roy, au nom duquel il étoit en prison. cette mort luy rappella la fable de la Fontaine qu'il avoit citée à Marville, & il raconta cette Anecdote à toute la Société de Caen.

Dès l'on regarda sa lettre de cachet comme au nullé, mais ne voulant pas recouvrer sa liberté par un Bénéfice d'Inventaire, il



Liv. II.  
ch. 2.

écrivit à Louis XVI, en le suppliant de le faire remettre à la Bastille, de faire examiner les pièces de son Procès, & de luy donner des Juges légaux. Il écrivit dans le même sens à trois des nouveaux Ministres, M. de Vergennes Ministre des Affaires Etrangères, le Comte, depuis Marechal du Muy, de la Guerre, & de Sartines devenu Ministre de la Marine. Il reçut réponse de tous les trois, que le Roy nomma Commissaires pour la révision de son Procès. mais on ne voulut pas le remettre à la Bastille, & encore moins porter l'Affaire en justice réglée. le Comte de Maurepas, oncle de D'Aguiillon, devenu premier Ministre, bien loin de vouloir revivifier le Procès ridicule, chercha à l'éteindre. on enleva du Dépôt de la Bastille toutes les Pièces & instructions, & tout fut supprimé.

Cette Commission dura deux mois, au bout desquels il reçut ordre de se rendre à Compiègne, où étoit la Cour, ainsi sa prison fut prolongée de deux mois par cette circonstance, & lorsqu'il partit, il avait passé six mois à la Bastille. & cinq mois au Château de Laen; il avait heureusement bien employé ce temps. arrivé à la Cour, M. du Muy, dans une audience publique, luy dit que le Roy étoit fâché de l'injuste & longue vexation qu'il avait éprouvée, & l'avait chargé de l'en dédomager, en employant utilement ses talents. dans une audience particulière il luy donna la même Déclaration par écrit on luy en remit une seconde, qui étoit un extrait du rapport, signé des trois Ministres, qui le déchargeait de toute accusation. dans cette Affaire, Sartines avait signé le pour & le contre: comme Lieutenant de Police & Commissaire, il avait signé la Pièce du rapport de D'Aguiillon, qui chargeait un peu Dumouriez, comme Ministre, il avait signé celle qui le déclarait innocent.

Il alla retrouver le lendemain le Ministre, & luy demanda la permission de se marier, qu'il obtint seulement. M. du Muy étoit



1179 83

austere & très religieux, il venait luy même de satisfaire une ancien-  
ne inclination, en épousant M<sup>lle</sup> Blansard Chansinense de Neuff,  
une belle que vertueuse, qui pleure encore son respectable Mari,  
qu'elle a perdu en 1775. Il partit pour le Pontaudemer, où était sa  
Cousine, & après avoir payé avec bien du regret au Pape 3200<sup>l</sup>  
pour les dispenses de proche Parenté, il l'épousa le 13 septembre 1774.  
Il fut obligé de vendre cinq mille Volumes de sa Bibliothèque pour les  
fraix de son Établissement, ce qui luy enlevait, qui était redvenue  
considérable, avec tous ses Manuscrits & ses Papiers, en devenant la  
Proye des Anarchistes.

Il alla s'établir à St Quentin auprès de l'Abbe, mais bientôt les  
deux belles sœurs ne s'impatirent pas le caractère de son Épouse  
claircigu par ses souffrances. La Dévotion, quand elle en surcra  
minutieuse, se prête aux défauts de notre âme, comme les Habits au  
défaut de notre corps, elle les couvre, mais elle ne les cache pas. il n'y av  
ait plus une analogie dans le ménage, pour qu'il fût heureux. elle  
rapportait tout à Dieu, à la Religion, mais surtout au Culte exte-  
rieur. Il n'en ni Athée, ni impie, mais tous les Cultes luy semblaient  
des Variétés d'un Principe Uniforme dans tout l'Univers, l'adoration  
d'un Dieu. Il était persuadé de cette sublime Sentence de Voltaire :

Il nous juge sur nos vertus,  
et non pas sur nos sacrifices.

Cette diversité de façon de penser a jeté pendant quinze ans entre  
eux un voisin de disension, qui a fait leur malheur. elle était  
intolérante, il était indifférent. exclusive, jalouse, toujours malade,  
ayant eu le malheur de perdre deux Enfants au moment de leur nais-  
sance, elle était devenue d'une Société fâcheuse. brouillée avec sa  
sœur l'Abbe, elle le porta à quitter St. Quentin. ils se retirèrent à la  
Campagne, à trois lieues de Roüen. bonne & charitable, tout ce qui



119.11.  
Ch. 2.

190

l'entourait etait malheureux. elle l'a forcé à renvoyer ses vieux Domestiques, & ils en ont eû pie, de cens vingt en quinze ans de menage, sans pouvoit en garder un. Brapliste même, élevé dans la maison, regarde plutôt comme un fils qu'un Domestique & est sacrifié à la tranquillité, & n'en renne avec son Maître qu'après leur séparation.

Il a souffert quinze ans ces états pénible, il la gardait dans ses fréquentes maladies, il luy obéissait en tout. il se privait de toutes les Sociétés & de tous les plaisirs. quand ses amis voulaient, ou le conseiller, ou le railler, sur sa patience, il leur répondait: à votre avis Socrate etait il un sot? Ses grands travaux, ses promenades solitaires, luy faisoient supporter avec constance cette épreuve, dont il se consolait, en pensant qu'elle seroit à briser ce que son caractère avoit de trop altier. on l'a vu pendant quinze ans le modèle des Maris, & on n'a sçu de leurs attentations, dans le public, que ce que le tyran même vivacité de son Epouse l'ainait échaper, qu'il touchait en suite de courroux par des complaignes de devant. Elle l'aimait, & l'aime encore; il rendait justice à toutes ses vertus, il se disait avec vérité que s'ils avoient été tous deux Philosophes, ou tous deux Dévôts, le bonheur auroit habité leur maison.

De les premiers mois de son Mariage, & tous les ans, elle disoit à son mari, qu'elle vouloit se séparer, & se remettre au commerce, tous les ans il la dissuadait. chargé d'une grande représentation, ayant quelques Dettes, il ne pouvoit pas partager son Revenu, qui suffisoit à peine à sa dépense. il attendoit la mort de sa belle Mere, voulant luy laisser la jouissance de son bien. En 1786, il luy vint une Succession inattendue. la Veuve de son bon oncle de Versailles, sensible à des services, qu'il luy avoit rendus à la mort de son mari, & pénétrée d'estime pour luy, luy laissa tout son bien. il alla recueillir cette Succession



à Versailles, il chercha, et trouva des Parents de cette Dame, auxquels il rendit les biens fonds, et ne garda que le Mobilier, qui valait soixante mille livres en Diamants, Argenterie & Meuble. alors la femme venait encore de luy proposer la Séparation, il y avait consenti, elle allait se faire. Madame de Perry, sa belle sœur, les raccommoda, mais cette fois il annonça à sa femme que c'était la dernière, & que si jamais elle luy refaisait cette Proposition, il l'accepterait sans retour. En 1788 elle recommença, il tint parole, ils se séparèrent, il lui donna ses Diamants, il partagea avec elle les Meuble, et l'Argenterie, & luy fit une Pension de cinq Mille livres. Elle se retira dans un Loueur de Paris au commencement de 1789.

Quand même il n'y eût pas été, & provoqué, la circonstance de la Révolution l'eût forcé à luy faire prendre le parti, & à rompre son Mariage, ayant perdu à cette époque son Commaudement de Cherbourg & sa Pension, qui avait été portée à six mille livres en 1786. pendant les deux premières années de la Révolution, il a vécu de bien pais d'une Dame, qui se dévouoit elle-même, pour l'aider à payer la Pension de son épouse, & qui partageait son existence avec luy. cette Dame, pleine de douceur & d'amabilité, a voulu depuis partager son infortune, & a doublé ses peines, par la constance & la noblesse de ses sentiments. il en charge de son sort, & c'est le lien le plus fort qui l'attache à la vie.

Quant à son épouse, elle est sans contredit pleine de grandes vertus; avec l'extinction & l'esprit de St. Theres, elle était née pour la vie contemplative, & déplacée dans le monde. elle aime, l'estime, & la respecte: mais leurs caractères, sont incompatibles. Malas! à l'époque où il écrivit cette partie de ses Mémoires, en Janvier 1794, elle est dans les prisons des Anarchistes, avec sa sœur Madame de Perry, sa



belles deus l'Abene de Ferravaques, sa niece m<sup>lle</sup>. De Perry, M<sup>re</sup>. de  
Chateauneuf cousine germaine de Dumourier, la jeune viante  
- enante Baronne de Schonberg, femme de son neveu, mere de deux  
enfants en bas age.

Français! Soyez justes; si vous trouvez Dumourier criminel,  
ne vous vengez pas sur des femmes, qui n'ont ni partage, ni sçu  
ses Projets. La femme & la Mere de Coriolan, ses fils même, etaient  
libres dans Rome, pendant qu'il aniegoait sa Patrie à la tête des  
Volques. Dumourier n'a jamais voulu porter les Armes contre  
vous. il abhorre les crimes, commis par les hommes coupables, qui  
vous égarent, mais il ne s'en jamais cru en droit de les venger sur  
ses Concitoyens. Doublez la somme de sa proscription, condamnez  
sa Mémoire; mais épargnez des innocents, des femmes & des Enfants,  
qui d'ailleurs ne sont pas sa touche Directe! ô Providence! vailles  
sur ces Têtes innocentes & cheries!

Chap. 3. Missions Particulieres

1775. 1776. 1777.

En 1775 le Baron de Pirch apporta en France un Projet de  
Manœuvres Prussiennes. les Français imitent tout, & ont eut tout. La  
Prussionnie les dominait alors. Guiber & tous les jeunes Colonels  
avaient été admis, le grand Frederic, & c'était la mode de trouver la  
Tactique Française detestable, on tourmentait les Troupes par des  
changemens multiplies d'Exercices & de Manœuvres. on formait des  
Officiers Evolutionnaires, sans que cela conduisit à former des Generaux.  
L'Art de la Guerre en grand eut le Talent de mouvoir des MASSES, & on



3 s'éloigne de cet Art, quand on se livre à des détails minutieux.

M. Du Muy avait adopté les Manœuvres de Pirsch, on avait formé à Paris des Bataillons de modèle des Gardes Françaises, & trois Aide-majors de ce Régiment furent chargés d'instruire en Aide-Major, & de Bataillons de modèle du Régiment de Ligne. on ordonna un grand rassemblement de Troupes dans les trois grandes garnisons de Strasbourg, Metz & Lille. l'Etat Militaire Français était alors surchargé d'un millier d'Officiers Généraux, & de plus de deux cent Colonels Reformés. le Ministre en choisit trente qu'il distribua dans les trois grandes garnisons, pour assister à ces Manœuvres. tous les autres Colonels sans Troupes furent congédiés ne plus tenus au service. cette œuvre de réforme ne put pas résister à l'intrigue & à la protection, & malgré son succès M. Du Muy fut obligé de porter successivement ce nombre à plus de cent cinquante.

Dumouvier fut nommé des Trente premiers. il ne fut pas très sensible à ce choix honorable. il n'avait jamais commandé de Régiment, il ne se connaissait qu'aux gens de la Cour, il avait même refusé un Bataillon de Grenadiers Royaux. il s'était destiné à l'Etat-Major des Armées, il s'était traîné une route particulière hors de la ligne commune. il alla à Versailles & fit ses observations à M. Du Muy, luy proposant, si voulait luy confier les Manœuvres de Pirsch, de luy en envoyer sous peu de jours une Analyse Géométrique. le Ministre luy expliqua que le choix avait été fait pour luy conserver son activité de Colonel, & qu'il fallait qu'il allât à Lille.

Pendant les jours qu'il fit à Paris, il y trouva une Députation des Etats d'Artois, qui venaient porter leurs plaintes, contre un Projet de redresser la Lys. ce Projet était d'un Marechal de Camp du Genie, nommé Orouil-lard. avant d'être nommé Ministre de la Guerre, M. du Muy était Com-mandant en chef de la Flandres. Residant à Lille, il avait voulu faire de cette ville le Centre du Commerce de cette riche Province, qui quelle fût



situés sur l'extrême frontière. Il avait cherché à attirer les Manufactures à Louvoing & à Roubaix deux Bourgs déjà très commerçans. Les États de la Province d'Artois, que ce Commerce extérieur dépeuplait de ses fabriques & de sa population, avaiens proposé un Projet de Canaux, passant par le centre de l'Artois, jus qu'à Dunkerque, & seraiens engagés à y employer cinq cens mille francs par an, sur les fonds de la Province, sans qu'il en coûtât rien au Roy.

Bouillard dans l'Intervalle avait proposé à M. du Muy le projet du Redressement de la Lys jus qu'à Aire, par un Canal en dehors de l'Artois. le General, par son crédit, avait fait passer le projet de Bouillard, & on y avait ajouté une injustice, c'était de faire donner ordre aux États d'Artois de contribuer le Don gratuit de cinquent mille livres, qui s'avaient en le malheur d'offrir, pour les employes à un Projet, qui alloit à chever de ruiner l'Artois.

Ces Députés jettaiens les hauts cris. par hazard un d'eux, le Chevalier de Ghinelle, raconta cette affaire à Dumouvier, qui alla faire de fortes représentations au Ministre. M. du Muy était plein d'intégrité. quoiqu'il fût auteur du Projet, il eut la noblesse de laisser balancer son opinion, & il le chargea d'aller examiner sur les lieux les avantages, & les inconveniens du Projet du Redressement de la Lys, & les motifs des plaintes des États d'Artois.

Il partit donc pour Lille avec le double objet de cet travail, & de l'étude des Maneuvres de Lillois. le Marquis de Castries, commandait en Flandres, mais il partit aussi tôt, & le Prince de Montbarrey fut chargé, comme inspecteur, du camp des Maneuvres. Il avait connu à l'Armée, c'était un bon Officier très brave & très instruit. ils se lierent à Lille d'une étroite amitié. ni l'un ni l'autre ne pouvait s'attendre alors, que six mois après Montbarrey serait Ministre de la Guerre.



Après avoir été examinés sur les lieux, le Redressement de la Lys, d'une part, les Canaux projetés par les Etats d'Artois de l'autre, il fit un Mémoire, dans lequel il démontreroit. » que le Projet du Redressement de la Lys, qui, » d'après le Desir de Trouillard, ne devoit coûter que dix Millions, en coût »-rait plus de quarante: que la Partie de Canal, faite entre Aire & St. » Omer sous sa Direction, dont le Desir ne montoit qu'à douze cent mille » livres, avoit déjà coûté plus de quatre Millions & demi, & que l'on n'eût » un ouvrage à recommencer: que Militairement, en se donnant la » Lys, on déjoueroit Douai par le rapprochement des Marais de Courcières, » qui avoient été un des principaux points de Défense du Marechal de » Villars, dans la guerre de la Succession: que Politiquement, on jetteroit » tout le Commerce sur la ligne extrême de la Frontière, en entreprenant » de rendre la Lys Navigable: qu'en plaçant le Centre du Commerce à » Lille, qui devoit n'être considéré en soi-même que comme une Place » d'Armes, on appauvrirait & dépeupleroit, l'Artois, qui n'avoit pas autant » que la Flandre la renouée d'un sol très fertile, & d'une excellente » culture: qu'en cas de guerre contre la Maison d'Autriche, le Commerce » seroit facilement intercepté, puisqu'on partageroit le cours de ce R. & »-virement: que le Pays de Furnes, Courtray, Menin, deviendroit que » le travail n'eût pas lieu, parce que le Redressement les inonderoit, à moins » qu'ils ne fissent de leur côté des Diques, comme on devoit en élever sur le » bord François pour assujétir la Rivière, Dépense qu'ils ne voulaient pas » faire pour un Canal, qui ne servoit à rien à leur Commerce: qu'au cont »-raire, en adoptant le projet de l'Artois, on vivifieroit cette Province, on don »-neroit au Commerce un cours assuré même en cas de guerre, parce » qu'il seroit à couvert par les Places Fortes, & par la Lys en son état naturel » Marecageux, qui lui serviroit d'Avant poste, & que même en cas que l' »-Ennemi pénétrât, on se donneroit par le Canal intérieur de l'Artois, une » seconde ligne de Défense.



Newoya ce Mémoire à M. du Muy, qui d'abord luy répondit assez sèchement, que ses raisonnemens n'estoient plus spécieux que solides, mais qu'ils en raisonneroient ensemble. au bout de deux mois il revint à Paris avec M. de Montbarey, il vit plusieurs fois le Ministre, qui était malade de la Pierre, & qui mourut peu après dans l'opération. ce vertueux Ministre convint qu'il avait raison, & ordonna la suspension des Trax aux du Redrenement de la Lys. M. de Maillebois venait de luy remettre un Mémoire très bien fait sur le projet de construire un Port Militaire à Ambleteuse. M. du Muy le luy donna à Analyser, & l'amura qu'au Printemps prochain, s'il vivait encore, il le chargerait d'aller se vérifier sur les lieux. Il partit pour la Campagne, où il aprit avec bien du chagrin la mort de ce excellent Ministre, qui le regretta comme Citoyen, & comme ayant gagné sa confiance, en court redressé avec fermeté son projet favori. ce Trait du Marechal du Muy fait l'éloge de sa probité & de son impartialité.

Pendant son séjour à Lille, Dumourier s'étant lié intimement avec M. de Montbarey, avait appris de luy, qu'il avait été renvoyé au Parlement de Roüen pour le Jugement d'un grand Procès, que sa famille soutenoit depuis plus de cent ans contre la Maison de Massan, pour la Succession d'une Jeanne d'Albères. Il s'agissait de plusieurs Millions. Il dit à Montbarey de luy envoyer son homme d'Affaires, qui ayant du tenu à luy, il examinerait sa cause, que s'il la jugeait bonne, il solliciterait pour luy, que s'il la jugeait douteuse, il luy indiquerait un Procureur & un Avocat habiles, & qu'il n'en méchierait pas. Il connoissait particulièrement beaucoup de membres du Parlement de Roüen, & il voulait rendre service à son ami, ne s'exprimant certainement pas alors, qu'il devait sous peu de mois devenir son Ministre. les Papiers vinrent. Il trouva la cause fort juste, il en fit l'Analyse, il sollicita, M. de Montbarey vint au commencement de 1776 à Roüen, & le Procès fut perdu, quoiqu'alors M. de Montbarey fût Ministre



de la guerre. cela aurait fait beaucoup d'honneur au Parlement, si la cause  
du Prince de Nassau eût été plus juste.

La Couronne de Prusse possédait de grandes Terres en Normandie, & sur  
tout un très grand crédit. La Maison d'Harcourt, toute puissante dans cette  
Province, lui était fort attachée. Elle s'en vint à mauvais gré à Dumourier  
d'avoir sollicité publiquement pour Montbarey; elle dit qu'il était un Inté-  
-grité; parce que dans l'intervalle son ami était devenu Ministre, & par  
lequel sont accoutumés à calculer sur l'ambition, ou sur l'intérêt, toutes les  
démarches des hommes au dessus de leur rang & la fortune. Elle eut  
tout, si elle eut considéré les époques de ses premières démarches, elle ne luy  
aurait pas fait cette injustice. Au reste il y a été si pensable, qu'en 1792,  
étant Ministre des Affaires étrangères, il a pris avec la même chaleur les  
intérêts de ses enfans, & il a appuyé de tout son crédit les sollicitations de la  
Princesse de Soudemont.

Le Comte de St. Germain remplaça le Maréchal Du Muy au Ministère  
de la Guerre. Le nouveau Ministre avait de grandes vues & une longue  
expérience; mais la résidence qu'il avait faite en Danemarck luy a vait  
fait perdre l'habitude de la France & surtout des Français. Il voulait réfor-  
-mer leur Militaire, comme il avait réformé celui du Danemarck. Il  
était arrêté à tout moment par les privilèges des Corps, par les grandes  
charges, & par les Protections. Il a préparé la Révolution, en aneantissant  
- sans les Grenadiers à cheval, Gendarmes, Chevaux légers & Mousque-  
-taires, & en diminuant d'un quart les Gardes du Corps, ainsi que l'Inf-  
-anterie Française & Suédoise de la Maison du Roy, ainsi que le Corps  
de la Gendarmerie. Si les troupes eussent existé, les Etats Généraux eussent  
pu opérer une Réformation, que tout le monde desirait, sans que tout  
fût bouleversé.

Tous les Plans de ce Ministre, qui cependant avait de bonnes  
vues, ont été tronqués & morcelés. la quantité de Saisies dont il

\* les gens de Cour



1861  
était entouré, a donné à ses Ordonnances un défaut de cohérence  
& d'ensemble, qui les a rendu la plupart inutiles & plusieurs perni-  
cieuses. Il avait eu les plus grandes obligations au Père de M. de  
Monsbarey, luy même luy avait rendu de grands Services, lors  
que renvoyé du Dannemark, ayant emuyé une Banqueroute,  
il vegeait en Alsace dans la misere & dans l'oubli. Il appella  
aupres de luy cet Officier General, mais bientôt il en devint jaloux,  
& c'en est qui le perdit, & ouvrit à Monsbarey la route, pour luy suc-  
céder. M. de Maurepas, qui était allié de la famille de Nèfle,  
dont était Madame de Monsbarey, le dani au ai de toute la  
France contre M. de St. Germain, fit nommer Monsbarey  
pour son successeur.

Entre beaucoup de vûes utiles qu'avait M. de St. Germain, il tenait  
surtout pour le Projet d'établir un Port de Roy dans la Manche.  
Dumouriez luy en voya l'Analyse du Projet d'Ambletouse. cette  
Analyse, partant de toute les Aversions du Mémoire de M. de  
Maillebois, présentait ce Projet comme très utile: mais en la com-  
posant, il avait eu la précaution, ne connaissant pas le local, de  
débiter par ces mots: si le Mémoire en vrai dans tous ses détails.  
M. de St. Germain le fit venir à Paris en 1766, & le nomma commis-  
saire du Roy avec le Chevalier d'Orly & m. de la Roziere, pour aller  
examiner ou, comment, on pourrait former un Port de Guerre dans  
la Manche. le premier était un Capitaine de vaisseau fort ignorant,  
qui mourut avant de partir. le second était l'Officier d'Etat Major le  
plus instruit qui jamais Dumouriez ait rencontré: il était alors  
Marchal des logis de l'Armée en Bretagne, & Brigadier, il devait  
sa fortune à M. de Broglie.

Il partirent ensemble. on avait étendu leur Mission. non seule-  
-ment



189  
Ils devoient examiner Ambleteuse, que la Roziere connoitroit bien, & qui auroit ne pouvoit pas convenir, mais encore tous les Projets de Port faits, ou à faire, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine. 97

Ces deux Officiers firent un très grand travail pour vérifier tous les Projets de Port de guerre, presents dans cette Etendue. il n'y avoit pas de si petite rive, qui n'eût exercé l'Imagination de quelques gens à projet. Ils trouverent que le Mémoire d'Ambleteuse portoit sur des bases fautes; que le Maréchal de Vauban, qu'on citoit à faux, & qui effectivement avoit tracé une Citadelle, n'avoit construit une Ecluse & une Entrée de Branin, n'avoit effectivement travaillé, que pour en faire un Port de Frégates, ce qu'on reconnoitroit facilement à la largeur du Basjoyer, & à la hauteur du Blanc Radier de l'Entrée. Ils abandonnerent le Projet, & après un mûr examen ils se fixerent au local de Boulogne, en laissant à la droite cette rive & la Roziere de Lianne, en projetant le creusement des Rensues de l'eau dans la Vallée de Lapecure, & les Branins sous le Fort de Chatillon, ouvrant l'Entrée sous ce fort, avec une digue prolongée sur les bords de l'Heure & l'Inheure. on pouvoit y faire un Etablissement de Marine pour douze Vaisseaux de Ligne, avec des défenses très faciles, pour le prix de douze millions, partagés pour le travail & la dépense en quatre années égales. ce Port auroit fait face aux Dunes.

La Roziere connoitroit beaucoup de Bourg, il proposoit d'y construire un second Port, en face de Portsmouth pour trente Vaisseaux. celui d'Ambleteuse correspond à celui de Plymouth, & nous aurions eû de plus que les Anglois les Ports de Rochefort & de Toulon. ils joignirent à ce Mémoire un détail du Projet, des Travaux, des Sommes qu'on pourroit tirer de l'Artois, du Boulonois & de la Picardie, pour soulager



le Gouvernement, les Tables de Sondes de Terre & de Mer de Marsès. Dumourier, qui avait prévu que la Guerre de l'Amérique ne tarderait pas à braver la France avec l'Angleterre, y avait joint un Discours sur cette Guerre, & sur les moyens de rassembler en un mois les Bâtimens nécessaires, pour porter en Angleterre cinquante mille hommes.

Munis de tout ce travail, ils retournerent à Versailles, au mois de Septembre. M. de Maupeou assemblea un Conseil de tous les Ministres, où fut appelé le Comte d'Estaing. on donna de grandes loüanges au Projet de Doulouais, & on n'exécuta rien. M. de St Germain avait nommé Dumourier Aide-Marechal des Logis des Côtes du Doulouais, dont il voulait lui donner le Commandement, pour diriger ces Travaux. Quand on en vint à la lecture du Discours sur la Guerre d'Amérique, Maupeou lui dit sans balancer qu'il était un fou & une Tête chaude, qu'il était très-âmeré que les Evénemens de l'Amérique se passeraient sans occasioner la Guerre, & qu'il n'avait pris à cet égard des mesures, qui ne pouvaient pas manquer. Dumourier quoiqu'il bien convaincu que le Premier Ministre avait tort, ne crut pas devoir insister. il repartit pour sa Campagne, où il resta toute l'année 1777. il y fit un Mémoire de Défensive sur la Normandie, & différents autres ouvrages, eussent eussent la traduction d'un livre peu connu, mais très-originaux, intitulé en Italien, Vita di Benvenuto Cellini scultore Fiorentino, & celle d'un ouvrage Allemand qui contient la vie des principaux Généraux de Charles XII, Renschild, Steinbock, Dukes, Moyerfeld & autres. ces ouvrages sont perdus, parce qu'il n'a jamais eût le tems de les faire imprimer.



Ce mois de Juillet il envoya à M. de Montbarey un Mémoire sur la guerre d'Amérique, où il prédit la perte de Duigoyne. on aprit quelque tems après que le General avoit mis bas les Armes avec toute son Armée à Saratoga. Dans ce Mémoire, il annonçoit la Guere très prochaine. M. de Maurepas dit alors, j'en suis quitte à raison.

À la fin de Decembre il eut un Souverain de M. de Montbarey, récemment Ministre, qui luy mandait de se rendre sur le champ à Versailles; il y trouva la Roziere, qui avoit reçu un ordre parit. on tint le lendemain un grand Conseil chez M. de Maurepas. la guerre étoit déclarée. la Roziere lut sa Défensive de Bretagne, on étoit fort inquiet pour cette Province, surtout pour le Port de Brest. on fit partir de l'Artillerie & des Munitions en Port de Douay, pour Brest.

Alors on donna à Dumouriez le parti pour la Bretagne, & Dy se vit sous la Roziere. il prit la parole, & dit, Mémieur vous êtes inquiet pour la Bretagne, & moy je ne suis plus rien pour cette Province, après avoir entendu l'excellent Mémoire, que vous adoptez. la Roziere suffit en Bretagne. mais j'en suis secondairement pour la Normandie, dont vous ne vous occupez pas, & surtout pour la Piesquille du lot tout on que les Anglais ont déjà prise une fois, s'ils s'y étoient jamais, il faudrait une campagne entière pour les en chasser. alors il leur fit le précis de la Défensive de la Normandie. M. de Maurepas luy dit de l'écrire, je quitte sur le champ. le Ministre la porta au Roy. le Prince demanda qui avoit fait ce bon Mémoire, & à l'endroit où il traitoit de Sherbourg, le Roy écrivit de sa main, Dumouriez Commandant de Sherbourg. ce bon commandement fut ainsi créé pour luy du propre mouvement de Louis XVI dans les



premiers jours de Janvier 1778. on y attacha six mille livres de trait  
emeur, qui outre ses appointements d'Aide Marechal des logis,  
sa pension & son petit Revenu, avec le logement, luy faisoient vingt  
trois mille livres de Rente, & une Place fine.



chap. 4. Chapitre 4. Sommandement de Cherbourg.  
Guerre d'Amérique.

Dumouriez avoit été en 1758, defendre Cherbourg, & se  
plustot en voir partir les Anglois, etant Connetable de Caval  
erie. il n'y etoit pas retourné depuis vingt ans. à le premier  
voyage, il avoit beaucoup admiré cette Rade, & son heureuse  
position, au bout d'une Presqu'Isle, vis à vis la pointe méridio  
nale de l'Isle de Wight, à dix huit lieues de l'Anglesme. il av  
oit dit plus de quinze ans avant à sa femme, alors fille, & à  
ses amis, qu'il ne seroit pas content, qu'il n'eût engagé le  
Roy de France à y construire un Port de Guerre. on admira  
alors la fatalité de son étoile.

Il vint à sa femme le soir de son déchargement, &  
il alla dans les premiers jours de Février prendre possession  
de ce Sommandement. la ville ne valoit pas un gros Bourg,  
n'avoit que sept mille trois cent habitants, dont il fit le dénom  
brement. son Commerce par mer ne se faisoit que par trois brâ  
timens de long cours, d'à peu près 300 Tonneaux, & une cen  
taine de Barques de 10 jusqu'à 40 Tonneaux, qui na vig  
uaient de côté en côté. Il y trouva construit un fort beau  
Bassin & un Arxant-Port assez spacieux, qui auroient pu



convenis environ deux cent batiments. on pouvait placer  
dans le bramin, & y tenir à flot, des fregates de 32 canons.

Il ny avoit qu'un bataillon en garnison, & un vingtai-  
ne de canons de 24, sans Affûts. un petit fort à la gauche  
du Port en fort mauvais ordre, & plus loin une Batterie  
ouverte, & sans parapets, à une pointe, nommée le Homet.  
le Marechal D'Harcourt commandait dans la Province, son  
Fils le Duc d'Harcourt y commandait sous luy. c'est un  
homme de mérite & très honnête, mais il avoit deux griefs  
contre Dumouriez. 1.<sup>o</sup> il voyoit que le Commandement de  
Chebourg étoit le prix de la complaisance qu'il avoit eue  
de solliciter le Procès de Mousbarey au Parlement de Rouen.  
2.<sup>o</sup> cette Nomination s'étoit faite sans le prévenir, non plus  
que son Pere. Il a conservé longtems son Préjugé & sa Ran-  
cune contre le nouveau Commandant.

Il falloit commencer par mettre ce Port à l'abri d'un  
coup de main. il demanda des ordres, on luy refusa Ordres  
& argent. dans ce tems la chaque Partie de l'Administration  
Militaire étoit très indépendante, & on avoit beaucoup de  
peine à les faire concorder. on mi disoit on le Roy de la Terre, le  
Roy de la Mer, le Roy de l'Artillerie, le Roy des Fortifications.  
les troupes seules obéissent aux Commandants Militaires,  
mais ils étoient toujours contrecarés par les chefs des autres  
Parties. Il y avoit à Chebourg pour l'Artillerie un vieux  
Capitaine en Résidence, infirme, qui n'avoit pas servi depuis  
la Guene des 74, & une Compagnie d'Invalides de 45 hommes,



Dont le Lieutenant & huit hommes seulement avoient servi dans l'Artillerie. Il écrivit à un vieux Directeur d'Artillerie, qui étoit à Caen, pour le prier de luy envoyer des Affûts, il ne put pas en obtenir. Le Marechal ne le secondoit pas non plus. alors sur le refus du Capitaine de Résidence, il établit le Lieutenant d'Invalides, homme intelligent, son grand Maître d'Artillerie, il fit prendre des bois dans le Port sur le compte de l'Artillerie, fit charonner des Affûts, les fit forger, & les envoya de son Infanterie, il monta neuf Pices dans le Gates, deux à la pointe du Homot & le reste dans d'autres batteries. Il envoya l'Etat de sa Dépense au Directeur, qui eut en fusieux, & se plaignit au Ministre, lequel envoya une Reprimande très vive, mais qui fut payée la Dépense.

A cinq quartz de lieue Nord Est du Port, à la tête de la Rade, étoit la fameuse Isle Pelee, qui fait tout le mérite de cette Rade, qu'elle circonscrit & qu'elle couvre. on avoit projeté l'année précédente de construire un Fort, qui y a été bâti depuis, & qui est sans contredit le plus beau & le meilleur fort en Mer de l'Europe. on avoit donné la somme des Travaux à cause de la Guerre, & on y avoit dépensé pour 60 à 60000<sup>l</sup> de gros bois de grande taille. Il alla visiter cette Isle il trouva qu'avec ces Pierres on avoit élevé un Temple au dessus des eaux, qui à marée haute, couvroient le reste de l'Isle, excepté quelques Pointes, & qu'on avoit bâti dessus un Corps de Logis considérable pour les Juges & les Officiers, qui étoit habité par un Gardien. il jugea qu'en rapportant d'autres bois au

—tour



de le renvoyer, pour former un parapet, on pourroit y établir une bratterie. Il en parla au Lieutenant Colonel Du Genie, homme plein d'esprit & de talents, nommé Douchet, avec lequel il a été fort lié depuis, & dont il sera encore question dans ces Mémoires, ils dessinèrent ensemble leur Projet, ils eurent bien de la peine à obtenir du Directeur des Fortifications de faire payer cette Dépense, qui monta environ à 17000<sup>l</sup>. mais il fallut trouver du canon.

Il fit avec le même ingénieur le tour de la Presqu'île, depuis Carentan jusqu'à Portbaud, il trouva une quantité de Redoutes, dont la plupart eurent été inutile, garnies de canon, & d'Affûts de côtes. Il enleva dans les Redoutes les plus mal portées, vingt cinq piéces de canon inutiles, & trois ou quatre Mortiers, & les fit transporter à Chebourg. Encore nouveaux frais pour l'Artillerie, nouvelles dépenses. une circonstance rendit son crime plus grave. une partie de ces Redoutes, n'étoient pas de son commandement. le premier Commandant de l'Artillerie s'en vint signer à Montbarrey une lettre bien plus terrible que la première. on lui ordonna de rendre le canon, il jura qu'il n'en feroit rien, à moins que le Ministre ne lui en fit passer d'autre, il dit que Chebourg étoit le mouillage de tous les Canons entre le Havre & Brest, l'Anse de la Manche, & qu'il étoit impossible qu'il restât déarmé.

Pendant cette Dispute, M. de Saux, Maréchal de Camp, Directeur du Genie, fit arranger la Bratterie de l'Île Pelée, Dumouriez y plaça sept Piéces de 24 & trois Mortiers de 12 livres,



avec cent hommes de garnison, vingt Matelots, deux drapeaux  
ou un Pavillon. alors il fut taxé de témérité. le Ministre luy  
manda qu'il compromét l'Artillerie du Roy, qu'il en sera  
responsable. il luy répond, qu'il le prie de se laisser faire, que  
l'Artillerie du Roy en faité pour être compromise, que la prise  
de ce fort n'en pas si aisée qu'il le croit, puisqu'on ne peut  
l'aborder que de l'Est. Mes avec de très grandes difficultés,  
que la batterie ne peut être ni rasée ni démontée, les Para  
pèrs et au de gros blocs de Granite, qu'au reste il en apprendra  
bientôt des nouvelles; que si les Anglais enlèvent cette Batterie,  
comme ils ne peuvent pas enlever l'Isle, ni l'occuper, il y  
remettra de l'Artillerie & une garnison, dût il recommen  
cer deux fois par an, pendant tout le cours de la guerre. on  
luy répond de ne plus rien faire sans ordre, sans quoi on luy ôtera  
sa Place. huit jours après deux Frégates Anglaises pour suivent  
des marchands, qui se sauvent à l'abri du fort de l'Isle Pelée. la  
Batterie canonne les Frégates, les fait fuir, après en avoir mal  
traité une. on reconnoit l'insuffisance de l'Armement de l'Isle Pelée,  
le Ministre luy écrit une lettre d'approbation, en le conjurant  
de ne plus rien faire sans ordre; ce n'était pas son compte, il  
voulait compléter son état de défense.

La Batterie de la Pointe du Stomer n'était que de deux  
Canons, absolument à barbette, n'ayant pas même une  
genouillère. cette Pointe battait dans la Rade de l'Harbourg.  
En continuant Est-Ouest, on trouvoit à environ 300 pas  
une autre pointe, qui battait l'Anse St<sup>e</sup> Anne, par ses



De la Rade: les Vaincaux qui arrivèrent par l'Ouert dans la Rade vrayement de très près les deux Pointes, pour éviter le grand courant de la Manche, qui les aurait portés trop en dehors. Les Vaincaux sortant du Port & de la Rade avec le Suzant, pour naviguer dans l'Ouert, étaient de même obligés de serres cette côte par le même motif. à cette pointe donnaient sur l'Anse Ste Anne étaient les Traces d'une vieille Batterie, qui s'appelait encore la Batterie de Choiseul.

Il projetta de fermer les deux Pointes par deux demi-batteries & de les lier ensemble par une longue courtine. Il y avait aussi sur le Terrain un grand amas de blocs de Granit, parce qu'on avait projeté de bâtir, sur les roches en avant du Homet, un fort pareil à celui de l'Isle Pelée, qui a aussi été construit depuis. Il le proposa à M. de Saux, qui ayant été grondé pour la complaisance qu'il avait eue d'exécuter sans ordre du Ministre la Batterie de l'Isle Pelée le refusa, & défend même à ses Ingénieurs de s'en mêler. Il n'en point rebute d'excuser. Il prit avec luy le Chevalier Boyer, Major du Regiment de Normandie, frère de celui qui l'avait connu Ministre de France à Gènes, avec une douzaine de Sergents & 150 Soldats de bonne volonté de le Regiment, Il leur dit,

" mes amis, je veux pour vous conserver la vie, vous faire faire  
" un ouvrage indispensable. non seulement j'en ai pardonné,  
" mais on m'a refusé l'argent pour le faire payer & travailler; on  
" a même défendu aux Ingénieurs de m'aider. apprendez vous  
" voyez qu'il faut placer un canon, pour protéger nos Vais  
—aux



« les Anglais les démonteront, ils vous tueront; plus vous êtes braves,  
« moins je veux vous exposer. je peux me passer d'Ingénieurs, je  
« vais vous tracer l'ouvrage, & j'y travaillerai avec vous. je suis  
« pauvre. je ne peux vous donner que du cidre & de l'eau de vie,  
« mais c'est pour vous que vous travailler.

Ces braves gens applaudirent. il traça l'ouvrage. les habitants  
se joignirent, fournirent leurs brouettes, leurs Pelles & leurs Pioches,  
& le Parapet s'éleva. M. de laux l'apprend, il arrive à cheval, prie  
le Commandant de le laisser continuer, & mène deux Ingénieurs  
à la tête de l'ouvrage. huit jours après il existait cinq pièces de  
24 dans le demi Bastion du Homêt, quatre dans celui de l'hois  
eul & quatre Mortiers le long de la Courtine. M. de laux prend  
ensuite sur luy de faire payer les Travaillieurs, qui ne voulaient  
pas recevoir d'argent, disant qu'ils avaient travaillé volon-  
tairement, & pour eux mêmes. quelle bonne Nation! combien  
les traits, & douneut de regrets!

Il établit ensuite une Batterie de 3 pièces de 24 dans St. Anne,  
St. Anne, il en plaça cinq & un Mortier, dans le fort de Quers que  
ville, neuf Pièces & 2 Mortiers dans le fort Galet, quatre Pièces  
dans un petit fortin nommé l'onglet à l'entrée du Port, &  
4 pièces & 1 Mortier à la Redoute de Tourlaville, à la droite du  
Port. En deux mois il plaça en Batterie liées, & unepondan-  
tes, 45 Pièces de Canon & 10 Mortiers, ce qui ne couta pas plus  
de 60 mille livres. Alors il fit un Plan de la Rade, avec tous  
les Forts de mince, & il l'envoya au Ministre, qui le montra au Roy.



Reçoit de grands Éloges, on lui envoie une Compagnie d'Artillerie, des Munitions, beaucoup de Canon, des Mortiers & 2000 Fusils, qu'il demande. il désigne les Batailles, le long de la Côte depuis Danstevr, jusqu'à Portbail, qui form<sup>ma</sup>ient les limites de son Commandement, renforce de 20 pieces, des Batailles de Cherbourg, & au mois d'Avril, il avait un des<sup>se</sup> vingt deux Batailles, composant 150 pieces de Canon & 50 Mortiers, sur un développement de 23 lieues de Côte.

Pourquoi, dirait-on, a-t-il commencé cet travail sans ordre? On parie que tout le monde voulait le contraindre, & qu'il n'aurait rien obtenu. le Duc d'Harcourt vint alors voir les Batailles, & approuva tout ce qu'il avait fait. depuis ce temps il en a toujours montré une grande confiance sur la partie Militaire. les Armement furent utiles. les Français trouvaient un Refuge assuré dans cette Rade, ils s'y refugiaient avec leurs prises, & bientôt Cherbourg devint un vivier.

Il avait amassé en Carènes de vieux Magazins, il avait réuni à Cherbourg deux Bataillons, & on en avait mis deux autres à Valognes. souvent on se battait contre les Escadilles Anglaises de Johnstone & de Carteret, & toujours on réunissait à ses chances quand elles approchaient & à sauer les François.

Il fut menacé au mois d'Avril de perdre son Commandement par un hazard très singulier. les Militaires Français étaient déjà las des manœuvres de Pirèh. il s'éleva une grande dispute sur l'ordre profond & l'ordre mine, entre Mesmit-Durand Maréchal de Camp, un bon Facticien, & le célèbre Guibert.



le premier défendait par de fortes raisons, mais avec beaucoup d'aigreur, l'ordre profond, Guibert, avec plus d'esprit que de solidité, l'ordre mince. tous deux avoient tort, par ce qu'ils défendoient leur Système exclusivement. Le Maréchal de Broglie prit avec chaleur le parti de l'ordre profond, il n'aimait plus Guibert. la Cour décida qu'on assemblerait un camp de trente mille hommes dans les Plaines de Vaumécus, près Brayeux, pour essayer les deux Systèmes, en les mettant aux prises. Le Mar. de Broglie fut chargé de commander ce Camp.

Par une des bizarreries du service de France, le commandement du Mar. de Broglie détroisait celui du Mar. d'Harcourt, Commandant dans la Province. celui-ci commandait seulement dans les Places & dans le Pays, mais comme toutes les Troupes qui en formaient les Garnisons, étaient destinées pour le Camp de Vaumécus, elles étaient aux ordres du Mar. de Broglie, ce qui causa une confusion, où personne n'entendait rien. Le Mar. de Broglie, abusant de son droit par usage, nomma des Commandants Temporaires dans toutes les Places, où il avait des Troupes, à ses Ordres.

La Normandie, quoique frontiere Maritime, n'était pas Province Militaire. les Etats-Majors étaient des Places Civiles & Cathedrales, il n'y avait qu'un commandement Militaire unique en Normandie, celui de Cherbourg, nommé par le Roy. Le Mar. de Broglie, qui ignorait pour cela un M. Miloué, Brigadier, & pas conséquemment supérieur à Dieppe, qui n'était que Colonel, pour venir commander à Cherbourg, croyant qu'il n'était que lieutenant de Roy, ou commandant civil, celui-ci



protesta que si Micoud avoit été, non seulement il ne prendrait pas  
ses ordres, mais qu'il lui ferait exécuter les Siens, comme au reste de  
la garnison ou qu'il le renverrait. Il n'en écrivit point au Ministre,  
attendant le Mar. de Broglie, qui arriva au mois d'Avril. Il  
reçut un bon accueil de ce General, luy montra son Drapeau, & lui  
expliqua sa position: comme le Marechal insistait, il luy dit: que  
cela ne vous gêne pas, si vous voulez faire la fortune de Micoud,  
je vous suivrai comme Aide de Camp. le Mar. de Broglie  
parut sensible à ce procédé, & Micoud fut placé ailleurs.

Le Marechal luy demanda alors de quel parti il étoit dans  
la dispute de l'Ordre profond & de l'ordre mince. il lui répondit  
je serai toujours de lavis de celui que vous adopterez, selon les  
les circonstances. c'étoit décider la question pour & contre, comme  
elle doit l'être. ces deux Ordres sont bons, & ne doivent point se dispu-  
ter au Genie du General à les adapter selon les localités & les Occasi-  
ons. le Camp de Vaumieux eût lieu le Marechal commanda l'Ordre  
profond avec une Armée supérieure. Les Kers commanda l'Ordre  
mince avec moins de Troupes, & le battit toujours, à la vérité en  
n'exécutant rien de ce dont on convenait, mais saisissant à pro-  
pos ses Avantages, & le Marechal en eut du chagrin, il eut bien  
vuies & fit de prendre Jersey & Guernesey.

Cette dispute de l'Ordre profond, qui eut bien tôt, finis à cause  
de l'inconstance Française que par le ridicule que luy imprimait le  
Camp de Vaumieux, fit éprouver peu après, une injustice à Dumou-  
rier, qui ne s'en étoit pas mêlé. Il étoit avec trois Sobouls de la même  
promotion de 1769, dans l'ordre suivant, Guibert, Dumoulier,  
Vauborel, gendre du Mar. de Vaux. Guibert avait saup de Vani  
- ti



pour pardonner au Maréchal de Broglic son opinion, il luy  
 devait tout; dans une reponse à Memil Durand, il jeta une  
 Epigramme contre son Bienfaiteur, il était inexusable. tout  
 le monde fut révolté: on taxa d'ingratitude à qui n'était qu'org  
 -ueil. il se fit une Promotion, dans laquelle on s'arreta express à  
 Guibert, ainsi Dumouriez & Vauborel furent punis pour luy.  
 il fallait choisir un autre moyen de punir Guibert, & on ne dev  
 -ait pas luy enlever le fruit de ses services. ce fut le troisième Par  
 -droit qui émuta Dumouriez, qui perdit par là près de trois mille  
 rangs. mais qu'importaient les rangs? un Amis inexorable  
 du Destin portait que dans peu d'années ils seraient tous confon  
 -dus, & chaque injustice, ou chaque faute du Gouvernement n'ait  
 -ait cette effroyable Catastrophe.

Pendant l'été, Dumouriez alla visiter soigneusement la Rade  
 de la Hougue, se procura toutes les Sondes & les Projets de Port qui y avo  
 -ent été adaptés, ainsi que les Observations les plus exactes sur les Mares  
 les Courants & les Vents, fit faire & venir à luy même les mêmes observa  
 -tions sur la Rade de Cherbourg, & commença le grand Travail relatif  
 à la fixation du choix d'une de ces deux localités, pour former un  
 Port de Guerre, en face de Portsmouth. Il traitera sans interruption  
 cette importante matière dans le chapitre suivant.

Le Mar. de Broglic recut près de 200000<sup>fr</sup> pour son inutile Camp  
 de Vaumieux. il esperait bien recommencer au Printemps, mais on  
 dispersa dans les Hautes Troupes, qui composaient cette Armée, ainsi  
 que les Officiers Generaux. le Baron de Brezenval commanda dans  
 la Presqu'île, & résida à Valognes, le Marquis de Jaucourt, Maréchal de  
 Camp vint à Cherbourg, c'était un fort bon Officier, avec qui Dumouriez  
 se lia. il ne trouvait alors avoir une grande quantité de boumarchandises  
 car sur les Maréchaux de Camp & Lieutenants Generaux de l'Armée



de Broglie, il recevait encore les ordres du Marquis d'Hericy, Marechal de Camp, employé dans la Haute Normandie; du Duc d'Harcourt, commandant en chef, & du Marechal d'Harcourt son pere, gouverneur avec lettres de commandement, grace unique, attaché à cette famille, dans sa propre Province. il concilia toutes ces contrariétés, par les plus grands égards. les Generaux de l'Armée n'étaient que passagers, les autres étoient fixes.

Il n'avait pas la même complaisance pour une autre espece de Titulaires, dont il étoit obéi. il y avait un Gouverneur, particulier de Chaboung, le Comte de Valentinois, un Lieutenant General du Cotentin, qui par parenté étoit fils d'un Meunier de Valognes, & quatre Lieutenants Generaux de la Province. les Charges étoient venales, & donnaient quelques Privilèges, mais surtout beaucoup de prétentions, quoiqu'elles fussent absolument sans fonctions. dans toutes les occasions de ceremonies, les Meuniers envoyaient leurs ordres à Dumouriez, qui renvoyait leurs lettres au Mar. d'Harcourt, sans leur répondre. il ne cite les détails, peu interessants, que pour faire connoître la quantité de Rouages en sens inverse, qui embarrasait la marche de l'Armée Française.

Le Comte de Broglie & M. de Voyer moururent cette année, & Broglie infiniment le premier, qui étoit un véritable homme d'Etat, & il étoit rare, comme on l'a vu depuis. quatre ou cinq hommes de la trempe du Comte de Broglie auraient sauvé la France. sa mort en un dernier sacrifice qu'il a fait à sa Patrie, ayant été atteinte d'une Epidemie, qu'il gagna en dirigeant les travaux des défrichements des Marais de Rochefort. M. de Voyer en fut aussi la victime. il étoit plus instruit que le Comte de Broglie, mais il n'inspirait pas la même confiance par son moral.

Dumouriez avait trouvé à Sherbourg un Etablissement Académique bien patente, mais qui ne s'en sembloit jamais, n'étant composé



que de cinq à six membres, fort peu instruits. on leur offrit la Présidence  
Honoraire de cette Academie, il l'accepta pour la faire servir à  
ses vûes. une Société de gens de lettres, Marins, & Bas-Normands,  
ne pouvait enrichir ni la Littérature, ni la langue Française.  
c'étaient des Juges d'Amirauté, des Marchands, des Curés de Campagne,  
& un homme fort instruit, conducteur des Travaux des Ponts &  
Chaussées, nommé Noël. il dirigea leurs travaux, & exigea de  
chacun d'eux un Mémoire relatif à Cherbourg, l'un sur le com-  
merce, l'autre sur la Navigation, l'autre sur l'Agriculture, l'autre  
sur la partie d'Histoire naturelle utile, comme Ardoisiers, mines,  
Carières & leur nature, bois, qualité du sol, culture, Rivières,  
Densités, Population &c.

Ces Mémoires se firent pendant l'Hiver, il les reprit tous, & en  
fit un ouvrage, intitulé, Mémoire sur le Cotentin. ce fut un  
travail de deux ans, qui servit de base au projet du Port, en  
faisant connaître les grandes ressources de cette Presqu'île. il donna  
ce Mémoire à tous les Ministres, en annonçant qu'il était le Ré-  
sultat des Travaux réunis d'une Société Académique. M. de Ver-  
genne, Ministre des Affaires Etrangères, & en même temps Ministre  
particulier de la Normandie, lui écrivit une lettre de remerciement  
pour cette Société. c'est ainsi que dans toute la France on aurait  
pû rendre utiles les Sociétés Littéraires, en dirigeant bien leurs  
Travaux, au lieu de les laisser diriger sur des connaissances ois-  
euses, & toujours imparfaites.

Ses Travaux intérieurs, relatifs à la défense de la Presqu'île  
& à son amélioration, n'empêchèrent pas son activité de se porter  
sur le grand objet de la Guerre. pendant la Campagne de 1778 la  
France & l'Angleterre n'avaient pû s'opposer qu'une Escadre méd-  
iocre & d'égal force, ils avaient fait semblant de se livrer une Bataille  
- 10



Navale à l'entrée de la Manche, les deux Puissances se préparèrent à développer de plus grandes forces la campagne suivante, qu'on imaginait devoir être décisive, parce que l'Espagne devait joindre sa Flotte à la Flotte Française, & qu'on ajouta à cet Appareil formidable le Projet d'une Descente en Angleterre. c'est la grandeur de ce Projet & la difficulté de combinaison des forces des deux Nations qui ont servi au succès de la Guerre.

cela arrive toujours, l'exemple de la République de Venise contre la Ligue de Cambray, du grand Frédéric pendant la Guerre de sept ans, & plus que tout, l'exemple récent de la France, en Anarchie, résistait à la combinaison de toutes les Puissances de l'Europe, sans une preuve terrible de l'avantage qui à une Puissance, qui opere seule, contre la combinaison ou la réunion de plusieurs, qui s'entendent toujours mal.

Le voisinage des Isles de Jersey & Guernesey exaltait la courtoisie de Dumouriez. il trouva honteux que deux petites Isles, si voisines de nos côtes, démembrées de la Normandie, restassent au pouvoir des Anglais; il n'a jamais conçu comment l'honneur National n'a pas engagé, à chaque Guerre contre l'Angleterre, la France, à entreprendre l'expédition, avec le desir obstiné des y maintenir. mais outre l'honneur National, la position de ces Isles, à la tête du Golphe de St. Malo, forme par les Côtes de la Bretagne & le prolongement occidental de la Péninsule du Cotentin, les rend très dangereuses pour la navigation Française. le Gouvernement Anglais ménage beaucoup les Français, qui ne sont sujets, ni aux impositions, ou très légèrement, ni à la Presse. en tems de Paix ils font un Commerce énorme de contrebande avec la France, en tems de Guerre ils exercent un corsairage terrible.

Dans toutes les Guerres entre ces deux Puissances, la première Année coûte toujours plus de quarante Millions & deux ou trois mille



Matelots à la France, attaquée à l'improviste par les Insulaires. si la France possédait ces Isles, ainsi qu'Aurigny, Hermès, Serq & les Casquets, elle aurait en sa faveur tout ce qu'elle procuroit d'avantages aux Anglais contre elle. L'activité de la Contrebande avec les Côtes d'Angleterre, en tems de Paix, & la primauté d'un Corsairage implévi en tems de Guerre.

On objectait, comme dans la Fable du Renard & des raisins, que ces Isles ne valaient pas une Expédition, qu'en tems de Paix elles seraient à charge à la France, parce qu'on trouverait trop de difficulté pour y aller, & parce que leur Possession par les Anglais nous ouvrirait un Commerce de Contrebande avec les Côtes Anglaises, favorable au débit de nos laines de vie, de notre Tabac, de notre sel & de nos Manufactures Normandes. Il répondait que la Possession par les Français doublerait ces Avantages, en conservant à ces Isles le même Régime d'Administration qui les faisait prospérer; qu'il importait fort peu au Commerce que la Garnison de ces Isles fût Anglaise, ou Française, mais qu'il importait beaucoup à la France de les posséder, en tems de Paix, pour ne pas les avoir contre elle en tems de Guerre.

Il y avait à la fin de l'année dans les Ports de ces deux Isles plus de soixante prises Françaises, plus de deux mille Matelots dans les prisons, & pour plus de cinquante Millions de nos Denrées dans les Magazins. on n'y avait encore pris, non plus que sur les Côtes Anglaises, aucune mesure de Défensive. les Milices n'avaient pas encore été mises sur pied. à la vérité dans ces Isles elles sont permanentes, & tous les Habitans sont armés; mais une longue Paix les avait jettes dans la désuétude



de tout service Militaire. D'ailleurs la plus part étaient en Courne.  
Les Batteries des côtes n'étaient point montées, & six ou sept cent  
Montagnards Etonais, de nouvelle levée, la plus part mécontents,  
de leur sort, en formaient toute la Garnison.

Dumouriez avait proposé au Mar. de Broglie de les attaquer  
de vive force au mois d'Aoust, ou septembre, mais le Général, absor-  
bé dans son ordre profond, rejeta avec mépris une pareille proposi-  
tion, comme au dessous de luy. alors il projeta d'en former l'attaque  
par un moyen très simple & de très peu d'apparence, dont il croit  
devoir se dispenser de donner les détails, pour ne pas enlever cette  
renouëe à sa Patrie dans les Guerres futures. Il envoya son Mem-  
oire au Duc d'Harcourt, & aux Ministres de la Guerre & de la  
Marine. Le brave Prince de Narbonne-Siegen, qui l'aime & estime  
de tout son cœur, levait une Legion, qui n'était pas encore prête, on  
luy destina cette Expédition pour l'année suivante, & on sacrifia  
le Projet de Dumouriez, qui était inmanquable. Si de lors M. de  
Sartines, qui fit ce sacrifice, eût connu l'amitié de Dumouriez  
pour le brave Narbonne, & qu'il l'en eût chargé avec d'autres Troupes,  
sa Legion n'était pas prête, celui cy aurait fait réunir son respectable  
ami, & aurait été enchanté de luy procurer cette gloire.

Il occupait d'un projet bien plus grand & d'un tout autre  
danger pour l'Angleterre. c'était de s'emparer de l'Isle de Wight.  
à la fin de 1778 les Anglais avaient cinquante mille hommes en  
Amérique. leurs Milices n'étaient pas levées, pas une Batterie armée,  
ni sur les côtes, ni dans cette Isle. Il ne restait pas en Angleterre plus  
de sept à huit mille hommes de Troupes réglées. L'Isle de Wight était  
infinitement importante. tous les bois de construction pour la fabrique



des Frégates etaiem à Cowes. L'Hospital, où se trouvaient plus de 2000 Matelots malades, etait à Newport, au centre de l'Isle. tous les grains et les farines de Portsmouth etaiem à St. Helene. une fois dix mille Français établis dans cette Isle, il eut fallu que l'Angleterre levât une Armée, et employât au moins une campagne pour les en chasser. quand même l'Angleterre eût réuni à les faire prisoniers, c'était une garnison que la France pouvait bien sacrifier pour déranger tout le système de Guerre de cette Puissance, et lui occasioner une dépense enorme et la débauche subite de son crédit. Il en aurait résulté encore des conséquences bien plus grandes.

Il fit encore un détail très circonstancié de ce Projet, qu'il voulait qu'on exécutât en décembre 1778, ou en Janvier 1779. il avait tous les moyens sous sa main. les mêmes motifs qui l'empêchent de publier ses détails d'opération sur Jersey & Guernsey, lui imposent le même silence sur ceux de l'Isle de Wight. les circonstances peu vaines se retrouvent, et il ne veut pas nuire à sa Patrie, dont il regardé l'Anarchie comme une Plague horrible, mais passagère. il peut amuser que cette Expédition, qui était presque sans danger, aurait eû les plus terribles suites pour l'Angleterre.

Il fit hommage de son travail au Duc d'Harcourt, qui ayant servi d'une manière brillante dans la Guerre de sept ans, lui paraitrait très propre à conduire cette Entreprise, qui leur fait Marechal de France. le Général y donna une entière approbation, il en parla au Ministre. malheureusement on avait déja de la Jonction des Flottes Françaises et Espagnoles, on s'occupait de Projets de desecence, on fondit le projet de l'Isle de Wight dans le Plan de campagne



Ch. 4. general, qui fut pitoyable, si on perdit la plus belle, & l'unique, occasion de finir la Guerre tout d'un coup, & glorieusement, en Angleterre même.

Dégoûté par le mauvais succès de ses propositions, il se renferma dans les objets politiques & Militaires, relatifs à Cherbourg & à sa Prérogative. pendant l'Hyver, M. de Jaucourt luy envoya des Questions fort étendues sur les moyens d'attaquer Jersey & Guernesey, elles étoient très bien posées, il y répondit à mi-marge, article par article, & il n'en entendit plus parler. au Printemps le brave Prince de Siamon partit de St. Malo avec sa Legion pour attaquer Jersey, il étoit escorté par des forces Maritimes, plus que suffisantes, il exécuta sa descente dans la Baye St. Ouen, mais il échoua, & fut obligé de se rembarquer. cette même Legion parta en partie dans une autre que lwa le Prince de Luxembourg. Ruellecour, avanturier très brave, la commandait, il annonça d'avance la Conquête de Jersey, s'embarqua à Granville, réunit à Débarques à la pointe de St. Clement la nuit de Rois 780, sur prit St. Helier, & fit prisonnier le commandant de l'Isle, mais il fut tué le lendemain matin, & sa petite Troupe faite prisonnière. ce fut la dernière tentative contre ces Isles, & on se ferma par ces imprudences les moyens de les attaquer avec succès.

En 1779 l'Amiral Doreville alla consumer une partie de l'Été à croiser sur les Côtes d'Espagne, pour operer la jonction avec la Flotte Espagnole, qui, soit mauvaise volonté, soit teneur de caractère, se fit languir dans cette terrible croisière, le Scorbut détruisit la moitié de ses Equipages. pendant le tems là on annonça avec un très grand éclat le projet d'une Descente en Angleterre.



Le Comte de Vaux, devenu Marechal de France, en fut chargé en Chef, ce qui était une grande mortification pour le Marechal de Broglie; c'était même une injustice; puisque depuis vingt ans, son frere, qui venait de mourir, avait arrangé tous les détails de tous les Projets possibles de descente en Angleterre. Certainement la réputation méritée de ce General, qui avait contribué à tous les Projets de son frere, & de La Roziere son Coopérateur, devrait luy faire donner la préférence sur M. de Vaux, déjà fort usé, & hors d'état de faire la campagne, qui ne venait que d'être fait Marechal de France, & qui n'avait jamais commandé en Chef que la faible Expédition de la Corse.

On donna pour second au Mar. de Vaux, le Duc d'Harcourt & M. de Langeron, Lieutenants Generaux, le second n'était pas en état de commander. L'Armée n'était que de trente mille hommes, mais elle avait un Etat Major prodigieux, entre autres deux Marechaux Generaux des Logis, M.<sup>rs</sup> de Jaucourt & de Lambert, ce qui ne s'était jamais vu. Ni La Roziere ni Dumourier ne furent placés dans la premiere fournée de cet Etat Major. cependant M. de Langeron fut nommé ensuite La Roziere troisième Marechal des Logis, & le Mar. de Vaux, se souvenant de Dumourier, exigea qu'il luy fût donné pour Aide Marechal des Logis, comme il l'avait été dix ans avant en force, conservant son commandement de Cherbourg.

Les Projets de cette Descente étaient vagues & très mal combinés, ou plutôt il n'y en avait point de reels. M. de Maupeou, le plus criminel de tous les Ministres, & l'un des principaux Auteurs de tous les maux de la France, plaisantait toute la journée sur la Descente, disant qu'elle n'existait que dans la lettre de M.



De Vaux, parce que le Multard respectable etait affligé de cette infirmité; persiflage grossier que les Courtisans trouvoient charmant, & qui coustait alors cent Millions de folle dépense à la France! on avait eü l'absurdité de partager cette petite Armée en deux points, d'embarquement le Hâvre & St. Malo. Du mouvier proposait au moins de la réunir dans la Rade de Cherbourg, point central de la Manche, & sans danger pour la navigation, et sans Décapé de toutes les Isles & Rôches, qui envelopent St. Malo. mais on voulait deux Armées, deux Expéditions, pour mériter la gloire de plusieurs Chefs, & on préparait deux attaques faibles.

Le Mar. de Vaux fut chargé de partir de St. Malo, pour aller attaquer, ou menacer, Plymouth, & le Duc d'Harcourt de partir du Hâvre pour attaquer Portsmouth, ou l'Isle de Wight. L'Armée du Hâvre etait d'environ deux mille hommes, le Marquis de Lambert partit de St. Malo pour aller en tête le Marechal des Logis. celle de St. Malo etait de dix sept à dix huit mille hommes, Jaucourt & la Roziere y furent attachés dans le même grade, qu'ils disputoient longtems à la dernière, malgré son mérite & son commandement, ses longues études, & son état d'un précieux sur l'Angleterre.

Dumouvier eut ordre d'aller servir à l'Armée de St. Malo. il ne vit pas sans étonnement que le Duc d'Harcourt ne fût pas fait attaché à son corps d'Armée, destiné à une attaque, sur laquelle il avoit particulièrement travaillé, il n'a jamais cherché à en pénétrer le motif, & ne luy en a jamais parlé. Il s'en consola facilement 1.<sup>o</sup> parce qu'il allait être réuni à son ancien Général pour qui il avoit de la vénération. 2.<sup>o</sup> parce qu'il jugeoit d'avance que l'Armée du Hâvre ne faisait rien, le point de départ etant mal choisi & trop avant dans la Manche. Il préjugeoit la timidité & la non-vieillesse



Capitaines de Vaincau, qui se connaissent point du tout la Navigation de cette Mer, & qui regarderaiem comme une Entrepris téméraire d'aller chercher un Couvoy nombreux jus qu'àux Indes.

Arrivé à St. Malo, il seconda Lambert, officier general plein de talents & d'activité, avec lequel il s'est lié pour la vie, quelques soyeus les Differences de leurs opinions & de leur sort - mais il luy prédit d'avance qu'on ne s'embarquerait point, & il luy montra régulièrement les Observations, qu'il en voyait tous les huit jours à M. de Montbarey, pour luy démontrer la chimère de ces Projets. Il y passa trois mois à St. Malo, occupé des détails immenses de ces Embarquemens, qui perfectionnaiem les premières notions qu'il en avait prises à Loulon en 1768.

M. Dourville arriva enfin avec les deux flottes, à l'entrée de la Manche, alla parader devant Plymouth, qu'il aurait pu prendre avec les seules garnisons de Vaincaux, & laissa échapper l'Amiral Hardy, qui se retira habilement dans le Canal St. Georges. L'Armée de St. Malo eut un moment l'espoir de débarquer, à l'arrivée de la fregate la Magicienne, qui apportait une lettre de M. de la Touche Trossard, Lieutenant General, qui annonçait qu'il allait arriver avec sa Division, pour prendre le Couvoy sous son Escorte.

Dumouriez, qui avait été à bord, & qui avait appris, par les Officiers de la fregate, l'état affreux de la Flotte, amusa qu'on ne partait pas, & refusa d'embarquer les braves & les chevaux, qui laissaient paître dans les Marais de Dol & d'Armenches. peu de jours après on aprit la Reussite de la grande Flotte à Brest, & on vendit



pour rien à St. Malo n'ait fait une partie des Provisions  
de ce grand Armement.

Il n'avait plus rien à faire à St. Malo, dont le séjour l'ennuyait,  
étant sans but, & s'entretenant inutilement des importants Travaux  
sur Cherbourg. Le Commodore Carteret menaçait alors le Port avec  
une petite Escadre de 17 Vaisseaux, & 2 Brûlots, il prit ce prétexte  
pour retourner dans son Commandement.

En 1740 le Duc d'Harcourt fut chargé d'aller commander un  
petit camp à St. Sauveur le Vicomte dans la Préquière du Potentin.  
Lambert étoit son Marechal des Logis. Dumouriez étoit employé  
à ce camp comme Aide-Marechal des Logis, il y alla faire qu'une  
visite, & résida dans son Commandement, qui n'en étoit qu'à six  
Lieues. cette Réunion fut utile, parceque c'est à cette Époque,  
qu'avec le Duc d'Harcourt, il fut décidé l'entreprise des Travaux de  
Cherbourg. Lambert servit beaucoup à cette décision, par son  
influence sur le Duc d'Harcourt & par son énergie, qualité dont  
il est parfaitement digne. Jusqu'à la Paix, il ne se passa aucun  
fait Militaire dans la Préquière, que de fréquentes Canonades.  
Dumouriez fut fait Brigadier des Armées en 1788, on porta  
son Commandement à Douze mille livres, en y réunissant les  
Appointements de sa Place de Bat-Major d'Armée, qui fut alors  
supprimé.

---



## Chap. 5. Port de Cherbourg.

Le Projet du Port de Cherbourg en une des plus hardies & des plus glorieuses Entreprises de ce Siècle; elle honore le Monarque qui l'a approuvée, & qui a eû le noble courage d'en ordonner l'Execution, les Personnes à qui on le doit, & la Nation qui la conçue. Si on avoit mis plus de simplicité dans ~~la construction~~ la confection de ces Travaux Gigantesques, on seroit venu à bout de les perfectionner; c'est à force d'art & de talents qu'on a gâté cette belle entreprise, elle seroit achevée, & elle auroit coûté beaucoup moins.

La Révolution Française a occasionné la cessation de ces énormes Travaux. Ils peuvent être repris un jour, & on peut en retirer un grand avantage de ce qui a été fait. mais aussi, si on laisse trop longtems ces ouvrages imparfaits, si on ne trouve pas un moyen pour porter les Mûles, à leur Elevation projetée, pour les couronner, & surtout pour terminer leurs Entremises, ou Musoirs, ils seront aplanis sous le Roulis incessant des Vagues, leurs matériaux se disperseront dans l'étendue de la Rade, & y formeront des Banes & des Enroches ruineux, qui la rendront impraticable, au moins pour les Vaisseaux de Guerre, alors on aura gâté la Nature, & les Inconvénients sera sans remède.

La France a essentiellement obligation de l'Entrepris de Cherbourg à trois hommes, le Duc d'Harcourt, la Bretonnière & DuRoiouier. le premier, Gouverneur de la Province, très aimé de l'Infortuné Louis XVI, a consacré à la réunion de ce grand Projet son grand crédit, sa plume, ses soins & sa santé. le second a imaginé la fermeture de cette Rade, qu'on trouvoit trop ouverte,



Il y a mis toute la ténacité de son caractère. c'est un gentilhomme né près de Cherbourg, Capitaine de Vaisseau, & fort bon marin. le troisième, quinze ans avant d'être nommé Commandant de Cherbourg, avait montré un desir, qu'on peut appeler Inspiré, d'y voir créer un Port. Depuis lors, employé sur les côtes de la Manche, il avait dit, & écrit en 1776 & 1777, qu'il fallait construire un Port à Cherbourg; nommé ensuite Commandant de cette Ville en 1778, il avait toujours tous ses travaux, son activité, sa persévérance vers ce projet, & il n'a pas cessé d'agir & d'écrire, qu'il n'ait vu venir à bout de le faire adopter.

Depuis, longtemps, il avait été question d'un projet de Port de Guerre à Cherbourg. L'Immortel Vauban en avait tracé un Plan. il en existait même plusieurs autres de différents auteurs; mais celui de ce grand homme était le plus digne de son Objet. Il avait même fait acheter, & conserver, un Terrain derrière la Somme du Galet, nommé le Pré du Roy. il avait projeté d'y faire creuser un Damin Royal. Il avait aussi fait un projet de Port pour la longue pour apprécier le mérite extraordinaire de Vauban, il faut par courir les côtes de France. Il n'y a pas une situation favorable, depuis Dun Kerque jusqu'à Antibes, sur laquelle il n'ait tracé les traces de son Génie, rien à dire un projet, ou Militaire, ou Commercial, convenable à chaque localité. nulle part son Imagination n'a exagéré, nulle part elle n'est restée au dessous de l'utile, & du possible. Dumouliére avait étudié le projet de Vauban sur Cherbourg. c'était celui qu'il desirait faire réunir, & il a vu avec bien du chagrin exécuter ce que ce grand homme n'aurait jamais inventé, par des hommes médiocres, qui ont voulu avoir plus de génie que lui.



La Nature a placé autour de Cherbourg tout ce qu'il falloit pour faire naître un grand projet, en procurant tous les moyens pour son Exécution. La Mer y presente deux Rades d'un mouillage par faitement sûr; l'une, la petite, ou l'Intérieure, a 1800 Toises de long, depuis l'Isle Pelée jusqu'au Homet, elle a beaucoup moins de largeur, parceque le sol de la Mer s'élève en s'approchant de la côte, qui l'enveloppe en demi-cercle, ~~par~~<sup>elle</sup> a à peu près une demie lieue en ligne droite, à partir des Jetées du Port marchand. La grande Rade a près de 4000 Toises de longueur depuis l'Isle Pelée jusqu'à la pointe de Querveville, & s'élève jusqu'à 5 à 600 Toises en avant du Homet & de l'Anse St Anne.

On ne peut jamais bloquer cette Rade, parcequ'au delà du Cap Lévi à l'Est & de la Pointe de Querveville à l'Ouest, commence le grand courant de la Manche, qui entraineroit les vaisseaux ou avec le Nord ou avec le Sudant. Sur les 32 Ans de vent, il y en a 22 favorables pour l'entrée & la sortie de cette Rade, & à cent braves au delà on en horde tous Cap, & prêt à faire route, de quelque côté qu'on se dirige.

La Rade en couverture à sa droite par l'Isle Pelée, sur laquelle on a construit un fort imprenable, tout de beau granit, & garni de cent bouches à feu. son Centre est protégé par un fort pareil, bâti sur les Roches en avant du Homet. il défend la petite Rade & la Paine du Milieu de la grande Rade. la gauche de la grande Rade est défendue par le fort de Querveville, avec une batterie de 45 pièces de canon en fer à cheval. D'un ourier ignore si on a achevé ce fort.

Une Plaine fertile s'étend depuis Querveville jusqu'à Cherbourg



cette ville a un Port Marchand que M. Trudaine y a fait construire.  
à son pas derrière le Branin s'élevé des Montagnes de Granit et  
de Moires, qui s'étendent jusqu'à Brasteur, & qui courent à  
l'Ouest par la Paroisse de Luesquerville, pour se terminer au Cap  
de Jobourg. de belles eaux, un air pur & sain, un climat froid, mais  
très supportable, inspireraient le desir d'y bâtir une Ville. elle n'est  
susceptible d'aucune fortification, mais les défenses naturelles  
des Montagnes voisines forment sa sûreté, & on peut y ajouter  
au loin quelques sauz & rianckes, qu'on pourroit construire à  
la hâte, dans des lieux désignés, dans le cas où on seroit menacé  
d'une grande descente.

Chebourg offroit déjà une ville qui ne pouvoit que s'agrandir,  
& un Port Marchand à côté du Port Militaire, projeté par M. de  
Vauban, ainsi on pourroit toujours y former entrepris de guerre  
les Apres d'une grande descente, qui est toujours la meilleure  
menace contre les Anglais.

Entre le Port Homer & le Port Galer en un Enfoncement nommé  
la Sonne du Galer que la Nature a formé pour être le Canal d'un  
Branin. derrière cette Sonne en un terrain oblong, que Vauban avoit  
destiné à recevoir des Vaisseaux, en le creusant. on y trouva à  
la Sonde 30 pieds de terre franche, sans roche, dans un terrain  
plus bas que la Mer de 5 à 6 pieds, ce qui prouvoit la profondeur  
nécessaire pour y venir les plus gros Vaisseaux à flot.

Le creusement & la Maçonnerie de ce Branin, avec ses Portes de  
flot, son Radier & le Revêtement de son Canal auroient pu être  
exécutés en trois ans, même entrepris de Guerre, & sans quel l'ennemi



put interrompre cet Ouvrage, pour la Somme de Douze à quinze Millions au plus. la plus grande Dépense & la plus grande Difficulté auroit été le Dardicheau à exécuter, pour empêcher l'inondation des eaux de la Mer. On pouvoit ensuite encadrer le Damin & les Bâtimens, aennoires, & bâtir une ville Militaire & tous les Bâtimens de Construction, Magazins, Casernes, dans un vaste emplacement qui existe entre le Fort Galet, l'Abbaye de Cherbourg & le Fort Homet. cette ville pouvoit même être défilée des Montagnes, & fortifiée. le Fort Galet, en avançant ses fortifications sur des Roches, qui se projettent plus de 200 Toises en avant de sa position actuelle, auroit couvert l'Ance du Port. des Corps-morts, placés dans la petite Rade, auroit en fixé le mouillage des Vaisseaux, & auroit en procure la facilité de les Toier dans le Port.

Il étoit le Projet du Maréchal de Vauban pour l'Établir - ment de 50 à 40 Vaisseaux en face, & à 20 lieues, de Portsmouth. ce Projet en grand, mais simple, d'une exécution facile & sûre. ce fut celui que Dumouriez embrassa avec ardeur, qui fut remporté par celui de la Bretonnière, plus vaste, plus hardi & bien plus dispendieux. avec les quarante Millions qu'on a dépensés, en six ans, pour ne faire qu'ébaucher le Projet de la Bretonnière, <sup>et peut-être</sup> ~~de la Bretonnière~~ pour le gâter, on auroit porté à sa perfection celui de Vauban.

Avant d'adopter un Projet, quel qu'il fût, il fallait faire décider un grand Projet, qui existoit depuis cent ans entre la Hougue & Cherbourg. on vint de lire les Avantages que presentait Cherbourg.



2191 2193

117

Voicy ce que tait, & ce qu'en estoit, la Rade, car on n'y a rien change.  
 la Rade de la Rade en tres belle, & elle a beaucoup de fond, elle  
 est situee dans un enfoncement de la Baye de Caen, terminee d'un  
 costé par les Vays, qui sont la decharge de sept Rivieres dans la Mer, de  
 l'autre par un Prolongement de Roches, qui s'estendent presqu'un Milie  
 en avant du Cap de Gatteville, où on a place un Phare pour avertir  
 du danger de ces Roches. un Branc tres long, nomme le Branc du Bec,  
 courant Nord & Sud, separe cette Rade en deux Parties. la grande  
 Rade est en de hors du Branc du Bec, & se prolonge depuis l'He  
 Tatihou, jus qu'au Phare, S<sup>t</sup> Marcou : la petite Rade est entre le Branc  
 & la Terre, & s'estend depuis l'He Tatihou, jus qu'un peu au delà de  
 Morsaline. ces deux longues Rades pourrai ent contenir toutes les  
 Flottes Anglaises & Francaises, & presentent quatre ou cinq fois  
 plus de surface que la Rade de Cherbourg.

Voicy les Inconveniens. 1<sup>o</sup> toutes les Divisions du Vent d'Est oupe-  
 -chent la sortie de cette Rade: toutes les Divisions Ouest empêchent  
 son entrée. ainsi dans les deux cas, il faut mouiller en grande Rade  
 pour attendre un Vent favorable. or on comme la Manche n'est qu'un  
 Canal, formé par le passage de la grande Mer entre deux continents,  
 situez Nord & Sud, les Vents dans cette Mer, excite ou toujours une  
 partie d'Est, ou d'Ouest, ainsi que les Courants.

2<sup>o</sup> le Raz de Marsteur, formé par le brisement des Flots sur les  
 Roches en avant du Phare de Gatteville est un grand danger qui  
 faut double, toutes les fois qu'on entre & qu'on sort de cette Rade, ou  
 danger, déjà considerable pour les petites Embarrations, s'en bien  
 davantage pour des Vaisseaux de ligne tirant de 20 à 30 pieds  
 d'eau. si pour éviter le danger, on se jette un peu en avant dans  
 la Baye de Caen, on court risque d'aller échoier sur les Falaises du



Orenin, ou sur les Roches (Salvador, en avant de Caën.

3°. la Rade en anujetée à un grand Courant par l'impe-  
tuoité de la décharge des Vays, pendant le Juvant, ce qui fait  
arriver les Vaincaux par le travers.

4°. L'Île Tatihou peut procurer une excellente défense  
pour la gauche de la Rade, mais on ne peut établir aucune  
Batterie à sa droite, à moins que ce ne soit sur le Banc du Bec,  
mais comme il est couvert de 35 pieds d'eau dans cette partie,  
il eût fallu fonder un fort à 35 pieds sous l'eau, il eût fallu  
fonder deux forts intermédiaires sur le même Banc, en se  
rapprochant de Tatihou, & la plus grande élévation de ce Banc  
à 14 pieds sous l'eau.

5°. Le fort de la Hougue ne peut pas servir à la défense de  
la Rade, parce qu'il est derrière le mouillage. la Côte est très plate,  
& la Mer s'y retire depuis 8 jusqu'à 1200 Toises de la Terre ferme,  
ainsi on ne peut y élever aucune Batterie qui porte, non pas  
en avant, mais même sur le Mouillage.

6°. Il n'y a pas une seule carrière aux Environs. le Pays est  
Marécageux, mal sain, les Eaux mauvaises. pour l'habiter, on  
trouveroit les mêmes désavantages qu'à Rochefort.

7°. Enfin la Hougue ne présente pas comme Cherbourg une  
ville toute bâtie, & un Port marchand tout construit. point de  
Pointes de Côte saillantes, point de Batteries avancées sur la Mer.

Cependant la Hougue avoit au moins autant de Partisans  
que Cherbourg, ce qui étoit fondé sur la Réputation que luy avoit  
donné le combat de M. de Tourville en 1692, qui en porte le nom,  
& c'en précisément le combat qui avoit dû dégouter du choix de la  
Hougue. Il s'étoit donné devant Cherbourg. M. de Tourville apris



Le Roi battu heroiquement pendant trois jours avec les Vaincaux  
contre Sa volonté tâcha de doubler le Cap de Jobourg & le Raz  
Blanchard, pour se sauver à Brion & à St. Malo. 22 Vaincaux  
eurent le sens d'enfiler le grand Ruau, & se sauver vers St. Malo.  
La Merée montante refoula le reste de la Flotte, trois Vaincaux  
s'échouèrent dans la Rade de Cherbourg, 15 ou 16 autres, pour nés  
toujours par la Merée, se sauverent dans la Rade de la Hougue  
avec le Maréchal de Tourville. le Roy Jacques était avec une Armée  
dans les Isles de Tatihou & de la Hougue, d'où il vit les Anglais braver  
tous les Vaincaux de M. de Tourville, sans pouvois l'empêcher.

Il est aisé de conclure de ce fait que le vrai point pour placer un  
Port est à Cherbourg, entre les deux Raz, pour éviter une longue  
Chaine en cas d'échec & de poursuite, & que si le Port de Cherbourg eût  
existé alors, M. de Tourville y serait retiré sans danger avec toute  
sa Flotte. dans la Discussion du Procès Dumoulin, j'en revins de cet  
Argument avec avantage.

Il fit trois Mémoires, qui furent les premiers Pièces du Procès, un  
Parallèle de la Hougue & Cherbourg à deux toises, un Analyse pour  
fixer les idées sur l'espèce d'établissement à faire à Cherbourg, on le  
chercha à prouver qu'il fallait se borner à 30 vaincaux, & faire un  
second Port de 12 vaincaux à Brulogne, au lieu de tout réunir en un  
même point. voici un de ses raisonnements.

« La Guerre a des principes généraux, qu'il faut prendre pour Base  
« sur quelque élément qu'on la fane. si votre Ennemi bâtit une forteresse  
« sur son territoire, vous en bâtissez une pour l'opposer à la Sicane. les  
« Anglais ont trois Ports dans la Manche, les Duner, Ports mouton &  
« Plymouth; avez donc trois Ports, pour observer leurs mouvements,  
« Brulogne, Cherbourg & Porten. ce n'est pas un avantage de construire



11 un Port d'une trop grande capacité. non sçavoir, & celles des  
11 Anglais obligent à étendre la Guerre au loin. vous n'êtes  
11 dans le cas de réunir une grande supériorité de Vaisseaux  
11 dans la Manche, que pour un seul objet, une descente en  
11 Angleterre. c'est un cas si rare qu'en plusieurs siècles il n'ar  
11 rivera pas. alors même la Supériorité n'est pas fixée à un  
11 nombre déterminé de Vaisseaux, elle est proportionnelle: qu  
11 and une fois toutes les Diverſions expérimentées seront établies,  
11 il arrivera souvent que vingt Vaisseaux donneront la Sup  
11 eriorité dans la Manche, surtout si, ayant trois Ports, vous  
11 obligés l'ennemi à diviser ses Forces.

Son troisième Mémoire était particulièrement sur Cher  
bourg, & en présentant tous les Avantages, il appuyoit sur  
la nécessité de préférer le Plan de Vauban. Il joignit à ces trois  
Mémoires le grand Mémoire sur le Cotentin. Le Duc d'Harcourt,  
qui avait aussi beaucoup travaillé de son côté, parvint à faire  
assembler des Conseils des Ministres, où après un long débat  
on décida enfin qu'on abandonnerait entièrement la Rougue,  
esqu'on travaillerait à Cherbourg.

Ce premier point arrêté, on passa au Projet de la Bretonni  
ere. tous le Corps de la Marine prétendait que la France  
avait à lui de trois Départements & de trois Ports de Guerre.  
elle ne vouloit point de Port dans la Manche, mais seulement  
un Refuge; elle n'a jamais elle-même bien expliqué ce qu'elle  
vouloit. Dumoulier prétendait qu'un Refuge dans la Manche  
ne pouvait être qu'un Port, c'est à dire un bûchin, avec des forges  
pour radoubes, remâtes, ragrées, avec des Magasins de Matières  
des Cordons, voileries, Armes, Hôpitaux, Lazarets, du Sabres,



Delandrie, Chaloups, grands & petits Canots, Alleges, Pontons & Casernes des Escadres Francaises dans la Manche au milieu de trois grands Etablissements de Marine de l'Angleterre, devoit necessairement entrainer des combats, & on se sadoit mal sur Rade, quand on peut y être attaqué. C'était même pour cela qu'il pretendoit qu'il valoit mieux se donner deux Stations qu'une, & construire deux Ports du second ordre qu'un seul grand Port.

Il trouvoit dans le Plan de M. de Vauban toutes les conditions qu'on pouvoit souhaiter pour un Etablissement de Marine à Cherbourg, qui ne fût ni trop grand, ni trop petit. Il avoit sur tout autre Projet un autre tres grand avantage, c'est qu'on pouvoit le commencer pendant la Guerre, sans crainte d'être interrompu par l'ennemi; car c'était sous ses yeux qu'on avoit en 1778 elevé la batterie de l'Isle Pelée, & qu'on a ensuite payé avec rigueur la Construction du Fort de cette Isle & de celui du Honnet.

L'abbé de Nonville avoit arrangé un Plan sur le Systeme mal reflechi de la Marine, pour n'avoir qu'un Refuge. C'était d'établir sur la ligne par le sud de l'Isle Pelée à la Pointe de Querqueville, une Digue en deux parties, avec 5 pannes, chacune de 5 à 600 Toises, l'une à l'Est au pres de l'Isle Pelée, la seconde au Centre, dans la Perpendiculaire Nord & Sud de l'Entrée du Port marchand, l'autre à l'Ouest pres de Querqueville. par cette digue, il enfermoit la grande Rade, & procureroit un mouillage de 85 vaisseaux de ligne, & l'Entrée des Vaisseaux, étoit obligée par les trois Pannes, étoit toujours soumise à l'un des trois Forts. Si, comme alors on n'en doutoit pas, on se résolvoit à élever cette Digue jusqu'à la hauteur des grandes Marées, alors il devenoit tres facile de fonder quatre Forts sur chacune des Extrémités de ces deux Dignes, & qui



aurais procuré des Feux croisés à chaque entrée ou Passage. L'entre-  
chement de ces Dignes devait se faire de luy même par les Mousses,  
Varechs, Goëmons, plantes Marines, & tous les Poissons crustacés  
qui y vegetent.

Ce Plan étoit sur une carte Hydrographique de la Rade  
entraîna toutes les suffrages. L'idée étoit grande & neuve: cette  
Munition qu'on opposoit aux Flots, aux Vents, les Flots, qu'on  
alloit établir, sur pleine Mer, cette Rade que la Roüen, Dumouriez  
tous les Marins, le grand Vauban luy même, n'avaient vue  
que cisconsuite par une ligne tracée del' Me. Pele au Mont,  
se devoit agrandir, & plus que triplée par la longueur de tout  
l'espace renfermé dans une ligne tirée depuis l' Me. Pele jusqu'à  
Quevreville. C'étoit un Defrichement de la Mer. L'Imagina-  
tion aidée de la Carte, qui accompagnoit le Mémoire, voyoit  
déjà un Flot immense, placé avec sûreté dans cet espace  
bien renfermé & bien défendu.

Le Projet de M. de Vauban & l'opinion de ceux qui le soute-  
naient furent rejettés, comme des idées petites & mesquines. on  
ne calcula pas même ce que coûteroit une construction aussi  
hardie en pleine Mer, détachée de toute côte, à plus d'une  
lieüe & demie des Carrières, & ne pouvant se secourir qu'avec  
des Vaincaux. on ne s'occupa plus que de chercher les moyens les  
plus propres à réunir dans cette Entreprise, Digne des Titans,  
à dans aucun Pays, ni aucune Histoire, ne fournissant le modèle.

Dumouriez, après avoir longtems combattu, se voyant  
seul de son avis, n'eut ni Marin, ni Ingenieur, ni Artiste,  
voyant tous les Marins, les Membres les plus célèbres de l'Académie  
des Sciences, deux Corps de Genie lui devant & Rivaux, celui



des Pontons Châtauneuf & le Genie Militaire, à dmirer le Projet comme  
 une Merveille, ne pas douter du succès, & ne s'occuper qu'à  
 disputer par une noble Emulation l'invention des moyens de  
 l'exécution, tout, malgré ses craintes, devoit suivre le Torrent. Con-  
 -nainant depuis longtems le Genie ardeur de la Nation, il ne doutoit  
 pas que si une fois elle se degoutoit de ce grand Projet, pour elle  
 etoit si fort engouée, elle ne parât à une autre extremité, & qu'à  
 -abandonnat tout Projet de Port quelconque.

Il falloit, qu'une fois ce Projet admis, celui du Framin de M. de  
 Vauban en devroit être une suite necessaire, que même en cas  
 que le Projet de la Digue manquât, & fût reconnu d'une Execution  
 impossible, on voudroit n'avoir pas perdu cette Dépense, si on ne  
 avoit le démenti, & quel Amour Propre national une fois mis  
 en jeu forcerait à construire le Port, si on ne pouvoit pas revenir  
 à exécuter le Refuge: qu'ainsi si on échouoit au plus, on en se-  
 -prendrait ensuite le moins. Il n'insista donc plus sur son  
 avis, ce qui Tailleur eût été une obstination inutile. Il chercha  
 même à se persuader qu'il avoit tort, & à monter son imagina-  
 -tion à la hauteur d'une Entreprise aussi ~~sublime~~ sublime.

Cependant il mit par écrit les principales objections, que l'étude  
 de cette Mer & de cette Côte presentoit à ses profondes & continuel-  
 -les meditations. mais il ne les montra d'abord qu'à ses amis, se  
 réservant de s'en faire usage, quand l'expérience des Difficultés du  
 travail auroit refroidi les Têtes, & luy donneroit l'espérance  
 écoulée.

En passant de l'Hypothèse la plus favorable, l'en à dire  
 de la réussite complète de ce merveilleux Projet, il observoit,  
 1<sup>o</sup> que toute la Partie de Rade entre le Duc quiville & la Pointe du  
 11 Homex, nommée l'Anse S<sup>te</sup> Anne, n'avoit pas six à sept toises



" entre la Côte & la Digue pour y établir un mouillage, d'autant  
 " plus que cette Anse etait remplie de brasfonds & de Roches, ainsi  
 " il ne considerait tout cet espace que comme une continuation  
 " de la Pans de Querqueville, pour entrer dans la rade de  
 " qui commençait à la hauteur du Fort Homet. cet Inconve  
 " nient diminuait d'un grand tiers le mouillage des Vaisseaux,  
 " figuré sur le Plan de la Bretoniere.  
 " Il trouvoit donc qu'il etait inutile de faire l'énorme Dépense  
 " de couvrir d'une Digue cet espace, pour n'acquies qu'un long  
 " Canal; qu'on devoit supprimer la moitié de ce travail, en ne  
 " construisant qu'une seule Digue, depuis la Pans de l'Isle Pélee  
 " jusqu'à la hauteur du Fort Homet, en terminant cette Digue en  
 " chénon, pour rétrécir l'entrée de la Rade entre la Pointe ou  
 " Murois de cette Digue & le Fort Homet.

" 2<sup>o</sup> Independamment de ce qu'il trouvoit l'execution de la  
 " moitié de l'Ouvrage, l'entree de la Branche du Sud du Proje  
 " inutile, il la trouvoit dangereuse. ce qui faisoit la bonte de la Rade  
 " de Cherbourg, c'est que la Mer n'y trouvoit aucun obstacle dans  
 " son mouvement de Flux & de Reflux, & s'étaloit sans effort &  
 " tranquillement le long des Côtes, par conséquent n'agitoit point  
 " cette Rade ouverte. En rétrécissant le Passage de la Mer du  
 " Eau, il devoit s'établir, surtout dans la Pans de l'Isle du Nord un grand  
 " courant, qui couperait en Diagonale toute la Rade, en  
 " rendrait la Navigation difficile, & la tenue dangereuse. Ca  
 " outre, la violence & la rapidité des Flots, multipliés par cet  
 " obstacle, devoient nécessairement dégrader la Côte de l'Anse  
 " de l'Anse & de la Brasserie Choiseul, & former de leurs débris



La Nature avait placé à portée de luy un exemple inouï-  
 sable de cet Effet de la Mer. c'était la conformation des Côtes de  
 l'Orient de la Presqu'Isle, en face des Isles de Jersey & Guernsey,  
 où le Réveinement de la Mer avait formé trois violents  
 Courants, le Raz Blanchard, le grand & le petit Ruau, où la  
 dégradation des Côtes avait formé une Plage très plate, & très  
 étendue, où la Mer emprisonnée par tous ces obstacles montait  
 à 45 pieds, pendant que sa Montée n'était que de 22 pieds à  
 Cherbourg, à la Hougue & dans toute la Draye de l'air, où elle  
 était sans difficulté. Il jugerai donc, qu'en posant les  
 mêmes obstacles en avant de Cherbourg, la Mer violente, produi-  
 rait les mêmes Resultats.

Si l'on avait des Inconvénients du même genre à l'excution  
 de la Branche de l'Est. Il devrait s'établir pareillement un tourant  
 très fort dans la Rame de l'Isle Pelee, mais comme la Mer n'y était  
 pas arrêtée par un Continent, & qu'il lui restait un Passage  
 tout autour de l'Isle, sa violence devait être moindre, mais à la  
 longue elle devait aussi ravager le Fond de l'Anse, formée par  
 le Cap l'Ev. ainsi en tout, soit en grand, soit en petit, il trouverait  
 un grand danger à placer un obstacle factice dans la Rade de  
 Cherbourg, quel qu'avantage qui dût en résulter.

Il y avait encore un autre Danger. Quand tout l'Ouvrage serait  
 achevé, aux forts pris, qu'on ne pourroit pas construire tout de  
 suite, parce qu'il fallait laisser aux Digues le temps de s'affaiblir & à  
 de s'enrocher, avant de chercher de fonder des Murs sur un pen-  
 tes que des forts sur leur superficie, les Anglais pourvoient venir



11 conter des Bâtimens chargés de Pierre dans les Pannes. cette  
11 Entreprise étoit hardie, mais son Exécution n'étoit pas impor-  
11 sible, & en cela la Rade de Cherbourg seroit devenue une  
11 Souriciere.

Tous ces raisonnemens ne sont pas des Réflexions après coup,  
Il les a eues, & données à différentes époques de l'Exécution du  
Projet au Duc d'Harcourt & aux divers Ministres. elles luy ont  
attiré la méfiance & des désagrémens de la part de ses Super-  
ieurs, qui ont donné bien de l'exécute à sa Philophie. elles luy  
ont fait aussi bien des ennemis. car en France la différence d'opi-  
nions entraîne souvent la haine, & développe des Partisans  
ardens, qui causeurs de grands ravages. qui eût dit il y a vingt  
ans que les Opinions Métaphisiques de J. J. Rousseau, des Encyclo-  
pedistes, des Economistes, des Publicistes, ameneroient dans un  
Royaume polie, la destruction de tous les Principes de Religion, de  
justice & d'humanité!

Il s'établit en 1781 un Concours pour le choix des moyens Tech-  
niques à employer pour la Confection de la Digue. la longueur  
de chacune de ses deux branches devoit être de 1000 à 1100 Toises  
sa hauteur de 34 à 38 ou 40 pieds selon les inégalités du sol de  
la Mer, si on se contentoit de l'élever à la hauteur de la Laine  
de Dame Mer, & de 20 à 30 pieds plus haut, si on vouloit qu'elle  
surmontât la Laine de haute Mer. elle devoit avoir au moins  
vingt Toises de largeur dans la Partie Supérieure, & on calculoit  
qu'un <sup>donnant</sup> ~~donnant~~ trois pieds pour un à son Talud dans sa Trêve, elle  
devoit avoir de 100 à 120 Toises de largeur par le bas.

Il y eut beaucoup de projets proposés, il n'y en eût que trois  
discutés. le premier, donné par la Bretonniere, étoit d'acheter



une quantité de grands batiments, de les remplir de Pierres, pour donner le tracé de la Digue & servir d'Arrêt aux Pierres, qu'on jetterait ensuite pour la former. ce Projet avoit deux très grands Inconvénients. 1.<sup>o</sup> Il étoit presque impossible qu'on parvint à couler droit ces Vaineaux, que la forme de leurs Quilles auroit fait renverser l'un sur l'autre & sur leur côté, cette Digue auroit ressemblé à un champ de bataille couvert de corps morts, jonchés sans ordre.

2.<sup>o</sup> Il n'avoit pas calculé le nombre de batiments, qu'il lui fallait pour tracer sa double ligne, qui devoit contenir son mur de Pierres sèches. il en falloit plus de 450. il falloit sept écluses qu'ils fissent à peu près tous égaux, & que leur Cale eût au moins treize pieds d'élevation. comment rassembler un si grand nombre de batiments de cette espèce? quelques vieux & pourris qu'ils fussent, leurs Canons devoient coûter au moins dix mille livres pièce. pour les amener, il falloit les mâtes, les grées, & tenir des équipages; de même pour les remplir de Pierres, les tenir sur Rade, les lancer. ainsi il en auroit coûté au moins six Millions pour n'avoir que des Coquilles, & cette Dépense n'étoit point en diminution de celle de la construction de la Digue.

Le second Projet étoit du General de Saux, Directeur du Genie, mais au lieu de servir le Plan des Dignes, il le détournoit. il proposoit de commencer par fonder une île factive, à peu près au centre de la ligne tracée entre l'île Pelée & Quercueille, & d'y construire un fort. son moyen étoit de grandes saines en quarre long, de 38 pieds de haut, 50 de <sup>longueur</sup> longueur, & 20 à 30 de largeur. quatre de ces saines, couchées jointives, quatre sur chaque face de longueur, deux sur chaque de largeur, devoient lui former un



Quarrié long, avec un vuide <sup>290</sup> lui aie à remplir en Pierres liées, par un liment de Pouzolane. ces pierres devaient être maçon-  
nées à moitié, avant de partir de la Côte, & qui exigent qu'on  
leur creusât des Formes à terre. on devait ensuite les amarrer  
en Rade, avec quatre grosses Ancre, sur l'emplacement  
où elles devaient être coulées, achever la leur Maçonnerie,  
avec la précaution de les tenir à flot avec des Chameaux, ou  
avec des Tonnes, & enfin les couler peu à peu, après avoir achevé  
leur Maçonnerie. ce Projet étoit très ingénieux, il auroit pu  
s'exécuter dans un Etang bien tranquille, mais non pas dans  
la Rade de Cherbourg.

Le troisième étoit de M. de Cernart, Suppléant du Pont &  
Chauxes, homme d'un grand talent. ce Projet étoit le plus  
souvent devisé, mais il étoit le plus brillant. tous ses détails et  
sa construction étoient parfaits, & il présentait une idée simple & sublime, d'une  
modique dépense, d'une exécution prompte & facile, qui,  
aidé de charmes de tous ses détails, séduisit tout  
le monde, surtout Louis XVI, qui a eu pendant plusieurs  
années son Cabinet tapissé de tous ces dessins. c'est le fameux  
Projet des Cônes.

Chaque Cône, se nomme ainsi sa forme, étoit un grand Panier  
à flais voyes, composé de gros Madriers liés avec beaucoup de  
fer, dont la prodigieuse dimension étoit de 60 pieds de haut,  
60 pieds de Diamètre à son Sommet & environ 80 à sa base.  
on devoit couler les énormes Pierres & joignant barre à barre,  
& les remplir ensuite de Pierres jetées à la main par les flais-  
voyes; la Mer devoit elle même par son Roulis, arranger



des Pierres, jusqu'au moins à la hauteur de la Laine de Branc Mes; alors à main d'homme, on pourrait acheter l'arrangement de la paroi supérieure, soit à sec, soit par un Maçonnerie.

Quatre vingt dix Cônes, devaient former toute la Digue de la Rade. Il n'en fallait pas tant hors de l'eau que quatre vingt dix Colonnes. L'Espace vuide entre chaque Cône était trop étroit, pour que des Vaisseaux pûnent y passer. Les Colonnes devaient briser suffisamment les Flots, pour donner du calme dans la Rade; on pouvait même remplir l'espace entre chaque Cône, jusqu'à la hauteur de Branc Mes, avec des Pierres, ce qui aurait d'ailleurs mieux servi l'Ouvrage. Le temps pour la construction, l'immersion, & le remplissage de chaque Cône était calculé à trois mois. Je ne me souvenant ne voulais que les bois & les fer de rebûts de la Marine, & non d'acheter, ne montait pour chaque Cône rempli qu'à deux dix mille livres; en supposant même le triple de cette dépense, si le Projet n'eût pas été fou, ceût été un fort bon marché, car en dépensant trois Millions, & couvrant dix Cônes par an, en dix ans on auroit fait le plus merveilleux ouvrage qu'on eût jamais vu, une Colonade en pleine Mer.

Lumourier n'avoit pas voulu se présenter au concours, & à la vue des plus célèbres Artistes de la France, il avoit répondu au vain fait, & mis par écrit, un Projet, qui étoit très simple & très grand. Il ne le proposa pas, quoiqu'il l'ait expliqué à quiconque l'a deviné. Je vois derrière le Damin de Speubourg, s'élevait la Montagne du Route, couverte du haut en bas de Blocs énormes de granit, détachés, bouleversés & amoncelés, depuis une longue suite de siècles, par des déluges, ou des tremblemens de Terre.



Il y en avait de quoi former une Partie de la Digue, avant  
d'être obligés d'ouvrir les Carrières. au lieu de camper ces beaux  
Blocs pour les mettre, ou dans de vieux Sainceaux, ou dans  
des Sônes, il voulait qu'on les transportât entiers dans la Rade,  
au moyen de longues barques plates, que sur les Rivières on  
nomme des Heux, et pour cela il voulait qu'on ouvrit un  
Canal au bout du Bramin, qui aurait été jusqu'au pied de  
la Montagne, d'où un autre Canal partant de la Montagne,  
irait se décharger dans la Mer, entre la droite du Port et la  
Redoute de Tourlaville. le Canal de derrière le Bramin aurait  
reçu les eaux de la Mer par les Portes de Stôt du Bramin, qu'on  
aurait eü soin de fermer au moment de la braine de la Mer, ces  
Eaux allant se décharger dans la Mer par le Canal extérieur,  
auraient ennué les Heux, qu'on aurait chargés au bas de la  
Montagne. Il n'y avait pas un de ces Blocs qui n'eût au moins six  
pieds en tout sens, ainsi la Tour Courante se serait élevée très  
vite. on aurait ensuite pu jeter, si on avait voulu, des petites  
Pierres dans les vuides, ce qui eût été à mer inuite. Cent Heux,  
entrans par le Bramin, venant par le Canal extérieur, feroient  
un voyage par Merée, mourei chacun de trois Matelots et  
deux Ouvriers, un Atelier de cinqcens hommes à la Montagne,  
pour faire descendre les Blocs, et charger les Heux auraient  
transporté, et coulé en un mois de 15 à 18000 Blocs. Il ne a mûs  
que tout l'ouvrage n'aurait pas duré trois Campagnes, et n'au-  
rait pas coûté huit Millions, mais il aurait été simple & géométrique  
comme la Nature.



Il arriva à Paris dans le Mois de 1782 à 1783, à un grand  
 Conseil des Ministres, où assistèrent tous les Savans; le Projet des  
 Cônes fut adopté; luy même motiva par égard son avis, dans un  
 Parallèle qu'il fit de trois Projets, il y dit, qu'il adherait à celui des  
 Cônes, parceque c'était le seul sur lequel on pourroit faire un Essai,  
 que pour cela il falloir construire un Cône, le couler, le remplir, &  
 le laisser deux ou trois ans comme épreuve, que pendant ce tems  
 la on s'occuperait d'autres Travaux relatifs à l'Establissem-  
 ent du grand Projet. c'était un moyen qu'il se préparait pour en reve-  
 nir au commencement du Printemps de la P<sup>te</sup> de Roy.

De sonant vint s'établir à Cherbourg avec nombre d'Ingenieurs  
 des Ponts & Chaussées, & il construisit un premier Cône. la maniere  
 de les construire, de les enlever de dessus leur formes, quoique celle  
 même de bois de fer pesât près de deux Millions de livres, de les  
 naviguer, de les immerger, pied à pied, sans secousse, sous des précautions  
 infiniment ingénieuses, & formaient un spectacle charmant. le bateau  
 avec lequel on coupe sous l'eau les sables, qui attachent les Funes est  
 le modèle de la fatale Guillotine.

Cette année, l'inexpérience fit manquer la Navigation du  
 Cône, non par sa pesanteur de pouvoir le remettre à l'eau. comme  
 cette pesanteur manœuvre l'arriva en donage, on en eut de voir en const-  
 ruire sur le champ un second, de jusques couler, tous les deux, & remplis  
 en 1784. on en conçut de si belles esperances, qu'on se donna la pati-  
 ence d'attendre à voir l'effet de la Mer, on se mit à en construire cinq  
 autres. on ne doutait cependant pas que le bois de fer ne dût ment en  
 peu de tems être détruit, par le terrible Element, mais on esperait  
 que les pierres s'enracheront, & qu'atons elles formeraient une Masse.



capable de se panser de toute Envelope. le contraire arriva. Les Pierres etaient toujours en mouvement dans les Paniers, comme des grains de bled dans un Van. les Cônes, etaient continuellement agités, les Vagues les bruisaient avec facilité, & en se allant, entraînèrent les Pierres, & les vuiderent. si on n'auroit pas bien vite pour les remplir de nouveau, la Mer les ecrasait dans la partie vuide, en arrachait, & en dispersait le bois & le Fer.

Le 18 Aout 1785, les deux premiers placés furent endommagés par une Tempête. le Mar. de Castries, Ministre de la Marine arriva pour relever le courage, qu'on commençait à perdre. C'est de là lors qu'on aurait dû abandonner les Paniers provisoires, & jeter tout simplement des Pierres, comme on commença à faire cette année au pied des Cônes, pour les empâter. on vit que les Pierres tenaient mieux que celles contenues dans les Cônes, on commença à s'en débarrasser. ce ne fut pas le voyage du Ministre de la Marine, en 1785, qui inspira de sages résolutions, au contraire, il sembla être venu pour braver Neptune. Il ordonna la construction de dix nouveaux Cônes, & pour faire taire les mauvais plaisants, & les sages critiques, on vint devois sanctionner le Projet par la presence du Roy.

En 1786, au mois de Juin, le Prince vint à Cherbourg, il y avait été précédé par le Comte d'Artois. Il existait alors deux Cônes pleins dans la Rade, on en plancheya un, on y dressa une Tente; de cet endroit le Roy vit amener, immerger, & commencer à remplir un Cône devant luy. on ne pouvait presenter qu'à Cherbourg un spectacle aussi pompeux & aussi extraordinaire, un Cône bien parois monté de cent personnes, naviguant bord à bord avec le Roy de France, montant un superbe Canot, au milieu de dix sept Bâtimens



de guerre, dont un de 74 canons, nommé le Patriote, au travers de  
l'artillerie nombreuse des Vaincaux & des Forts, des chaloupes, pleines  
de musique, plus de 30 mille personnes, remplissant plus de 1500 bat-  
-eaux ou chaloupes tierçonnées. le Roy parut quatre jours à Cherbourg.  
il y fut bon, familier, il l'aurait encore été davantage, si ses Entours ne  
l'avaient pas empêché de s'échapper à son naturel.

le Duc d'Harcourt, & surtout le Mar. de Castries, luy firent tout  
de l'indes, & de l'empêcher de lainer des traces de son passage par des  
bien faits, de sa main, ou de sa bouche. entre les Rois & le Peuple, les  
Intermediaires gâtent tout. le Mar. de Segur, Ministre de la Guerre,  
accompagna le Roy, il avait amené avec luy S<sup>t</sup>. Paul, premier  
commis des Graces, & Sanguier premier Commis de l'Artillerie & du  
Genie, avec un travail tous fait pour des promotions. M. de Castries, qui  
n'avait point du tout pensé à être bienfaisant, & encore moins à en  
donner l'honneur au Roy, n'avait amené avec luy ni premier  
Commis, ni promotion toute faite; il exigea du bon Mar. de Segur  
de supprimer son travail. il en a remarqué que le M. de Castries, qui  
avait fait à nombre une Escadre à Cherbourg pour faire des évolutions  
devant le Roy. le Duc de Villequier avait apporté une cassette de Bijoux,  
nette de million, que Louis XVI devait distribuer aux princi-  
-paux Officiers & à leurs femmes. le Duc fut obligé, très à regret, d'emporter  
sa cassette, ce fut luy même qui le dit à Dumouriez un mois après, & qui  
luy fit avoir le présent, qui luy était destiné, le Portrait du Roy très ressem-  
-blant, sur une boîte émaillée de très bon goût, qu'il n'aurait jamais eue  
sans le bon avis.

Louis XVI vit tous les détails avec soin, il était luy même artiste.  
il vit un combat naval & navigua trois lieues sur le Patriote. qu'il



Rapportemens entre le nom de le vaincu & les Monstres qui depuis ont ananiné cette victime innocente! tout ce qu'il fit pendant le voyage de son propre mouvement caractérisa la bonté, tout ce qu'on lui fit faire fut mauvais. La Province fut très mécontente du Duc d'Harcourt, qui s'étoit montré plus Courtisan, que Gouverneur & compatriote, on l'accusa d'avoir tout fait pour luy & les siens, & rien pour les autres, en cela on eut tort. Il fut fait alors Gouverneur du Dauphiné, mais ce n'est point une grace, c'est une Place de confiance, & il étoit en état de la remplir, ayant beaucoup de connoissances, & des talents agréables.

La présence du Roy avoit honoré les Cônes, mais elle ne les avoit pas fortifiés. Dans le même Hyver tout fut renversé. on en lança cependant encore en 1787. en fin on se lassa en 1788, & on acheva de raser, jusqu'à la flotaïson, ceux qui restoient. En tout on a construit vingt un Cônes, qui l'un dans l'autre, ont toute vuidés 400,000" chacun, car de l'argent qui avoit com-  
-mené modestement par ne demander que des Bois de rebûs, avoit fini par se faire livrer les meilleurs Bois de construction, & surtout de fort belles Courbes. on auroit fait vingt bonnes Frégates, avec les matériaux & l'argent qui ont été perdus pour les 21 Cônes, dont heureusement il ne reste pas le moindre débris. on a continué l'ouvrage sans Bois, fer, ni maçonnerie.

Si Dumourier eût pu prévoir que le Projet dût se réduire à un Froide aussi simple, après avoir paté par tous les Raffinements de l'Art, & avoir exercé le Génie de tous les Savants, il auroit proposé hardiment son projet des Mous, & il auroit fait tout.



Efforts, pour le faire adopter. lorsqu'on abandonna le Procédé des Cônes, il n'était plus tems, on avait brisé les beaux Blois en petites pierres. D'ailleurs il y avait une Administration montée, des Marchés, des Entreprises, & quelque bon qu'eût été son projet, l'Intérêt particulier l'aurait fait échouer. Il fallut se contenter de voir s'élever une Digue, telle quelle, il donna dans toutes les Circonstances ses Observations qui ne plaisaient pas toujours.

On avait composé un Conseil d'Administration, avec des Patentes du Ministre de la Marine, on l'en avait exclus; en même tems cependant le Ministre luy même, & le Duc d'Harcourt, l'avaient sollicité d'y aller & d'y donner ses soins. il ne ripiqua point sur l'exclusion qu'on luy avait fait donner, & il y fut aussi ardent & aussi actif que si c'était un de ses Membres. il passa toute l'année à Cherbourg, c'était pendant les Hyvers qu'arrivaient les plus grandes Avaries, il observait avec soin les procédés de la Mer, il envoyait ses observations, & annonçait les Avaries futures. il finit par déplaire au pauvre de Senart, qui se desolait de son mauvais succès, & son presenat à tout le monde, ensuite il déplut au Duc d'Harcourt luy même, qui chercha à le luy faire sentir. il y eut des Piques assez fortes, pour qu'il se vît obligé de luy offrir la démission de son commandement, que le Gouverneur ne voulut pas accepter.

En 1787 on affecta de faire employer le Tacticien Memet Durand, maréchal de Camp aux Travaux de Cherbourg; c'était une mortification très déplacée que luy donnaient le Duc d'Harcourt



au bout de neuf ans d'un Commandement qui avoit été & vivifié, & cela étoit d'autant plus maladroît qu'il alloit être Marechal de Camp à la promotion de 1788, ce qui arriva. Dès lors il se retira entièrement des soins de cette Administration, qui étoit gérée par le Duc de Beauvion, frère du Duc d'Harcourt, qui ne pouvoit plus quitter Versailles. celui cy étoit un bon homme, plein de zèle, mais brouillon, frible & très changeant, sa Société ne procurait pas les mêmes secours que celle du Duc d'Harcourt, qui étoit très aimable.

Dumouriez étoit occupé depuis six ans d'un autre Projet, qui regardoit comme un Corollaire, ou une branche de celui du Port de Cherbourg. c'est le Projet du Grand Vey. le projet étoit de plusieurs Ingénieurs, la Rozière & Mesmit-Durand y avoient aussi travaillé, chacun pour leur compte. tous étoient d'accord de son utilité, de sa grandeur, & même de la facilité de son Exécution.

La Pierqu'Isle du Cotentin est terminée au Sud par une Rivière nommée la Douve, qui coule de l'Ouest à l'Est, & va se jeter dans le Vey au dessous de Carentan. cette Rivière coule au travers de Marais très mal drainés, ses Eaux sont stagnantes, tous les villages voisins respirent un air empesté, les terres à plus d'une demi lieue tout le long de ses bords sont continuellement couvertes deaux croupissantes & pestilentielles, la fièvre est torde l'année dans la petite ville de Carentan, & d'autant plus les habitations le long de la Douve. la lenteur de l'écoulement de cette Rivière vient de ce qu'elle est une des sept, qui se réunissent dans le grand Courant des Vey, de ce que plusieurs de ces Rivières sont



engorgées au Passage d'un Pont trop étroit, & de ce que le Grand & le  
petit Vey sont deux Barres, qui retiennent les Eaux se foulées par  
la Mer.

Il y avait un moyen certain de donner un facile Ecoulement  
aux Eaux, c'était de détruire une des deux Barres du grand, ou  
petit Vey, en avançant une double Digue par ses deux bords, y  
creusant un chenal au milieu, y plantant un Pont & des Poies,  
de flot, & surtout en donnant avec de largeur à ce canal, pour  
procure l'Ecoulement suffisant pour la Marné de au des sept  
Rivieres. alors on eût tiré de nous leau un Pays immense, au  
quel on eût donné de la salubrité, une grande culture, & dont  
on eût double la Population, ce qui eût beaucoup augmenté les  
Revenus publics & la Richesse Nationale. enfin il avoit calculé  
que si le Roy dépensoit dix à douze Millions, qui étoit ce à quoi  
pouvoit monter le projet du grand Vey, il pleuroit son argent à  
dix sept pour cent.

De tems immémorial on avoit proposé à tous les Intendants,  
& à tous les Ministres de faire travailler aux Vey, mais avant les  
travaux de Cherbourg, la Préférence du Cotentin étoit trop peu  
intéressante, pour que les Ministres se déterminassent à faire  
dépenses de l'argent, sans la seule vue de l'utilité & de la santé des  
Habitans.

Il y avoit eü trois Projets donnés pour faciliter l'Ecoulement des  
Rivieres par la Construction d'un Pont, mais il n'y en avoit que  
deux qui furent vus en grand. l'un étoit pour le Passage du petit  
Vey à Jigny. outre les avantages dont on vient de parler, il



ouvrirait une communication directe entre Cherbourg & Caen par la Hougue, Jigny, & Bayeux, on aurait gagné le détour de Carentan & S<sup>t</sup>. Lô, pour <sup>arriver à</sup> Bayeux, par les deux côtes du Triangle. Le Projet de Pont du petit Vey était présenté par les Ingenieurs des Ponts & Chaussées, comme un objet de deux ou trois Millions de Dépense, il en aurait coûté cinq, mais les avantages eussent surpassé la Dépense.

L'autre Projet, qui était le plus grand, le plus utile, qui ouvrirait une communication encore plus directe entre Cherbourg & Caen, qui conquerrait le plus de Terrain sur la Mer, qui ouvrirait les Ressources les plus riches au Commerce, à l'Agriculture & à la Population, était le Projet du grand Vey, partant de la Pointe de Grandcamp dans le Sudin, & venant joindre la presqu'île près de Ravenoville. il était présenté comme une dépense de cinq à six Millions, il en aurait coûté au moins dix; mais les profits étaient immenses. Le Pont aurait ouvert un grand chemin direct de Cherbourg à Caen, sans passer par Bayeux, ce qui aurait raccourci de treize lieues le chemin entre le Port important & la Capitale de la Basse Normandie. Les villes de S<sup>t</sup>. Lô & de Bayeux craignaient beaucoup qu'on n'adoptât ce Projet.

C'était celui auquel s'étaient opposés tous les hommes qui voyaient en grand. la Réunion des Travaux de Cherbourg ne représentait pas aussi favorablement, pour que Dumourier n'ait proposé de bâtir en blanc ce surcroît de Dépense. il fallait une occasion qui ouvrit des moyens particuliers d'y subvenir,



1247  
sans que ce fut à la charge du Gouvernement. on avait toujours  
proposé des Compagnies Françaises, mais l'expérience a voit dem-  
-ontré que le Gouvernement en est toujours la dupe, qu'elle  
commencent les Entreprises avec plus de ténacité que de fonds,  
et que leur ouvrage finit toujours par être abandonné, ou retomber  
à la charge de l'Etat.

Dans l'Hiver de 1787 à 1788, les Patriotes Hollandais, après  
le mauvais succès de leur insurrection, vinrent en grand nombre  
chercher un Asyle en France. Il y avait parmi eux beaucoup de  
riches Propriétaires, et de hommes de tous les Etats. comme le Gouver-  
-nement, qui avoit causé leur ruine, en est embarrassé, M.  
de S. Evén de retour de son infructueuse Ambassade de Hollan-  
-de, proposa d'en établir une Colonie à Cherbourg, si l'admiral à  
Dumoulinier une Députation de ces malheureux Bravans, qui  
luy fut amenée par un Officier de l'Etat Major de l'Armée, nommé  
Bonnet. Il n'y avoit aucun moyen de les établir à Cherbourg, en-  
-combré par les Travaux de la Rade, et qui ne luy presentait enso-  
-re qu'un Cahos.

Il réfléchit que les Riches, l'Habitude de vivre dans les Eaux,  
de diriger des Travaux contre la Mer, le caractère patient et  
stigmatique des Hollandais, les rendoient plus propres que toute  
autre Nation, aux Travaux du grand Vey. Les sollicitons étoient  
fautes, puis qu'on avoit à leur donner plus de trois lieues de Plage,  
à conquérir sur la Mer, il se persuada que le Ministere auordroit  
sautement cette solliciton, à quatre ou cinq mille hommes, utiles,



LW.11.  
Ch. 5.

[242]

laborieux & riches, au secours desquels on ne serait pas obligé de venir sous cette, ce qui éteindrait même par la suite les Pensions qu'on était forcé de faire aux plus pauvres d'entre eux.

M. de la Luzerne était alors Ministre de la Marine, il était connu pour être très aidé sur les Projets, il était propriétaire de la grande Terre de Beureville près d'Yigny, & il connaissait parfaitement les Veyz. Il luy proposa de rassembler les Hollandais dans cette partie, de leur concéder la partie des Veyz qu'ils mettraient en Rolders, par la construction du Pont du Grand Vey, dont ils feraient l'Entreprise avec leurs Capitaux, leur accordant pendant quelques années des Péages, ou autres compensations, de leur tracer sur le côté de la Presqu'Isle, qui offre un Pays de Paturages & un Climat analogue à la Hollande, le Plan d'une ville, qu'on nommerait Batavia, pour charmer leurs infortunes, par l'illusion d'une seconde Patrie.

La Luzerne rejetta ce Projet utile à l'humanité & à la France, justement parce qu'il était grand Propriétaire Riverain des Veyz, il prévit qu'une Colonie aussi laborieuse tournerait ses conquêtes, que luy même faisait tous les ans, en petit, sur la Mer, & pour l'apais de quelques Millions de livres de rente, & de quelques Arpents de Prairies de plus, ce honnime, déjà riche de plus de cent mille livres de Rentes, sacrifia l'Établissement des Hollandais, la salubrité de ses voisins, la gloire de la Nation, l'avantage de sa Patrie. C'est la seule grande Tentative que Dumourier ait faite, qui ait aussi complètement & irrévocablement échoué.

à la fin de 1788, le jeune Dauphin mourut, heureux de



245 | 125  
N'avoit pas ami veët, pour participer aux calamités enoüies,  
dont sa famille infortunée a été accablée. cette nuit rendit le  
Du Duc Harcourt aux soins de son Gouvernement, mais déjà le  
désordre & la Confusion annonçoient une grande Révolution.  
Déjà les Assemblées des Notables, avec les quels des Ministres, impru-  
dents & de mauvaise foy, voulaient enayer la Nation, faisoient  
presumer le Développement de ses forces & de ses fureurs.

Ces grands Objets occuperoient plus Dumouriez que les  
Travaux de Cherbourg, qui étoient à leur fin. les deux Digue  
avoient été rejointes, en une seule par la suppression de la  
Rase du Milieu, elles étoient élevées dans toute leur longueur  
à la hauteur de la Laine de Braine Mer, on avoit déjà armé une  
partie des Bateaux, & diminué les Dépenses.

On travaillait au Fort de Querqueville. ces grands Travaux  
devoient être imparfaits. il eût été à souhaiter qu'avant que  
la Nation française fût aussi funestement dérangée de ses  
Occupations utiles & paisibles, par les criminelles agitations,  
qui luy déchirent les Entrailles, on eût pu terminer d'une manie-  
re solide les deux Pointes, ou Musoirs, de cette longue Digue,  
soit en y coulant des Caines Maçonnes, selon le Projet de M.  
De Caux, soit en les fortifiant par une ceinture de très gros  
Blocs. c'en par ses deux Extrémités, que la Mer détruira, &  
dispersera cette Masse de Pierres, sans adhérence, trop petites  
& trop pesantes.

Ce qui en fait est toujours utile. deux Forts opposés & une  
grande Batterie hérent cette Rade de moyens de Défense



inattaquables, d'autant plus qu'il y a partout des fourneaux pour tirer à boulets rouges, & que cette Maçonnerie est à l'abri de la Bombe. La Digue, telle qu'elle en, présente derrière elle un grand Mouillage assuré, dans lequel les Vaisseaux embossés peuvent secourir les Ports, & certainement, de quelque manière que tourne la Révolution, le Gouvernement Français profitera de son premier calme, pour creuser le Bassin de Vauban, dans le Pré du Roy. alors l'Établissement sera grand & assuré. l'Exécution du Projet du Grand Vey deviendra une conséquence nécessaire de la Construction du Port de Cherbourg.

Dumourier espère aussi qu'un jour on reprendra le Projet du Port de Boulogne. alors la Marine Française pourra partager avec égalité la Navigation de la Manche, dont par sa Position la moitié doit lui appartenir, si la Mer peut appartenir aux Peuples. alors l'Archipel de Jersey & Guernesey se trouvera réuni à la Normandie, sur laquelle il a été enlevé, & qui reste entre les mains des Anglais, à la Honte de la France.

Tels sont les vœux qu'il forme pour la Patrie, non pas pour qu'elle devienne ambitieuse & conquérante, non pas pour qu'elle aille dévaster la riche Angleterre par des Descentes barbares & dévastatrices; mais pour que les deux Nations, se trouvant égales en forces, se respectent mutuellement, & trouvent dans la Paix & la fraternité, des Avantages qui débarrassent les deux Continents des calamités & des dévastations qu'y répandent leurs cruelles jalousies. l'union bien fixée de ces deux Peuples amènerait la Paix Universelle.

---



Jug finit une Époque de onze Années, les plus heureuses de  
la vie de Dumourier ; il les a passés dans des Travaux utiles, vastes,  
Édificatoires & philosophiques. Prêtrinais une nouvelle Salente,  
il eût été heureux comme Prométhée de finir ses jours. Il y avoit  
trouvé en 1778 que 7000 habitans, il y a lain en 1789 plus de 19000  
ames, d'une augmentation enorme en maisons, en Bâtimens  
publics, en ouvrages Militaires, & en Edifices de toute espee. n'eût  
pû résister à faire adopter le Plan raisonnable, sublime & simple du  
Mareschal de Vauban, la Population eût encore double, le Projet  
du Grand Vey seroit exécuté, & la petite Presqu'île du Cotentin  
seroit apresent un des Terroires les plus peuplés, les mieux cultivés,  
& les plus innocens de la France. oute le bien General qu'il y a fait,  
il a eût le doux plaisir de faire le bonheur particulier de quelques Famil  
les. il y a lain quelques amis, beaucoup d'ennemis, & quelqz encore  
plus d'ingrats.

Ce tems s'écouloit avec rapidité, au milieu de ses livres & de ses  
Métiers. ses grandes Occupations tenoient toujours son esprit  
tendu sur des objets grands, & utiles à l'humanité. Il travaillait  
pour sa Patrie, non seulement Temporairement, mais pour les  
siècles à venir & les Races futures. par ses Méditations, ses lectures,  
ses Promenades solitaires, il devoit pais faire avec respect (sa grâ  
domestiques, il oublioit ses Contrariete, publiques, & la jalousie ou  
la méfiance, injustes de ses Supérieurs. N'ayant jamais recherché  
la fous, n'ayant jamais fréquenté les Bureaux, que de Mémoire  
à la main, non pas pour demander pour luy même, mais pour



Des Objets d'utilité publique, il n'avait plus besoin de Versailles, son Cabinet le dédomageoit de plaines, pivots, & des spectacles de Paris. presque tous les amis qu'il avait fréquentés autrefois dans cette capitale, le Comte de Maglie, Voys, l'Abbe de Mably, Dorat, Crevillon, Favier étoient morts, & à cinquante ans, on ne cherche gueres à faire de nouvelles Sociétés.

Il avait consommé son Patrimoine, mais n'oyant point d'Enfants, il n'en avait pas besoin; son Revenu lui suffisait, & il le dépensait honorablement. il avoit adopté cette Devise, pleine de Philosophie, qui termine le Roman très-moral de Gilblas, Inveni Portum &c. sans ambition, il étoit cependant assuré, étant Maréchal de Camp, & continuellement en activité, de parvenir bientôt au Grade de Lieutenant General, & aux Décorations Militaires. Il étoit même convaincu qu'on ne feroit aucune Guerre sans la peler, & sans le service de son expérience variée. pour ne pas se rouiller, il continuait avec application ses Etudes Militaires, l'habitude des langues Etrangères, & surtout des Exercices de Corps les plus violents. sa vie étoit un mélange de Stoïcisme physique & d'Epicurisme moral.

Il avoit espéré faire plus de bien dans son commandement; mais après tous ses efforts inutiles, il se consolait en pensant qu'il n'avoit rien négligé, & que les obstacles qu'il avoit rencontrés étoient des désavantages attachés à la Subalternité. s'il fût arrivé à cette Place Lieutenant general, ou Duc à Paris, il



LW. II.  
Ch. 6.

1247 127

136

aurait révoqué à tout. En France, & même presque dans toutes les  
Cours, les Ministres ne peuvent pas imaginer qu'un Colonel de  
quarante ans ait la tête aussi bien faite qu'un Maréchal de  
France, un Commandant Particulier, qu'un Gouverneur de Pro-  
vince. Si le Subalterne ose s'élever à de grandes idées, on lui applique  
sur la tête, ce que Dumouriez apellait alors avec plaisance, le  
Coupe-pen de Guillaume le Conquerant.

Il ne lui reste de ces Onze années que des Regrets, car il ne peut  
pas s'appliquer le proverbe trivial, comme on fait son lit, on se couche.  
Le lit était bien fait, des Catastrophes, horribles, l'en ont traversé, il est  
errant dans l'Univers. mais qu'en ce que son infortune particulière,  
auprès des calamités affreuses, qui rendent la France si malheur-  
-euse n'est méconnaissable!

Il va tracer dans les dix livres suivantes de sa vie ce qu'il en a  
eu, & la part qu'il a été forcé de prendre aux Affaires publiques, aucun  
Français n'a pu se dispenser d'y jouer un rôle, & tous ont contribué  
à déchirer le sein de cette Mère commune; la Cour & les Emigrés, en  
s'élevant trop fortement contre des Réformes nécessaires; les Constitu-  
-tionnels, en pouvant trop loin les Réformes, en se laissant entraîner  
par des idées Métaphisiques & par des agitations factieuses; le  
Peuple, en abusant des fautes de ces deux Parties, pour les renverser  
tous deux, par la force que la Constitution lui donnait; la Popul-  
-ace, en tirant à son tour le Peuple, qui avait eu l'injure de  
l'abandonner.

Dumouriez gémira sur tous ces Evén, blâmant tous les Parties,  
apelle par les circonstances, aux plus grands Emplois, a déplu à



Toutes les factions, en conservant son caractère entier, vrai & franc. Ministre, il a cherché à relever la France avilie, par des négociations fermes & nobles, qui ont ramené la Rupture, & il n'a fait qu'avancer de quelques mois une guerre inévitable. General d'Armée, il n'a vu que le danger de la France envahie, & il a repoussé les Ennemis.

Il avoit qu'il a été trompé dans tous ses calculs. il avoit avec doute ses Succès tournés contre sa Patrie même, & se sont eux qui ont fortifié l'Anarchie, qu'il espéroit combattre & anéantir. Si la Providence luy reserve encore une longue Existence, il se considéra pas l'époëe de voir la fin de ces calamités monstrueuses, trop exorbitantes pour être durables. Si au contraire le Terme de ses jours doit être abrégé, sans reproche & sans regret, il bénira l'Instant, qui, en fermant ses yeux, le délivrera de ce Tableau déchirant.

fin du Livre second



imprimatus.

Schlichte  
8. October 1794



428

III



